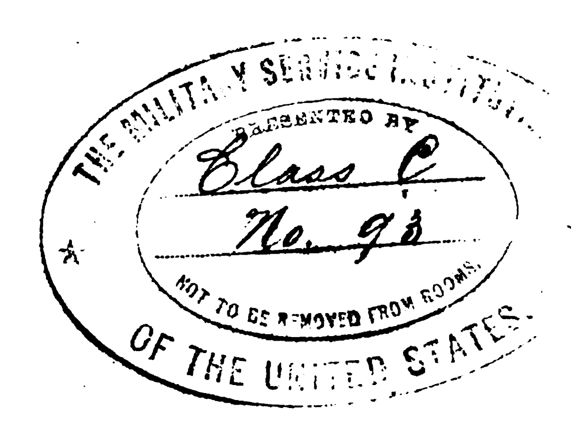
HISTOIRE
DE
MARLBOROUGH.



Se vend à PARIS,

Chez PICHARD, Libraire au Palais Royal, galerie de bois, côté du jardin, rangée du milieu, n.° 225.

Et chez GALLAND, Libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n.° 32.

HISTOIRE
DE
JEAN CHURCHILL,
DUC
DE MARLBOROUGH,

PRINCE DU SAINT EMPIRE ROMAIN ET DE MINDELHEIM, CAPITAINE GÉNÉRAL DES TROUPES ANGLOISES SOUS LA REINE ANNE, GRAND-MAÎTRE DE L'ARTILLERIE, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE DES ALLIÉS, &c. &c.

By Jean François Hugues Dutems

Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ
Dignè scripserit! HOR. *lib. 1, od. 6.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

1808.

AVANT-PROPOS.

Un grand homme appartient à tous les peuples et à tous les siècles; c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, un chef-d'œuvre de la nature humaine, qui, en cela, semblable à un chef-d'œuvre de l'art, offre un modèle à imiter en tout temps et en tout lieu. Sa vie est un patrimoine public, un trésor où chacun a le droit de venir puiser les lumières, la sagesse, les sentimens magnanimes, et l'amour de tout ce qui peut ennoblir l'humanité. Elle devient précieuse pour toutes les générations, par des souvenirs utiles à l'instituteur qui enseigne, au général d'armée qui commande, et à l'homme d'état qui gouverne. Toujours les plus grands exemples sont les meilleures

leçons; c'est sur-tout à l'école de l'histoire que doivent se former les arbitres de la destinée des empires.

Chose étrange ! les grands maîtres de cette école, les bons historiens, sont encore plus rares que les grands hommes. Faut-il être surpris qu'un écrivain digne de ce nom, pontife en quelque sorte de la postérité, s'associe à la renommée de celui dont il consacre la mémoire ? Il se retrace lui-même dans les actions ou dans les événemens qu'il raconte ; et l'intérêt que ses récits inspirent, est un hommage rendu à son génie. C'est à ce titre que les Hérodote, les Polybe, les Tite-Live, les Tacite, les Plutarque, vivront dans tous les siècles. Le continuateur de Thucydide, Xénophon, n'est pas plus célèbre par la retraite des dix mille, que par ses écrits, dont le charme l'a fait appeler l'*abeille grecque*, ou *la muse athénienne ;* nous n'admirons pas moins dans César l'auteur des *Commentaires* que le conquérant ; le nom de

Quinte-Curce lui-même ne périra pas plus que celui d'Alexandre.

Honneur, très-grand honneur à l'écrivain qui partagera l'immortalité de Marlborough! On s'étonne avec raison de ne point trouver sa vie (1) parmi les nombreuses compilations de nos biographes : cet oubli de leur part est d'autant plus étrange, que ce grand capitaine se glorifioit d'appartenir par son origine à la nation françoise. Son nom, néanmoins, retentit chaque jour au milieu de nous, répété sans cesse par les enfans et par les nourrices, qui hurlent à nos oreilles une chanson platement grotesque, sortie, malgré son ridicule, des bouches de la Renommée.

(1) Il existe un petit ouvrage in-12 de 218 pages, intitulé *la Vie du prince et duc de Marlborough ;* à Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1714. Ce n'est qu'un mauvais panégyrique, composé vraisemblablement par un réfugié françois, qui a fait aussi une *Histoire du prince Eugène,* ignorée de tout le monde, et digne de l'être; l'éditeur a choisi pour son Mécène mylord duc *de Montaigu,* gendre de son héros. L'épître dédicatoire est signée *C. M.*

Nos historiens auroient-ils donc négligé le vainqueur d'Hochsteit, le compagnon et l'émule d'Eugène, parce que l'époque de ses succès a été celle de nos désastres, et qu'en flétrissant la gloire des armes de Louis XIV, il a mis l'empire de ce prince sur le penchant de sa ruine? Mais ne devoient-ils pas savoir qu'honorer son ennemi c'est s'honorer soi-même, que la victoire a ses favoris comme la fortune, et qu'il est des mortels privilégiés par qui l'on peut être vaincu sans honte? Les alliés battus à Fleurus, à Leuze, à Steinkerque et à Nerwinde, n'avoient point à rougir des triomphes de Luxembourg.

Thomas Lediard, connu par l'*Histoire navale d'Angleterre*, en trois vol. in-4.°, est le premier qui ait publié une vie complète de Marlborough (1), dont il n'avoit

(1) Trois vol. in-8.°, dont les deux premiers ont plus de 500 pages chacun; un quatrième volume, qui en fait suite, est intitulé: *Exposé de la conduite de la duchesse douairière de Marlborough, depuis sa première*

paru jusque-là que de foibles esquisses. L'auteur, pénétré de la grandeur et des difficultés de son sujet, s'explique, dans la préface, avec la plus grande modestie, sur l'insuffisance de ses talens ; il ne voit que dans Addison l'écrivain capable de s'élever jusqu'à la hauteur de son entreprise. Témoin de quelques-uns des événemens qu'il raconte, il avoit accompagné le duc dans le voyage que fit en Saxe ce guerrier négociateur pour engager le roi de Suède, sinon à être favorable aux alliés, du moins à ne pas leur être contraire. Il avoit, dit-il, trouvé des secours dans les matériaux préparés par un écrivain célèbre qu'il ne nomme pas, et qu'une mort prématurée avoit enlevé aux lettres (1); dans les entretiens qu'il avoit eus pendant vingt années

---

introduction à la cour jusqu'en 1710, dans une lettre écrite par elle-même à mylord..... On y trouve des choses intéressantes sur les intrigues de cour et sur la lutte des Whigs et des Torys.

(1) Nous présumons qu'il veut parler de l'auteur

de voyages avec une multitude d'officiers, dont les uns avoient commandé et les autres servi sous les drapeaux des confédérés. Riche de tant de connoissances particulières, Lediard avoit de plus mis à contribution les historiens contemporains, même les auteurs françois, tels que Rousset, Dumont, et le marquis de Quincy (1), dont quelquefois il a traduit et inséré dans son récit les morceaux les plus dignes de remarque. Mais ce qui sur-tout paroîtroit devoir mériter la confiance de ses lecteurs, c'est qu'il a appuyé sa narration, autant qu'il lui a été possible, de lettres originales ou de copies authentiques; *convaincu*, dit-il, *de la vérité de ce qu'avance le doyen* Swift *dans la préface des* Lettres de sir William Temple, *que rien n'est aussi capable*

---

du petit et très-petit ouvrage imprimé en 1714. Ce n'est point par une aussi misérable production que l'écrivain dont il s'agit aura acquis de la célébrité.

(1) Auteur de l'*Histoire militaire du règne de Louis XIV* en 7 vol. in-4.°

de donner une juste idée de l'histoire, que des lettres où l'on décrit des actions encore vivantes, toute autre relation n'ayant rapport qu'à des choses qui ne sont plus. « J'ai tâché, ajoute- » t-il, de me conformer aux règles connues » de l'histoire. Si, d'un côté, l'adulation ne » pouvoit avoir lieu à l'égard d'un homme » dont chaque action rapportée fidèlement » fait son panégyrique, j'assure, d'un autre » côté, que je n'ai eu aucun parti à flatter, » ni aucun ressentiment personnel à satis- » faire; et que si j'ai été contraint quelque- » fois de contredire les ennemis les plus » implacables de mon héros, je l'ai fait » avec la décence convenable: et j'ose croire » que, dans mes trois volumes, il n'y a pas » une seule ligne dont un homme raison- » nable, quel qu'il soit, puisse avoir lieu » de s'offenser. »

Mérite bien rare sans doute, et qui, si Lediard ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il porte de lui-même, seroit presque unique dans les annales de l'histoire, où

un observateur attentif découvre si souvent les traces de la prévention et même de la calomnie. Où sont ceux qui peuvent dire comme Tacite, *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti!*

Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas rendre hommage à la décence et à l'exactitude si pompeusement annoncées dans la préface de Lediard, qui décèle presque à chaque page une partialité excessive! Né Anglois, et honoré pendant quelque temps des bontés du duc, il écrivoit sur une matière qui intéressoit l'honneur de la France; quelque pur que soit le cœur d'un écrivain, il se met difficilement en garde contre les préjugés du pays qui l'a vu naître, et contre les nobles illusions de la reconnoissance.

Le traducteur de l'*Histoire navale d'Angleterre* s'exprime, dans la préface critique placée à la tête du premier volume de son ouvrage, avec une vérité qui doit fixer notre jugement sur le caractère de Lediard.

« Si cet écrivain, dit-il, eût oublié qu'il
» étoit Anglois, quand il a parlé des Fran-
» çois, sa nation y auroit perdu quelque
» chose, mais l'histoire y auroit gagné beau-
» coup.... Je ne balancerai pas à lui dire
» qu'il auroit pu bannir de sa narration, des
» termes peu mesurés, qu'on pardonne à
» peine à l'enthousiasme des panégyristes,
» mais qu'on a toujours regardés comme
» indignes de la gravité de l'histoire....
» Les Anglois ont-ils obtenu le moindre
» avantage dans une rencontre ; c'est, à
» en croire M. Lediard, une victoire si-
» gnalée, une action mémorable, un évé-
» nement important, qui a tourné à la gloire
» éternelle de la nation.... Loin de nous
» de telles hyperboles ! exalter des mi-
» nuties, c'est ôter aux grandes choses une
» partie de leur valeur.

» Mais ce n'est pas tout.... les faits y sont
» de temps en temps déguisés, les circons-
» tances altérées ou supprimées ; et quand
» l'auteur auroit eu dessein d'en imposer, il

» n'auroit pu s'y prendre mieux. On auroit
» desiré qu'il eût montré plus d'impartialité
» et plus d'exactitude dans ses récits. »

Tels, et plus grands encore, sont les défauts de l'*Histoire du duc de Marlborough* par Lediard : loin de plaire pour instruire, il fait tomber le livre des mains, tantôt par son excessive prolixité et par ses répétitions fastidieuses, tantôt par son incroyable laconisme, ou plutôt par ses réticences sur des faits intéressans, et toujours par son mauvais style de gazetier ou de panégyriste. Jamais compilation ne fut plus informe. On y voit l'image du chaos dans une confusion de membres épars qu'il faut rapprocher pour en former un ensemble. Ce n'est point un ouvrage à traduire, c'est seulement une mine à exploiter; ce sont des matériaux qui attendoient la main et le discernement de l'ouvrier pour en recevoir l'ordre et la vie : c'est, si l'on veut, un grand tableau; mais il n'y a ni vérité dans la peinture, ni coloris, ni

ordonnance : ne pas vouloir en tirer copie, ce n'est pas certes dédaigner un tableau d'Apelles.

L'ouvrage anglois de Lediard, nous l'avouons avec plaisir, est précieux à quelques égards : ce qui, outre les pièces originales qu'il renferme, le rend encore recommandable, c'est que l'auteur a fait graver, avec des explications, toutes les médailles (1) qui ont été frappées dans le temps à l'occasion des grands événemens qu'il raconte ; les plans des principales batailles et des siéges les plus mémorables auxquels le duc a eu part. Nous rassemblerons les médailles sous le même point de vue, pour en composer une espèce d'histoire numismatique ; et de

(1) Il observe qu'à la vérité les savans n'estiment les médailles qu'à raison de leur antiquité ; que cependant ce qui est moderne aujourd'hui, cessera de l'être dans quelques centaines d'années ; et que si les anciens historiens nous avoient transmis toutes les médailles de leur temps, il y auroit moins d'incertitude dans quelques points importans de chronologie.

l'ensemble des campagnes nous ferons, pour ainsi dire, un cours d'instruction pour ceux qui se dévouent à la profession des armes. Quoique les François n'aient pas besoin de chercher hors de leur pays de grands maîtres dans l'art de vaincre, ils ne seront pas fâchés de pouvoir faire sous Marlborough l'apprentissage de l'art de la guerre; d'étudier ses plans, ses marches, ses manœuvres; de combattre en quelque sorte sous ses ordres, et de s'associer par la pensée à ses travaux, à ses succès et à sa gloire : ceux qui se destinent à la carrière des négociations, trouveront également en lui un guide et un maître; car il fut aussi grand homme d'état que grand capitaine.

La nature l'avoit doué de toutes les qualités requises pour exceller dans la guerre et dans la politique. Sa conception étoit vive, sa mémoire fidèle, sa pénétration profonde, son jugement solide et clair, sa présence d'esprit incomparable, et son courage supérieur à tous les dangers. Son corps

étoit digne de son ame : ses traits offroient une beauté mâle ; son regard étoit franc et ouvert, son extérieur plein de grâces et de noblesse , sa physionomie majestueuse. Courtisan souple , délié, circonspect, réservé avec ses amis comme avec ses ennemis (1), il caressoit tout le monde, et se distinguoit par des manières douces et obligeantes. Sobre dès son enfance, mais livré, dans la première fougue de sa jeunesse , aux plaisirs d'une cour voluptueuse, il s'affranchit bientôt de l'empire des sens, pour ne plus sacrifier qu'à l'ambition. Salluste dit, avec une sorte de vérité, que cette dernière passion est plus près de la vertu que du vice ; mais dans Marlborough elle fut quelquefois plus voisine du vice que de la vertu, puisqu'elle lui fit briser les liens de la

---

(1) *Aime ton ami,* disoit Bias , *comme pouvant devenir ton ennemi, et hais ton ennemi comme pouvant devenir ton ami.* Maxime affreuse, en ce qu'elle ferme le cœur de l'homme à la confiance, à l'amitié, au bonheur.



guerrier ne jouit mieux de tous ses avantages. On ne pourroit pas dire de lui ce qu'on disoit d'Annibal, qu'*il savoit vaincre, mais non profiter de la victoire*. Marchant de succès en succès, chaque pas qu'il faisoit en avant lui valoit la conquête d'un grand pays ou d'une forteresse.

Ce qui le rendoit plus digne d'éloges, c'est que l'homme brilloit en lui avec le héros; qu'il savoit réprimer l'ardeur du carnage; que le plus doux de ses triomphes étoit de pouvoir sauver la vie aux vaincus, et que, fidèle à ses promesses, il ne s'écarta presque jamais de l'humanité et de la justice. Il avoit gagné l'amour et la confiance des troupes par la bonté de son cœur, par son affabilité, par son exactitude à pourvoir à leur subsistance, et par son attention à ne pas les exposer mal-à-propos. Falloit-il marcher au combat? la joie brilloit sur tous les visages; c'étoit la fête du dieu Mars: sous les ordres d'un chef adoré, chaque soldat devenoit un héros; sûrs de vaincre, tous

tous éclatoient en prodiges, supérieurs peut-être dans leur ensemble à la phalange macédonienne et aux légions romaines. Tels nous avons vu souvent les soldats françois, sous le commandement de leurs chefs, maîtriser et enchaîner la victoire.

Mais ce qu'il y a de bien admirable, c'est que le camp de Marlborough ressembloit à une ville tranquille et bien gouvernée, où règnent *par-tout* la décence et les bonnes mœurs. Les juremens et les blasphèmes en étoient bannis; on n'y connoissoit ni l'ivrognerie ni la débauche; les ordres les plus sévères en éloignoient les courtisanes; c'étoit une école où le soldat se formoit à la vertu : après une ou deux campagnes, le plus grossier acquéroit de la politesse, et prenoit des manières qui le plaçoient au-dessus du vulgaire; le plus emporté ou le plus turbulent devenoit doux et traitable : tant il est vrai qu'une bonne discipline peut corriger et même réformer la nature! Le service divin étoit

régulièrement célébré dans tous les camps fixes et dans les garnisons ; on y faisoit la prière matin et soir, et chaque dimanche il y avoit un sermon.

Avant la bataille on ne manquoit pas d'invoquer le Dieu des armées, et de lui rendre de solennelles actions de grâces après la victoire. La vigilance chrétienne de Marlborough, dit Lediard, opéra des prodiges sur une multitude naturellement portée à la licence et au désordre ; elle ne contribua pas moins à ses succès, que sa conduite héroïque et ses talens sublimes.

Faut-il donc s'étonner qu'il ait joui d'une gloire presque inconnue jusqu'à lui dans les annales de l'histoire ; qu'avec des forces souvent inférieures, il ait triomphé de tous ses ennemis ; et que dans dix campagnes, sans interruption, il ait passé toutes les rivières qui se sont présentées, forcé tous les obstacles qu'il a rencontrés, pris toutes les villes qu'il a attaquées, gagné toutes les

batailles qu'il a livrées (1); et, pour me servir du langage d'Addison dans son poëme intitulé *the Campaign*, celui qui peint les exploits d'un tel homme avec le plus de vérité, n'est-il pas celui qui en fait le plus bel éloge ?

Si jamais général ne conduisit plus souvent à la victoire les troupes de tant de nations différentes, jamais politique ne réussit mieux dans les négociations les plus importantes et les plus difficiles.

Le grand homme de guerre brilla dans les campagnes; le grand homme d'état parut dans les conseils. Ici le succès couronna ses travaux comme sur le champ de bataille. Il traita un grand nombre d'affaires, ou seul, ou de concert avec le principal ministre; aidé du lord Godolphin, son ami, il porta par sa sagesse, comme par son épée, le

---

(1) « L'Angleterre, dit l'auteur du *Tattler* [ou du » Babillard], peut se glorifier d'avoir produit dans Marl» borough un homme destiné par la nature à conduire » une nation de héros. »

règne d'Anne à un degré de gloire dont il n'y avoit pas d'exemple dans les annales britanniques. En lui la dextérité avoit au moins les apparences de la droiture; et s'il avoit l'art de s'insinuer dans les esprits par l'adresse, il savoit aussi les subjuguer par la raison. Il parloit en peu de mots; mais il parloit rarement en vain. Quoiqu'il ne fût pas doué du don de l'éloquence, il s'exprimoit, dans les débats importans, avec force et justesse. N'étant ni impérieux ni opiniâtre, il souffroit la contradiction sans emportement (1): s'il persistoit dans son avis, c'étoit en prouvant qu'il étoit le meilleur, et en y ramenant les autres. Son ascendant sur les états des Provinces-Unies étoit celui d'une grande ame sur des sages qui savoient l'apprécier (2): une de ses

(1) Il s'est pourtant échappé quelquefois dans les débats parlementaires. Sa conduite envers le secrétaire d'état Harley prouve que la modération, qui à la vérité lui étoit naturelle, pouvoit l'abandonner.

(2) Voici comment M. de Voltaire s'exprime à son

entreprises ayant échoué par la résistance de leurs généraux, il obtint la satisfaction la plus honorable. Guillaume III mourant recommandoit à son héritière le comte de Marlborough (1), comme l'homme le plus capable de conduire ses armées et de présider à ses conseils. « Il a, disoit ce prince, » la tête la plus froide et le cœur le plus » chaud; c'est un homme fait pour tenir » tête au génie de la France et pour dé- » concerter ses ambitieux desseins. »

sujet dans la *Vie de Charles XII* : « Fagel, secré- » taire des états-généraux, disoit que plus d'une fois » les états-généraux ayant résolu de s'opposer à ce » que le duc de Marlborough devoit leur proposer, » le duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans » laquelle il s'exprimoit très-mal, et les persuadoit; » c'est ce que le lord Bolingbroke m'a confirmé. » Le même écrivain dit plus haut de Marlborough, qu'à Saint-James il étoit adroit courtisan; dans le parlement, un chef de parti; dans les pays étrangers, le plus habile négociateur de son siècle; et qu'il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes.

(1) Il n'étoit pas encore duc.

Cet éloge étoit une prophétie, qui, sans des intrigues de cour, auroit eu peut-être son entier accomplissement. En effet, acteur principal dans les grandes scènes qu'ouvrit la guerre de la succession, le duc contribua plus qu'un autre à réduire en poudre les lauriers de Louis XIV, et à lui arracher ce sceptre de terreur que donne la puissance des armes. La France, presque expirante sous les coups redoublés de Marlborough et du prince Eugène, prouva qu'une grande prospérité peut conduire à une grande infortune, et que quelquefois un empire redoutable est bien voisin de sa perte. Mais que servirent à l'Angleterre ses propres succès? un orage politique devoit engloutir tant de trophées dans l'abîme du néant. La discorde des alliés vint au secours d'un prince aux abois, qui, par elle, triompha de la victoire même. Un changement survenu dans le ministère anglois, la disgrace subite de Marlborough, la signature d'un armistice par le duc d'Ormond, tout cela

rompit les liens d'une coalition formidable, qui s'évanouit comme une ombre, ainsi que tant d'autres. Souvent livrés à de petites passions, à de petits intérêts, les souverains, semblables en tout aux hommes privés, restent sourds à la voix de l'intérêt commun (1); triste vérité que mille exemples confirment, et dont les résultats ont été plus d'une fois ou préjudiciables ou utiles à la France.

Il faut pourtant l'avouer; Marlborough, ligué avec le prince Eugène pour faire continuer une guerre sanglante et ruineuse, consulta plus ses intérêts que ceux de sa patrie, qui, épuisée par une lutte déjà trop longue, n'en retiroit que des avantages peu proportionnés à ses efforts. La reine de la Grande-Bretagne brisa donc l'instrument de ses triomphes, regardant comme le plus

(1) Il n'est pas démontré que l'intérêt des alliés demandât la continuation de la guerre de 1711; tout prouve au contraire qu'on devoit accepter les offres de Louis XIV en 1709 et en 1710.

beau de tous, l'honneur de pacifier l'Europe, et de traiter avec une sorte de modération un ennemi écrasé sous le poids des revers. Eugène, après la paix d'Utrecht, resta seul sous les armes; mais la victoire abandonna ses drapeaux dès qu'elle ne vit plus ceux de Marlborough, qui étoit tombé dans la disgrace et dans l'inaction. Bientôt le traité de Rastadt, signé de la main même du vainqueur de Denain, assura le repos général.

N'anticipons pas sur les événemens, et hâtons-nous de louer par le récit exact des faits, manière seule digne de lui, un homme incomparable, qui, en mourant, pouvoit dire à plus juste titre que César, dont il n'eut pas les vices, qu'*assez long-temps il avoit joui des bienfaits de la nature, que même il avoit assez vécu pour la gloire* (1).

Marlborough termina ses jours dans un

(1) Cicéron assure que Jules César avoit dit, *se satis vel ad naturam, vel ad gloriam vixisse.*

âge avancé, laissant un nom qui ne périra jamais. De son vivant il avoit reçu des hommages dignes de sa renommée: plus heureux et plus grand encore, s'il n'eût pas sacrifié à son ambition, et peut-être à sa cupidité, les devoirs de la reconnoissance! On se glorifioit, dit Lediard, d'être le contemporain d'un héros qui honoroit la nature humaine. Les félicitations, les remercîmens, les adresses, lui venoient de toutes parts. Le parlement d'Angleterre, la ville de Londres, les autres cités, les corporations, les états-généraux des Provinces-Unies, les hommes illustres, tous s'empressoient à l'envi de lui décerner les honneurs dus à ses services et à ses talens. Les empereurs Léopold, Joseph et Charles VI, Louis XIV, Charles XII, et plusieurs autres souverains, joignirent leur voix à celle de l'Europe entière: le concert unanime de louanges qui se fit entendre de son temps, retentit encore, et retentira dans la postérité la plus reculée.

L'Apollon du Belvédère sera, par la perfection de ses formes divines, le désespoir des artistes auxquels il servira de modèle : placé au temple de l'immortalité par la Muse de l'histoire pour être l'exemple des héros, Marlborough sera l'objet d'un culte, tant que la gloire des armes conservera des adorateurs. Mais toutes les formes de ce modèle ne sont pas divines; le vainqueur d'Hochstett, comme celui de Rocroi, paya son tribut aux foiblesses humaines : pour qu'il parût pur et sans tache aux yeux de la postérité, il faudroit que la Muse qui doit présider au récit de ses grandes actions, pût arracher quelques feuillets de l'histoire de sa vie.

La critique ne manquera pas de s'exercer sur cet ouvrage, qui, sans doute, offre plus d'un objet à sa censure; mais du moins doit-elle nous rendre cette justice, que nous avons fait tous nos efforts pour discerner la vérité, au milieu du choc des passions qui cherchent à l'obscurcir : c'est ce qui

nous a obligés de quitter quelquefois le style de l'histoire, pour prendre celui de la discussion. Celą nuit, il est vrai, à la rapidité du récit; mais nous avons préféré l'instruction de nos lecteurs à tout autre intérêt. Les termes de l'art, employés dans le cours de l'ouvrage, peuvent rebuter quiconque est étranger au métier de la guerre : mais c'est pour les gens de l'art sur-tout que nous écrivons ; ils ne nous confondront pas sans doute avec ce rhéteur ridicule qui, haranguant Annibal, s'étendit sur les qualités nécessaires à un guerrier.

Michel Montaigne, cet écrivain naïf, profond, inimitable, répond pour nous d'avance à ceux qui nous reprocheroient quelque inexactitude dans nos récits. Voici comme il s'exprime sur la difficulté de rendre compte des opérations militaires en général :

« Si nous voulons remarquer la » religion que les Romains avoient en » cela, il n'en faut que cet exemple :

» Asinius Pollio trouvoit ès histoires
» mesmes de César, quelque mescompte,
» en quoy il estoit tombé pour n'avoir
» peu jetter les yeux en tous les endroits
» de son armée, et en avoir creu les
» particuliers qui luy rapportoient souvent
» des choses non assez verifiées, ou bien
» pour n'avoir esté assez curieusement
» adverti par ses lieutenans des choses
» qu'ils avoient conduictes en son absence.
» On peut voir par-là si cette recherche
» de la verité est delicate, qu'on ne se puisse
» pas fier d'un combat à la science de
» celuy qui y a commandé, ni aux soldats
» de ce qui s'est passé près d'eux, si, à la
» mode d'une information judiciaire, on
» ne confronte les tesmoings, et receoit les
» objects sur la preuve des ponctilles de
» chaque accident. » *Essais*, l. II, c. 10.

Toutes les fois que les écrivains ne s'accordent pas sur les détails d'un siége ou d'une bataille, nous avons fait, autant qu'il a été possible, l'information judiciaire dont

parle Montaigne ; nous avons confronté les témoins ; et toujours notre jugement s'est réglé sur le degré de lumières et de probité de ceux que nous avons entendus.

Nous avons mis à profit les vastes connoissances de M. de Quincy, auteur de l'*Histoire militaire du règne de Louis XIV* ; mais c'est un guide auquel nous ne nous sommes pas abandonnés sans réserve : trop souvent égaré par son zèle pour la gloire de sa patrie, et par la crainte de déplaire à des généraux encore vivans quand il écrivoit, il a, ou exagéré les avantages, ou pallié les fautes, ou atténué les revers des François. Quant aux écrivains attachés à la cause de la grande alliance, ils le surpassent autant en partialité, qu'ils lui sont inférieurs en science militaire. Nous avons cru apercevoir la vérité dans un juste milieu ; quelques circonstances incontestables, et les suites des événemens, nous ont tirés plus d'une fois des embarras où nous jetoient des autorités contraires.

Quels que soient les défauts de l'ouvrage de M. de Quincy, il mérite d'être distingué dans la foule, et étudié par ceux qui cherchent à s'instruire dans la science des armes. M. de Voltaire, dans le *Catalogue des écrivains françois du siècle de Louis XIV*, en parle dans ces termes : « Il » entre, dit-il, dans de grands détails, » utiles pour ceux qui veulent suivre dans » leur lecture les opérations d'une cam- » pagne. Ces détails pourroient fournir des » exemples, s'il y avoit des cas pareils : » mais il ne s'en trouve jamais, ni dans les » affaires, ni dans la guerre ; les ressem- » blances sont toujours imparfaites ; les » différences toujours grandes. La conduite » de la guerre est comme les jeux d'adresse, » qu'on n'apprend que par l'usage ; et *les* » *jours* d'action sont quelquefois des jeux » de hasard. »

Ici l'on veut insinuer un paradoxe ; comme si des détails utiles à ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations

d'une campagne, pouvoient ne pas l'être à l'homme de guerre qui étudie son art! *Ils pourroient*, dit-on, *fournir des exemples, s'il y avoit des cas pareils.* Sans doute que ce ne sont jamais rigoureusement les mêmes circonstances; ce n'est presque jamais le même terrain, et c'est bien rarement la même disposition, la même attaque, la même défense, la même force, le même talent dans les généraux, la même ardeur de combattre : mais, à la guerre, ce sont toujours les mêmes causes qui produisent les mêmes effets, comme, dans les procès, ce sont les mêmes principes, les mêmes lois qui déterminent, ou doivent déterminer, les mêmes jugemens. On apprend par des exemples à bien choisir une position, un camp, des lignes, un ordre de bataille, et, en général, tout ce qui peut contribuer au succès, comme à éviter tout ce qui peut y mettre obstacle. Faudra-t-il brûler tous les livres d'histoire ou de jurisprudence, sous prétexte que rien ne se ressemble, et

qu'il y a autant de variété dans les événemens ou dans les affaires, que dans les figures et dans les caractères ? Les jeux d'adresse et ceux de l'esprit s'apprennent par la pratique des autres comme par sa propre expérience. C'est en voyant bien jouer aux échecs, qu'on se forme à y bien jouer soi-même : quoique *les actions* (1) *soient quelquefois des jeux de hasard*, la fortune n'y domine pas tellement, qu'elle doive exclure la prudence et les principes. De tout temps les grands capitaines se sont instruits à l'école de ceux qu'ils ont pris pour modèles : Brutus étudioit Polybe ; le prince Maurice de Nassau ne pouvoit se lasser de lire les exploits de Tamerlan ; et la vie de Marlborough est bien précieuse pour quiconque aspire à la gloire des armes.

Il est un homme recommandable par sa candeur, et non dépourvu de lumières,

(1) Les batailles peuvent être des jeux de hasard, mais non pas les *jours* d'action, comme le dit M. de Voltaire. Les jours ne sont pas des jeux.

qui,

qui, dans les actions auxquelles il a eu part, nous a inspiré de la confiance; nous voulons parler de M. de Saint-Hilaire, qui a laissé des *Mémoires* en 4 volumes in-12, assez mal écrits sans doute, mais précieux par le récit de ce qu'il a fait lui-même en qualité de lieutenant général d'artillerie. Dans tout le reste, ce n'est qu'une compilation de mauvaises gazettes, qui paroît avoir été ajoutée par une main étrangère. L'auteur de ce qu'il y a de bon dans l'ouvrage, publié tout entier sous son nom, étoit fils de M. de Saint-Hilaire, aussi lieutenant général d'artillerie, dont un bras fut emporté par le même boulet de canon qui avoit tué Turenne. Témoin de l'affreuse situation de celui qui lui avoit donné le jour, le jeune et sensible Saint-Hilaire fondoit en larmes. *Ce n'est pas moi*, lui dit le père presque mourant, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer;* paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, et, suivant M. de Voltaire, le plus

digne éloge de Turenne. Il faut lire ce trait dans les Mémoires du fils : malheur à celui dont l'amè d'airain pourroit rester insensible à un récit aussi touchant !

La *Vie du maréchal duc de Villars*, et les véritables *Mémoires de Berwick*, ne nous ont pas été inutiles : ces deux ouvrages ont le mérite d'avoir été composés presque en entier par les généraux dont ils portent le nom. Quelquefois pourtant on desireroit d'y trouver plus de lumières sur certains événemens militaires. Des trois volumes des *Mémoires de Villars*, imprimés à Londrés en 1739, le premier seulement, jusqu'à la *page 322*, est conforme aux mémoires manuscrits de cet illustre capitaine. M. Anquetil, prieur de Château-Renard, a publié en 1784 la *Vie de Villars* en 4 vol. in-12 : elle est censée écrite par le maréchal lui-même, parce que ses lettres en forment la plus grande partie, et qu'elle a été rédigée d'après ses manuscrits communiqués à l'éditeur, et déposés dans

la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris.

Quant aux *Mémoires de Berwick*, imprimés à Londres chez Jean Nourse en 1738, ils n'offrent qu'une compilation mal digérée. Il n'en est pas de même de ceux qui ont été imprimés en 1778, en 2 vol. in-12, qui contiennent presque toute la vie du maréchal, et qui, en grande partie, étoient écrits de sa propre main : on y trouve ses principes, ses mœurs, son caractère; ils sont précédés de son portrait par Bolingbroke, et d'une ébauche de son éloge par Montesquieu. M. l'abbé Hooke, ancien professeur d'hébreu en Sorbonne, bibliothécaire du collége Mazarin, savant aussi estimable par sa modestie que par ses vastes connoissances, avoit travaillé à l'édition de ces mémoires.

San-Vitali, auteur d'un livre intitulé *Memorie istoriche della guerra tra l' imperiale casa d'Austria e la reale casa di Borbone*, nous a paru mériter quelque confiance. Cet

Italien, déguisé, dans son ouvrage, sous le nom d'*Umicalia*, non content de rassembler les meilleurs mémoires, avoit eu la précaution de se transporter sur les lieux où s'étoient données les batailles les plus importantes, pour être en état d'en parler avec plus de certitude. C'est ce qu'avoient fait Polybe et Diodore de Sicile; c'est ce qu'avoit imité Salluste pour sa Guerre de Numidie, dans la vue de mieux connoître le terrain, les marches, les campemens, le mérite de l'attaque et de la défense ; c'est ce qu'auroit dû faire Quinte-Curce, qui a été accusé d'ignorance en géographie par le Clerc, critique justement célèbre, et que toute l'érudition de Perizonius n'a pas encore justifié; c'est, en un mot, ce que devroient pratiquer tous ceux qui écrivent les campagnes des grands capitaines. Heureusement nous connoissons le théâtre des exploits de Marlborough : mais les noms de lieux sont quelquefois estropiés jusque dans les cartes les plus exactes; c'est un

inconvénient que nous avons tâché d'éviter autant qu'il nous a été possible.

Le marquis Ottieri a aussi composé une Histoire des guerres qui ont eu lieu pour la succession d'Espagne. Cet ouvrage, imprimé à Rome, et dédié au Pape, n'est pas sans mérite. Nous avons consulté une Histoire en allemand du prince Eugène, trois Vies du même prince en françois, les *Mémoires d'Avrigny*, les *Campagnes de Vendôme*, les différentes Histoires de Louis XIV, Smollett, le continuateur de Rapin-Thoiras, et l'Histoire militaire de Dumont, 3 vol. grand in-fol.

Le chevalier de Folard a été quelquefois notre guide.

Nous avons aussi fait usage des Mémoires du marquis de Feuquières, juge sévère sans doute, mais éclairé; censeur chagrin, mais guerrier consommé dans les principes de son art : il lui manqua le bâton de maréchal de France pour désarmer le démon de l'envie qui le tourmentoit, et

qui a rendu sa critique si amère. On a dit de lui qu'il se plaignoit de tout le monde, parce que tout le monde se plaignoit de lui ; et qu'il étoit le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormoit au milieu de cent mille de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, nous avons profité de ses lumières sans partager ses passions.

Quant à la vie politique de Marlborough, nous avons également tâché de lui donner tout l'intérêt dont elle étoit susceptible; les débats parlementaires, les résolutions des états-généraux, les résultats des négociations et des intrigues, nous ont servi à jeter un grand jour sur cette partie, qui n'est pas la moins importante de l'histoire du héros.

Enfin nous avons parcouru tous les auteurs françois, anglois, italiens, allemands, qui ont écrit sur la même matière ; nous les avons comparés et appréciés. Pour tout dire en un mot, nous n'avons rien négligé, dans le cours de notre travail, pour rendre l'ouvrage digne de nos lecteurs.

Avant de finir cet article, il faut observer qu'en Angleterre on a suivi le vieux style jusqu'au 14 septembre 1752. Depuis long-temps on avoit adopté le nouveau dans presque toute l'Europe. De ce double comput il pourroit résulter quelque incertitude, quelque embarras dans les dates, pour tout ce qui s'est passé du temps de Marlborough dans la Grande-Bretagne. Toutes les fois que nous parlerons des événemens qui y ont eu lieu, ou nous ajouterons le nouveau style à l'ancien, ou nous indiquerons celui dont il s'agit; mais nous serons exacts à suivre le nouveau style, lorsqu'il sera mention du continent. On doit se rappeler que Grégoire XIII, en 1582, retrancha dix jours du mois d'octobre pour remettre l'équinoxe à sa vraie place, c'est-à-dire, au 21 mars. Ce pape déclara qu'on n'indiqueroit plus les nouvelles et pleines lunes par le nombre d'or, mais par les épactes. Comme, à l'époque du héros dont on écrit l'histoire, et long-temps après, on

c iv

a suivi en Angleterre l'ancien calendrier sans cette correction, il en est résulté une différence de onze jours entre le comput des Anglois jusqu'en 1752, et celui des autres nations de l'Europe. Il faut observer que la Russie a conservé le sien.

GÉNÉALOGIE

DU

DUC DE MARLBOROUGH.

Ce n'est point par des arbres généalogiques qu'on loue dignement les grands hommes, qui sont, pour ainsi dire, *les enfans de leurs œuvres.* Mais lorsque ces arbres ne sont pas entièrement desséchés, et qu'ils présentent autre chose que des rameaux sans sève et sans vie, on peut s'en occuper quelques instans, comme d'un objet de curiosité raisonnable (1). D'ailleurs, la nature a mis en nous le desir de connoître

(1) L'auteur du *Plutarque françois* s'exprime ainsi dans l'*Éloge de Philippe-Emmanuel comte de Ligniville* : « Une juste curiosité, dit-il, doit nous conduire vers » le berceau des familles qui ont fourni des défenseurs » et d'honorables victimes à la patrie ; c'est parce que » le Nil portoit la richesse et la fécondité dans l'Égypte » inondée, que les anciens firent de pénibles recherches

l'origine de ceux qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde; et je croirois tromper l'attente d'un grand nombre de mes lecteurs, si je ne leur parlois pas de ceux qui ont précédé mon héros dans la carrière de la gloire. Qu'on me pardonne l'ennui que je vais causer en m'enfonçant dans un labyrinthe ténébreux, dont bientôt je trouverai l'issue, et où je répandrai le plus de lumières et d'intérêt qu'il me sera possible.

Un panégyriste allemand, qui écrivoit après la bataille d'Hochstett, fait remonter l'illustration des aïeux de Jean Churchill, duc de Marlborough, à plus de deux siècles

---

» pour en découvrir la source. On ne peut bien appré- » cier la marche d'un homme célèbre, si l'on ignore » l'endroit d'où il est parti. A-t-il été un homme nou- » veau ! on doit le féliciter d'avoir été l'artisan de sa » fortune. A-t-il trouvé le sentier des honneurs aplani » par ses ancêtres ! on doit lui applaudir d'avoir profité » des exemples domestiques, pour remplir ses engage- » mens à la gloire. »

avant la conquête de l'Angleterre par Guillaume duc de Normandie; mais comme il ne cite aucun garant, on doit ranger son système parmi les fictions des temps fabuleux, et redescendre à des siècles historiques où la vérité se trouve liée avec des faits importans. Les grandes maisons ressemblent à certains fleuves dont on ignore la source.

Le nom de *Churchill*, qui en anglois signifie *église de la colline*, sembleroit indiquer une origine angloise; cependant cette famille regarde la France comme son berceau, et c'est une prétention que nous sommes plus intéressés à défendre qu'à combattre. Suivant la généalogie qui se trouve dans ses archives, Gitton de Léon, célèbre en Normandie dès 1055, onze ans avant l'heureuse expédition de Guillaume, doit être compté parmi les ancêtres de Marlborough. Il eut deux fils, Richard de Léon, seigneur de Montalban, qui épousa Yolande de Luxembourg, et

Wandrille, seigneur de Courcil, qui eut deux fils comme son père; savoir, Roger de Courcil, de qui Marlborough descend en droite ligne, et Roland, qui a laissé en France une nombreuse postérité. Roger, fils aîné de Wandrille, accompagna le conquérant de l'Angleterre, qui, pour récompenser ses services, lui fit don de différens domaines dans les comtés de Somerset, de Dorset et de Devon; il fixa sa résidence dans la seigneurie de Somersetshire, à laquelle il donna son nom de *Courcil*, qui, dans les anciens titres, est écrit tantôt *Curechil*, tantôt *Cheurchile*, tantôt *Cherchile*. Cet illustre guerrier épousa Gertrude, fille de Guy sir de Torbay, dont il eut trois fils : Jean, l'aîné, eut de son mariage avec Jeanne de Kilrington, Bartholomew de Courcil, ou Churchil, l'un des plus preux chevaliers de son temps, et célébré comme un héros dans les anciennes chansons. Chargé de défendre le château de Bristol pour le roi Étienne,

il mourut en combattant pour la cause de ce prince. Son épitaphe est à-peu-près conçue en ces termes:

PRIEZ DIEU pour le repos de l'ame du bon sir Bartol de Cherchile, très-renommé chevalier. Accoutré de sa cotte d'armes, d'une épée brillante comme le bronze bruni, et de sa lance légère, il se précipita et s'ouvrit un chemin à travers les ennemis, incapables de résister à l'impétuosité de son choc; mais au milieu de son triomphe il se sentit frappé d'un coup mortel qui lui perça le cœur. Il étoit tellement aimé, qu'on l'enleva aussitôt du champ de bataille, souillé de l'effusion de son sang, et bientôt il ferma les yeux à la lumière.

Près de ce lieu on lui a érigé un monument qui subsiste encore et qui porte son nom.

Ici l'on voit déjà, pour ainsi dire, un air de famille; et aux traits de Bartholomew, Marlborough pouvoit reconnoître son sang.

Bartholomew avoit épousé Agnès, fille de Ralph Fitz-Ralph de Tiverton, dont il eut Pagan, père de Roger. Celui-ci eut

pour successeur Élias, le même probablement, dit Lediard, que celui dont il est mention sous le nom d'Otho (1), comme descendant de Bartholomew de Curchill.

Otho ou Élias eut de Dorothée, de l'ancienne maison des Columbers, trois fils; Jean et Gilles qui n'eurent que des filles, et William, seul héritier mâle, qui perpétua la famille, et eut pour fils Gilles, père de Charles. Ce dernier embrassa la cause d'Édouard, par les sollicitations de Courtenay, comte de Devonshire. Édouard, abandonné de Thomas de Courtenay, sensible à la fidélité de Charles, lui fit épouser Marguerite, fille unique et riche héritière de sir William Widville. Thomas, fils de Charles et de Marguerite, fut père de William, qui eut trois fils de sa femme Marie Crues de Wickroft-Castle. Ces trois fils, qui divisèrent la famille en trois branches principales, furent Roger Curchill de Catherston,

(1) Otho étoit plus vraisemblablement un des trois fils de Jean et d'Éléonore, dont il sera mention ci-après.

William Curchill de Corton et Jean Curchill de Muston, tous trois établis dans le Dorsetshire; ce dernier, père de William, fut grand-père de Jean, qui, de son mariage avec Éléonore Meller de Klinie, eut neuf fils et quatre filles, d'où sont descendues les différentes branches des Curchill. Roger Curchill de Catherston avoit eu de la fille de William Peverell de Bradford, Matthew Curchill, qui, de son épouse Alix, fille de James Gould de Dorchester, eut Gaspar. Celui-ci eut pour femme Élisabeth, fille de Jean Chaplet d'Herrington, dont il eut Jean, aïeul de Marlborough, et Gaspar, dont la postérité masculine s'éteignit bientôt. Ce Jean, l'un des plus savans jurisconsultes de son siècle, dut à ses vastes connoissances dans ce genre l'accroissement de sa fortune. Il épousa Sarah, fille de sir Henry Winston de Stendiston en Glocestershire, et de Dionise, fille et cohéritière de sir Thomas Bond, chevalier.

Ici se termine une nomenclature presque toujours aride, assez semblable à des landes, et je me crois arrivé dans un pays fertile où j'aurai à recueillir une abondante moisson.

. Winston (1) Churchill, fils de Jean de Wootton-Bassot en Wiltshire, père de Marlborough, naquit en 1620 à Wootton-Glanville, dans le comté de Dorset. Envoyé en 1636 au collége de Saint-Jean d'Oxford, il s'y distingua par des talens précoces et par une application soutenue. Contraint de quitter l'université sans y avoir pris aucun grade, il épousa Élisabeth, fille de sir John Drake d'Ashe en Devonshire; elle avoit pour mère Éléonore, fille puînée de John lord Boteler de Bramfield, et d'Élisabeth sœur de George

(1) Il est appelé Vincent Churchill, chevalier baronet, dans un manuscrit intitulé *la Cour d'Angleterre*, attribué au duc de Shrewsbury.

Villiers

Villiers duc de Buckingham, favori de Jacques I.er et de Charles I.er Winston embrassa la cause de cet infortuné monarque: il éprouva ce qui arrive toujours au parti vaincu, et la perte de sa fortune fut le châtiment de sa fidélité.

Élisabeth son épouse, forcée de se retirer à Ashe, chez son père, y donna le jour en 1650 à Jean Churchill, destiné à être la gloire de son pays et l'admiration de l'Europe.

Winston fut membre du premier parlement qui se tint après la restauration, et qui s'assembla le 8 [19] mai 1661. La société royale se l'associa dès son établissement, et le roi le créa chevalier en 1663. L'année suivante il fut nommé l'un des commissaires de S. M. en Irlande, pour y connoître des réclamations de ceux dont les biens avoient été confisqués. Dans l'espace de quatre mois, il jugea six cent trente causes avec ses collègues. L'intégrité qui le caractérisoit, l'avoit investi d'une grande

considération. Nommé, à son retour d'Irlande, l'un des commis contrôleurs du tapis vert, il perdit et recouvra cet emploi. On a de lui un ouvrage dédié à Charles II, sous le titre bizarre, *Divi Britannici*, contenant des remarques sur la vie de tous les rois d'Angleterre, depuis l'an du monde 2855 jusqu'à l'an 1660 de l'ère chrétienne. Nommé pour la seconde fois membre du parlement sous Jacques II, il mourut le 26 mars [6 avril] 1668, et fut enterré dans l'église paroissiale de S. Martin-des-Champs à Westminster. Sa loyauté et ses services lui avoient mérité la faveur de ses souverains; mais ce qui le recommande sur-tout aux yeux de la postérité, c'est d'avoir été le père d'un héros dont le nom ne mourra jamais. Il avoit eu sept fils et quatre filles. Winston, l'aîné de ses fils, mourut dès son bas âge, ainsi que le cinquième et le sixième, Montjoie et Gaspar; trois de ses filles, Dorothée, Marie et Barbe, éprouvèrent le même sort. Jean Churchill,

depuis duc de Marlborough, étoit le puîné des enfans mâles de Winston. Son frère George, qui le suivoit dans l'ordre de la naissance, fut aussi celui qui en approcha de plus près dans la carrière de la gloire.

Né à Ashe, au mois de mars 1653, George Churchill se dévoua par goût, dès sa plus tendre jeunesse, à la profession des armes, où il devoit rendre des services signalés à son pays, tant par terre que par mer; mais ayant préféré le service de mer, il y devint bientôt capitaine de haut-bord, et s'y acquit une grande réputation. Il commanda une escadre sur les côtes d'Irlande en 1689: sa bravoure et sa présence d'esprit contribuèrent beaucoup, en 1692, à la déroute de la flotte françoise brûlée en partie à Cherbourg et à la Hogue. Dans cette journée à jamais mémorable, il commandoit le vaisseau le Saint-Andrew. Le roi Guillaume le nomma, en 1699, l'un des lords commissaires de l'amirauté; charge qu'il exerça jusqu'au printemps de 1702,

époque de la promotion du comte Pembroke au grade de lord grand-amiral. Sous la reine Anne, il fut successivement amiral du pavillon bleu et du pavillon blanc. Pendant l'indisposition de sir George Rooke, cette princesse lui confia par *interim* le commandement en chef de la flotte. Le prince George de Danemarck, à qui il resta attaché pendant plus de vingt ans en qualité de gentilhomme de la chambre, le choisit pour l'un des membres de son conseil, lorsqu'il fut devenu grand amiral d'Angleterre. Le parlement s'honora de le compter constamment parmi ses membres. Sa santé, délabrée par de fréquens accès de goutte, le contraignit, en 1708, d'abandonner les affaires publiques. Autant il y avoit brillé par sa valeur et par son intelligence, autant il se fit chérir dans sa retraite par toutes les vertus de la vie privée. Sa générosité, sa douceur, son affabilité, lui gagnèrent tous les cœurs. Toujours d'un accès facile, toujours prêt

à obliger, il le faisoit néanmoins avec discernement. Il joignoit à des qualités si rares un désintéressement presque sans exemple; et ce qui le loue mieux que tous les panégyriques, c'est que, malgré les émolumens considérables attachés à ses charges, il ne laissa qu'une fortune médiocre. La mort enleva ce héros, cet homme de bien, le 8 [19] mai 1710, dans la cinquante-huitième année de son âge. Son corps repose dans l'église de l'abbaye de Westminster: là on a érigé en son honneur un monument, accompagné d'une épitaphe où l'on rapporte fidèlement les grandes actions de sa vie. Il y est appelé avec justice le digne frère du duc de Marlborough, *Invictissimi ducis Marlburghii frater non indignus.* Cet éloge si vrai, si court et si beau, suffit à la gloire de George, qui ne laissa point de postérité, n'ayant pas voulu s'engager dans les liens du mariage.

Charles Churchill, quatrième fils de Winston, né à Ashe le 8 [19] février

1656, ne se montra pas non plus indigne de son frère Jean. Dès son entrée dans la carrière des armes, il se distingua par plusieurs actions d'éclat. Nommé à l'âge de treize ans page d'honneur de Christian, roi de Danemarck, il devint, à l'âge de seize, gentilhomme de la chambre du prince George. Il remplaça le major général Oglethorp, dans le régiment que celui-ci avoit commandé. Sa bravoure et sa bonne conduite lui méritèrent, en 1672, le grade de brigadier général à la bataille de Steinkerque. Ce fut lui qui, à celle de Nerwinde, fit prisonnier son neveu le duc de Berwick. Il se signala tellement dans divers autres combats, qu'il fut regardé comme un des plus habiles généraux d'infanterie de l'Europe. La mémorable journée de Blenheim [Hochstett] devint pour lui celle du plus beau de ses triomphes. Les titres d'honneur ne manquèrent point à sa gloire. Général en chef d'infanterie, gouverneur de Kinsale en Irlande,

de la Tour de Londres, de Bruxelles, de l'île de Guernesey, colonel du régiment Coldstream, des gardes à pied, il justifia tous ces témoignages de la munificence royale par de longs services et par de grandes actions. Il mourut honoré des regrets publics, le 29 décembre 1714 [9 janvier 1715], et fut inhumé dans l'église de Meinthorn en Dorsetshire. Il avoit épousé Marie, fille de James Gould de Dorchester, dont il n'eut point d'enfans, et qui se remaria au comte d'Abington en 1716: elle avoit fait élever un monument avec une épitaphe à la gloire de Charles Churchill son premier époux.

Théobald Churchill, septième fils de Winston, avoit embrassé l'état ecclésiastique, et mourut en 1715 sans laisser à la postérité aucune trace de sa mémoire.

Il n'en est pas de même d'Arabelle Churchill, fille aînée de Winston, dont les descendans subsistent dans la maison de Fitz-James. Née, comme ses frères à

Ashe en Devonshire, au mois de mars 1648, elle se fit bientôt remarquer par tous les charmes de son sexe : elle réunit des qualités qui sembloient devoir être incompatibles, et que souvent les mœurs des cours savent concilier. On la vit tout-à-la-fois fille d'honneur de la duchesse d'York, et favorite du duc, depuis Jacques II. Elle eut du prince, dont elle étoit aimée, deux fils et deux filles. La France lui pardonna ses foiblesses, parce qu'elle lui dut un de ses plus illustres défenseurs. « Telle » fut l'étoile de cette maison de Churchill, » dit Montesquieu, qu'il en sortit deux » hommes dont l'un, dans le même temps, » fut destiné à ébranler et l'autre à sou- » tenir les deux plus grandes monarchies » de l'Europe. »

James Fitz-James, né à Londres le 21 août 1670 (1), fut créé duc de Berwick,

(1) Ses Mémoires, écrits par lui-même, ne disent pas où il vit le jour : mais on y lit qu'il fut envoyé en France à l'âge de sept ans ; ce qui ne s'accorde guère

par son père, le 19 [30] mars 1687. Déjà il avoit signalé son courage au siége de Bude en 1686; et la campagne suivante contre les Turcs, sous le grand duc de Lorraine, annonça ses hautes destinées. La piété filiale l'attacha à la cause de l'infortuné Jacques, et la France acquit un héros. Ses talens éprouvés l'appelèrent de bonne heure aux premiers grades de la milice. Il étoit déjà lieutenant général, lorsqu'il fut fait prisonnier à la bataille de Nerwinde par Charles Churchill son oncle, qui le présenta au roi Guillaume. Tous les officiers françois furent renvoyés sur leur parole; lui seul fut exclu de cette faveur. Luxembourg irrité refusa de relâcher le duc d'Ormond, et

---

avec l'opinion de ceux qui le font naître à Moulins. Cet illustre guerrier fut naturalisé François à son retour de la campagne de Flandre de 1703. Villars a ce trait de ressemblance avec Berwick : on n'est point d'accord sur le lieu de sa naissance ; les uns font cet honneur à Turin, où son père étoit en ambassade ; les autres à Moulins en Bourbonnois.

parla d'un ton menaçant : le duc de Berwick fut mis en liberté.

L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, furent tour-à-tour le théâtre de ses exploits, qui lui méritèrent le bâton de maréchal. Deux fois Louis XIV lui confia le commandement des troupes qu'il envoyoit à Philippe V. La bataille d'Almanza, si importante par ses suites (1), montra en lui le digne neveu du vainqueur d'Hochstett. Il y tua cinq mille ennemis, fit au moins neuf mille prisonniers, prit cent vingt drapeaux et étendards, avec toute l'artillerie. Les Anglois, commandés par le comte de Ruvigny [ou Galloway], se consolèrent en disant que, commandés par un François, ils avoient été battus par un Anglois. Les titres de duc de Liria, de Xerica, et la grandesse, furent le prix des victoires de Berwick. Le régent le fit commandant en Guienne.

(1) L'archiduc y perdit les royaumes de Valence et d'Arragon, et une partie de la Catalogne.

Pendant le siége de Philisbourg, un boulet de canon lui emporta la tête, et termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734. Berwick, semblable à Turenne pendant sa vie, le fut encore à sa mort : tous deux périrent de la même manière, et leur commune destinée excita les mêmes sentimens. Turenne, en mourant, laissa 9000 francs dans sa cassette ; Berwick ne laissa que 200 louis : bien différent de son oncle Marlborough, qui aima trop l'argent pour sa gloire. Jamais Spartiate ne porta plus loin le mépris des richesses : bienfaisant sans faste, il donnoit en se cachant et d'une main invisible.

De sa première femme, fille du comte de Clanricard, il eut James duc de Liria, qui, après la mort de son père, prit le titre de comte de Tinmouth et de duc de Berwick : de sa seconde, Anne de Bulkeley, fille de Henri, et de Sophie Stuart, il eut James, Henri, François et d'autres enfans.

Berwick avoit fait vingt-neuf campagnes,

dans quinze desquelles il avoit commandé les armées. Son talent particulier étoit de faire une guerre défensive, de relever les affaires désespérées, et de bien connoître dans le malheur toute l'étendue des ressources. Jamais personne ne mit plus de dignité dans le commandement, et ne se montra plus avare du sang du soldat. Dans les siéges, il choisissoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la sape, pour conserver les hommes. Naturellement doux et modéré, il devint sévère par devoir. La dureté qu'on lui reproche ne fut que l'exactitude d'un chef vigilant, qui prévient les crimes pour n'avoir point à les punir. Il s'étoit trouvé au siége de la ville de Bude, prise d'assaut; les excès auxquels se livroient les vainqueurs lui firent comprendre dès-lors que, semblable à la justice, la discipline militaire devoit être rigide pour être humaine. Son extérieur sec et froid n'invitoit point à la confiance, et sembloit repousser les

douces émotions du cœur; mais son ame n'en étoit pas moins sensible. Montesquieu, qui le vit de près, fut son ami, et même son admirateur. C'étoit Lælius qui vivoit avec Scipion. Sa conversation étoit instructive, et jamais frivole. Avare d'éloges, il étoit encore plus réservé dans sa censure ; un délateur n'étoit à ses yeux qu'un méchant mal-adroit qui découvroit ses vices. Il recherchoit le mérite modeste; le moyen de lui plaire, c'étoit d'être utile sans bruit et sans prétention. Sa piété fut sincère et éclairée. « Jamais homme, dit Montes- » quieu, n'a tant pratiqué la religion, et » n'en a si peu parlé. Il haïssoit ces dis- » putes qui, sous prétexte de la gloire de » Dieu, ne sont que des disputes per- » sonnelles. Ce que j'ai dit, dans l'*Esprit* » *des lois*, sur la *Relation d'Hannon*, je » puis le dire ici des Mémoires du maré- » chal de Berwick. *C'est un beau morceau* » *de l'antiquité que la* Relation d'Hannon : » *le même homme qui a exécuté a écrit. Il*

suis permis sur l'origine et sur les proches du duc de Marlborough.

Sa vie devant être un monument élevé à sa gloire, il étoit juste, ce me semble, d'en orner le frontispice des portraits de sa famille. Pour satisfaire ma propre impatience et celle des lecteurs, j'entre en matière.

HISTOIRE

HISTOIRE

DU

DUC DE MARLBOROUGH.

J'ENTREPRENDS d'écrire l'histoire d'un héros, plus illustre encore par ses exploits que par son origine, dont les rares qualités et les triomphes devoient répandre plus d'éclat sur sa race qu'il n'en avoit reçu lui-même de ses ancêtres : ce fut néanmoins en les imitant qu'il apprit à les surpasser ; leurs grandes actions et leurs titres ne furent pour lui que des motifs d'encouragement. On le verra travailler sans relâche à accroître le patrimoine de gloire qu'ils lui avoient laissé. Heureuses les familles où le souvenir des exemples domestiques entretient de génération en génération le feu sacré de l'honneur et de la vertu !

1650.

Naissance de Jean Churchill et son éducation.

Jean Churchill naquit à Ashe, dans la paroisse de Musbury en Devonshire, le 24 juin [5 juillet] 1650. Son père, privé des faveurs de la fortune et retiré à la campagne, le fit élever sous ses yeux, par les soins d'un prêtre anglican ; mais le malheur

1650. fut son premier maître, et lui apprit, dès son enfance, que, destiné à être l'artisan de sa fortune, il avoit plus à compter sur lui-même que sur tout autre appui. Une éducation chrétienne et austère, surveillée par la tendresse d'un sage, fortifia la trempe de son ame, sans nuire au développement de ses aimables qualités. Tel devoit être l'empire de ses premiers principes sur le reste de sa vie, qu'il conserva un attachement inviolable à la religion de ses pères : ce fut, disent ses panégyristes, ce sentiment profond et impérieux qui le détermina, par la suite, à abandonner la cause d'un prince dans l'infortune, son bienfaiteur et son roi.

Bientôt le jeune Churchill se fit remarquer par une taille avantageuse, par une physionomie noble, et par toutes les grâces qui peuvent embellir la jeunesse. Placé en qualité de page auprès du duc d'York, il montra dès-lors les inclinations qui déceloient un héros naissant. Ce prince, qui passoit fréquemment les troupes en revue, se plaisoit surtout à faire marcher en bataille les deux régimens des gardes à pied. Le jeune page ne manqua jamais d'accompagner son maître à des exercices si analogues au génie martial qu'il avoit reçu de la nature : là il admiroit avec complaisance la régularité des manœuvres et l'ardeur belliqueuse des soldats ; tout ce qu'il vit l'enflamma du desir

d'apprendre l'art de la guerre, et sa passion pour les armes ne tarda pas à éclater. On raconte que le duc lui demanda un jour ce qu'il souhaitoit le plus pour faire le premier pas dans la carrière de la fortune. *Ce que je desire le plus*, réponditil en se jetant aux pieds du prince, *c'est d'obtenir le grade d'enseigne aux gardes*; ce qui lui fut accordé, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge de seize ans : les services de son père, victime de sa fidélité au roi Charles, suffisoient seuls pour lui mériter cette honorable exception. 1650.

Il est fait enseigne aux gardes.

Ce fut alors qu'il apprit les élémens de l'art militaire : mais l'ardeur de son génie ne pouvoit se renfermer long-temps dans le cercle étroit de la discipline des gardes. Impatient de se signaler sur un champ de bataille, il saisit la première occasion qui se présenta. L'Afrique devoit avoir les prémices de son courage; il s'embarqua pour Tanger, et se fit honneur dans diverses escarmouches contre les Maures (1).

Ses premières armes.

On a prétendu que Churchill se trouvant avec la cour à Oxford en 1665, la duchesse d'York ne s'étoit pas montrée insensible aux charmes de la figure de cet adolescent, et que le duc l'avoit fait 1665.

(1) L'anonyme auteur de l'esquisse de la vie de Marlborough ne parle pas de cette espèce de campagne en Afrique.

1665. éloigner par un motif de jalousie; mais cette anecdote, dénuée de témoignages, est suffisamment contredite par la réputation de prudence et de vertu dont jouissoit la princesse.

La manie romancière de voir dans la passion de l'amour un agent universel, a fait dire aussi que le jeune Churchill lui fut redevable du brevet de capitaine au régiment de Monmouth, qu'il obtint en 1672. Voici comment la chose est racontée. Le beau Churchill étoit, dit-on, tendrement aimé d'une maîtresse du monarque (1) : les qualités les plus rares de l'esprit et du corps, réunies dans ce jeune homme, jetoient un éclat auquel elle fut plus sensible qu'à celui du diadème. Charles en fut informé, et sa vengeance fut noble et digne d'un souverain; il se contenta d'éloigner son heureux rival, en l'élevant au grade de capitaine dans un corps destiné à servir en terre étrangère.

Cette seconde historiette n'est pas appuyée sur des témoignages plus respectables que la première. Churchill, doué de tous les dons d'une nature libérale, n'avoit que trop celui de plaire; mais pour obtenir de l'avancement, lui falloit-il donc d'autres moyens que son mérite personnel, la consi-

(1) La duchesse de Cleveland, disoit-on. Ici Lediard se sert de termes qui blessent la pudeur.

dération dont jouissoit sa famille, et le crédit de sa sœur Arabelle, favorite du duc d'York ? 1665.

On ne doit pas chercher dans des intrigues secrètes, la cause des événemens les plus simples, qui s'expliquent d'eux-mêmes : il faut se défier de ceux pour qui raconter des anecdotes est un besoin, et tromper le lecteur, une jouissance.

1672.

Il est nommé capitaine au regim.t de Monmouth.

Quoi qu'il en soit, Churchill, revenu d'Afrique en Europe, nommé capitaine au régiment du duc de Monmouth, servit dans le corps de six mille hommes de troupes angloises que le roi Charles avoit fourni à Louis XIV (1). L'armée dont ce corps faisoit partie, étoit composée de cent quarante mille hommes environ (2), y compris les troupes de Munster et de Cologne. Le roi la commandoit en personne, ayant sous ses ordres Condé et Turenne. Jamais on n'employa de si grands moyens pour une si petite entreprise. Ce fut à l'école des premiers capitaines de la France, que le jeune guerrier apprit à la combattre et à la vaincre ;

(1) Madame, sœur de Charles, avoit négocié le traité dans une entrevue avec son frère : une promesse d'argent en avoit facilité la conclusion. On reprochoit aux Hollandois de n'avoir pas baissé leur pavillon devant un bateau anglois. On alléguoit encore un tableau où Corneille de With, frère du pensionnaire, étoit peint avec les attributs d'un vainqueur.

(2) Lediard dit qu'on la faisoit monter à cent soixante-dix-sept mille hommes. Ce nombre est exagéré.

1672. en cela; bien différent de Maurice comte de Saxe, qui fit l'essai de ses talens militaires contre la France, et en devint par la suite le plus ferme soutien.

Il fait la campagne des Pays-Bas en 1672.

La campagne mémorable qui mit les Provinces-Unies à deux doigts de leur perte, fut pour lui féconde en grandes leçons, qu'il sut mettre à profit. Il combattit à côté de Monmouth à la prise d'Orsoy, Rhinberg, Vesel, Émerick, Doesbourg, à la reddition d'Utrecht, et particulièrement au siége de Nimègue. Cette dernière place fut la seule qui opposa quelque résistance : ce fut là que Churchill prit une idée d'un art dans lequel il excella depuis, de l'art d'assiéger les places fortes. A peine avoit-il vingt-deux ans accomplis; et déjà il se conduisoit, dans toutes les occasions, d'une manière vraiment extraordinaire. Turenne, qui le remarqua, et qui l'appeloit *le bel Anglois*, prédit dès-lors que le bel Anglois seroit un jour un grand homme (1).

Ce n'étoit pas seulement à la tête de sa compagnie que le jeune Churchill se distinguoit : lorsqu'elle n'étoit pas de service, il s'engageoit volontairement dans toutes les entreprises qui offroient des difficultés et des périls. Par son courage et

(1) Il ne fit point ses premières campagnes, *volontaire sous ce général*, comme le dit Voltaire. Il servoit dans les troupes angloises, en qualité de capitaine au régiment de Monmouth.

par sa bonne conduite, il savoit rétablir les affaires 1672.
en apparence les plus désespérées. M. Rousset nous en fournit un exemple mémorable. Un colonel françois, chargé de défendre un poste, s'étoit retiré à l'approche d'un détachement hollandois envoyé pour le forcer. Turenne, instruit de ce qui se passoit, paria que le bel Anglois répareroit cet échec, avec la moitié du nombre des hommes dont le commandant, frappé de terreur, s'étoit déterminé à la retraite. En effet, Churchill reprit le poste; Turenne gagna son pari; et le suffrage de ce grand capitaine, joint aux applaudissemens de l'armée, fut la récompense du vainqueur.

Son courage admiré de Turenne.

Le siége de Maestricht (1) lui offrit, l'année suivante, une nouvelle occasion de faire éclater son audace et son intrépidité. Il fut du nombre des officiers anglois qui secondèrent le duc de Monmouth, dans une des tentatives les plus hardies 1673.

(1) Il ne dura que huit jours. Vauban le conduisoit lui-même. Il se servit, pour la première fois, des parallèles inventées, dit-on, par des ingénieurs italiens au service des Turcs devant Candie. *Il y ajouta des places d'armes dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, et pour mieux les rallier en cas de sorties.* La place avoit cinq mille hommes de garnison : elle étoit défendue par un François nommé Farjaux. Capitaine et soldat, c'étoit en affrontant les périls, qu'il apprenoit à ses subalternes à les défier. Il répondoit à ceux qui le taxoient de témérité : *Puis-je ménager ma vie, quand je vois un si grand roi prodigue de la sienne !*

1673. dont parle l'histoire, et qui peut être d'autant moins révoquée en doute, qu'il en existe une relation officielle.

Le duc avoit reçu l'ordre d'attaquer la contrescarpe; il l'exécuta le 24 et le 25 juin avec un détachement de grenadiers, sous les yeux de Louis XIV, placé au bout de la tranchée pour observer tout ce qui se passoit. On commença par s'emparer d'une demi-lune. Le lendemain de ce succès, l'explosion subite d'une mine, qui se fit à la droite, tua un enseigne, un capitaine et cinquante soldats: cet accident, joint à une sortie vigoureuse, força précipitamment à la retraite les gardes françoises et suisses, chargés du soin de défendre les travailleurs. Vainement détacha-t-on une partie des mousquetaires pour aller défendre le poste; les assiégés s'en étoient déjà rendus maîtres, et il paroissoit impossible de les en déloger.

Il se distingue au siége de Maestricht.

En attendant de nouveaux secours, le duc de Monmouth se met à la tête de douze volontaires anglois, parmi lesquels se trouve Churchill. Cette petite troupe marche vers la demi-lune, à travers une grêle de balles et de boulets qui tombent de toutes parts: s'ouvrant d'abord un passage par une des portes de sortie de la place, elle suit cette route jusqu'à vingt pas des palissades: là M. d'Artagnan vient la rejoindre avec les mousquetaires

qu'il conduit. Cependant elle commence à plier ; Churchill et son chef l'embrasent de tout leur courage ; elle revient sur ses pas avec une nouvelle vigueur, ayant pour renfort tout ce qu'on avoit pu rassembler de soldats dans les tranchées. Enfin l'ennemi, battu et chassé, laisse la demi-lune au pouvoir du duc, qui la remet entre les mains de M. de la Feuillade, commandé pour le relever à l'heure ordinaire. 1673.

Cette action coûta la vie à plusieurs officiers de marque, entre autres à sir Henry Jones, colonel d'un régiment anglois de cavalerie légère, et à M. d'Artagnan. Churchill, l'un des principaux acteurs de la scène, fut du nombre des blessés. « Ce » brave capitaine, dit M. Rousset, animé par » la présence de son général, le seconda avec sa » compagnie de grenadiers, monta à la brèche, » et, nonobstant toute la résistance de l'ennemi, » planta la bannière françoise. » Qui pouvoit prévoir qu'il flétriroit un jour la gloire des armes de Louis, dont il servoit si bien la cause ! Ce prince, à la tête de son armée, lui en rendit le témoignage public ; et, le remerciant de ses services, il l'assura de sa protection auprès du roi de la Grande-Bretagne.

Il reçoit des éloges de Louis XIV.

De retour en Angleterre, le duc de Monmouth dit au monarque, en parlant de Churchill : *C'est à sa bravoure que je dois la vie.* Le grade de lieutenant-

1673. colonel fut sa récompense. Dès-lors tout faisoit présager en lui les succès éclatans qui devoient étonner son siècle et la postérité.

La grande réputation qu'il s'étoit acquise l'avoit devancé dans sa patrie. Bientôt il devint l'homme à la mode, et toutes les femmes d'une cour voluptueuse se le disputèrent : chacune d'elles vouloit prendre le soin de le couronner de fleurs, et d'attacher son nom à celui d'un héros; car, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, la vanité, plus encore que l'amour, mettoit un haut prix à cette conquête.

Il se livre à la débauche.

L'aimable Churchill se distingua donc par des exploits d'un autre genre; et le guerrier, déjà inscrit dans les fastes de la victoire, devoit l'être dans ceux de la galanterie; il se livra, avec toute l'ardeur de son âge, aux plaisirs que les charmes de sa personne faisoient naître sous ses pas. Ainsi les grands hommes consolent par leurs foiblesses ceux qui ne sauroient les atteindre.

L'Europe voyoit avec étonnement l'Angleterre seconder l'ambition du monarque françois. Cette espèce de phénomène ne pouvoit être de longue durée : en effet, le parlement assemblé força le roi, par des résolutions vigoureuses, de rappeler ses troupes au commencement de 1674. A la même époque, l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis étoit à peine achevé; et cependant

Louis XIV, contraint d'abandonner ses conquêtes, eut encore à se défendre contre l'Espagne et l'Empire. 1674.

Le lieutenant-colonel Churchill fut privé des occasions de se distinguer dans les combats; mais il n'en laissa échapper aucune qui pût contribuer à l'avancement de sa fortune. Sa faveur croissoit de jour en jour, et malgré sa jeunesse il obtint un régiment : alors cette grâce ne s'accordoit qu'à de longs services.

Il obtient un régiment.

Le roi, débarrassé des soucis de la guerre et des tracasseries de son parlement, s'abandonna tout entier à la mollesse. La fille d'un gentilhomme breton captiva son cœur ; c'étoit M.[lle] de Kéroual, qui avoit accompagné Madame en Angleterre. Elle fut créée duchesse de Portsmouth; mais le crédit de cette sultane favorite ne put l'empêcher d'avoir des rivales. Au milieu des orgies de cette cour brillante où régnoit la débauche, le colonel Churchill passoit son temps comme les autres.

Il n'y eut rien de remarquable jusqu'à l'année 1677, époque du mariage de Marie, fille aînée du duc d'York, avec le prince d'Orange, qui s'étoit rendu à Londres. 1677.

Mariage de Marie avec le prince d'Orange.

Cette alliance fut traversée, et par l'autorité du père, qui s'y opposoit, et par la politique de la France, dont le parti étoit puissamment appuyé

1677. à la cour de Saint-James par la duchesse de Portsmouth. Louis XIV craignoit que le mariage projeté n'entraînât Charles à embrasser les intérêts de la Hollande, et même à lui déclarer la guerre, comme la nation le desiroit, si l'on ne pouvoit pas obtenir une paix générale. Le monarque anglois exigea que les bases de cette paix fussent réglées avant tout; et c'étoit à ce prix qu'il mettoit son consentement.

Dans l'état où se trouvoient les alliés, ils ne pouvoient pas s'attendre à des conditions avantageuses: en effet, Bouchain, Condé, Valenciennes, Cambrai, Gand, avoient subi le joug du vainqueur; les Espagnols, battus dans le Lampourdan, étoient attaqués jusque dans la Sicile; Ruyter, vaincu par Duquesne, n'étoit plus. Le fier stathouder n'en répondit pas avec moins de hauteur aux conditions concernant la paix, *qu'il ne vendroit pas son honneur pour une femme.* Il déclara ensuite que sous deux jours il quitteroit l'Angleterre, si le roi ne changeoit pas d'avis. Cette étrange menace, jointe aux pressantes sollicitations de William Temple et du lord trésorier Damby, força Charles dans ses derniers retranchemens; il céda enfin, et dit à sir William: *Je ne me suis jamais trompé, en jugeant de quelqu'un par ses regards: le prince a la figure du plus honnête homme du monde; j'ai toute confiance en*

lui; il aura sa femme. Allez de ce pas annoncer à mon frère que telle est ma volonté. Le duc obéit, et le mariage fut célébré le 4 [15] novembre. Charles, qui se vantoit d'être un si bon physionomiste, n'avoit pas lu dans les regards du prince d'Orange, que l'époux de Marie deviendroit bientôt roi d'Angleterre. Ce fut ainsi qu'il créa de sa propre main le principal instrument qui devoit renverser Jacques II du trône. 1677.

Ici l'on commence à voir d'une manière sensible quelques anneaux de la chaîne des événemens qui conduisirent la maison de Stuart à sa perte. Déjà le zèle du duc d'York pour l'église romaine avoit jeté l'alarme; et le roi, pour calmer les inquiétudes, enjoignit à son frère de s'éloigner. 1679. Ce prince, accompagné de Churchill, partit avec sa femme et sa fille Anne le 3 [14] mars 1679; il se retira à la Haye, puis à Bruxelles. Mais on le vit reparoître tout-à-coup à Windsor, le roi ayant eu au commencement d'août quelques accès de fièvre tierce. L'amitié des deux frères n'en devint que plus tendre et plus vive. Le duc représenta au monarque combien il seroit dangereux pour lui d'être relégué dans les Pays-Bas, si le trône venoit à vaquer. Il obtint donc la permission de se retirer en Écosse; mais auparavant il retourna en Flandre, pour en ramener sa famille.

Churchill accompagne le duc d'York à la Haye, puis à Bruxelles.

1679. Sir William Temple assure que le premier retour du duc n'avoit été qu'une jonglerie politique de deux ministres qui cherchoient à se sauver eux-mêmes. Les lords Essex et Hallifax, dit-il, crurent que le danger du roi leur étoit personnel; ils étoient persuadés que si ce prince venoit à mourir, le duc de Monmouth prendroit les armes contre le duc d'York, sous prétexte de son papisme, et que ce parti seroit appuyé du comte de Shaftsbury. Cet homme, qu'une éloquence forte et plaisante tour-à-tour faisoit régner en maître dans le parlement, les avoit menacés de leur faire trancher la tête, ainsi qu'au lord Sunderland; mais comme celui-ci étoit ami et proche parent du comte, la menace ne pouvoit tomber que sur eux. Ce fut dans cette crise de terreur, que, sans attendre un second accès de fièvre, ils proposèrent au roi d'envoyer chercher le duc; ce qui s'effectua avec autant de secret que de célérité. Le rétablissement de la santé de Charles les guérit de la peur: ils convinrent alors de faire envisager le retour du duc comme l'effet de sa propre résolution; et en conséquence il éprouva de leur part l'accueil de la surprise et de l'indifférence. Pour mieux jouer la comédie et achever d'en imposer au public, on inséra dans la gazette officielle, sous la date de Windsor, que le duc d'York y étoit arrivé le

2 [13] septembre au matin, sans y être attendu; 1679.
qu'il avoit dit au roi, « qu'informé de l'indisposi-
» tion de sa majesté, il avoit cru devoir se rendre
» auprès d'elle, ajoutant qu'il étoit prêt à retourner
» en Flandre ou en tel autre lieu qu'elle jugeroit
» à-propos d'indiquer. » Le changement convenu pour la retraite du duc en Écosse, fut aussi annoncé d'une manière officielle, S. A. R., étoit-il dit, ayant représenté « qu'il lui paroissoit plus convenable
» de vivre dans quelque partie des domaines de sa
» majesté que dans ceux de tout autre prince. »

Ce stratagème ministériel, s'il est vrai, n'a rien que d'innocent en lui-même. Hume le rapporte, sans l'improuver; Lediard s'en indigne, comme d'une perfidie qui contribua à éclairer Churchill sur les mauvais desseins de son prince, et à lui faire embrasser par la suite la cause de la révolution. Qu'a de commun cette ruse avec les événemens qui suivirent! et le favori du duc devoit-il blâmer les précautions qu'on prenoit pour ne pas effaroucher un parti déjà puissant! Mais tel est l'esprit des factions, il empoisonne tout; et quiconque ne les seconde pas, doit être réputé coupable.

Le voyage du duc dura plus d'un mois; ce n'étoit qu'une longue suite de fêtes brillantes. Ce prince cherchoit à se distraire de ses inquiétudes

1679. par les plaisirs. Bientôt las de son séjour en Ecosse, où Churchill l'avoit accompagné, il revint en
1680. Angleterre au mois de février 1680 ; mais huit mois après, aux approches d'un nouvel orage, il se vit contraint de retourner à Édimbourg. On lui conseilla d'y rester jusqu'à la fin de la session des communes, qui, dès le 6 [17] novembre, prirent la résolution suivante : « La » chambre est d'avis d'employer les moyens les » plus efficaces pour détruire le papisme, et éloigner » du trône un prince qui professe une religion » incompatible avec celle de l'État. »

Ainsi se préparoit déjà la révolution de 1689, et tout annonçoit dès-lors que le sceptre britannique passeroit dans des mains étrangères.

Churchill, qui accompagnoit le prince dans tous ses voyages, en avoit obtenu, entre autres marques de confiance, un régiment de dragons. Il approchoit, le temps où ce guerrier illustre entre tous par une gloire précoce alloit mettre fin, par des nœuds constans et légitimes, aux engagemens passagers de la débauche. Au milieu du cercle de la magnificence royale, il arrêta ses regards sur une beauté qui fixa son cœur volage jusqu'alors : elle s'appeloit Sarah Jennings, et passoit, avec raison, pour la personne la plus accomplie de la cour. Ses rares qualités lui avoient mérité

Il obtient un régiment de dragons.

mérité la plus grande faveur auprès de la princesse 1680.
Anne, la plus jeune des filles du duc d'York, depuis reine d'Angleterre. Née au mois de juin 1660, le jour même du rétablissement de Charles II, elle étoit sœur de la comtesse de Tyrconnel, et fille de Richard Jennings, de Sandridge en Hertfordshire, écuyer, et de Françoise, fille de sir Giffard de Thorn-hurst de Agnes-court, baronet. Son grand-père, sir John Jennings, avoit été créé chevalier du Bain en 1616. Le colonel Churchill résolut donc de briser les liens de ses anciennes habitudes, et de faire partager à Sarah les honneurs vers lesquels il s'avançoit à grands pas. Il fit parler son cœur, et fut écouté favorablement. Jamais héros aimable ne soupira en vain : bientôt Il se marie. le nouvel amant devint époux, en unissant ses destinées à celles de la belle Jennings. Elle lui apportoit en dot un crédit qui contribua par la suite à l'élever au plus haut degré de puissance : c'est ainsi que l'amour devoit servir l'ambition.

Peu de temps après ce mariage, au commencement de mars 1682, le duc d'York revint 1682.
d'Écosse en Angleterre, et fut reçu par le roi avec tous les témoignages de l'amitié fraternelle. A peine deux mois s'étoient-ils écoulés, que le prince voulut retourner en Écosse pour aller chercher sa famille, ne craignant plus un nouvel exil, attendu

1682. que Charles venoit de s'emparer du pouvoir presque absolu. Il s'embarqua le 15 mai, accompagné du colonel Churchill, à bord de la frégate *le Gloucester*, alors en rade à Margate, et convoyée par trois autres frégates. Mais, le lendemain, ce bâtiment donna sur le banc de sable appelé *Lemon-ore*, à seize lieues environ de l'embouchure du Humber; il y eut bientôt sept pieds d'eau dans sa cale. Le duc et le colonel eurent le bonheur de se sauver avec un petit nombre d'autres personnes. Les circonstances de ce malheur sont racontées fort diversement. On a dit que le duc, au péril de sa vie, avoit attendu quelque temps le colonel, pour le prendre à bord de son canot; Lediard (1) croit au contraire que celui-ci ne contribua pas peu à sauver la vie de son maître, en défendant l'entrée du canot à la multitude qui vouloit s'y jeter, et qui l'auroit infailliblement submergé.

Il s'embarque pour l'Écosse, et court risque de périr avec le duc d'York.

« Quand le vaisseau eut touché, dit un auteur, » le prince ordonna de mettre la pinasse à la mer, » et d'y admettre autant de personnes qu'elle pour» roit en contenir : il vint à bout de se sauver à » bord du yacht *Mary*. On prétend qu'il nomma » lui-même ceux qu'il vouloit embarquer, et qu'il

(1) Il s'appuie sur le témoignage de l'auteur des Annales de Churchill.

» donna à quelques prêtres ou Jésuites la préfé- 1682.
» rence sur plusieurs personnes de qualité, qui se
» noyèrent, ainsi que cent trente marins, la fré-
» gate ayant coulé bas peu de temps après le dé-
» part du duc. Mais, ajoute le judicieux écrivain,
» je ne garantirai pas la vérité de cette circons-
» tance, qui n'est peut-être appuyée que sur quel-
» ques propos des ennemis du duc. »

En effet, ne diroit-on pas que le duc traînoit toujours après lui une légion de Jésuites! et n'est-il pas étrange de voir le reproche de jésuitisme se reproduire jusque dans le récit d'un triste naufrage? Un détracteur de ce prince avance aussi qu'il n'avoit sauvé que ses chiens et quelques prêtres affidés, quoique la chaloupe pût recevoir sans danger quatre-vingts personnes de plus: mais la mémoire du duc est vengée de cette calomnie dans trois écrits, où l'on s'accorde à dire qu'il emmena dans sa pinasse *autant de personnes qu'elle pouvoit en contenir.* Les historiens dénués de discernement et de critique, ou livrés à des préventions, ressemblent aux vaisseaux qui rencontrent des bancs de sable; ils se brisent contre les écueils, et la vérité périt dans le naufrage.

Parmi ceux à qui ce triste événement coûta la vie, on compte mylord Hyde, beau-frère du

1682. duc (1), les lords O'Brien et Hopton, sir Joseph Douglas, et le comte de Roxborough. L'affaire ayant été examinée dans le conseil du roi, le commandant de la frégate fut absous, et un capitaine pilote condamné à une prison perpétuelle. Il fut frappé à cette occasion une médaille remarquable : d'un côté l'on voit le buste du prince avec cette inscription, *Jacobus dux Eboracensis et Albanensis, G. B. F.* : sur le revers est représenté un vaisseau coulant bas ; dans le lointain on aperçoit un rocher et un château ; autour sont ces mots, *Impavidum ferient.*

Le duc arriva sain et sauf en Écosse, où il ne resta que vingt jours : il repartit pour Londres, à la grande satisfaction des Presbytériens, qui l'accusoient de tyrannie, et qui, la plupart, vouloient aller chercher un asile dans la Caroline. « Si l'héritier présomptif de la couronne, disoient-» ils, ne peut cacher son caractère persécuteur, » que devons-nous attendre de lui, lorsqu'assis sur » le trône il exercera la souveraine puissance ! » Rien ne pouvoit lui être plus agréable sans doute

(1) Il n'est pas vraisemblable que le duc eût voulu préférer ses chiens et des Jésuites à son beau-frère ; du moins ne lui auroit-il pas donné l'exclusion, si le trouble et le péril lui avoient permis de désigner nommément ceux qu'il vouloit embarquer dans son canot.

que de voir s'éloigner des hommes mécontens, 1682.
et disposés à saisir la première occasion favorable d'en venir à une rebellion ouverte : aussi les avoit-il encouragés à prendre ce parti, s'il faut en croire un auteur contemporain de Lediard.

Quoi qu'il en soit, Churchill, de retour, compagnon fidèle du duc, fut présenté par ce prince au roi son frère, qui, par lettres patentes du 24 décembre [4 janvier], le créa baron (1), et le nomma colonel du troisième régiment des gardes.

Il est fait baron, et nommé colonel du 3.e régiment des gardes.

Quel que fût le crédit du duc, il ne put empêcher le mariage de sa fille Anne avec un prince protestant, mariage que des raisons d'état sembloient demander. George de Danemarck, second fils de Frédéric III, et frère puîné de Christian V, fut préféré à ses rivaux, et reçut la bénédiction nuptiale dans la chapelle de Saint-James le 28 juillet [8 août] 1683. Il avoit gagné les 1683.
bonnes grâces de la princesse par ses manières insinuantes et par les agrémens de sa personne.

Lady Churchill reçut, à l'époque de ce mariage, une nouvelle marque de faveur : elle fut nommée par Anne l'une de ses dames d'atour, dont elle

(1) On lit dans un manuscrit intitulé *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702 : *Il fut fait lord sous le titre de lord Aymouth, et bientôt après baron d'Angleterre, sous le titre de lord Churchill.*

1683. devint bientôt la première. Dès-lors l'amitié, qui, suivant l'adage, *trouve ou fait des égaux*, abolit toute distinction d'étiquette entre la princesse et sa favorite : dans leur commerce épistolaire, l'une prenoit le nom de *Morley*, et l'autre celui de *Freeman*. Tout préparoit au nouveau lord une grandeur capable d'être un jour la rivale du trône.

Les rigueurs exercées par le monarque vers la fin de son règne, furent imputées au duc d'York : Monmouth, dans son journal, va jusqu'à l'accuser de la mort du lord Russel. Mais il étoit l'ennemi personnel et le compétiteur du prince ; la haine, comme l'ambition, n'est jamais impartiale.

Charles II, après quelques jours de maladie, 1685. mourut le 16 février 1685. Né avec un talent Mort et portrait de Charles II. supérieur pour les affaires, il ne voulut pas être un grand roi, et il se contenta d'être le plus aimable des rois. On a dit de lui qu'il pouvoit être, à son choix, l'homme le plus agréable ou le plus grand homme de son siècle ; mais qu'il aima mieux être heureux que célèbre. Il parloit beaucoup, mais toujours avec grâce et avec justesse ; il étoit passé comme en proverbe, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal ni jamais rien fait de bien en sa vie (1).

(1) Le comte de Rochester, aussi connu par son talent pour la satire que par ses débauches, avoit fait de cette idée une épitaphe qu'il osa glisser dans la poche du roi : ce prince

Semblable à Louis XV sous plus d'un rapport, il ouvroit toujours le meilleur avis dans son conseil; mais il aimoit mieux adopter celui de ses ministres, que de prendre la peine de les ramener au sien. Il se connoissoit en hommes, et souvent il ne les mettoit pas à leur place; tant il est vrai qu'on peut avoir du discernement sans caractère. Doué d'un génie pénétrant, d'un jugement solide, il auroit régné par lui-même avec gloire, s'il avoit préféré les soins du gouvernement (1) à la dissipation et à la débauche. Dominé par l'inconstance, qui lui étoit naturelle, il n'avoit que l'habitude du libertinage; il changeoit de maîtresse, pour ainsi dire, sans changer de goûts: il n'avoit pas même cette sorte d'amour-propre qui rend jaloux sans amour; de là vint que les belles qu'il éleva jusqu'à sa couche, s'épargnèrent jusqu'à la peine de cacher leur infidélité. La duchesse de Portsmouth fut la seule qui fit quelque impression sur son cœur et qui obtint sa confiance: il croyoit toutes les femmes sans vertu et tous les hommes sans 1685.

ne fit qu'en rire; mais il fut moins indulgent, lorsque le comte se permit une épigramme grossière sur la mauvaise odeur de la duchesse de Portsmouth.

(1) Hamilton a dit de lui qu'il étoit capable de tout quand les affaires étoient pressantes, et incapable d'application quand elles ne l'étoient pas.

1685. probité. Aussi ingrat que caressant, il payoit rarement les services, persuadé qu'on les lui avoit rendus par intérêt. Il excelloit dans l'art de la plaisanterie : on lui a entendu dire que son frère, dont toutes les maîtresses étoient laides, *les recevoit sans doute de la main de ses confesseurs, qui les lui donnoient pour pénitence.*

Un jour le duc lui suggéroit des mesures violentes, propres à exciter un soulèvement : *Vous êtes le maître de voyager,* lui répondit le roi; *pour moi je n'aime pas les voyages.* Son règne avoit commencé comme un beau jour, qui, long-temps avant son déclin, devoit être obscurci par les tempêtes. Plus d'une fois il avoit entendu gronder la foudre, qui, bientôt après lui, éclata sur la tête de son malheureux frère. Adoré à l'époque de la restauration du trône, il perdit cet amour dans le choc des factions, et termina sa carrière dans la disgrace de son peuple.

Le vulgaire a coutume de s'étonner de la mort des rois, comme s'ils étoient immortels, ou comme si, supérieurs aux autres hommes, ils devoient subir d'une manière différente la destinée commune : une mort naturelle lui paroît donc presque toujours indigne de la majesté du trône. Quoique celle de Charles fût attribuée à la suppression d'un cautère, ou à une attaque

Calomnie absurde.

d'apoplexie, on débita méchamment qu'il avoit été 1685.
empoisonné. Pour rendre odieux le nouveau roi, les factions acharnées à sa perte voulurent l'accuser de ce crime imaginaire : mais il falloit donner de la consistance à un bruit trop mal fondé pour se soutenir long-temps ; la haine fit les frais de cette entreprise. L'auteur d'un écrit clandestin (1) colporté sous le manteau, et attribué au comte de Mulgrave, depuis duc de Buckingham, appelle en témoignage deux médecins, dont l'un avoit assisté à l'ouverture du corps du monarque. Le premier, le docteur Shart, quoiqu'attaché au roi Jacques, n'a pas hésité, dit l'anonyme, de déclarer qu'on en *avoit usé traîtreusement* avec le roi Charles, et une mort prématurée l'a puni de cette indiscrétion : le second, le docteur King, a fait la même confidence à quelques amis, bien informé, disoit-on, puisqu'il s'étoit trouvé à l'examen du cadavre. Mais de semblables autorités, qui du moins ne prouvoient rien contre le prince, ne suffisant pas pour convaincre les

(1) Cet écrit ne circula d'abord que manuscrit, et ne fut imprimé qu'après la révolution, temps où l'on protégeoit la calomnie contre le prince détrôné. Le satirique Burnet lui-même dit bien qu'on soupçonna que Charles étoit mort de poison ; mais il ajoute qu'il n'avoit entendu personne en accuser son frère. *V.* Hume, *tome I.er, p. 375 et suiv.*

1685. esprits, on alla jusqu'à dire que le duc, mécontent de son frère, avoit trahi le secret de ses desseins, en laissant échapper ce propos : *Il est donc temps qu'il prenne garde à lui-même.* Voilà comment les auteurs d'une méprisable calomnie étayèrent leur fable et manipulèrent leur poison. Mais l'événement ne répondit pas à leurs espérances : personne, à l'exception de quelques hommes prévenus comme Lediard, ne fut tenté de croire que le duc eût attenté à la vie d'un frère qu'il aimoit tendrement. Jacques II eut des torts réels sans doute : faut-il, pour cela, le peindre sous des couleurs atroces ! Jamais l'histoire ne doit souffrir que les annales de la vérité se transforment en archives du mensonge et de la plus horrible diffamation.

Le duc d'York, roi sous le nom de *Jacques II.*

La couronne passa donc de la tête de Charles sur celle de son frère. Ce changement, survenu sans troubles, ne ressembla ni aux orages qui avoient précédé, ni à la catastrophe qui devoit suivre. Il vint des adresses de toutes parts, et chacun s'empressa de faire sa cour au nouveau monarque (1).

Le lord Churchill avoit été attaché au duc

---

(1) Le style de l'adresse des Quakers est remarquable. « Nous » sommes venus te témoigner notre tristesse pour la mort de » notre bon ami Charles, et notre joie de te voir fait gouver- » neur. On nous a dit que tu n'étois pas de l'église anglicane

d'York en qualité de gentilhomme de la chambre. Ce prince, monté sur le trône, lui conserva la même place auprès de sa personne, et le combla des plus grands bienfaits. Le protégé s'éleva, pour ainsi dire, dans la même proportion que le protecteur : aux titres qui annonçoient son estime, Jacques II ajouta les emplois qui marquoient sa confiance ; le lord fut nommé lieutenant général, et envoyé à la cour de France pour y notifier l'avénement du nouveau souverain à la couronne. Sa mission devoit être de courte durée : il eut, le 5 mars, une audience solennelle de la cour de Versailles, et, trois jours après, son audience de congé. Louis XIV ne soupçonnoit guère en le voyant qu'il avoit sous les yeux le héros qui, sous le nom de *Marlborough*, devoit être un jour le plus redoutable ennemi de sa puissance et de sa gloire. Les instructions de la cour de Londres enjoignoient à l'ambassadeur d'observer avec soin le cérémonial dont on useroit à son égard, sa majesté britannique voulant traiter d'égal à égal avec le monarque françois, et tenir d'une main vigoureuse la balance de l'Europe. En effet, le maréchal de Lorges fut reçu à Londres comme le lord

1685.

Churchill, gentilhomme de la chambre du nouveau roi, nommé lieutenant général, et envoyé à la cour de France pour y notifier l'avénement de Jacques à la couronne.

» non plus que nous : ainsi nous espérons que tu nous accorderas » la même liberté que tu t'accordes à toi-même ; et si tu le fais, » nous te souhaitons toute sorte de bonheur. »

1685. Churchill l'avoit été à Versailles : politique sage, trop tôt démentie, qui plut au peuple anglois, et dont les courtisans profitèrent pour annoncer ce qu'on devoit attendre d'un règne commencé sous de si heureux auspices. La cour de France elle-même en fut frappée; ce qui n'empêcha pas Louis XIV de dire au duc de Villeroi que malgré la hauteur dont Jacques II faisoit parade, il n'en recevroit pas moins l'argent de la France, à l'exemple de son prédécesseur.

Le lord Churchill, à son retour, fut nommé grand-maître du bourg de Saint-Alban. Dans la cérémonie du couronnement, qui eut lieu le 23 avril [4 mai], il marcha, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, immédiatement après le duc de Northumberland, capitaine de la garde à cheval. Une distinction plus flatteuse étoit réservée à l'importance de ses services : il fut créé pair d'Angleterre le 14 [25] mai suivant, sous le titre de lord ou baron Churchill de Sandridge, terre qui lui appartenoit du chef de son épouse, dans le comté de Hertford. Ce fut cinq jours après qu'il prit séance pour la première fois dans la chambre des pairs.

Il est créé pair.

Bientôt se présenta l'occasion de faire éclater son zèle pour le souverain qui l'avoit comblé de tant de faveurs. Le duc de Monmouth, fils

naturel de Charles II, banni pour crime de trahison, venoit d'arriver de la Hollande pour s'emparer du trône. Le lord Churchill, chargé du commandement des troupes envoyées pour le combattre, prit si bien ses mesures, qu'il empêcha un grand nombre des partisans du duc de se réunir à lui. En vain l'usurpateur chercha-t-il à séduire par des promesses un guerrier qui avoit servi sous ses ordres, et auprès de qui il pouvoit faire valoir ses anciens bienfaits : dans ces conjonctures, la voix de la reconnoissance parla plus fortement au cœur du lord pour son roi, que pour celui qui venoit envahir sa couronne, et jusque-là sa fidélité fut inébranlable. 1685.

Les premières affaires furent de peu d'importance. Le lord, à son arrivée à Chard, voulut observer la position et les mouvemens de l'ennemi; il détacha vingt hommes et un quartier-maître du régiment du comte d'Oxford, qui, à deux milles de Tanneton, rencontrèrent un parti de rebelles d'égale force. Douze de ceux-ci restèrent sur la place, et la plupart des autres furent blessés. Le 22 juin [3 juillet], un parti de quarante chevaux battit les rebelles, supérieurs en nombre; et, trois jours après, le colonel Oglethorp leur tua quatre-vingts ou cent hommes près du pont de Canisham, entre Bristol et Bath. Par-

Il combat Monmouth.

Escarmouches.

1685. tout où le lord envoyoit des troupes, elles avoient l'avantage, lorsqu'elles en venoient aux mains, et la victoire ne pouvoit leur échapper que par la retraite précipitée de celles qu'elles alloient combattre. Ce fut ce qui arriva, le 26 juillet, près de Bath.

Mais le lord Churchill étoit trop foible pour hasarder une bataille décisive contre un ennemi fort de six mille hommes environ; il se borna donc à le harceler jusqu'à l'arrivée des troupes de l'armée royale; et ce qui donna un plein succès à son art de temporiser, c'est que le duc de Monmouth n'osa point entrer dans la ville de Bristol, où il pouvoit compter autant de partisans qu'il y avoit de citoyens en état de porter les armes : ils étoient contenus à la vérité par le duc de Beaufort leur gouverneur; mais ils n'attendoient que l'occasion favorable de se montrer ouvertement contre le roi Jacques. Eh ! que ne peut pas l'enthousiasme excité par un sentiment qu'on croit être l'amour de la religion et de la patrie !

Monmouth, intimidé par le seul nom du duc de Beaufort, fit une marche rétrograde, et retourna à Bridgewater, où il avoit pris poste en revenant de Tanneton. En vain prenoit-il la qualité de roi, et affectoit-il de faire valoir dans ses

manifestes la légitimité de sa naissance : oubliant que le succès dépend presque toujours de l'audace, il laissa languir le peuple dans une attente sans effet, tandis que les préparatifs du monarque se faisoient avec ardeur. Le duc d'Albemarle, fils du célèbre Monk à qui la maison royale avoit dû son rétablissement, assembla la milice du Devonshire au nombre de quatre mille hommes: le roi, qui n'avoit pas grande confiance dans ce rassemblement, fit marcher en outre toutes les troupes de ligne et ses propres gardes ; trois mille hommes prirent le devant sous la conduite du comte de Feversham, neveu de Turenne, et furent bientôt suivis d'un renfort. Ce fut au commencement de juillet 1685 que ce général vint camper à Sedgemoore avec son armée, dont le lord Churchill, en sa qualité de lieutenant général, eut le commandement en second. 1685.

Monmouth se voyoit comme assiégé dans son camp de Bridgewater ; ce qui engagea une partie de ses troupes à l'abandonner. Informé, d'ailleurs, que le comte d'Argyle, qui combattoit pour sa cause, avoit été fait prisonnier, il tomba dans un abattement qui fut l'avant-coureur de sa défaite. Les compagnons de sa mauvaise fortune lui rendirent néanmoins quelque courage, et il voulut tenter une entreprise. Des paysans d'alentour avoient

1685. rapporté que l'armée royale n'étoit point sur ses gardes; que toujours la cavalerie étoit plongée dans le sommeil, et l'infanterie dans le vin. On débita donc dans le camp, que, pour s'assurer de la victoire, il suffisoit de fermer les portes des écuries, et de saisir les soldats dans leurs lits. Les troupes de Monmouth se mirent en marche à onze heures du soir; il leur étoit enjoint de garder le plus profond silence, et de fondre sans bruit sur un ennemi désarmé.

La vigilance de Churchill regardée comme la principale cause de la victoire de Sedgemoore.

Tout le corps de troupes du lord Churchill fut en état d'agir. Sa vigilance prévint une surprise qui, probablement, eût été funeste au parti du roi (1). Il soutint l'effort des assaillans, et le coup manqué devint la principale cause de la victoire remportée sur les rebelles.

Affaire de Sedgemoore, le 5 [16] juillet 1685.

En effet, cette première attaque donna lieu à un combat général entre les deux petites armées: celle du duc étoit composée d'environ cinq mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie; et celle du roi, un peu plus forte en nombre, l'étoit bien davantage en troupes réglées. L'action, quoique de

(1) Rousset dit que sans la vigilance de Churchill, l'armée royale étoit taillée en pièces; un auteur anonyme assure la même chose; et tout le monde convient que le comte de Feversham, brave, mais paresseux, pouvoit, faute d'éclaireurs, être surpris dans son lit.

de courte durée, fut très-chaude. Monmouth avoit de grandes difficultés à vaincre : mais le désespoir doubla ses forces ; il fit pendant long-temps une résistance vigoureuse, sur-tout avec son infanterie, qu'il commandoit en personne (1). La cavalerie, montée sur des chevaux qui n'étoient point accoutumés au feu, força le lord Gray, son chef, de quitter le champ de bataille : bientôt après, l'infanterie, qui avoit épuisé toutes ses cartouches et n'en pouvoit plus recevoir de nouvelles, se vit contrainte aussi de se retirer en désordre. Vers les quatre heures du matin, la déroute fut générale. Trois cents hommes restèrent sur la place ; il en périt mille dans la poursuite ; mille autres furent faits prisonniers de guerre. La relation officielle du combat rendit un témoignage honorable de la valeur et de la prudence du lord Churchill : c'étoit en dire assez à la gloire du héros, à qui la politique ne permettoit pas de déférer exclusivement tous les lauriers. 1685.

(1) Les gens du duc, dit Hume, firent connoître dans cette action ce qu'on peut attendre de la valeur naturelle et de l'opinion du devoir, sans le secours même de la discipline ; ils firent plier les vétérans et leur firent perdre du terrain. Leurs efforts continuèrent jusqu'à ce que les munitions commencèrent à leur manquer ; et probablement ils auroient obtenu la victoire, si la mauvaise conduite de Monmouth et la poltronnerie du lord Gray n'eussent fait changer la face du combat.

1685. Monmouth, qui, sauvé du champ de bataille, avoit changé d'habits avec un paysan, fut découvert, deux jours après, au fond d'un fossé, couvert de fange, épuisé de faim et de fatigue, et succombant sous le poids de ses malheurs. En vain le monarque tenta-t-il de lui arracher l'aveu de tous ses complices (1) : ici Monmouth se montra grand et digne de sa naissance ; il refusa de se souiller de la bassesse d'une trahison ; et le favori du peuple anglois périt sur un échafaud, plaint avec d'autant plus de justice, que, manqué trois fois par l'exécuteur, il étonna tout le monde par l'héroïsme de son courage. Telle fut la fin de cet illustre rebelle, âgé de trente-six ans, que les caresses d'une faction nombreuse avoient engagé dans une entreprise supérieure à ses forces, et qui, dans des temps plus heureux, auroit pu être l'ornement de la cour et le défenseur de sa patrie.

(1) D'après l'extrait des Mémoires de Jacques II, écrits de sa main, et imprimés par Macpherson, il paroît que Monmouth, indigné d'apprendre que Sunderland avoit toute la confiance du roi, l'avoua pour son complice, non dans la conférence avec ce prince, mais dans son premier entretien avec Ralph Sheldon. Le mylord compromis fit assurer le coupable de son pardon, s'il taisoit tout au monarque ; et après lui avoir ôté toute créance en l'engageant à se contredire, il eut soin de le faire exécuter le plutôt possible. Le prince d'Orange étoit le principal auteur de la révolte.

Une victoire si prompte et si décisive auroit pu affermir l'autorité du nouveau roi ; mais les cruautés et les mesures imprudentes dont elle fut suivie, aigrirent la nation angloise. Immédiatement après le combat de Sedgemoore, Feversham avoit fait pendre plus de vingt prisonniers. Le colonel Kirk, entrant dans Bridgewater, conduisit au gibet, sans la moindre information, dix-neuf habitans de cette ville. Tout ce que Hume raconte de cet homme féroce, pénètre d'horreur. L'implacable Jefferies succéda, et fit voir que les rigueurs exercées au nom de la loi peuvent l'emporter sur celles des exécutions militaires : Dorchester, Exeter, Tanneton, Wels, furent tour-à-tour le théâtre de sa barbarie ; on compta plus de deux cent cinquante malheureux qui périrent par les mains de la justice. 1685.

Ce fut ainsi que l'on compromit l'autorité d'un prince qui ne porta sur le trône que *quelques vertus inutiles, et beaucoup de défauts essentiels* ; ce sont les propres termes dont se sert l'auteur de l'*Histoire du parlement d'Angleterre*. « Ses amis, ajoute-t-il, » car, quoique roi, il en avoit et il méritoit d'en » avoir, eurent à se louer de sa constance, ses mi- » nistres de sa fermeté, ses courtisans de sa fran- » chise, ses serviteurs de sa générosité, ses tré- » soriers de son exactitude, ses alliés de sa fidélité,

1685. » ses enfans de sa tendresse ; malheureusement ses » sujets n'eurent pas tort de se plaindre de son » administration. Né ambitieux, il se trouva gêné » par les lois, et visa au despotisme ; fier, il dé- » daigna de déguiser ses prétentions, et laissa trop » éclater ses vues ; violent, il méprisa les voies » de l'insinuation, et voulut arriver à son but par » la force ; opiniâtre, il aimoit mieux tout perdre » que de reculer ; vindicatif, il ne pardonna ni ne » dissimula jamais d'injures ; et pour n'avoir pas su » oublier à propos des fautes, il poussa ses ennemis » aux plus grands crimes. »

1688.

La défection du lord Churchill n'est pas susceptible d'apologie.

Il me suffit d'avoir retracé ce portrait, pour annoncer tout ce qui devoit suivre ; et sans parler des événemens connus de tout le monde, je me hâte d'arriver à l'époque la plus critique et la plus délicate de la vie du lord Churchill : je veux parler de celle où il brisa tout-à-coup les liens de reconnoissance et de fidélité qui l'attachoient à un prince auquel il étoit redevable de son éducation, de sa fortune et de sa gloire. J'exposerai les faits qui ont accompagné sa défection, tels qu'ils sont rapportés par Lediard lui-même, son ardent panégyriste, et le lecteur jugera si les circonstances peuvent faire absoudre la mémoire de ce héros, du double crime de parjure et d'ingratitude.

« Tout, dit l'auteur anglois, tend à le disculper

» du reproche qu'on lui a fait d'avoir abandonné 1688.
» son bienfaiteur pour embrasser la cause du prince » d'Orange (1). Son devoir envers Dieu et envers » sa patrie lui prescrivoit impérieusement cette » démarche, qui fut sans doute le plus noble effort » dont une belle ame comme la sienne pût être » capable. En effet, il avoit tout à attendre de la » faveur du roi, s'il restoit à son service, au lieu » qu'en se déclarant pour le prince d'Orange, sa » perspective devenoit très-incertaine. Cependant » on assure qu'il fut un des premiers à signer

(1) Le stathouder, appelé par un parti puissant, ennemi du catholicisme et du pouvoir absolu, équipa une flotte qui devoit porter quatorze ou quinze mille hommes. Cet armement étoit, disoit-on, destiné contre la France; le secret fut gardé par plus de deux cents personnes. Barillon, ambassadeur de Louis XIV à Londres, fut trompé le premier: le monarque françois ne le fut pas; il offrit des secours à Jacques, qui les refusa d'abord par une aveugle sécurité, et qui les demanda ensuite lorsque la flotte de son gendre étoit à la voile: elle passa sans être aperçue. Au moins Jacques devoit-il mener au combat ses vingt mille hommes de troupes sans leur donner le temps de la réflexion; il ne le fit pas. Plusieurs de ses officiers généraux l'abandonnèrent; Churchill lui-même s'enrôla sous les drapeaux du stathouder, et le mal fut sans remède. Le prince d'Orange eut un renfort dans cette multitude d'officiers françois proscrits par la révocation de l'édit de Nantes; à leur tête se trouvoit Schomberg, qui, après avoir mis la couronne de Portugal sur la tête du duc de Bragance, combattit pour enlever celle d'Angleterre à Jacques II.

1688. » l'invitation secrète adressée à ce prince par un » grand nombre de seigneurs, pour l'engager à » venir à leur secours. »

Ici je ne saurois me refuser à une réflexion; c'est que la démarche du lord Churchill fut au moins prématurée, et que si le devoir l'obligeoit à concourir au maintien des lois, il n'étoit pas tenu d'être l'un des premiers chefs du parti qui travailloit à creuser l'abîme sous les pieds du roi son bienfaiteur. En pareil cas, tout ce qui excède les bornes d'un devoir rigoureux, se trouve au-delà des limites que prescrivent la délicatesse et la vertu.

« Pendant que le roi étoit à Salisbury, continue » Lediard, la plupart des principaux officiers s'a- » dressèrent au comte de Feversham, et le prièrent » d'assurer sa Majesté *que dans toutes les occasions* » *ils seroient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte* » *de leur sang pour le bien de son service; que néan-* » *moins ils ne pouvoient en conscience se résoudre à* » *porter les armes contre un prince qui étoit venu uni-* » *quement dans la vue de faire convoquer un parlement* » *libre pour assurer leur religion et leur liberté.*

» Nos historiens ne comptent pas, il est vrai, » le lord Churchill parmi ceux qui signèrent cette » remontrance : mais la suite des événemens » prouve assez qu'il étoit de ce nombre; et si,

» comme l'assure un auteur, Churchill étoit en 1688.
» correspondance avec les grands qui s'étoient
» rendus en Hollande auprès du prince d'O-
» range, il faut croire qu'il avoit été initié de
» bonne heure dans le secret des événemens glo-
» rieux qui ont amené la révolution.

» Par cette démarche des principaux officiers,
» le roi dut voir combien peu il pouvoit compter
» sur son armée. Le comte de Feversham se défioit
» sur-tout de Churchill, qui commandoit alors
» une brigade de cinq mille hommes : accompagné
» du colonel *William*, il alla trouver le roi pour
» le conjurer de faire arrêter le lord suspect, et
» de frapper par-là de terreur les autres conjurés ;
» mais ce prince ne voulut pas y consentir, soit
» par suite de son affection pour un favori dont
» il croyoit n'être jamais abandonné, soit par la
» crainte qu'une démarche aussi rigoureuse ne cau-
» sât une révolte dans l'armée. Le lord Churchill,
» qui peut-être avoit quelque connoissance des
» desseins formés contre lui, ou qui, plus pro-
» bablement, avoit déjà concerté ses mesures, se
» rendit le lendemain auprès du prince d'Orange,
» emmenant avec lui tous ceux qui voulurent le
» suivre : de ce nombre furent le duc de Grafton,
» le colonel Berkley, et quatre ou cinq capitaines
» de son régiment de dragons. En partant, il

1688. » envoya au roi la lettre suivante, que j'insère ici » comme une preuve authentique de la délicatesse » de ses sentimens et de l'intérêt qu'il prenoit à » sa patrie :

Sire,

Lettre du lord au roi.

Le zèle et le respect dont j'ai donné des preuves à votre Majesté dans les temps les plus difficiles, ne suffiront pas peut-être pour la convaincre de la pureté de mes sentimens dans les conjonctures présentes : mais il est une vérité sensible qui me rassure ; c'est qu'il est rare de révoquer en doute la droiture d'un homme qui agit contre ses propres intérêts. Je supplie donc votre Majesté de considérer les grands avantages dont je jouis sous son règne, et auxquels je ne saurois m'attendre sous aucun autre gouvernement ; c'en seroit assez pour démontrer à l'univers que des motifs supérieurs à ceux de l'intérêt personnel m'ont guidé dans le parti que je viens de prendre.

Oui, Sire, je fais violence à mon cœur pour abandonner la cause de votre Majesté, dans un moment où la situation de ses affaires semble exiger la plus stricte obéissance, de la part de ceux sur-tout qui, comme moi, sont comblés de ses bienfaits. La voix impérieuse de ma conscience a retenti jusqu'au fond de mon ame, et mon dévouement à la religion de mes

pères m'a commandé la conduite que je dois suivre (1). *Dieu sait que, par suite de mon attachement respectueux pour votre personne, j'ai envisagé, pour ainsi dire, d'un œil partial, les desseins formés contre la religion protestante et contre les vrais intérêts de votre Majesté, par des hommes inconsidérés et uniquement occupés d'eux-mêmes ; mais je ne puis me réunir à eux pour protéger, à main armée, l'exécution de ces noirs desseins, bien résolu d'ailleurs d'exposer ma vie et ma fortune pour défendre votre personne royale et vos droits légitimes avec l'attachement, le zèle et le respect qui sont dus à votre Majesté.* 1688.

Je ne me permettrai que deux réflexions sur cette lettre. Quoi qu'en dise le lord Churchill, sa défection pouvoit paroître suspecte, parce que, loin d'être contraire à ses intérêts, elle ouvroit une nouvelle carrière à ses espérances.

En restant fidèle à Jacques II menacé d'une chute prochaine, il ne devoit plus s'attendre qu'à la proscription, à la haine et aux vengeances du parti vainqueur, ainsi que l'avoit éprouvé son père, resté fidèle à Charles I.er ; mais, en s'attachant à la cause du prince d'Orange, il pouvoit jouer un des premiers rôles dans la révolution.

(1) Dumont prétend que ce fut l'évêque d'Ely qui le détermina.

1688. et s'assurer par-là les moyens de s'élever à ses hautes destinées : tel fut en effet le fruit de son zèle pour Guillaume, qui se hâta de lui payer de grands services par de grandes faveurs.

Quant au prétexte de la religion, l'on en a si souvent abusé, et tant d'hypocrites ambitieux se sont couverts de ce manteau sacré, qu'il ne suffit pas toujours de s'en revêtir pour être exempt de tout reproche. Quels qu'aient été les motifs secrets du lord Churchill, la postérité le proclame un héros, et je souscris à son jugement : mais du moins n'eut-il pas, comme Strafford, l'héroïsme de la fidélité; et s'il affronta mille fois la mort sur un champ de bataille, il n'étoit pas homme à la braver sur un échafaud.

Voici comment Hume parle de cet événement : « Churchill même, dit-il, fut capable d'abandon- » ner dans cette crise son malheureux maître, qui » n'avoit jamais eu pour lui qu'une confiance sans » réserve.... Cette démarche par laquelle il » faisoit à la vertu nationale un sacrifice éclatant » de tous les devoirs de la vie privée, demandoit, » pour être justifiée, d'être invariablement sou- » tenue par la conduite la plus droite, la plus » désintéressée, et la plus animée de l'esprit » public. » L'illustre écrivain auroit dû ajouter, *et par le soin d'éviter tous les excès d'un chef de*

parti capables d'aggraver les malheurs de son maître. 1688.

On peut juger de l'attachement du monarque pour son favori, par l'extrême douleur que lui causa sa défection. Dans sa carrière d'infortune, aucun revers ne l'accabla davantage : c'étoit, pour un cœur sensible comme le sien, l'ingratitude et la trahison d'un enfant chéri. A la lecture de la lettre du lord, il poussa de profonds soupirs; et se tournant du côté de Feversham, il lui adressa ces paroles : « Vous le connoissiez mieux que » moi, mylord, lorsque vous m'avez proposé de » le faire arrêter avec ceux qui l'ont accompagné » dans sa fuite; mais je ne m'attendois pas à » ce terrible coup..... Il ne me reste d'autre » ressource que de me jeter dans les bras de la » Providence. Je ne puis plus compter sur mes » troupes, qui sans doute ont été corrompues par » les pernicieux conseils de leurs officiers. »

Les événemens justifièrent les craintes du monarque, et les soupçons des royalistes fidèles, qui accusoient Churchill d'être l'un des plus ardens fauteurs de la révolution prête à éclore. Le P. d'Orléans raconte que cet ingrat favori, de concert avec le colonel Kirk, qui commandoit à Axminster, avoit formé le dessein d'y conduire le malheureux roi, et de le livrer au prince d'Orange. Jacques dut en ce moment son salut à l'hémorragie

1688. qui lui survint à propos (1), et qui, l'ayant obligé de se faire saigner du bras, mit obstacle à son voyage. Le lord, déconcerté par cet incident, se hâta de partir, et d'aller rejoindre le chef suprême de la faction à laquelle il s'étoit attaché. Il y a lieu de croire qu'il faut rapporter à cette époque la fameuse lettre dont je viens de rendre compte, et où les partisans du roi s'étonnèrent de trouver le mépris le plus réel pour sa cause, joint au respect le plus dérisoire pour sa personne.

« Churchill, dit Hume, préparoit des coups » encore plus mortels à son infortuné bienfaiteur. » Il avoit, ainsi que son épouse, un plein ascen» dant sur le prince George de Danemarck et sur » la princesse Anne : les circonstances leur paru» rent favorables pour accabler un roi déjà ébranlé » par les violentes secousses qu'il avoit reçues. On

(1) Berwick dit dans ses Mémoires, *tome I.er, page 34* : « Quoique je voulusse cacher les fautes qu'a commises mylord » Churchill, je ne puis passer sous silence une circonstance » assez remarquable. Le roi devoit, de Salisbury, aller dans » mon carrosse visiter le quartier que commandoit le major » général Kirk ; un prodigieux saignement de nez qui prit » tout d'un coup au roi l'en empêcha ; et l'on prétend que la » partie étoit faite et les mesures prises par Churchill et Kirk » pour livrer le roi au prince d'Orange : mais cet accident » détourna le coup. » Ici c'est un neveu qui accuse son oncle dans la cause de son père. *Voyez* aussi les Mémoires d'Avrigny.

» choisit le moment de sa retraite vers Londres. 1688.
» Ce fut à Andover que George, suivi du jeune
» duc d'Ormond et de quelques autres, l'aban-
» donna pendant les ténèbres de la nuit pour se
» retirer au camp du prince. A peine cette nouvelle
» fut-elle portée à Londres, que la princesse
» Anne, feignant de craindre le ressentiment de
» son père, prit aussitôt la fuite, accompagnée de
» l'évêque de Londres et de lady Churchill: elle se
» rendit à Nottingham, où le comte de Dorset lui
» fit un respectueux accueil; et la petite noblesse
» du comté se hâta de former un corps pour sa
» garde. »

Jacques, informé de ce qui se passoit, fondit en larmes. La perte de son autorité lui fut moins sensible que celle d'une fille qu'il aimoit tendrement. « Grand Dieu, prends pitié de moi ! s'écria-t-il » dans un transport de douleur; mes propres enfans » ont abandonné leur père ! » — « On s'étonne » avec raison, dit Hume, qu'un prince à qui l'on » n'avoit à reprocher que des imprudences et des » principes mal dirigés, se vît exposé, par de reli- » gieuses aversions, à des traitemens que Néron » même, Domitien, et les plus odieux tyrans dont » le nom souille l'histoire, n'ont jamais reçus de » leurs amis et de leur famille. »

Les agitateurs profitèrent des événemens qu'ils

1688. avoient dirigés. La fuite subite et mystérieuse de la princesse leur servit de moyen pour achever d'irriter le peuple : les uns débitoient qu'elle avoit été mise à mort par ordre de son père ; les autres, qu'elle étoit renfermée à la Tour ; et, pour rendre la chose vraisemblable, on ajoutoit que, quelques jours avant sa retraite, elle avoit été battue par la reine. C'est ainsi que la révolution se préparoit par l'absurdité et par la calomnie.

« Ce fut un grand bonheur, dit Hume, que la » vérité ne tarda point à se découvrir, sans quoi » la fureur de la vengeance auroit pu porter la » populace et les gardes mêmes du roi à commen- » cer le massacre des prêtres et des Catholiques. » Le monarque, aux abois, entama des négociations inutiles avec son gendre, et convoqua un parlement ; mais, craignant le sort de son père, il s'évada pendant la nuit, et fut arrêté à Feversham. Reconduit à Londres, il y entra aux acclamations du peuple touché de compassion. Avec quelque fermeté, peut-être qu'il fût venu à bout de reprendre les rênes du gouvernement ; mais tous les ressorts de son ame étoient brisés par l'infortune. Après avoir reçu l'ordre de quitter la ville dès le lendemain de son trop court triomphe, il se rendit à Rochester, et s'embarqua secrètement sur une grande chaloupe pour la France, dans la nuit

du 3 au 4 janvier 1689, avec son fils le duc de Berwick. « Ainsi, dit Hume, finit le règne d'un » prince qui, si l'on considère plutôt son caractère » personnel que sa conduite publique, fut sans » contredit plus malheureux que coupable, ... et » à qui il ne manqua, pour faire un excellent roi » d'Angleterre, que de l'affection et du respect » pour la religion de son peuple. » 1688.

Sur ces entrefaites, le prince d'Orange s'étoit avancé jusqu'à Henley avec une grande partie de son armée. Le lord Churchill, chargé d'aller à Londres pour y rassembler la troupe des gardes à cheval, s'en acquitta avec la célérité du zèle, et il vint aussitôt rendre compte de ce qu'il avoit fait, ainsi que de la situation de la capitale. On s'attend bien à le voir figurer parmi les pairs qui s'assemblèrent à Westminster, le 21 décembre [1.er janvier], pour y signer le fameux 1689.
acte d'association. Les membres, réunis au nombre de soixante-dix, s'engagèrent à s'aider mutuellement de tous leurs efforts pour parvenir aux fins énoncées dans la déclaration du prince, et à tirer vengeance (1) de tous les attentats qui pourroient être commis contre sa personne. Le

(1) L'évêque de Londres n'ayant pas voulu signer cet acte à cause du mot *vengeance*, on y substitua le mot *punition*.

1689. lord fut aussi du nombre des quatre-vingt-dix pairs qui, quatre jours après, présentèrent une adresse à Guillaume, pour le supplier de convoquer une assemblée générale; de prendre, en attendant, la conduite de toutes les affaires publiques, et de se charger en outre de la sûreté de l'Irlande. Pour donner à cette adresse toute la force d'une résolution nationale, on imagina de réunir tous les membres dont la chambre basse avoit été composée dans les divers parlemens du règne de Charles II, les seuls qui fussent réputés libres; on y joignit le lord maire de Londres, les aldermen, et cinquante membres du conseil de ville : cette assemblée, qui représentoit le peuple, renouvela l'adresse des pairs; et le prince, investi d'un pouvoir présumé légal, écrivit une lettre circulaire de convocation à tous les comités et à toutes les communes. Avant même que la Convention (1) le déclarât roi, il se vit possesseur

(1) La convention nationale de France a pris ce nom à l'exemple de la convention angloise : on entendoit par ce mot un parlement tenu sans les formalités ordinaires. Depuis long-temps, en Écosse, on mettoit de la différence entre une convention des états et un parlement : mais en Angleterre ce terme n'avoit encore été employé qu'une fois, après le rétablissement de Charles II, en 1660; ce prince ne voulant pas reconnoître le parlement comme parlement, le reconnut comme convention.

paisible

paisible de la souveraineté, comme s'il fût né sur le trône. Les flottes reçurent ses ordres, l'armée lui obéit sans murmure, et un fleuve d'or coula dans ses mains pour cimenter sa puissance (1). 1689.

Ce qui paroîtra unique dans l'histoire d'une révolution, c'est que les choix des députés ne se ressentirent point de l'effervescence des divers partis : par-tout les élections se firent avec calme et liberté, comme dans des temps heureux et tranquilles. Le prince avoit eu soin d'éloigner les troupes des lieux où l'on devoit y procéder. Toute sa ruse fut de n'en montrer aucune, de paroître étranger à ce qui se passoit, de n'employer ni intrigues ni caresses; et par cette feinte modération, il conquit plus de suffrages, il avança plus ses affaires, que s'il avoit eu recours à la séduction ou à la violence. Ce qui semble porter l'empreinte de la grandeur d'ame, est un piége que tout peuple sait rarement éviter.

En s'insinuant dans les cœurs par une adroite politique, le prince n'oublia pas qu'il devoit s'assurer de l'obéissance par la force. La défection des troupes avoit privé Jacques II de tout appui; pour ramasser son sceptre, il falloit les mettre dans ses intérêts : Guillaume s'occupa des moyens

(1) La ville seule de Londres lui prêta 200,000 liv. sterling.

1689. de les attacher de plus en plus à la cause de son ambition. Il commença son administration suprême par les faire passer toutes en revue, et par enjoindre au lord Ranelagh de leur payer les arrérages de leur solde. Churchill, nommé en même temps lieutenant général de ses armées, reçut l'ordre de procéder à une nouvelle organisation, et de réformer huit régimens levés depuis peu, cinq de cavalerie et trois d'infanterie. Ce n'étoit qu'une mesure épuratoire, qui avoit pour objet d'éloigner du service tous ceux qui paroîtroient suspects au parti dominant. Le quatrième corps des gardes fut aussi licencié, pour faire place à un corps de Hollandois; celui du major général Oglethorp fut donné au frère du lord Churchill. Le comte de Macclesfield ayant demandé pourquoi le régiment de son fils avoit été réformé, Churchill répondit que c'étoit parce que *ce corps avoit été levé pour servir con treles vues de son Altesse.* — *C'est mal-à-propos*, répliqua le père indigné, *que mon fils a passé pour un traître; s'il en avoit été accusé avec justice, j'aurois été moi-même son bourreau.* C'étoit tenir le langage d'un autre Brutus; mais il y a loin du propos à l'action: heureusement l'histoire fournit peu d'exemples d'un patriotisme aussi dénaturé.

Churchill, nommé lieutenant général des armées de Guillaume, procède à une nouvelle organisation des troupes.

Enfin la Convention tint sa première séance le

22 janvier [2 février]. Il arriva ce qui arrive presque toujours dans les grandes assemblées : on s'attaqua par des sophismes ; on déraisonna, on tonna ; et au milieu des éclairs de la tempête, on vit rarement briller la raison et la vérité. Les Torys et les Whigs (1) partageoient les nouveaux législateurs en deux factions. La plupart des pairs appartenoient à la première, et presque tous les membres des communes à la seconde. Ceux-ci, plus rapprochés dans leurs principes et dans leurs mesures, ne tardèrent pas à se réunir. Après quelques jours de discussion, ils déclarèrent qu'il existoit un contrat originel entre le peuple et le roi ; que Jacques II l'avoit rompu ; qu'en quittant le royaume, il avoit abdiqué, et que le trône étoit vacant. 1689.

(1) Le parti des Torys étoit composé des Épiscopaux, et de ceux pour qui l'autorité royale étoit plus ou moins respectable ; celui des Whigs, des Presbytériens ou de ceux qui vouloient encore une ombre de royauté, et des Indépendans ou Républicains. Le sang de Charles I.er et des défenseurs de sa cause, versé sur les échafauds, fut la semence d'où l'on vit éclore la faction des Torys, opposée aux Républicains enthousiastes et fanatiques. On appeloit *Torys*, des brigands d'Irlande qui descendoient de leurs montagnes pour exercer leur odieuse profession ; les détracteurs de l'autorité royale donnèrent ce nom à ses partisans : ceux-ci, usant de représailles, flétrirent le parti opposé du nom de *Whigs*, sous lequel étoient connus des bandits qui infestoient l'Écosse. Chaque faction se divisa en deux branches, en outrés et en modérés.

1689. Cet acte, porté aux pairs pour être confirmé par leur chambre, y trouva de l'opposition. On y dit qu'en vertu des lois angloises, le droit à la couronne avoit passé constamment pour être sacré; que l'élection d'un roi, inconnue jusqu'alors, feroit dégénérer le gouvernement en république, ou, ce qui devoit paroître pire encore, en une turbulente monarchie; qu'un régent, avec un pouvoir royal, étoit le seul expédient que permît la constitution. Mais un titre précaire ne s'accordoit point avec les prétentions de Guillaume, et il fallut renoncer à cette mesure. Dans la question s'il y avoit un contrat originel entre le roi et le peuple, l'affirmative eut cinquante-trois voix contre quarante-six; mais à la fin, les Torys obtenant une majorité de onze voix, il fut résolu de supprimer le dernier article, qui regardoit la vacance du trône.

Les communes, qui vouloient que leur déclaration fût admise dans sa totalité, demandèrent une conférence libre pour terminer le différent. « Jamais, dit Hume, un débat national ne fut » ni plus important ni soutenu par de plus ha- » biles orateurs; et néanmoins l'on est surpris de » trouver, de l'une et l'autre part, des argumens » si frivoles, et plus semblables à des disputes » d'écoliers qu'aux solides raisonnemens d'une

» assemblée de législateurs et d'hommes d'état. » Mais il n'y a pas lieu d'être surpris ; car presque toujours les têtes assemblées se rétrécissent. Enfin les Whigs l'emportèrent par leur opiniâtreté et par l'accession de quelques Torys fatigués de la lutte à l'acte entier des communes, qui reçut ainsi le sceau de l'autorité publique. 1689.

Churchill assiste aux débats de la chambre des pairs.

Le lord Churchill avoit pris part à tous les débats dans la chambre des pairs ; il ne s'étoit absenté que le dernier jour, où l'on discuta la vacance du trône, soit qu'il fût indisposé comme il le disoit, soit qu'un motif de pudeur ou de politique l'eût tenu pour cette fois à l'écart. Il vota, le 6 février, pour la résolution qui assuroit la couronne au prince et à la princesse d'Orange, à la majorité de soixante-six voix contre quarante-cinq. Le bill n'accorda l'administration qu'à Guillaume, qui avoit déclaré que, plein de respect pour Marie son épouse, il avoit néanmoins trop de fierté dans l'ame pour recevoir des ordres *d'une coiffe.* Il avoit oublié sans doute que la coiffe de la reine Élisabeth avoit honoré le diadème. Combien le masque de la modération pèse à l'homme tourmenté de la soif du pouvoir et impatient de régner ! Ici Guillaume se montra à visage découvert ; son long silence lui avoit trop coûté pour qu'il ne le rompît point avec éclat.

1689. La princesse Anne devoit succéder après la mort des deux époux; sa postérité, après celle de la princesse d'Orange, mais avant celle du prince par une autre femme. S'il en faut croire un historien anglois, ce fut lady Churchill qui détermina son auguste patronne à consentir à cet ordre de succession : mais, comme l'observe Hume, on promettoit à la seconde fille de Jacques un ample revenu avec le second rang dans l'hérédité; et le droit du jeune prince de Galles son frère étant entièrement oublié, elle pouvoit croire que du côté de l'intérêt elle gagnoit beaucoup à la révolution.

Guillaume, Marie. Ce fut le 22 février *(n. st.)* qu'on proclama solennellement le nouveau roi, et la reine Marie son épouse. Dès le lendemain, le lord Churchill prêta serment en qualité de membre de leur conseil privé, et de gentilhomme de la chambre du roi. Il avoit déjà rendu célèbre dans toute l'Europe le nom de Churchill, qu'il tenoit de ses pères : mais celui sous lequel il devoit se présenter à l'univers et à la postérité, celui que j'appellerai le nom de sa gloire, lui manquoit encore; ce fut le successeur de Jacques qui le lui conféra en le créant comte de Marlborough (1) le 19

(1) Ce nom signifie *bourg de la Marne* : sans doute qu'il y avoit beaucoup de marne dans les terres du comté.

avril *(n. st.)*. Le nouveau comte assista, sous ce titre, au couronnement, qui se fit deux jours après. Jusqu'ici Guillaume ne semble revêtu du pouvoir souverain, que pour combler l'ingrat favori de Jacques des plus grands bienfaits.

1689. Churchill est créé comte de Marlborough; il assiste comme tel au couronnem.t de Guillaume.

Ce prince n'étoit encore que stathouder, lorsque, par ses intrigues et par ses conseils, il parvint à liguer tout l'Empire avec la Hollande contre Louis XIV. L'Espagne étoit entrée dans cette alliance; la Savoie suivit cet exemple: la Suède et le Danemarck devoient favoriser la même cause; et quoique ces États divers formassent une grande partie de l'Europe, la coalition parut imparfaite, l'Angleterre, paralysée par Jacques, gardant la neutralité.

L'auteur de la ligue d'Ausbourg, devenu roi d'Angleterre, détermina une accession si utile aux alliés. Les secours donnés par Louis XIV au roi proscrit offrirent le motif suffisant d'une rupture ouverte avec la France. On attendoit cette guerre au-dehors; elle étoit desirée au-dedans: interprète du vœu public, la chambre des communes se rendit à Whitehall pour présenter son adresse, et le monarque accueillit avec transport une demande qu'il sembloit avoir dictée lui-même. Les pairs, auxquels il fit connoître ses intentions, y répondirent de la manière la plus satisfaisante; et le 7 [18] mai,

1689. la déclaration de guerre fut publiée solennellement.

Déclaration de guerre de l'Angleterre.

Le comte de Marlborough commande les troupes angloises dans les Pays-Bas.

Mais la situation des affaires publiques ne permettoit pas à Guillaume de passer dans le continent : il confia le commandement de ses troupes dans les Pays-Bas au comte de Marlborough. La nation entière approuva le choix de ce général, qui avoit déjà si bien mérité d'elle. Arrivé à Maestricht le 2 juillet, il se rendit au camp, après avoir eu une conférence avec le prince de Waldeck sur les opérations de la campagne.

Il a la plus grande part à la victoire de Walcourt.

Les alliés, trop foibles pour attaquer, se voyoient contraints de se tenir sur la défensive. Campés près de Walcourt, ils étoient séparés, par ce village, des François, qui, sous la conduite du maréchal d'Humières, se présentèrent le 25 août pour s'en rendre maîtres : mais le comte étoit là pour défendre le poste ; et sa résistance fut si vigoureuse, que le commandant en chef eut le temps de faire valoir tous ses moyens. C'en étoit fait des confédérés, si les Anglois, prenant l'ennemi en flanc, ne l'eussent forcé, par un feu vif et soutenu, à une retraite précipitée. Des munitions et quelques pièces d'artillerie tombèrent au pouvoir du vainqueur, dont la perte fut évaluée à trois cents hommes. Les vaincus eurent, de leur aveu, quatre cents tués et six cents blessés ; ils perdirent davantage, s'il est vrai, comme l'assure le prince de

Waldeck dans une de ses lettres, que six bataillons des gardes françoises aient été presque entièrement taillés en pièces dans cette affaire. Marlborough y avoit joué le rôle principal. Ce fut dans cette occasion que le prince, rendant compte au roi, dit que ce jeune guerrier déployoit plus de talens en un seul jour de bataille, qu'un grand nombre de généraux dans une longue suite d'années. Les François, toujours justes envers leur ennemi, confirmèrent un éloge si flatteur, en attribuant au comte le succès de cette importante journée. 1689.

Marlborough se reposa quelques instans sur ses lauriers. Quoiqu'un régiment de son nom et d'autres troupes angloises servissent dans la campagne de 1690, il n'eut aucune part à la bataille de Fleurus (1). Guillaume changea le théâtre des exploits du héros, en le mettant à la tête des forces parties de Portsmouth.

1690. Il est chargé de la réduction de l'Irlande.

Les Anglois, dit Montesquieu, *qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, assommèrent l'Irlande.*

On assure que le comte avoit refusé d'y accom-

(1) Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cents drapeaux ou étendards, le canon, les bagages, la fuite des alliés, furent le fruit de la victoire de Luxembourg; mais ce qui honora Guillaume, c'est que bientôt après il vint opposer au maréchal une armée aussi forte que l'armée françoise.



1690. pagner le roi dans sa première campagne, parce qu'il y auroit eu à combattre son ancien maître, qui commandoit l'expédition en personne ; mais, la retraite de ce prince malheureux ayant levé l'obstacle, Marlborough consentit à se charger d'un emploi que sa délicatesse seule, dit-on, ne lui avoit pas d'abord permis d'accepter.

Quoi qu'il en soit, le nouveau commandant partit, bien résolu de se livrer tout entier aux travaux qu'exigeoit encore la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du nouveau roi. Guillaume, qui avoit remporté la victoire de la Boyne, s'étoit vu contraint de lever le siége de Limerick. Il restoit au prince détrôné, son fils Berwick, des amis nombreux, des places fortes, et d'assez grandes espérances; mais l'attente de ses partisans dut bien s'affoiblir, lorsqu'ils apprirent que la flotte angloise approchoit du port de Cork, ayant à bord de nouvelles troupes sous les ordres du comte de Marlborough. Elles s'élevoient à-peu-près au nombre de dix mille hommes (1), qu'une batterie de huit canons empêchoit d'entrer dans le port.

Siége et prise de Cork.

Peu effrayé de cet obstacle, le général remplit trois chaloupes des soldats les plus intrépides, qui, par leur audace et par le feu le plus vif, forcèrent les Irlandois d'abandonner leur poste.

(1) Berwick dit huit mille.

La flotte angloise tenoit la mer en souveraine, tandis que la flotte françoise s'étoit retirée à Brest. Cette circonstance fit concevoir à Marlborough le dessein de se rendre maître, pendant l'hiver, de Cork et de Kinsale. Dans cette vue, il se concerta avec les ducs de Grafton et de Wirtemberg : l'un amena jusqu'à un mille de Cork, des troupes qui commencèrent les travaux du siége, aidées du secours de six cents marins, canonniers ou charpentiers; l'autre reçut l'avis d'accélérer sa marche, le bruit s'étant répandu que le duc de Berwick s'avançoit à grands pas; et tandis que le major général Scravenmore détachoit un corps de cavalerie pour protéger l'infanterie du prince dans sa marche, le major général Tettau plaçoit du canon sur Fairhill, pour attaquer les nouveaux forts et le château Shannon. Des mesures si bien prises produisirent les plus heureux effets; l'ennemi, témoin de ces mouvemens, mit le feu au faubourg qui séparoit les deux armées, et se retira dans la ville, abandonnant les forts et le château. On dressa des batteries par-tout où elles pouvoient être utiles, et douze cents hommes, dragons et autres, prirent poste à Kill-abby. Ce fut dans cette circonstance que le duc de Wirtemberg arriva avec les troupes allemandes et danoises qui servoient sous ses ordres. 1690.

1690. Différent avec le duc de Wirtemberg au sujet du commandem.

On a vu souvent des généraux sacrifier à leurs basses jalousies les avantages du triomphe, et se déshonorer, pour ainsi dire, par orgueil : ici l'on va voir deux hommes généreux sacrifier des prétentions spécieuses à l'honneur et au desir de vaincre. Le duc et le comte prétendoient tous deux au commandement, l'un en sa qualité de prince, l'autre comme plus ancien lieutenant général et comme chef des troupes angloises, dont les autres n'étoient que les auxiliaires. Un sage, qui connoissoit jusqu'à quel point la discorde peut nuire au succès, la Melonière, brigadier d'infanterie hollandoise, s'offrit pour être l'arbitre du différent. Les deux illustres rivaux acceptèrent sa médiation : il fut convenu qu'ils commanderoient alternativement; que le comte commenceroit, et donneroit pour mot d'ordre *Wirtemberg;* que le lendemain le duc donneroit celui de *Marlborough.* Ce fut ainsi qu'on prévint une mésintelligence dont mille exemples confirmoient les dangers, et qui, par ses suites, auroit pu ramener le roi Jacques sous les drapeaux de la victoire.

Ce différent ayant été terminé, on ne s'occupa plus que de pousser vivement le siége. L'ennemi ayant abandonné, sans coup férir, les ouvrages avancés de Cat-Fort, les Anglois en prirent possession; ils y dressèrent une batterie; et en même

temps qu'ils lançoient des bombes dans la ville, ils canonnèrent le fort de deux points différens. 1690.

Scravenmore, sur ces entrefaites, s'étoit rendu maître d'une église, où il plaça des troupes qui, par un feu soutenu, molestoient les défenseurs de la place. Une troisième batterie, dressée à Red-abby, jointe aux deux autres, foudroyoit les murs de la ville; ce qui obligea les assiégés à demander une trève et à donner des otages : mais ils se refusèrent à la capitulation qui leur fut proposée. Les assiégeans, irrités, reprirent les travaux avec vigueur : une brèche considérable fut le fruit de leurs nouveaux efforts; ils résolurent d'emporter Cork de vive force.

Les Danois, compris dans la ligne du nord, et quatre régimens anglois placés au sud, traversèrent la rivière sous les ordres du brigadier Churchill, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles; en cela les dignes rivaux des François, qui, pleins de la même audace, ont exécuté si souvent avec gloire de semblables entreprises. Ils vouloient arriver à une île près du rempart, où le canon avoit fait brèche. Les grenadiers, commandés par le lord Colchester, faisoient l'avant-garde : quoique constamment exposés au feu de l'ennemi, ils marchèrent en avant avec une bravoure incroyable, et se logèrent dans une maison près de la

1690. muraille. Quelques seigneurs du premier rang s'étoient joints à eux comme volontaires, entre autres le duc de Grafton (1), qui reçut à l'épaule une blessure dont il mourut quelques jours après. *Je meurs content*, dit-il; *je mourrois plus satisfait, si je laissois ma patrie heureuse et tranquille :* sentimens dignes d'un héros, bien étranges néanmoins dans la bouche du fils de Charles et du neveu de Jacques, qu'il avoit contribué à renverser du trône.

Tout étant ainsi préparé pour un assaut général, les assiégés ne crurent pas devoir attendre l'événement; ils demandèrent une seconde conférence. Leurs envoyés s'étant présentés de la part de Makilicut, gouverneur de la place, Marlborough leur dicta les conditions suivantes :

8 Octobre 1690. « Que la garnison, composée de quatre mille » hommes, tant officiers que soldats, seroit pri- » sonnière de guerre;

» Qu'il ne leur seroit fait aucun mal, ni causé » aucun dommage, non plus qu'aux habitans;

» Que le général emploieroit sa médiation,

(1) C'étoit le même qui avoit amené des troupes pour commencer le siége. Le roi Jacques, son oncle, lui dit un jour: *Mon neveu, ce n'est pas la conscience qui vous engage à vous jeter dans le parti des mécontens; car vous ne connoissez pas la religion, et vos mœurs licencieuses sont en contradiction avec ses maximes. Soit*, répondit le duc : *j'ai peu de conscience sans doute; mais je me range d'un parti qui en a beaucoup.*

1690.

» pour intéresser la clémence de sa Majesté en » leur faveur ;

» Que toutes les armes, tant des habitans que » de la garnison, seroient déposées en lieu sûr ;

» Que tous les prisonniers protestans seroient » mis en liberté ;

» Que dans une heure le vieux fort seroit » évacué, et que les deux portes de la ville » seroient remises le lendemain aux vainqueurs ;

» Qu'il seroit rendu un compte exact de toutes » les munitions de guerre et de bouche qui se trou- » veroient dans les magasins. »

Les prisonniers de marque faits à Cork furent les comtes de Tyrone et de Clancarty, le gouverneur de la place, le colonel Rycaut, et plusieurs autres.

Il assiége et prend Kinsale.

Marlborough, voulant profiter de ce premier succès, fit partir aussitôt un détachement de cavalerie, sous les ordres du brigadier Villiers, pour sommer la ville et les forts de Kinsale (1) : il y arriva le lendemain en personne. A son approche, les Irlandois mirent le feu à la ville, et se retirèrent dans le vieux fort. Il donna ordre au major général

(1) On lit dans les Mémoires de Berwick, *tome I.er, pag. 85*, que mylord Churchill marcha de Kinsale à Cork ; c'est une erreur. La capitulation de Cork est du 8 octobre, celle de Kinsale du 25.

1690. Tettau de les y attaquer, se réservant de conduire lui-même les opérations dirigées contre le nouveau. Trompé par l'inexactitude des plans qu'il s'étoit procurés, le comte regardoit ces deux forts comme incapables de faire une longue résistance : après les avoir bien examinés, il déclara que s'il en avoit connu la force, il se seroit bien gardé d'en former le siége dans une saison aussi avancée; mais qu'ayant tenté l'entreprise, il feroit tous ses efforts pour la voir couronnée par le succès.

Le général Tettau eut ordre de passer la rivière dans des barques avec les troupes qu'il avoit sous ses ordres : le lendemain, à une heure convenue, il devoit attaquer le fort par l'endroit qui étoit le moins capable de résistance, et où par conséquent les assiégés devoient naturellement se porter en foule pour le défendre. Pendant cette fausse attaque, qui fut exécutée avec précision, un autre détachement agit avec vigueur contre la partie où il étoit le moins attendu, et se rendit bientôt maître d'un bastion. Presque au même instant, et à quelque distance de ce point, le feu prit par hasard à quelques barils de poudre : l'explosion coûta la vie à une quarantaine d'Irlandois (1);

(1) Thoyras dit qu'il périt plus de trois cents hommes avec le commandant.

elle

elle jeta l'épouvante parmi les autres, qui se réfugièrent dans un vieux château au centre du fort, et se rendirent ensuite prisonniers de guerre. De ce côté, la garnison avoit perdu en tout deux cents hommes, sur quatre cent cinquante dont elle étoit composée. 1690.

Le comte de Marlborough desiroit vivement de tirer parti de ce premier avantage : mais le temps étoit devenu très-mauvais; les vivres commençoient à manquer, et les maladies menaçoient des plus grands ravages. Dans cette détresse, il fit sommer le nouveau fort de se rendre. Le gouverneur, sir Edward Scot, répondit qu'il seroit temps d'en parler dans un mois. L'événement ne tarda pas à démentir la fierté de sa réponse. On ouvrit la tranchée le 15 octobre, et le 19 les travaux furent poussés jusqu'à la contrescarpe ; la difficulté des chemins retarda l'arrivée du canon jusqu'au 21 : en peu de jours, il y eut une large brèche; et, après quelques fausses attaques, tout fut disposé pour un assaut général. Les assiégés, pour en prévenir les suites, demandèrent à capituler : le 25, les otages furent échangés de part et d'autre, et les articles signés avant minuit. On convint que le bastion du milieu seroit rendu le lendemain matin, et que, le jour suivant, la garnison, composée d'environ douze cents hommes, sortiroit avec armes

1690. et bagages pour être conduite à Limerick. Les vainqueurs trouvèrent, dans le fort, des magasins considérables, et une grande abondance de vivres et de liqueurs. L'armée du parti de Jacques n'avoit tenté aucun effort pour faire lever le siége : mais elle incendia le beau pays d'alentour ; méthode affreuse, et trop souvent employée, qui trace en caractères de feu l'image du fléau de la guerre.

Le fort de Kinsale étoit appelé la clef de l'Irlande : sa reddition, ainsi que celle du port de Cork, mit obstacle à l'arrivée des secours françois, du moins sur les côtes méridionales. Les Jacobites furent donc réduits à se confiner presque entièrement dans la province d'Ultonie, où les subsistances étoient bien plus rares que dans aucun autre canton.

Le seul projet d'attaquer ces deux places avoit procuré un grand avantage, même avant le débarquement des troupes angloises : car, à la première nouvelle de la prochaine arrivée de la flotte britannique, le comte de Lauzun, craignant d'être bloqué dans le port de Galway, dégoûté d'ailleurs du service, saisit cette occasion de retourner dans sa patrie, emmenant avec lui le célèbre Boisseleau (1) et quelques misérables restes de l'armée

(1) Boisseleau, capitaine aux gardes françoises, avoit une

françoise. Les officiers qu'il avoit sous ses ordres, dit Montesquieu, n'eurent que trois choses dans la tête, d'arriver, de se battre, et de s'en retourner. 1690.

Il retourne à Londres.

Le comte avoit terminé sa glorieuse expédition avec aussi peu de perte et en aussi peu de temps qu'on pouvoit l'espérer : il laissa le commandement au duc de Wirtemberg, et s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva le 7 novembre. Le monarque l'accueillit avec la distinction que méritoient ses services et ses succès. *Quoique le comte ait fait peu de campagnes*, dit ce prince, *je ne connois personne aussi capable que lui de commander en chef.*

Marlborough ne fit pas un long séjour à Londres. Après avoir rendu compte de la situation des affaires en Irlande, il reçut l'ordre d'y retourner pour continuer les opérations qu'il avoit si heureusement commencées.

---

capacité reconnue pour la défense des places; c'étoit lui qui avoit forcé le roi Guillaume à lever le siége de Limerick. Richard Talbot duc de Tyrconnel, plus soldat que capitaine, mais respectable par son incorruptible fidélité, passa en France vers le même temps pour prendre des mesures avec son maître: il étoit traversé sans cesse par ses lieutenans, et sur-tout par Sarsfield, brave jusqu'à la témérité, homme sans génie, adoré des Irlandois, dont on a dit qu'ils encensoient dans sa personne les bras d'une idole sans tête. Le duc, en partant, laissa le commandement général au duc de Berwick, qui, jeune encore, annonçoit déjà qu'il seroit l'un des plus grands capitaines de son siècle.

1691.

Il repasse en Irlande.

En effet, il les poussa avec beaucoup de vigueur. Son principal soin, pendant l'hiver, fut de s'opposer aux excursions de l'ennemi, qui cherchoit à pénétrer dans les provinces conquises, pour les dévaster : il y réussit en établissant sur les frontières un grand nombre de forts comme autant de remparts. Son activité, et la sagesse de ses mesures, préparèrent les succès de la campagne suivante, où les Anglois, sous la conduite de Ginckel, achevèrent de subjuguer l'Irlande (1), mais, malheureusement pour le roi, sans soumettre les cœurs.

(1) Le baron de Ginckel, à la tête de trente mille hommes, prit d'abord Baltimore et s'empara d'Athlone, après vingt jours de siége, gagna la bataille de Killconnel, soumit Galway et Limerick. Le surnom d'*Athlone*, comme celui des Romains appelés du nom de leurs conquêtes, fut la plus belle récompense du vainqueur. On commit une grande faute en oubliant d'insérer dans la capitulation de Limerick que les conditions accordées à la garnison s'étendroient sur tous les Irlandois en général : cette omission fit le malheur d'un grand nombre de familles, dont les biens furent confisqués, et qui n'eurent d'autre ressource que d'aller chercher une nouvelle patrie. M. de Château-Renaud ramena quinze mille Irlandois : on évalue à vingt mille le nombre de ceux qui passèrent en France, et en devinrent les intrépides défenseurs.; le roi Jacques en forma neuf régimens d'infanterie, deux de dragons à pied, deux de cavalerie. Cette émigration fut la cause de la ruine totale du parti jacobite. Le vide qu'elle laissoit fut rempli par autant de réfugiés françois, qui portèrent dans cette terre d'adoption une haine implacable contre Louis XIV et ses protégés.

Guillaume rappela auprès de lui, en 1691, son heureux et zélé serviteur. Ce prince passa en Hollande, où les honneurs dont on le fatigua ne purent le distraire de sa sollicitude, et des préparatifs de la campagne prochaine dans les Pays-Bas. Marlborough fut envoyé en Flandre avec le comte de Solmes, pour y rassembler toutes les troupes avant l'arrivée du monarque. Il employa toutes les ressources de son talent pour venir au secours de Mons, que Louis XIV assiégeoit en personne : mais les états-généraux refusèrent d'adopter ses plans de défense; et la place, défendue par le prince de Bergues, tomba au pouvoir de Louis le 9 avril.

1691.

Il va en Flandre.

Le prince de Vaudemont dit au roi, à Looz, en parlant des mesures proposées par Marlborough : *Personne, dans les états de votre Majesté, n'atteindra jamais à ce faîte de gloire militaire où l'assemblage de tant de qualités sublimes élevera un jour ce guerrier. Je suis persuadé,* répondit Guillaume, *qu'il justifiera votre pronostic.* Ce fut ainsi que le revers du monarque devint un triomphe pour le sujet.

Cette campagne, où l'on tenta en vain d'amener le maréchal de Luxembourg à une action générale, ne présente aucun événement remarquable auquel Marlborough ait eu part. Il fut désigné pour servir encore l'année suivante sous les ordres du roi, qui le reconduisit en Angleterre au mois d'octobre.

1692.

De retour en Angleterre, il est disgracié.

Mais quelle fut la surprise de la nation entière, lorsqu'elle apprit, quelque temps après, que le héros qui l'avoit le mieux servie, venoit d'être dépouillé de tous ses emplois ! Le comte de Nottingham étoit venu lui notifier, de la part de sa Majesté, qu'elle n'avoit plus besoin des ses services; et ce message dut l'étonner d'autant plus, que le matin du même jour il avoit causé familièrement avec ce prince, qui l'avoit comblé des témoignages de sa bienveillance ordinaire.

Sa place de lieutenant général d'infanterie fut donnée au colonel Talmash; celle de colonel de la troisième troupe des gardes devint le partage du lord Colchester, et son régiment de fusiliers, celui du lord George Hamilton : quant à sa charge de gentilhomme de la chambre du roi, elle resta vacante. La nouvelle inattendue d'une disgrâce aussi étrange retentit comme un éclat de tonnerre : elle devint le sujet de toutes les conversations; on se demanda l'un à l'autre le mot de l'énigme, et personne ne le devina. C'est bien le cas de dire ici que la science de l'histoire a ses problèmes comme celle de la nature. Le physicien le plus habile sait des faits, des résultats, des choses dont souvent il ignore les principes : l'historien le plus instruit rencontre des événemens dont les ressorts cachés se dérobent à toutes ses recherches. Voici, en

abrégé, les conjectures auxquelles la retraite forcée de Marlborough a donné lieu ; le lecteur jugera si elles sont assez bien fondées pour éclaircir ce mystère politique.

1692.

Conjectures sur les causes de cette disgrace.

Les uns ont prétendu que Marlborough s'étoit permis des sarcasmes au sujet de la prédilection du monarque pour les étrangers, et sur-tout pour les Hollandois : on a même débité qu'il avoit reproché de vive voix à ce prince les faveurs dont il honoroit trois lords, voulant désigner, entre autres objets de la munificence royale, les comtes de Portland et de Rochford ; que, sur cette insolente remontrance, Guillaume avoit tourné le dos, et que le même jour il avoit accablé ce nouveau Mentor de toute sa colère. Mais est-il probable qu'un courtisan souple, connu pat son excessive réserve, comblé des plus grands bienfaits, ait été, ou assez imprudent, ou assez follement jaloux, pour oser faire un crime à son souverain de répandre sur quelques autres les dons de sa puissance ! Il pouvoit être mécontent, sans doute ; mais il avoit trop de politique pour le paroître. Supposons que Marlborough ait cessé un instant d'être lui-même, et qu'il se soit permis des propos indiscrets à cet égard ; croira-t-on pour cela que l'adroit Guillaume eût voulu s'en punir, en brisant de sa propre main le principal instrument

1692. de sa gloire ! On n'explique pas un événement singulier par un phénomène moral mille fois plus inexplicable.

Une autre conjecture a pris quelque faveur. A peine Guillaume fut-il roi, qu'il négligea la princesse Anne, et qu'oubliant ses promesses, il la laissa languir dans une sorte d'indigence : contrainte de paroître devant lui, soit pour demander, soit pour se plaindre, elle attendoit dans l'antichambre, confondue avec la foule, et n'éprouvoit ensuite qu'indifférence ou dédain. Poussée à bout, voulant se soustraire à l'humiliation et à la misère, elle s'adressa au parlement, qui lui accorda, dès 1690, une pension annuelle de 50,000 liv. sterling. Le roi et la reine avoient traversé cet acte de justice par des menées secrètes : c'étoit donc une victoire remportée sur la cour ; la princesse la devoit principalement au zèle et à l'activité du comte et de la comtesse de Marlborough, qui dès-lors devinrent l'objet de la haine et des vengeances du couple royal (1).

Cette explication, presque aussi invraisemblable que la précédente, est suffisamment réfutée par

(1) La duchesse de Marlborough, dans l'exposé de sa conduite, attribue à cette cause la disgrace de son mari, mais sans dissimuler que, pour le perdre, on eut recours à une accusation grave dont nous connoîtrons bientôt l'objet.

l'évidence de l'anachronisme. La comtesse avoit perdu les bonnes grâces du roi et de la reine dès 1690, époque de la rupture d'Anne avec Marie : mais le comte ne fut destitué de ses emplois que vers la fin de 1691, et il avoit reçu du monarque, dans cet intervalle, les témoignages de la plus honorable confiance. Guillaume auroit-il donc étouffé le ressentiment dans son cœur, en considération de l'importance des services de Marlborough, pour ne donner que deux ans après un libre cours à sa vengeance ? Un politique profond ne s'irrite point d'un attentat chimérique ; et s'il nourrit long-temps son ame d'un fiel sans cause, certes il se garde bien d'éclater sans fruit, et moins encore à ses propres dépens. 1692.

Le continuateur de Rapin-Thoyras (*tome XI, page 265*) (1) pense que la rupture d'Anne avec la cour a pu concourir, avec d'autres événemens, à l'explosion subite qui causa la chute de Marlborough. « On a cru, dit-il, que quelques mécontentemens qu'il eut par rapport au commandement des troupes angloises, et qu'il ne sut point dissimuler, lui attirèrent cette espèce

(1) *Page 266*, il dit que la pension de 50,000 liv. sterling fut la principale cause. *Page 285*, il paroît se contredire, et attribue la disgrace et l'arrestation de Marlborough et de plusieurs autres à un soupçon de trahison.

1692. » d'exil, où il demeura trois ans et demi. » Le même auteur ajoute, d'après des bruits publics, que le roi et la reine couvrirent leur véritable motif, du prétexte d'une indiscrétion commise par le comte : il avoit, dit-on, dévoilé à sa femme le secret important du projet médité contre Dunkerque. Celle-ci, à qui un secret pesoit autant qu'à la femme de la fable, en fit part à une autre, et le coup manqua. Les souverains aiment, il est vrai, à couvrir d'un voile mystérieux les effets de leurs préventions, de leurs caprices ; quelquefois même ils donnent le change sur les motifs qui ont déterminé les décrets de leur sagesse. Mais se persuadera-t-on que Guillaume ait été assez mal-adroit pour prendre une aussi misérable enveloppe pour accuser la discrétion même d'une indiscrétion grave ! Je méprise des bruits qui ne prouvent que l'oisive curiosité des uns et la crédulité des autres. Il faut donc mettre à l'écart des hypothèses, des conjectures au moins insuffisantes, et chercher une explication plus vraisemblable.

Cause de la disgrace de Marlborough. J'observe d'abord que le motif le plus puissant, l'intérêt de sa propre conservation, a pu seul déterminer Guillaume à se couper, pour ainsi dire, le bras dont il frappoit ses ennemis, et auquel il devoit principalement la réduction de l'Irlande.

On peut juger par-là du genre de délit, ou au moins de la nature des soupçons graves qui avoient fait perdre à Marlborough ses honneurs et ses emplois. 1692.

Cet homme illustre, soit par ambition, soit par zèle pour le culte de ses pères, ou pour ce qu'il appeloit la liberté de son pays, s'étoit détaché des intérêts de Jacques II, son bienfaiteur : on l'accusa même d'avoir plutôt trahi qu'abandonné ce roi malheureux. La voix de la reconnoissance, qu'il ne pouvoit entièrement étouffer, lui avoit reproché sans doute plus d'une fois son ingratitude ou sa perfidie; peut-être crut-il trouver dans la disposition des esprits les moyens de réparer ses torts et de se réconcilier avec sa conscience. Trompés dans leur attente, les principaux auteurs de la révolution n'avoient pas tardé à se repentir de leur ouvrage : les uns, Épiscopaux zélés, craignoient, sous un roi né calviniste, le triomphe des Presbytériens; les autres, voyant des Bataves promus aux dignités qu'ils croyoient leur appartenir, ne pardonnoient point à Guillaume des faveurs qu'ils regardoient comme des larcins. Ajoutez à cela que dans les trois royaumes on gémissoit accablé sous le poids des impôts; que le mécontentement y étoit général, et la confusion épouvantable; que le prince, qui, par sa haine pour Louis XIV, avoit gagné

1692. l'amour de la nation angloise, étoit tombé, par un dédain superbe, dans la disgrace des grands et du peuple. « Tous les grands, dit le continuateur » des Révolutions d'Angleterre, avoient formé des » engagemens secrets avec le roi Jacques; ceux » qui composoient le conseil, lui en révéloient les » délibérations. Marlborough, rougissant de son » ingrátitude, fit-savoir à ce prince (1) qu'il tra» vailloit pour la réparer. Son éloquence avoit

(1) « Il écrivit à Jacques, le 10 janvier 1691, une lettre » où il exprimoit, dans les termes les plus forts, son repentir. » Il demanda pardon au roi, à la reine, et l'obtint; il se » fit l'agent du roi Jacques, son chargé d'affaires; il gagna » le comte de Shrewsbury; il intrigua avec Caermarthen » [Danby]; il promit de ramener la princesse de Danemarck » à son devoir; il entreprit en quelque sorte de débaucher » l'armée; il pressa Jacques de faire une descente en Angle» terre avec vingt mille hommes. Le roi ne lui accorda jamais » une confiance entière : il pouvoit pourtant être sincère; du » moins il effectua une partie de ce qu'il avoit promis. La » princesse de Danemarck fit sa paix avec son père. L'amiral » Russel entra dans les mêmes cabales, et Marlborough exhorta » le roi d'accepter ses services. Godolphin y entra aussi, offrit » de se démettre de sa charge de trésorier, et la garda par » ordre du roi. Le marquis de Caermarthen, malgré tout le » zèle qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit » l'oreille en secret aux suggestions des Jacobites. » *Voyez* la note 3 des Mémoires de Berwick, *tome I.er, pag. 466 et suiv.* *Voyez* aussi les Mémoires de Dalrymple et de Macpherson, avec les lettres originales qu'ils ont publiées comme pièces justificatives.

1692.

» subjugué le comte de Shrewsbury, génie capable » de préparer une révolution : son exemple entraîna » les principaux chefs de la faction dominante. » Tous firent assurer le roi Jacques que s'il descen- » doit en Angleterre avec vingt mille hommes, » l'armée de Guillaume passeroit dans son camp. » La princesse de Danemarck, déchirée par ses » remords tardifs, sollicita le pardon de ses fautes, » et lui promit de le joindre aussitôt qu'il auroit » déployé ses enseignes : elle avoit trop à se » plaindre de Guillaume, qui sembloit vouloir la » punir de s'être rendue coupable envers son » père. »

Le même écrivain dit plus bas : « Le fanatisme » des Écossois n'étoit plus qu'une ivresse géné- » reuse de liberté. Le comte d'Argyle, déposant sa » haine héréditaire contre les Stuarts, étoit résolu » d'en être le vengeur ; et son exemple entraîna » les comtes de Dunbarton, d'Arran, de Hume, » le marquis d'Athol, et les principaux seigneurs » du royaume. Le peuple avoit adopté l'aversion » des grands contre le roi Guillaume, dont les » dédains, le flegme, et l'extérieur repoussant, ne » pouvoient sympathiser avec les mœurs d'une » nation fière et magnifique, qui ne voit dans son » roi que le dépositaire de son pouvoir et le pre- » mier ministre de la loi. ».

1692. Le roi Jacques, il est vrai, ne pouvoit prendre une entière confiance dans des sujets qui l'avoient trahi : il avoit droit de présumer que les seigneurs qui lui faisoient des offres, convaincus de la possibilité de son rétablissement, vouloient seulement se ménager une ressource en cas que la fortune lui devînt favorable. Il y a lieu de penser que Marlborough, entre autres, devoit lui être suspect (1) : déjà ce prince l'avoit excepté, sous le nom de *lord Churchill*, de l'amnistie qu'il fit circuler secrètement à l'époque de sa première descente en Irlande (2). Quelle qu'ait été par la suite la

(1) D'après M. Dalrymple, quand Jacques venoit à considérer combien les informations qu'il recevoit de Marlborough étoient exactes, il croyoit que ce seigneur lui étoit véritablement attaché ; mais lorsqu'il réfléchissoit sur la vanité de quelques-unes de ses promesses touchant la révolte de l'armée, il le soupçonnoit d'avoir envie de le trahir une seconde fois.

(2) Lediard, qui s'agite pour disculper son héros, prétend en prouver l'innocence par cette exception. Mais il paroît confondre les époques, en rapportant à l'an 1692 une amnistie qu'on doit rapporter aux premiers mois de 1689, temps où Marlborough étoit connu sous le nom de *lord Churchill*. Supposons néanmoins que cette pièce soit d'une date postérieure, comme le continuateur de Thoyras paroît le présumer, et que Jacques ait eu quelque confiance dans la sincérité du retour de son ancien favori, ne peut-on pas dire que Jacques l'excepta du pardon pour ne pas le rendre suspect et pour le mettre plus en état d'agir ? Il en usa de même envers plusieurs autres qui conspiroient pour lui.

confiance de Jacques dans les promesses du comte, je crois en avoir dit assez pour expliquer au moins les motifs des justes soupçons du roi Guillaume et de la conduite de ce monarque. 1692.

A peine Marlborough eut-il été destitué de ses emplois, qu'on le mit à la Tour de Londres avec quelques autres seigneurs accusés, comme lui, de haute trahison. « La recherche des coupables, dit » le continuateur de Thoyras, *p. 285* (1), ne fut » pas inutile. On arrêta les comtes de Marlbo- » rough et de Huntingdon, les lords Fanshaws et » Brudenell, le docteur Kenn, ci-devant évêque » de Bath et Wells, le chevalier Tyrrel, le major » Hastings, Robert Ferguson, Robert Ingram, » et le ministre Hatton. On trouva en divers » endroits beaucoup d'armes et de munitions qui » appartenoient aux conjurés. Il parut une pro- » clamation contre diverses personnes qui avoient » pris la fuite, ou qui se cachoient, entre autres » contre les comtes de Scarsdale, de Litchfield, » de Middleton, de Dunmore, et contre Jean » Fenwick. »

(1) S'il faut l'en croire, les premiers avis de la conspiration étoient venus du comte de Sunderland, qui se tenoit à Roterdam depuis la révolution, et qu'on ne nomma point alors. Ils avoient été confirmés par Johnston, secrétaire d'Écosse, à qui la reine fit présent de 500 guinées.

1692. On produisit contre les accusés un acte d'association, vrai ou faux, mais dont les signatures étoient au moins si artistement imitées, qu'ils ne purent pas eux-mêmes les distinguer du caractère de leur propre écriture. Cependant elles étoient contrefaites, s'il faut en croire Lediard; et les faussaires, convaincus par leur aveu, subirent la peine du fouet, en expiation de leur crime. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pairs détenus furent élargis en donnant caution, et que le parlement les regarda comme privés de leur droit de séance, tant qu'ils resteroient accusés. On s'accorda néanmoins à dire qu'ils auroient dû être mis en pleine liberté, la victoire navale de la flotte angloise (1) ayant fait cesser le danger qui seul autorisoit le Gouvernement à s'assurer de leurs personnes. La détention de Marlborough concouroit à-peu-près avec le combat de la Hogue, comme la disgrace qui l'avoit précédée se rapporte au temps où Jacques, aidé du secours de Louis XIV, menaçoit les côtes d'Angleterre.

(1) Le combat fut livré le 29 mai. Il dura depuis le matin jusqu'à la nuit, et ne devint décisif que par la retraite de la flotte françoise, qui, s'étant dispersée sur les côtes de Bretagne et de Normandie, fournit à l'amiral anglois l'occasion de nous brûler treize vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg. Nous n'en avions que cinquante contre quatre-vingt-huit. Le comte d'Estrées, qui venoit de Toulon, n'étoit pas arrivé.

Ce

Ce rapprochement de circonstances jette un grand jour dans l'espèce de procès que j'instruis. Si l'on considère l'espoir dont se flattoit le parti jacobite, les inquiétudes des auteurs de la révolution, les procédés hautains de la cour à l'égard de la princesse Anne, de sa favorite, et de tous les grands, on concevra que le mécontentement, la crainte, et l'ambition même, ennoblie peut-être par le retour à la reconnoissance, ont pu faire de Marlborough un conspirateur contre le roi Guillaume. Dès-lors les soupçons approchent de la certitude, et l'ensemble des faits forme une sorte de preuve morale à laquelle il est difficile de résister. 1692.

Le récit de la duchesse de Marlborough tend, il est vrai, à justifier son époux du crime de trahison; mais, sur cet article, son témoignage n'est pas d'un plus grand poids que celui d'un accusé dans sa propre cause : au moins convient-elle qu'il fut impliqué dans un complot dont on prétendoit avoir trouvé les preuves dans un pot de fleurs. Elle raconte ensuite comment on s'y prit pour ajouter aux pièces du vase une déposition formelle. Un certain Young, détenu comme parjure et comme faussaire, fut choisi pour jouer le rôle de faux témoin. Le secrétaire d'état Romney s'assura de la vénale docilité de ce misérable, et lui fit la leçon sur ce qu'il avoit à dire. Sorti de

Lady Marlborough cherche à justifier son mari.

1692. prison, bien endoctriné, après qu'on eut payé son cautionnement et l'amende qu'il avoit encourue, Young fut déclaré apte à rendre témoignage, attendu, dirent les avocats de la cour, qu'il n'avoit pas été condamné à avoir les oreilles coupées. Ce vil imposteur gagna son salaire, en débitant tous les mensonges qu'on voulut entendre à la charge du comte de Marlborough. Dans cette circonstance, l'évêque de Rochester fit circuler sous le manteau un écrit où il dévoila la turpitude du faux témoin et de ses instigateurs : aussi y eut-il trois membres du conseil, le duc de Montagu, les lords Devonshire et Bradford, qui refusèrent de signer l'ordre qui envoyoit à la Tour Marlborough et ses coaccusés.

Quel que soit le jugement qu'on porte de cet exposé d'une partie intéressée, il en résulte qu'il y eut au moins des soupçons de complot bien ou mal fondés, des conjurés vrais ou faux, des actes de rigueur, un acte d'accusation, une procédure : d'un autre côté, l'éclat de cette affaire devient une énigme inexplicable, si l'on ne suppose pas Guillaume convaincu que Marlborough eût tramé contre sa vie ou contre sa puissance. Ici l'on voit Marie partager le ressentiment de son époux : elle écrit à sa sœur, pour lui enjoindre impérieusement de renvoyer lady Marlborough de son service.

Anne refuse d'y consentir. Alors on lui défend de garder sa favorite dans son palais du *Cockpit:* c'étoit, disoit-on, une maison royale, où personne ne pouvoit demeurer sans le consentement de la cour; comme si cette maison, achetée du duc de Leeds, et donnée à la princesse lors de son mariage, n'étoit pas une propriété personnelle. Cependant, pour ne pas aigrir davantage Guillaume et Marie, Anne alla fixer sa résidence ordinaire dans le château de Sion, dont le duc de Somerset lui accorda l'usage. Sans les motifs les plus graves, la conduite du roi et de la reine eût été une persécution absurde et inconcevable. 1692.

Qu'il me soit permis d'anticiper sur un événement qui tient à mon sujet, quoiqu'il ait eu lieu en 1696, et dont les détails sont précieux dans la discussion présente. Le roi Jacques, dans son palais de Saint-Germain, les yeux toujours fixés sur la couronne qu'il avoit perdue, conservoit l'espoir de la recouvrer; c'étoit là sa chimère, et il la caressoit sans cesse. Tout prêt à passer en Angleterre, il attendoit à Calais la nouvelle d'un soulèvement que ses émissaires lui avoient promis. Sir John Fenwick, maréchal-de-camp, devoit se mettre à la tête de deux mille chevaux, pour joindre Jacques à son arrivée; il devint suspect, et il fut arrêté. Son premier soin fut d'écrire à sa femme, pour

1692. lui apprendre son malheur : il la conjuroit de faire agir des amis puissans, ou de gagner quelque membre du jury, qui voulût s'engager à prendre ses collègues par famine (1). Sa lettre fut interceptée. Il nia tout dans son premier interrogatoire; mais lorsque sa lettre fut produite, il demeura confondu. Dans une conférence secrète avec le duc de Devonshire, il promit de tout révéler, pourvu qu'on lui accordât la vie. Le roi refusa d'engager sa parole à cet égard, se réservant de prononcer sur le sort de Fenwick d'après l'exactitude et l'importance de ses révélations. Ce fut alors que l'accusé envoya au monarque un papier dans lequel, après quelques détails sur les conciliabules des Jacobites, il marquoit, d'une manière assez vague, qu'il existoit en Angleterre un conseil secret, chargé de la conduite des affaires du parti. Pressé

(1) Pour saisir la pensée de Fenwick, il faut savoir qu'il n'est pas permis aux membres du jury une fois assemblés, de se séparer sans avoir prononcé unanimement sur le compte de l'accusé : les amis du prévenu pouvoient donc corrompre un de ces membres, qui, en supportant la faim plus long-temps que les autres, ou rempli d'alimens solides, ramenât ses collègues affamés à son avis d'indulgence, et les prît ainsi par famine. Aujourd'hui encore les membres du jury ne peuvent pas sortir par la porte pour aller prendre de la nourriture; mais on les descend par la fenêtre dans un panier. Voilà comme le peuple concilie ses anciennes coutumes avec les besoins de la nature.

ensuite de nommer les membres qui le composoient, et d'entrer dans de plus grands détails, il remit un autre écrit, dont voici la substance : 1692.
« Les émissaires de Jacques avoient déclaré, de » sa part, à ses partisans, que les comtes de » Shrewsbury, de Bath et de Marlborough, le » lord Godolphin, et l'amiral Russel, étoient » rentrés en grâce avec ce prince, et travailloient » sérieusement dans ses intérêts. Le premier avoit » repris la place de secrétaire d'état, du consen- » tement et même par l'influence du roi Jacques, » avec qui il négocioit déjà avant de quitter les » sceaux; le lord Churchill, animé des mêmes sen- » timens, avoit fait des promesses, en vertu des- » quelles son ancien maître étoit disposé à lui » accorder son pardon ; le comte de Bath devoit » remettre Plymouth entre les mains de Louis XIV; » l'amiral Russel et le lord Godolphin s'étoient » chargés de rendre quelques autres services im- » portans ; on finissoit par dire que le commissaire » Crawford avoit envoyé en France une liste de » toutes les forces britanniques. »

Quoi qu'il en soit de ces révélations dénuées de preuves suffisantes, elles ne sauvèrent point la vie à Fenwick (1), qui périt sur un échafaud,

(1) *Voyez* l'affaire du chevalier Fenwick et du bill d'*attainder*

1692. sans avoir été convaincu de favoriser le soulèvement projeté à cette époque, et qui n'avoit fait que reproduire les soupçons de 1692. Le parlement déclara que cette manière de juger ne pouvoit pas servir de règle à l'avenir. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que le condamné ignoroit la conspiration qui, tramée dans ce temps-là, même à Londres, tendoit à mettre en fuite la garde du roi Guillaume avec une cinquantaine d'hommes, et à se saisir de sa personne (1). Les seigneurs compromis dans cette affaire restèrent suspects, sans être convaincus : au reste, ils avoient trop de partisans pour qu'on eût osé les punir de mort. Les grands coupables s'assurent l'impunité, lorsqu'ils sont puissans et nombreux; alors la clémence est le fruit de la politique.

On me pardonnera sans doute de m'être étendu sur la disgrace de Marlborough : la sensation qu'elle fit de son temps, se communique à ceux même qui lisent encore aujourd'hui son histoire; on s'étonne toujours d'un acte d'autorité souveraine, lorsqu'il frappe une tête illustre. Les cours, accoutumées à tenir secrets les motifs de leurs

contre cet accusé, depuis la *page 405* jusqu'à la *page 419* du continuateur de Thoyras, *tome XI, édit. de 1749*.

(1) *Voyez* les détails de cette conspiration dans le *tome I.er* des Mémoires de Berwick, qui étoit alors à Londres.

rigueurs, ressemblent aux nuages d'où l'on voit partir la foudre, sans connoître avec précision, ni les élémens qui la composent, ni les règles qui la dirigent. 1692.

Marlborough vivoit dans la retraite, lorsque, le 7 janvier 1695 *(v. s.)*, la petite vérole enleva la reine Marie, princesse qui par sa haine pour la flatterie, qu'elle regardoit comme un blasphème, mérite, sous ce rapport, d'être proposée pour modèle à tous les souverains. Malheureusement pour sa mémoire, à force d'être soumise à son époux, elle avoit oublié le sang qui couloit dans ses veines. Tout le monde lui reproche d'avoir pris gaiement possession du palais d'un père fugitif, et de s'être assise sur son trône. Sa sœur eut aussi à se plaindre d'elle. Voici des traits qui ne sont pas étrangers à cette histoire. 1695. Mort de Marie.

Pendant que le comte gémissoit sous le poids d'une accusation grave, la princesse Anne étoit accouchée à Sion d'un prince qui mourut quelques minutes après sa naissance. La reine lui fit à cette occasion une visite, dans laquelle elle lui adressa ces paroles : *J'ai fait la première démarche en venant vous voir ; j'espère que vous ferez la seconde, en renvoyant enfin lady Marlborough. — Je n'ai jamais désobéi aux ordres de votre Majesté que dans cette circonstance*, répondit Anne ;

1695. *j'espère qu'un jour ils vous paroîtront aussi déraisonnables qu'ils me le paroissent aujourd'hui.* A cette réponse, la reine se leva et sortit brusquement. Elle lui fit ôter sa garde d'honneur, et défendit à toutes ses dames d'aller la voir.

Relevée de ses couches, et déjà en état de sortir, la princesse écrivit à la reine, et lui demanda la permission de se présenter devant elle. « Vous savez ce que j'ai exigé, répondit sa » Majesté; mes sentimens à cet égard sont inal- » térables, et je compte sur votre docilité à vous » y conformer. Dans le cas contraire, ne soyez » pas surprise si je doute de votre amitié. Toute » autre marque ne me satisferoit pas (1). »

Marie refusa de recevoir Anne pendant sa dernière maladie, quoique la princesse eût vivement sollicité cette faveur. On pourroit ajouter d'autres traits non moins révoltans.

L'empire de la *raison d'état* et de l'amour conjugal ne sauroit justifier tant d'opiniâtreté

(1) Dans l'exposé de sa conduite, la duchesse de Marlborough déclare que, durant le cours de ses démêlés, elle avoit fait, à différentes reprises, les plus vives instances auprès d'Anne pour obtenir la permission de se retirer. La correspondance qui eut lieu à ce sujet entre elle et la princesse, et dont elle cite un grand nombre de lettres, est une preuve incontestable de la vérité de ce qu'elle avance.

dans la haine, tant de petitesse dans la vengeance, tant de tyrannie dans la domination. La tendresse de Marie pour le sombre Guillaume, portée jusqu'à l'excès, offre un phénomène bizarre, qui m'étonne et que je n'admire point. La vraie vertu ne blesse ni la nature ni les bienséances. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est la conduite de Louis XIV, qui défendit de rien imprimer ou débiter contre la mémoire de cette princesse, à une époque où l'esprit de flatterie faisoit éclore, chaque jour, dans sa capitale, de nouvelles satires contre la femme de son implacable ennemi. 1695.

Le roi parut inconsolable de la mort de Marie; mais, parce que toutes les vertus de l'ambitieux sont suspectes, on attribua sa douleur à la crainte de perdre, avec son épouse, la couronne qu'il tenoit d'elle. En effet, quelques mécontens prétendirent que le parlement, convoqué au nom de Guillaume et de Marie, étoit dissous, et que le roi n'ayant occupé le trône que du chef de sa femme, la princesse de Danemarck devoit succéder à sa sœur. La faction opposée, et plus nombreuse et plus puissante, soutint que le même acte qui déféroit la couronne aux deux époux, avoit investi le roi seul de toute l'administration; et cette réponse resta sans réplique. Marlborough

1695. ne prit aucune part à des débats où son mécontentement, et plus encore son zèle pour les intérêts de la princesse, auroient pu l'engager; mais il dédaigna de se venger de la cour, et ce trait de modération l'honora dans sa retraite.

Le roi triompha tout-à-la-fois des menaces toujours impuissantes de son beau-père, du poignard des assassins, et de la haine des peuples; il vit, pour ainsi dire, échouer contre le bonheur de sa destinée, toutes les entreprises, toutes les conjurations dirigées contre lui; et son trône s'affermit de jour en jour par les causes mêmes qui devoient le renverser. Enfin le monarque françois, qui avoit prodigué ses forces et ses trésors pour rétablir le roi Jacques, reconnut pour souverain le prince qu'il avoit long-temps combattu comme un usurpateur, et la révolution de 1689 fut sanctionnée par Louis XIV. Dans les changemens politiques, c'est ainsi qu'on voit finir presque toujours la grande lutte des empires.

Paix de Riswick.

1697. La paix de Riswick avoit été conclue le 20 septembre 1697. Les Jacobites seuls s'en affligèrent; les autres factions se réunirent pour le maintien de l'autorité royale. Tranquille au-dehors et au-dedans, assis sur un trône inébranlable, Guillaume sembla cesser d'être ombrageux, parce qu'on cessa d'être rebelle; il n'avoit pas regagné l'amour,

mais il avoit reconquis le calme et la sûreté : dès-lors les mêmes hommes qu'il avoit traités comme des conjurés, devinrent à ses yeux des serviteurs utiles et fidèles; il parut oublier ses soupçons, et ne se souvenir que de son estime. 1697.

Marlborough rentre en grâce. Il est nommé gouverneur du duc de Glocester.

Quels que fussent les torts de Marlborough, ils étoient effacés par l'éclat de sa renommée. Le monarque, en lui ôtant ses titres, n'avoit pu le priver du plus beau de tous, du titre de héros cher à la patrie. Pressé sans doute du desir de se réconcilier avec le comte, peut-être aussi avec les compagnons de sa disgrace, il le nomma gouverneur du duc de Glocester son neveu; et ce qui rehaussa le prix d'un emploi si honorable en lui-même, ce fut l'éloge flatteur dont le roi accompagna ce témoignage du retour de sa confiance : *Mylord*, lui dit-il, *apprenez à mon neveu à vous ressembler, si vous voulez qu'il devienne un grand homme.* Ce jour-là même, le nouveau gouverneur prêta serment en qualité de membre du conseil privé, et y prit séance. 19 Juin 1698.

Il n'est pas vraisemblable qu'Anne ait eu part à cette nomination.

Il est difficile de croire, comme quelques-uns se le persuadent, que la princesse Anne, mère du jeune prince, ait influé sur ce choix par ses sollicitations : éloignée de la cour par le dédain du roi, dont l'agreste fierté se plaisoit à la tenir dans l'abaissement, malgré une réconciliation

1698. apparente (1), auroit-elle osé lui demander une grâce pour un homme disgracié comme elle? Il est plus vraisemblable que, pour cette fois, il prit conseil de l'opinion publique, de cette reine du monde, qui fait triompher de tous les ressentimens, et qui, tôt ou tard, gouverne les souverains eux-mêmes. On peut d'ailleurs juger du peu de crédit de la princesse par l'inutilité de ses efforts, lorsqu'elle voulut empêcher l'évêque Burnet d'être le précepteur de son fils: en vain une partie de la chambre des communes appuya-t-elle les remontrances d'une mère qui avoit, à plus d'un titre, le droit d'être écoutée; tout ce que put obtenir la minorité du parlement, ce fut de faire surveiller la conduite du prélat par l'archevêque de Cantorbery et par les comtes de Marlborough et de Dorset. C'étoit là remettre, à-peu-près, l'éducation toute entière dans les mains du seul gouverneur qui méritoit plus qu'un autre cette marque de confiance. Les orages avoient épuré son ame; et la réflexion, en éclairant son esprit dans la retraite, l'avoit rendu digne de la nouvelle et trop courte carrière qu'il alloit parcourir.

(1) Il y en a qui croient que la fin de la disgrace de Marlborough fut la suite de ce feint raccommodement, qui n'empêcha pas le monarque de mortifier, dans toutes les occasions qui se présentèrent, le prince de Danemarck et son épouse.

On apprit avec une sorte d'enthousiasme que Marlborough reparoissoit sur la scène, lui que la voix publique y rappeloit sans cesse, et qu'on avoit laissé languir si long-temps dans l'obscurité. Ce qui mit le comble à l'alégresse nationale, ce fut de le voir nommer trois fois l'un des neuf lords justiciers pour l'administration des affaires pendant l'absence de Guillaume, qui, disoit-on, alloit souvent se consoler à la Haye du chagrin qu'on lui donnoit à Londres. 1698.

Le duc de Glocester, élevé par Marlborough, faisoit l'espoir de la nation. Ce prince, le dix-septième et le seul enfant mâle de la princesse, devoit régner après elle. On jouissoit d'avance des fruits qu'un heureux naturel, cultivé par des mains habiles, promettoit déjà. Mais bientôt les regrets succédèrent à une vaine attente, et le duc mourut dans la douzième année de son âge. Cette perte plongea dans la plus vive douleur le comte de Marlborough, qui, n'ayant plus son élève à instruire dans la science du trône, se consola par la suite, en imprimant au règne de la mère le caractère de la grandeur et de la victoire. 29 Janvier 1700. Mort du duc de Glocester.

La mort de Charles II, roi d'Espagne (1), Mort de Charles II, roi d'Espagne.

(1) Il mourut le 1.er novembre 1700, âgé de trente-neuf ans, prince aussi foible d'esprit que de corps.

1700. quoique jeune encore, devoit suivre de près celle du duc de Glocester. Comme cet événement alluma les feux de la guerre qu'on pourroit appeler le cours des prodiges de Marlborough, il est à propos de retracer ici l'esquisse des faits qui précédèrent cette lutte à jamais mémorable.

Succession d'Espagne.

Le danger qui menaçoit les jours de Charles, tenoit toutes les cours attentives. Les unes, occupées de maintenir la balance de l'Europe, cherchoient leur propre sûreté dans les manœuvres de la politique; les autres, semblables aux parens d'un riche vieillard dont ils convoitent la dépouille, s'agitoient d'avance pour recueillir au moins une portion de l'héritage.

Le roi de Portugal, Pierre II, ne dissimula pas ses prétentions, qui furent soutenues par le comte d'Oropeza, de la maison de Bragance, et membre du conseil; il faisoit remonter ses droits jusqu'à Pierre-le-Justicier, petit-fils de Sanche IV, roi de Castille, par sa mère Béatrix.

Le duc de Savoie, quoiqu'arrière-petit-fils de Catherine fille de Philippe II, n'osa pas se mettre sur les rangs; et il eut raison, sur-tout parce qu'il n'étoit pas le plus fort: il se vendit successivement à ses puissans compétiteurs.

Titres des prétendans.

Louis XIV et l'empereur Léopold étoient tous deux petits-fils de Philippe III; mais Louis avoit

pour mère la fille aînée de ce prince, femme de Louis XIII. Le dauphin étoit, de plus, petit-fils de Philippe IV, et les enfans de Léopold n'avoient pas cet avantage (1). La maison de France réclamoit donc en sa faveur les droits de la nature : celle d'Autriche avoit pour elle son nom, sa politique, et les renonciations d'Anne et de Marie-Thérèse, l'une femme de Louis XIII, et l'autre de Louis XIV; mais en France on croyoit que, n'ayant point été acceptées par les *cortez*, ces renonciations devoient être regardées comme nulles et sans effet. 1700.

Intrigues.

Charles, gouverné par sa mère, fille de l'empereur Ferdinand III, avoit fait, dit-on, en 1696, un testament qui destinoit la monarchie d'Espagne et celle du Nouveau-Monde au fils d'une fille de Léopold; c'étoit le prince électoral de Bavière, sortant du berceau : mais le monarque, après la mort de sa mère, déchira ce testament à la demande de Marie-Anne de Bavière-Neubourg, son épouse, à qui il promit de n'avoir jamais

(1) Léopold n'avoit point eu de fils de son premier mariage avec Marguerite-Thérèse d'Autriche, fille du second lit du roi Philippe IV : il ne lui étoit resté de cette union qu'une fille qui avoit épousé Maximilien-Emmanuel-Marie, électeur de Bavière; ce qui avoit fait passer les prétentions de cette princesse, morte en 1692, à son fils le prince électoral, lequel, suivant les droits de la nature, se trouvoit le plus proche héritier de Charles II, après le dauphin de France.

1700. d'autre héritier qu'un fils de l'empereur (1). Ainsi, par une bizarrerie bien étrange, on voit une princesse de la maison d'Autriche faire déshériter la race impériale, au profit de la maison de Bavière, et une princesse de la maison de Bavière faire exclure de la succession un prince de son sang, en faveur de la maison d'Autriche.

Tout, dans cette grande affaire, porta l'empreinte de la singularité. Après que deux femmes, déshéritant tour-à-tour leur propre nom, eurent fait mouvoir en sens contraire un prince luttant contre la mort et contre ses incertitudes, trois puissances, à son insu, réglèrent le partage de sa succession. Le roi Guillaume et les états-généraux, toujours la balance à la main, avoient cherché le fameux et sanglant équilibre dans la division des états du roi catholique. Les ennemis de Louis XIV prétendent qu'il trompa leur calcul, en cachant le poids dont il vouloit les accabler, et qu'il feignit

(1) Quelques-uns prétendent que le premier testament de Charles fut fait en faveur de l'archiduc, à la sollicitation de la reine et de Porto-Carrero, qui étoit alors dans les intérêts de la maison d'Autriche; mais que ce testament fut déchiré à la demande de la reine mère, qui vivoit encore, et qui lui en fit substituer un autre en faveur du prince électoral, son petit-neveu et son arrière-petit-fils. Le président Hénault dit que le premier testament fut en faveur du prince de Bavière, après le traité de partage de 1698. Voltaire le place en 1696.

de



de se contenter d'une partie de la dépouille, pour pouvoir mieux se l'approprier toute entière. 1700.

Premier traité de partage.

Quoi qu'il en soit, un traité signé à la Haye, le 11 octobre 1698, par le comte de Tallard, ambassadeur de France, disposa, de concert avec la Hollande et l'Angleterre, de la vaste étendue de la domination espagnole : il contenoit quinze articles, non compris les articles secrets. On donna au dauphin, Naples, la Sicile, quelques places situées sur les côtes de Toscane ou dans les îles adjacentes, San-Stefano, Porto-Ercole, Orbitello, Telamone, Porto-Longone, Piombino, la ville et le marquisat de Final, la province de Guipuscoa, nommément Fontarabie et Saint-Sébastien. Ce prince renonçoit à tout le reste de la monarchie, qui fut réservé au prince électoral de Bavière : on en excepta le duché de Milan, destiné à l'archiduc Charles d'Autriche, second fils de Léopold.

Autant l'Europe s'étonna de voir l'Angleterre et la Hollande, qui n'avoient aucune prétention sur l'Espagne, en régler le partage d'avance, autant elle fut surprise de ce que Louis XIV acceptoit pour son fils les royaumes de Naples et de Sicile, dont il étoit si facile de lui interdire l'entrée, ou de le dépouiller à la première occasion.

Le roi moribond fut indigné de cet accord inoui;

1700. voulant empêcher, autant qu'il étoit en lui, le démembrement de sa couronne, il fit ou renouvela son testament en faveur du prince électoral, qui, par sa mort inattendue, déconcerta les mesures de toutes les parties intéressées. On intrigua de nouveau; et, par un second traité conclu entre les trois puissances, l'archiduc fut substitué au prince bavarois, à condition que sa part ne pourroit jamais passer à quiconque deviendroit empereur ou roi des Romains (1) : on donnoit Milan au duc de Lorraine, dont les états devoient être pour jamais annexés à l'empire françois; bien entendu

Deuxième traité de partage, signé à Londres le 13 mars, et à la Haye le 25.

(1) On stipula aussi que l'empereur accepteroit ces conventions dans trois mois; après ce délai, les puissances contractantes se réservoient de pouvoir nommer un troisième prince à la place de l'archiduc. Mais, dit le président Hénault, Léopold se croyoit si sûr du roi d'Espagne, qu'il dédaigna les avantages qu'il obtenoit par ce traité; et il ne fut plus temps d'y revenir lorsqu'on eut connoissance du testament de Charles II. Ainsi l'ambition seule de l'empereur causa la guerre suivante..... Il eut bien à s'imputer, dit le même écrivain, d'avoir manqué un si bel héritage; il ne s'agissoit que d'envoyer l'archiduc au roi Charles, qui le demandoit, avec un secours de douze mille hommes qu'il se chargeoit même d'entretenir. La sécurité de ce prince lui fit négliger cette demande par les mêmes motifs qui l'avoient porté à refuser d'accéder au traité de partage; et quand il vit la France préférée, il cria à l'injustice, comme si Charles II n'avoit pas eu autant de droits pour ramener les choses à l'ordre de la nature, que Philippe IV en avoit eu pour l'intervertir par les renonciations.

que le dauphin posséderoit d'ailleurs tout ce qui lui avoit été assigné par le premier partage. 1700.

Charles II protesta contre le traité, et Léopold refusa d'y souscrire. Heureusement pour la France, ces deux princes se brouillèrent; et le duc d'Harcourt, ambassadeur à Madrid, possédoit l'art de plaire : ce fut lui qui, par ses grâces et sa politesse, vint à bout de réhabiliter les François dans l'esprit des Espagnols, et d'abattre la barrière qu'élevoient les préjugés et la haine entre les deux nations. Pour y parvenir, il avoit eu grand soin d'établir la plus exacte discipline parmi les jeunes gens de sa suite, qui ne tombèrent point dans le défaut reproché, avec trop de justice, aux François également redoutés des pères et des époux.

Le cardinal Porto-Carrero, archevêque de Tolède, qui, depuis ses brouilleries avec la reine, détestoit, comme la plupart des grands, le parti autrichien, disposa Charles II à préférer un petit-fils de Louis XIV. Innocent XII, consulté, fut, par politique, favorable à la maison de France; le roi d'Espagne, par son testament du 2 octobre 1700, suivi trois jours après d'un codicille, donna tous ses états au duc d'Anjou. On ne manqua pas de dire que cet acte avoit été surpris par l'archevêque à la foiblesse du monarque mourant, et que le confesseur, plus occupé de la terre que

Testament de Charles II.

1700. du ciel, l'avoit appuyé de toute l'influence de son ministère. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que le prélat, uni au comte de Monterey, agit fortement auprès de Charles, qui avoit fait de cette affaire d'état un cas de conscience : ils réussirent, non point en usant de supercherie, mais en prouvant que, parmi les prétendans à l'héritage, la maison de Bourbon avoit seule des droits légitimes (1). Voici ce que dit Voltaire, qui auroit volontiers saisi l'occasion de s'égayer aux dépens du cardinal, du confesseur et du pénitent : « L'Europe a pensé » que ce testament de Charles II avoit été dicté à » Versailles. Le roi mourant n'avoit consulté que » l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets » et même leurs craintes ; car le roi de France » faisoit avancer des troupes sur la frontière pour

(1) On lit, dans le préambule du testament, ce qui suit : « Reconnoissant, conformément aux résultats de plusieurs con- » sultations de nos ministres d'état et de la justice, que la raison » sur quoi on a fondé la renonciation des dames Donna Anna » et Donna Maria-Theresia, reines de France, ma tante et ma » sœur, à la succession de ces royaumes, a été d'éviter le » danger de les unir à la couronne de France; mais, reconnois- » sant aussi que ce motif fondamental venant à cesser, le droit » de la succession subsiste dans le parent le plus proche, » conformément aux lois de nos royaumes, et qu'aujourd'hui » ce cas se vérifie dans le second fils du dauphin de France : » pour cette raison, nous, conformément aux susdites lois, » nous déclarons être notre successeur &c. »...

» s'assurer une partie de l'héritage, tandis que le roi moribond se résolvoit à lui donner tout. Rien n'est plus vrai que la réputation de Louis XIV et l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution... » Ainsi, après deux cents ans de guerres et de négociations pour quelques frontières des états espagnols, la maison de France eut, d'un trait de plume, la monarchie entière, sans traités, sans intrigues (1), et sans même avoir eu l'espérance de cette succession. » 1700.

« Louis XIV, dit encore l'auteur du Siècle de ce prince, pouvoit s'en tenir au traité de partage, qui étoit un gain pour la France; il pouvoit accepter le testament, qui étoit un avantage pour sa maison. » Il l'accepta, et mit à profit les circonstances que la lenteur et l'incertitude du

(1) Ici Voltaire n'est d'accord ni avec lui-même, ni avec les autres écrivains; il a oublié qu'il avoit dit plus haut qu'après la mort du prince électoral, *recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haye et à Rome.* Du côté de la France, appuyées sur des droits légitimes et sur le desir d'éviter la guerre, elles furent exemptes de fourberie et de bassesse. Le marquis de Saint-Philippe parle en peu de mots des intrigues qui précédèrent le testament de Charles; mais elles sont amplement détaillées dans les Mémoires du comte d'Harrach, infidèles pourtant à beaucoup d'égards, et dans l'Histoire, en langue italienne, du marquis Ottieri.

1700. cabinet de Vienne avoient fait naître. On peut juger de sa droiture et de la franchise de ses procédés, par le récit de Villars, alors son ambassadeur à cette cour (1).

L'Europe étonnée vit au pouvoir de la France une monarchie, qui en avoit été long-temps la rivale. Léopold, frappé de stupeur, n'osa d'abord se plaindre; Guillaume lui-même, frémissant de rage et dans l'impuissance de se déclarer, écrivit à Philippe V comme au roi légitime de l'Espagne (2); la Hollande imita son exemple: mais l'un et l'autre sentirent trop vivement le danger de leur équilibre chéri pour ne pas se préparer à la guerre. La Grande-Bretagne, désarmée, temporisa pour prendre des mesures et former des alliances. Pendant ce temps-là, les troupes françoises, favorisées par le gouverneur des Pays-Bas, père du défunt prince électoral de Bavière (3), s'approchèrent de la Hollande, qui demanda aux Anglois les secours stipulés par les traités.

(1) Vie du maréchal, *tome I.er, p. 72 et suiv.*

(2) « Nous embrassons avec *beaucoup de joie* cette occasion, » dit ce prince, tant pour congratuler votre Majesté de son » heureux avénement au trône d'Espagne, que pour lui donner » cette marque particulière d'estime que nous avons pour elle. » Quelle joie que celle de Guillaume!

(3) Elles entrèrent dans Nieuport, Oudenarde, Ath, Mons.

Sur ces entrefaites, le comte d'Avaux étoit venu à la Haye, une branche d'olivier à la main, disoit-il. Les Hollandois l'amusèrent par des négociations qui devoient être infructueuses, parce que leurs demandes étoient exorbitantes : ils réclamoient entre autres choses, pour leur sûreté, la garde de Venloo, Ruremonde, Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, et d'autres places. Au lieu de leur en imposer, et de faire entrer une armée sur leur territoire, on perdit le temps en délibérations, comme si l'on eût voulu leur laisser celui de se préparer à la guerre : on eût dit que la France étoit tombée dans l'engourdissement, tant sa conduite contrastoit avec la vigueur qui avoit caractérisé jusque-là le règne de Louis XIV. 1700.

Dans ces circonstances, Guillaume déclara le comte de Marlborough général d'infanterie et commandant en chef de toutes ses forces dans les Provinces-Unies ; quelques jours après il le nomma son ambassadeur extraordinaire auprès des États-généraux. Revêtu d'un double caractère, le ministre

1.er Juin 1701. Marlborough déclaré commandant général des forces angloises dans les Provinces-Unies, et ambassadeur extraordinaire auprès des États-généraux.

Charleroi, Namur et Luxembourg. Il y avoit vingt-deux bataillons hollandois dans ces villes ; le roi eut la délicatesse de ne pas vouloir les arrêter, pour qu'on ne lui imputât point d'avoir fait les premiers actes d'hostilité : principe aussi noble que dangereux, dit le président Hénault.

1701. guerrier reçut à la Haye des honneurs proportionnés à la confiance de son maître et à la haute idée qu'on avoit conçue de ses talens militaires et politiques. Négociateur et général tour-à-tour, tantôt il traitoit des intérêts des puissances, ou avec les ministres étrangers, ou avec le monarque lui-même; tantôt il alloit passer en revue les troupes qui arrivoient d'Angleterre, et que ce prince voulut voir dans leur camp près de Breda. Ce fut dans cette occasion qu'il donna à dîner au roi et aux principaux officiers de l'armée : Marlborough assaisonna le festin de toutes les grâces de son esprit, et renvoya tous ses convives satisfaits. Après trois mois de travaux soutenus, dans lesquels il déploya autant de connoissances que d'activité, il s'embarqua pour retourner en Angleterre, et s'y trouva à l'ouverture du parlement.

Tout annonçoit une guerre inévitable et prochaine. Jacques II venoit de mourir, le 7 septembre 1701, et Louis XIV avoit donné au prince de Galles le titre de roi d'Angleterre. A cette nouvelle, Guillaume frémit, comme si une vaine dénomination lui eût enlevé sa couronne. On opposoit à ses plaintes, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il prenoit lui-même la qualité de roi de France, et que Louis ne s'en offensoit pas. Il répondit qu'un titre dangereux, proscrit par le

traité de Riswick (1), ne pouvoit entrer en parallèle avec un titre indifférent consacré par l'usage. Soit qu'il eût tort, soit qu'il eût raison, il s'indigna, ou il feignit de s'indigner ; et son courroux, vrai ou faux, d'accord avec sa politique, lui dicta l'ordre envoyé au lord Manchester, son ambassadeur, de quitter la cour de Versailles sans prendre congé. 1701.

Le monarque françois, il faut l'avouer, commit une imprudence. Par trop de précipitation, il fournit à Guillaume un prétexte plausible de se déclarer contre lui, et à ses peuples un motif puissant de le seconder. Le roi-stathouder profita en homme habile de la circonstance, pour faire entrer dans ses vues le parlement, qui avoit jusque-là témoigné le desir de maintenir la paix. Il ne pouvoit arriver rien de plus heureux pour ce prince, et pour les Hollandois eux-mêmes, qui trembloient d'être traités par Philippe V, aidé de son aïeul, comme des sujets rebelles. Mais le titre de roi donné au prince de Galles n'étoit évidemment qu'un prétexte dont Guillaume couvrit les desseins qu'il avoit déjà formés, de concert avec les Provinces-Unies ; car le traité de la ligue avoit

(1) Le traité portoit seulement que sa Majesté très-chrétienne ne troubleroit pas le roi Guillaume dans la possession de ses états, et qu'elle n'assisteroit, ni de ses troupes, ni de ses vaisseaux, ni d'aucun autre secours, ceux qui voudroient l'inquiéter.

1701. été signé à la Haye dès le 7 septembre 1701, quelques jours avant la mort de Jacques II. Le comte de Marlborough avoit eu une grande part à cette convention, qui contenoit quatorze articles. Parmi les motifs, on énonce, dans le préambule, la nécessité de procurer une satisfaction convenable à sa Majesté impériale, et de maintenir les droits de l'Empire sur les fiefs d'Italie et des Pays-Bas espagnols; mais ce n'étoit-là qu'un compliment fait à l'empereur.

L'Angleterre et la Hollande vouloient embraser le continent, pour régner sur les mers: elles craignoient de perdre les avantages de leur navigation et de leur commerce dans la Méditerranée, aux Indes et ailleurs; et ce qui étoit particulier à la seconde de ces puissances, c'est que, par l'union des deux monarchies, les Pays-Bas espagnols cessoient d'être une barrière entre elle et la France. Un motif irrésistible détermina les projets hostiles de Guillaume; ce fut le desir d'affermir la couronne qui alloit lui échapper avec la vie, et de satisfaire la haine implacable qu'il avoit vouée à Louis XIV.

Guillaume ne devoit pas voir l'accomplissement de ses vœux contre l'ennemi qu'il vouloit abattre, et que Marlborough, exécuteur en quelque sorte de ses dernières volontés, alloit bientôt humilier

par ses victoires : la mort le surprit au milieu de ses préparatifs pour la guerre. Il expira le 19 mars 1702, dans la cinquante-troisième année de son âge (1). 1702.

Mort et portrait du roi Guillaume.

Le nom du roi Guillaume est illustre dans l'histoire, parce qu'il rappelle une révolution fameuse, et la lutte d'une partie de l'Europe contre la France ; mais des juges éclairés s'étonnent du grand rôle qu'il a joué, et de l'éclatante réputation qui lui survit. Souvent l'intrigue, le hasard, les préventions, les succès, ouvrent les bouches de la Renommée. La postérité elle-même, ce tribunal, objet de tant de lieux communs, vanté dans de si belles phrases, n'est pas toujours infaillible dans ses jugemens. Montesquieu est de cet avis : *Les places que la postérité donne*, dit-il en parlant des Tarquins, *sont sujettes comme les autres aux caprices de la fortune* (2).

Guillaume, dévoré de la soif brûlante du pouvoir, fut dissimulé à l'excès. A force de voir les hommes, et de se cacher pour n'en être pas aperçu, il apprit à les connoître, et à subjuguer ceux qui pouvoient lui être utiles. De là cette finesse de

(1) Il mourut des suites d'une chute de cheval qui lui avoit rompu un os du cou, et qui lui avoit causé une inflammation au genou, la fièvre et le dévoiement.

(2) Grand. et décad. des Romains.

1702. discernement qui le servit si bien dans ses négociations hostiles contre Louis XIV. Il s'étoit voué tout entier à l'établissement de cet équilibre qui, sous prétexte d'éviter l'effusion du sang humain, en a fait répandre des torrens. Mais ce n'étoit-là qu'une hypocrisie politique : il vouloit, disoit-il, maintenir la liberté de l'Europe, et il ne vouloit réellement que satisfaire sa haine et son ambition ; en effet, son équilibre favori eût-il été mieux maintenu par l'agrandissement de la maison d'Autriche que par celui des Bourbons ! Cependant son dernier traité, celui qu'il signa quelque temps avant sa mort, tendoit à assurer l'héritage de toute la monarchie espagnole dans la maison impériale. Tout prouve que le prétendant appelé en France du vain nom de roi n'offrit à Guillaume qu'un prétexte pour rompre lui-même le traité de Riswick, dont il accusoit le monarque son ennemi d'être l'infracteur.

Guillaume avoit depuis long-temps perdu le droit d'être regardé comme loyal et sincère : il avoit été l'artisan principal des troubles du règne de Charles II. Ce fut par ses insinuations que le duc de Monmouth leva l'étendard de la révolte contre le roi Jacques (1). Il se couvrit ensuite

(1) *Voyez* les preuves de cette perfidie dans les papiers originaux imprimés par M. Macpherson.

du manteau de protecteur de la liberté; et, sous ce déguisement perfide, outrageant la nature et les bienséances, il se saisit, en 1689, du manteau royal de son oncle (1) et de son beau-père. Voltaire lui-même, admirateur outré de Guillaume, s'exprime en ces termes : 1702.

« Je n'examine pas si la nation, après avoir » répandu le sang du père, avoit tort ou raison » de proscrire le fils, et de défendre sa religion et » ses droits; je dis seulement que s'il y a quelque » justice sur la terre, il n'appartenoit pas à la fille » et au gendre du roi Jacques de le chasser de sa » maison. »

On vante son exactitude à remplir ses engagemens. La fourberie est fille de l'intérêt; il n'y a qu'un fou qui trompe sans motifs. Guillaume demeura fidèle à ses traités contre la France, parce qu'il resta fidèle à sa passion, dont ils étoient l'ouvrage : dans tout le reste, sa mauvaise foi mérita plus que la foi punique de passer en proverbe (2).

Il déplut à ses sujets par une fierté sauvage,

(1) Sa mère étoit Marie, fille aînée de Charles I.er

(2) Il offrit des secours à son beau-père contre Monmouth, dont il avoit provoqué et appuyé la révolte. En 1688, il fit déclarer aux ministres étrangers, par les États-généraux, qu'il passoit en Angleterre, non pour se rendre maître du trône, mais uniquement pour secourir la nation, maintenir les lois, la religion et la liberté, en assemblant un parlement libre.

1702. dédaigneuse et inaccessible; mais il se montra moins farouche aux Bataves, objets de sa prédilection et de ses faveurs : haï des uns, adoré des autres, il étoit, disoit-on, stathouder en Angleterre, et roi en Hollande. A juger de ce monarque flegmatique par ses dehors repoussans, on eût dit que c'étoit un matelot assis sur un trône.

Jamais personne n'eut plus d'ennemis ni plus d'admirateurs; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il sembla mériter les uns et les autres. Sa vie politique et guerrière offre un spectacle extraordinaire. Doué du génie de l'intrigue, il remua l'Europe à son gré; son ambition causa plus de maux que celle de Louis XIV, qu'il exagéroit pour cacher la sienne. Tel étoit son empire sur ses alliés, qu'on les eût pris pour ses sujets. Quand on le considère comme négociateur, il paroît, pour ainsi dire, sur son char de triomphe. Il ne brilla point à la tête des armées : brave soldat, capitaine au moins malheureux (1), il perdit presque toutes les batailles qu'il livra en personne; et à l'exception du siége de Namur, qui fut couronné par le succès, il leva tous les siéges

(1) De Larrey en fait un Cyrus, un Alexandre, un César. Samson en parle de même dans son Histoire, ainsi que de la Brune dans ses Mémoires. La chambre des communes a démenti tous ces panégyristes, en remerciant Marlborough d'*avoir réparé l'honneur de la nation angloise.*

qu'il entreprit. Sa valeur étoit froide et sans faste : il avoit plus de courage que de conduite ; et néanmoins, forcé souvent à la retraite, il s'en étoit fait un art ; on le vit quelquefois tirer avantage de ses défaites. 1702.

Il fut prodigue de sang : on lui reproche d'avoir attaqué Luxembourg à Saint-Denis près Mons, quatre jours après la signature de la paix de Nimègue (1) ; plusieurs milliers d'hommes périrent dans ce combat, où il ne recueillit que la honte d'une atrocité inutile. *Je ne pouvois pas,* disoit-il sans s'émouvoir, *me refuser cette dernière leçon de mon métier ;* paroles qu'on croiroit sorties de la bouche du froid et féroce Sylla.

Guillaume III eut plus de bonheur que ses ancêtres, puisqu'il fut roi ; mais il ne partagea ni leurs talens ni leur gloire : il est plus facile d'usurper un trône à l'aide d'un parti puissant, que de créer une république, et de triompher par ses propres forces d'une monarchie formidable. Guillaume I.er et Maurice étonnèrent toujours par leurs victoires ; si le roi Guillaume excite la surprise, c'est par la

(1) Samson, Vie de Guillaume, *tome I.er*, dit que Fagel avoit différé de lui donner avis de la conclusion du traité : la voix publique seule eût suffi pour l'en instruire ; il n'y avoit pas un seul soldat dans l'armée françoise qui l'ignorât. *Voyez* les Mémoires d'Avrigny.

1702. constance de ses défaites. On peut dire des deux premiers stathouders comme de Turenne, qu'ils faisoient la grande guerre avec de petites armées; on a dit de Guillaume qu'avec de grandes armées il faisoit la petite guerre. En politique, ses succès furent le résultat des plus grands moyens : les nombreux ennemis de Jacques le placèrent sur le trône ; la ligue dont il étoit l'ame, fut moins l'ouvrage de son génie que de la haine, du ressentiment et de la jalousie des souverains. En tout, l'estime des hommes se mesure par les difficultés vaincues.

Il n'aimoit pas la flatterie. *Qu'on chasse ce coquin-là,* dit-il, se trouvant un jour à la représentation d'une pièce, et entendant son éloge dans la bouche d'un acteur. Il craignoit d'avoir quelque rapport de ressemblance avec Louis XIV, qui étoit adoré sur la scène. D'ailleurs, il méprisoit les louanges, parce qu'il méprisoit les hommes. Plein de lui-même, il ne supportoit ni contradictions, ni conseils. Il dédaigna tous les talens; jamais prince ne posséda moins que lui l'art de créer des hommes et d'exciter l'émulation par l'attrait des honneurs et des récompenses. Son coup-d'œil n'embrassoit pas un vaste horizon ; habile à faire valoir ce qu'il appeloit les intérêts des autres puissances, il a méconnu plus d'une fois ceux de ses propres états.

Les

Les Anglois lui reprochent de les avoir appauvris par des guerres étrangères, et inutiles à la prospérité nationale; d'avoir procuré la sanction parlementaire à une armée toujours existante; d'avoir donné naissance à l'agiotage par la méthode pernicieuse des emprunts. Son règne ne fut pour eux ni le règne du bonheur ni celui de la gloire : ils l'avoient forcé de se défaire de sa garde hollandoise, et de licencier les régimens qu'il avoit composés de réfugiés françois. 1702.

Aucun homme ne pouvoit entrer dans la chambre de sa femme, dont il étoit jaloux sans amour; il la força d'aller à la comédie le jour de l'anniversaire du régicide de Charles I.er On l'a accusé d'avoir pris une maîtresse après la mort de cette épouse son esclave, pour se justifier de l'imputation d'un vice que la nature abhorre, et que, sans doute, il abhorroit aussi. Son avarice étoit extrême; je n'en citerai qu'un trait : il fit verser dans ses coffres la somme annuelle de 50,000 livres sterling assignée pour le douaire de la femme de Jacques II.

« Guillaume, dit Smollett, fut fataliste en religion, infatigable à la guerre, remuant en politique, inaccessible aux émotions douces et généreuses, parent froid, mari indifférent, homme désagréable, souverain impérieux. »

« Les succès de Guillaume, dit l'abbé Raynal,

1702. » ne prouvent pas l'étendue de son génie : le hasard » seul le fit stathouder ; l'irrésolution de Jacques » le plaça sur le trône, où il se repentit plus d'une » fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois, » il y montra une grande inapplication, beaucoup » d'humeur et très-peu de capacité : sa haine contre » la France lui tint lieu de tous les talens ; elle le » fit l'ame d'une puissante ligue, lui attacha tous » les ennemis de Louis XIV, et lui donna tous » les réfugiés pour panégyristes. »

Les grands et le peuple apprirent sa mort avec des transports de joie qu'ils poussèrent jusqu'à l'indécence. Une chute de cheval avoit accéléré la fin du roi ; dans l'ivresse publique, on proposa de faire l'apothéose de l'animal (1). Les Hollandois eux-mêmes mirent leur ancienne idole sur la scène, dans une tragédie allégorique, sous les traits de la plus odieuse tyrannie ; et ce chef-d'œuvre d'ingratitude ou d'inconstance obtint les applaudissemens de tous les spectateurs. Enfin, autant le roi-stathouder avoit été encensé pendant sa vie, autant il fut outragé après sa mort : c'est

(1) Dans les tavernes on buvoit à la santé de Sorrel (c'étoit le nom du cheval qui s'étoit abattu sous le roi), et aussi à celle du *petit gentilhomme en habit de velours* ; c'étoit ainsi qu'on nommoit la taupe dont le trou avoit fait broncher le cheval et causé l'accident de Guillaume.

que les hommages qu'il avoit reçus s'adressoient à sa puissance plutôt qu'à sa personne. 1702.

La mort de Guillaume faisoit passer le sceptre à une princesse qu'il avoit accablée de tout le poids de la dignité royale. L'héritière présomptive vivoit à Londres en sujette obscure, lorsqu'elle apprit l'événement qui la faisoit monter au rang de souveraine : mais elle s'en félicita moins sans doute, qu'on ne s'en réjouit dans les trois royaumes, fatigués d'un règne qui n'avoit pas répondu à leur attente.

La reine Anne monte sur le trône.

A peine Guillaume eut-il fermé les yeux, que la reine Anne prit en main les rênes du gouvernement. Un de ses premiers regards tomba sur le héros dont les talens alloient illustrer son règne, et que le monarque, en mourant, lui avoit recommandé dans les termes les plus honorables. Décoré de l'ordre de la Jarretière le 25 mars (n. s.), il fut déclaré, le jour suivant, capitaine général des forces de sa Majesté en Angleterre, et de celles qui seroient employées au dehors conjointement avec celles de ses alliés.

Marlborough décoré de la Jarretière, et nommé capitaine général des forces de S. M. le 25 mars (n. s.).

La nouvelle reine avoit écrit, dès le 20 du même mois, aux États-généraux, pour leur faire part de son avénement à la couronne, et pour les assurer qu'à l'exemple de son prédécesseur, elle étoit dans la ferme résolution de concourir avec eux au maintien de la liberté de l'Europe. Cette

1702. lettre, remise par M. Stanhope, fut accueillie avec transport, et fit taire les bruits répandus par les émissaires de Louis XIV, qui affirmoient qu'Anne vouloit renoncer aux alliances contractées par Guillaume. Les orateurs de Hollande et de Westfrise parlèrent, dans cette occasion, avec une énergie vraiment républicaine, offrant leurs trésors et leur vie pour le succès de la cause commune. Les États-généraux proposèrent aux autres provinces un si noble exemple de patriotisme, qu'elles s'empressèrent d'imiter. La ville d'Amsterdam offrit à celles qui ne pourroient pas fournir leur contingent sans délai, l'avance de toutes les sommes nécessaires. Les diverses parties de la république batave ne méritèrent jamais mieux le nom de *Provinces-Unies :* embrasées du même zèle, réunies par le même vœu, elles s'accordèrent à seconder par les mêmes efforts les résolutions et les mesures de leurs hautes-puissances.

Enthousiasme des Hollandois.

Mais l'enthousiasme est un feu dont l'ardeur se ralentit, qui même s'éteint bientôt, quand on néglige de l'entretenir. Les intérêts de la confédération avoient besoin d'être établis sur une base plus solide. Il ne suffisoit point à la reine d'avoir ratifié par lettre l'alliance de son prédécesseur; quelqu'heureuse que fût la disposition des Hollandois, elle pouvoit n'être pas durable, dans

une conjoncture sur-tout où un ennemi puissant cherchoit à les diviser : il falloit étouffer le germe de la discorde et des craintes, que la France semoit avec son or; il falloit, par une démarche éclatante, faire une impression profonde, capable de rassurer les uns et de rallier les autres; il falloit prévenir l'inconstance populaire, s'il étoit possible, et enchaîner pour long-temps à la cause commune tous les esprits et tous les cœurs. 1702.

Il étoit réservé au comte de Marlborough d'opérer cette sorte de prodige, et de substituer une conviction solide à un enthousiasme éphémère de sa nature, qui peut-être eût dégénéré bientôt en indifférence et en apathie. Il arriva à la Haye revêtu du caractère d'ambassadeur extraordinaire de la reine : sa présence rappeloit des sentimens et des souvenirs chers à un peuple qui l'avoit déjà vu au milieu de lui, et dont il avoit mérité l'amour par son affabilité, l'estime par ses talens, et la reconnoissance par ses services. Personne n'oublioit que, devenu l'ame de Guillaume infirme et foible, il avoit eu part à la nouvelle ligue qu'il venoit affermir. On croyoit voir en lui l'héritier des desseins et de la politique de son dernier maître, qu'il surpassoit par ses qualités aimables et brillantes. Par-là il est facile de juger de l'accueil qu'il reçut, de la confiance qu'il inspira, du bien qu'il fit.

Ambassadeur extraordinaire en Hollande.

1702. Marlborough avoit eu d'abord quelques conférences avec le grand pensionnaire et avec les ministres sur l'objet de sa mission. Il fut conduit ensuite, avec l'appareil le plus imposant, à l'audience publique et solennelle des États-généraux, auxquels il adressa le discours dont voici la substance :

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

Son discours aux États-généraux.

« LE premier soin de ma souveraine a été de » faire part à vos hautes puissances, de son avé» nement à la couronne, et de l'affliction pro» fonde où l'a plongée la mort du roi Guillaume. » Interprète de ses sentimens, je viens vous renou» veler l'expression de sa trop juste douleur, que » la vôtre rend plus sensible encore à son cœur, » et vous assurer que le zèle le plus ardent pour » la prospérité de votre république fera la règle » constante de son administration.

» Sa Majesté ne se contentera pas d'être fidèle » aux engagemens de son prédécesseur ; elle vou» droit resserrer par des nœuds plus étroits, s'il » étoit possible, l'union de deux peuples dont » les intérêts sont les mêmes, et qui sont égale» ment l'objet de sa sollicitude. Les conjonctures » présentes lui font un devoir de tenir d'une main » ferme la balance de l'Europe, et de prendre

» avec vous les mesures les plus vigoureuses » pour mettre un frein à l'ambition démesurée de » la France. Si vous lui indiquez de nouvelles » alliances, de nouveaux plans, de nouvelles » ressources, elle se hâtera de les adopter et de » les appuyer de tous ses efforts : elle met tout » à votre disposition ; toutes ses forces de terre » et de mer, tous ses moyens de défense et de » sûreté, sont en votre pouvoir. Sa Majesté m'au- » torise en outre à concerter avec vous les opé- » rations que vous jugerez convenables. Combien » j'aurois à me féliciter de la mission dont ma » souveraine m'a honoré auprès de vos hautes » puissances, si je pouvois les convaincre de mon » zèle pour leurs intérêts et pour leur gloire ! » 1702.

La réponse de M. Dyckvelt, président de l'assemblée, fut ce qu'elle devoit être, digne de la république dont il étoit l'organe, et dont elle exprimoit avec noblesse les résolutions généreuses; digne de la souveraine dont elle célébroit avec reconnoissance les sentimens magnanimes; digne enfin du héros à qui elle étoit adressée, et dont elle faisoit présager les triomphes. Réponse du président.

Le chargé d'affaires de France à la Haye, M. de Bart, avoit reçu de sa cour, avec le titre de résident, l'ordre de troubler, par tous les moyens qui Vaines intrigues du chargé d'affaires de France.

1702. seroient en son pouvoir, l'union qui régnoit entre la Hollande et la reine. Le jour même de l'audience publique, il présenta aux États un long mémoire, dans la vue de leur faire rompre les engagemens qu'ils avoient pris avec l'Angleterre; il y supposoit, entre autres choses, que le traité d'alliance avoit été le fruit de la contrainte et du despotisme exercé par le roi Guillaume : cette insinuation fut regardée comme une insulte, et les menaces qui l'accompagnoient n'excitèrent que l'indignation et le mépris. « Non, répondirent fière-» ment les États-généraux, ce n'est point la force, » c'est notre véritable intérêt qui nous dicte nos » traités, que nous exécutons avec une religieuse » exactitude : si la France avoit été disposée à re-» prendre ses anciennes liaisons avec nous, elle » n'auroit pas rappelé le comte d'Avaux sans nous » avoir fait au moins quelques ouvertures de paix. »

On attribue à Marlborough la fermete des États-généraux.

L'inébranlable fermeté des États-généraux fut attribuée à l'ambassade du comte de Marlborough; le marquis de Quincy est lui-même de cet avis. Tel dut être l'ascendant d'un homme supérieur, qui venoit, au nom d'une grande souveraine, apporter les témoignages du concours le plus puissant, et du respect le plus inviolable pour la foi des traités. Dès que le comte parut, il fit taire les anciennes jalousies et les défiances. Tout ce

1702.

qu'il proposa, reçut la sanction d'un vœu unanime. Dès-lors la confédération cimentée devint sensible dans ses effets : on fixa les contingens des alliés, et l'on convint de plusieurs articles relativement à l'ouverture de la campagne ; à peine savoit-on que les négociations fussent entamées, et déjà l'on ordonnoit un armement des forces de terre et de mer. Tout, en un mot, fut réglé presque en un instant, tout jusqu'au choix du commandant en chef des troupes alliées, qui tomba sur le comte de Marlborough, avec un traitement annuel de 10,000 livres sterling. C'étoit un hommage rendu à l'éclat de son nom, qui sembloit appeler et promettre la victoire.

Nommé commandant en chef des troupes alliées.

On s'étonnera que quelques jours aient suffi pour terminer tant d'affaires aussi importantes ; mais que ne peuvent pas l'activité et le génie d'un homme né pour la gloire ! Marlborough, arrivé à la Haye le 28 mars, étoit de retour en Angleterre le 5 avril (v. s.). Pressé par le desir d'acquitter une dette de bienséance, plutôt que d'attachement, il venoit rendre les derniers devoirs au roi Guillaume, dont le corps fut transféré de Kensington à Westminster, et déposé dans le caveau de la chapelle de Henri VII. La cérémonie fut célébrée avec très-peu de pompe et encore moins de regrets ; on n'y vit couler

12 [23] Avril.

Personne ne pleure aux obsèques de Guillaume.

1702. aucune larme; et le prince de Danemarck, qui conduisoit le deuil, ne l'avoit pas au fond du cœur; les deux ducs et les seize comtes qui formoient le cortége, ne pleurèrent pas davantage. Telle est la destinée des rois qui n'ont pas régné par l'amour, et dont la mort est souvent regardée comme leur seul bienfait.

Le bruit s'étoit répandu que le roi Guillaume avoit formé le projet de priver Anne de son droit de succession, de la renfermer ensuite, et de descendre lui-même de son trône, pour y placer un prince de la maison d'Hanovre.

On se rit d'un péril qui n'est plus; et pour paroître généreux, on se déclare quelquefois l'apologiste de l'ennemi qui l'a fait naître. La reine vit de la grandeur d'ame à justifier la mémoire du prince qui l'avoit persécutée. Pour instruire cet étrange procès, elle établit une commission composée du comte de Marlborough et de quelques autres pairs chargés de l'examen des papiers du feu roi qui, disoit-on, contenoient tous les détails du complot. Mais les commissaires n'y trouvèrent rien qui pût venir à l'appui de l'accusation, qu'ils déclarèrent calomnieuse : leur intégrité, il faut en convenir, ne fut pas mise à une grande épreuve; car Anne vouloit que Guillaume fût innocent, et les juges n'avoient aucun intérêt à le trouver coupable.

Juge dans l'affaire de l'accusation intentée à la mémoire de Guillaume.

La reine, pour gouverner, n'avoit pas attendu son inauguration; cérémonie toujours utile, qui, par l'appareil de la majesté, dispose le peuple à l'obéissance. Le couronnement d'Anne suivit de près les obsèques de son prédécesseur; il se fit selon les anciens usages et avec la pompe accoutumée. Le comte et la comtesse de Marlborough y brillèrent de tout l'éclat que donnent le premier rang et la faveur. En ce jour solennel, l'alégresse fut générale; tous les cœurs, réunis autour du trône de la souveraine, formèrent sa plus belle couronne, celle de l'amour public. Ses bonnes qualités ne furent pas ses seuls titres à cet hommage : outragée par Guillaume, elle régnoit sur un peuple idolâtre des victimes frappées de la disgrace de ses rois.

1702.

Couronnement d'Anne.

24 Avril [5 Mai].

A peine montée sur le trône, Anne appela auprès d'elle tous ceux qui avoient eu part à la confiance de son prédécesseur, excepté les seigneurs du conseil qui avoient été accusés de quelque malversation. Elle n'eut dans Charles Spencer, comte de Sunderland, qu'un censeur impitoyable, qui, par orgueil, méprisa les titres dont l'orgueil s'honore, et à qui l'on reprochera toujours d'avoir abusé de son crédit auprès du malheureux Jacques pour le précipiter du trône. Elle associa aussi à son gouvernement et à ses

1702. conseils, Sommers, républicain zélé, mais circonspect, homme dont on vanta la probité, lors même qu'on se plaignit de son administration; Nottingham (1), connu par l'austérité de son caractère, mais non par la constance de ses principes, et qui, de sujet fidèle de Jacques, se fit républicain outré; le comte de Wharton, intrigant méprisable, célèbre par son éloquence et par ses débauches, qui joua un grand rôle dans les jours les plus orageux, temps où les plus corrompus sont toujours les plus puissans; le lord Cowper, chancelier du royaume, jurisconsulte célèbre, magistrat intègre, politique incapable et foible; le comte Godolphin, courtisan voluptueux et délicat, aussi habile à faire un vaudeville qu'un plan de finances, fidèle à la cause du roi Jacques tant qu'il put le servir, et qui, consacré au service de Guillaume par politique, resta, dit-on, toujours attaché à son ancien maître par sentiment. La reine le nomma lord trésorier. Il refusa d'abord cet emploi, dont il étoit digne par sa probité; mais son ami Marlborough fut assez heureux pour vaincre sa résistance. « Si vous » n'acceptez pas, lui disoit-il, je refuse le com» mandement des armées. La remise exacte des

(1) Il fut secrétaire d'état, ainsi que le chevalier Charles Hedges.

» fonds destinés à l'entretien des troupes est » absolument nécessaire pour le bien du service; » et vous êtes le seul homme sur qui je puisse » compter pour cet important objet. » A ces mots, le lord se rendit sans répliquer. Presque toujours les raisons paroissent victorieuses, quand c'est l'estime qui les inspire et l'amitié qui les expose. 1702.

Louis XIV s'étoit flatté d'une mésintelligence entre les alliés, et d'un soulèvement dans les trois royaumes; mais il se vit frustré dans son attente, et bientôt il eut à lutter contre une partie de l'Europe. Cependant la guerre n'étoit pas encore déclarée: on en discuta la nécessité dans le conseil; quelques membres opinèrent qu'il falloit se borner à faire agir les troupes angloises comme auxiliaires; mais les ducs de Somerset et de Devonshire, appuyés de Marlborough, s'élevèrent avec force contre cette opinion, comme contraire à la foi des traités, à la politique et à la gloire. Leur avis l'emporta, et la déclaration fut résolue : les deux chambres approuvèrent unanimement cette mesure; car il ne faut pas compter quelques membres du parti de l'opposition qui, vrais athlètes de théâtre, combattirent la cour, et furent vaincus suivant l'usage. Déclaration de guerre.

La reine, assurée du concours de son parlement pour les frais de la guerre, en fit publier la déclaration à la porte du palais de Saint-James, au bout 15 Mai.

1702. de *Chancery-lane* et à la Bourse royale (1). Celle de l'empereur et des États-généraux se fit le même jour (2); et le manifeste de la France ne parut que le 3 juillet.

Dans cette circonstance, on vit l'esprit national se manifester avec énergie. Les deux chambres présentèrent de concert une adresse à la reine, pour lui exposer « que rien ne pouvant mieux contri» buer au succès de la guerre qu'une prohibition » absolue, de la part des alliés, de toute correspon» dance avec la France et l'Espagne, elles sup» plioient sa Majesté d'engager l'empereur, les » États-généraux et autres à se joindre à elle pour » défendre toute espèce de communication avec

(1) En apprenant cette nouvelle, Louis XIV dit plaisamment : *On voit bien que je deviens vieux, puisque les femmes me font la guerre.*

(2) On y reprochoit à Louis XIV d'aspirer à la monarchie universelle; d'avoir envahi, sous le nom du duc d'Anjou, les états et la couronne d'Espagne, malgré les renonciations les plus formelles, malgré le traité de partage; d'avoir accepté le testament de Charles II, qui, gagné par des intrigues, avoit frustré ses héritiers légitimes. Anne ajoutoit à ces griefs la reconnoissance des droits du prince de Galles. Qu'on lise les réflexions judicieuses du continuateur de Thoyras, *tome XII, pag. 7 et suiv.*, sur ces griefs prétendus. La déclaration de la diète germanique fut publiée le 12 octobre. *Voyez* les Mémoires d'Avrigny, *tome IV, page 411*. Qu'on lise aussi, *pag. 395 et suiv.*, les réflexions du même auteur sur les déclarations des autres alliés.

» l'ennemi, comme aussi de concerter avec les » États-généraux les moyens les plus efficaces » pour assurer le commerce de ses sujets et de » ses alliés. » 1702.

La reine répondit favorablement, presque fâchée qu'on lui recommandât la protection du commerce, comme si son zèle avoit eu besoin d'être excité à cet égard. Marlborough insista en vain pour que les Hollandois adoptassent ces mesures dans toute leur étendue : ils refusèrent de s'interdire tout commerce avec l'ennemi; et l'on vit, ce qui arrive souvent, la raison d'état échouer contre l'intérêt personnel.

Moyens de Louis XIV.

La France disposoit des forces de deux vastes monarchies : le duc de Savoie, par le mariage de ses deux filles, étoit entré dans son alliance. Elle avoit attaché à ses intérêts l'électeur de Bavière, capable de concourir puissamment au succès de ses armes : d'un côté, il pouvoit lui livrer toutes les places des Pays-Bas, dont il étoit le gouverneur, et lui ouvrir de l'autre, au centre de ses états, un chemin pour pénétrer jusqu'à la capitale de l'Autriche. L'électeur de Cologne, aussi évêque de Liége, frère de ce prince, avoit embrassé la même cause, et les Provinces-Unies étoient menacées de toutes parts. Louis XIV avoit un nom redoutable encore ; la fortune et la gloire avoient laissé de

1702. beaux restes à sa vieillesse, et tout sembloit lui promettre que ses premiers lauriers se reproduiroient avec magnificence.

Inégalité des forces des alliés.

La coalition ne présentoit pas des ressources aussi imposantes. Presque tous les princes et états d'Empire devoient, il est vrai, déployer leurs enseignes; Léopold avoit détaché des François un duc de Wolfenbutel (1) : mais les forces de la première ligue n'existoient plus. Dans la guerre précédente, elle comptoit l'Espagne, tout l'Empire et le duc de Savoie lui-même : dans la guerre qui alloit commencer, elle avoit l'Espagne, le duc de Savoie et deux électeurs à combattre; celui de Saxe, roi de Pologne, luttant contre la Suède et contre les Polonois mécontens, pour soutenir sa couronne chancelante, ne pouvoit envoyer le contingent auquel il s'étoit engagé; les vieilles troupes de l'empereur étoient en Italie sous le commandement du prince Eugène; et toutes les villes espagnoles sur les frontières de la Hollande avoient des garnisons françoises.

(1) Rodolphe, l'un des deux corégens, voyant sa capitale bloquée par le duc de Zell, consentit à quitter l'alliance des François. Devenu maître de l'État par l'exclusion donnée à Antoine son frère, il fit don à l'électeur d'Hanovre de mille hommes de cavalerie et de deux mille quatre cents d'infanterie levés pour le compte et payés avec l'argent de la France.

Pour

Pour rétablir la balance à l'avantage des alliés, il falloit de la fermeté et de l'accord dans leurs conseils, de l'ordre et de grandes ressources dans leurs *finances*, de la justesse et du concert dans leurs mesures, de la valeur et de la discipline dans leurs troupes, des talens et de l'expérience dans leurs généraux ; il falloit quelque chose de plus encore, le génie et l'étoile heureuse de Marlborough, qui eut toujours pour alliée fidèle la première de toutes les puissances, la victoire. 1702.

Ouverture de la campagne avant l'arrivée de Marlborough.

La campagne s'étoit ouverte avant l'arrivée de ce héros. Il conseilla de la commencer par le siége de Kaiserswaert, petite ville située sur la rive droite du Rhin, à deux lieues environ au-dessous de Dusseldorff. L'électeur de Cologne, à qui elle appartenoit, y avoit mis une garnison françoise dès 1701. De ce poste important, le cercle de Westphalie étoit menacé, ainsi que les états de Hollande eux-mêmes, dont les forteresses situées sur le Wahal tomboient en ruines. La place étoit défendue par trois bastions et par quatre ravelins du côté de terre, et, du côté du Rhin, par deux bastions seulement : au-dessous est une île dont la pointe pouvoit être ou à l'avantage ou au préjudice des assiégés ou des assiégeans, selon les circonstances, et qui, fortifiée par les François, fut ensuite reprise par les Prussiens. Le Rhin étant

1702. très-large et très-profond dans cet endroit, le comte de Tallard avoit pu facilement employer des bateaux pour jeter dans la place les troupes et les munitions nécessaires.

Dès le 15 avril (1), un corps de troupes angloises et hollandoises, conduit par le prince de Nassau-Saarbruck, s'étoit approché de Kaiserswaert pour en faire le siége au nom de l'empereur.

Un second corps d'armée, sous les ordres du comte d'Athlone, se trouvoit dans le duché de Clèves, pour couvrir le siége.

Un troisième, commandé par le général Cohorn, fit une irruption en Flandre : après avoir forcé et démoli les lignes tirées entre Saint-Donat et Isabelle, il prit le premier fort, et leva des contributions sur une partie de la châtellenie de Bruges; mais il se retira sous les murs de Sluys, à l'approche du marquis de Bedmar et du comte de la Mothe, après avoir mis, par des inondations, le fort Donat à l'abri de toute insulte.

Principaux traits de la vie du baron de Cohorn.

Il n'est pas hors de propos de faire connoître ici Minot ou Memnon, né en 1632, Hongrois d'origine, appelé *le baron de Cohorn*, le Vauban des Hollandois. Son père avoit porté sa tête sur l'échafaud,

---

(1) Dumont, ou plutôt Rousset, dit que la place étoit bloquée dès le mois de mars.

pour avoir soutenu ce qu'il nommoit la liberté de sa patrie. Le jeune orphelin s'exila volontairement d'une terre qui lui étoit odieuse, pour consacrer ses services aux États-généraux. Ce fut lui qui éleva les forteresses des Provinces-Unies; Berg-op-Zoom est regardé comme son chef-d'œuvre. Ses talens balançoient ceux de Vauban, dont il fut à-la-fois l'ami, l'admirateur et le rival; mais il détruisoit les places pour les prendre. Écoutant les promesses de Louis XIV, qui desiroit d'en faire la conquête, il se sauva de Hollande, où il laissa sa famille, qui devoit venir dans peu le joindre en France. Les États, informés de sa fuite, menacèrent sa femme et ses enfans de les faire périr au milieu des supplices: la nature triompha de l'ambition; et Cohorn, de retour en Hollande, servit, depuis, la gloire de Marlborough dans plusieurs siéges entrepris par les alliés (1). 1702.

Tandis que les alliés ouvroient la campagne, le

(1) Il a laissé un traité en flamand sur la nouvelle manière de fortifier les places. On avoit vu, au siége de Namur, en 1692, le fort Cohorn assiégé par Vauban et défendu par Cohorn lui-même. Cet homme illustre, qui joignoit les finesses de la ruse aux ressources de son art, voulut surprendre Namur pendant le siége de Kaiserswaert: il mit dans ses intérêts un gentilhomme du voisinage, qui avoit dans la place un parent, lieutenant du *maïeur;* celui-ci, d'accord avec deux bourgeois, s'adressa à un capitaine espagnol de la garnison, qui, moyennant une somme

1702. maréchal de Boufflers rassembla ses troupes ; et après avoir formé de grands magasins à Ruremonde et à Venloo, il passa la Meuse. Le duc de Bourgogne étoit venu pour commander, ou plutôt pour apprendre l'art de la guerre. Les États-généraux jugèrent que ce prince ne manqueroit pas d'ouvrir sa première campagne par quelque coup d'éclat; et persuadés que ses vues se dirigeroient contre Maestricht, ils jetèrent douze cents hommes dans cette place : ce corps de troupes faisoit partie de l'armée du comte d'Athlone, qui, se trouvant par-là singulièrement affoiblie, n'étoit plus en état de se mesurer en rase campagne avec le maréchal ; en conséquence, il alla camper à Clarenbeck entre Nimègue et Clèves, pour y être à portée d'observer les mouvemens de son ennemi. Boufflers, dans la même vue, établit son camp à Santen (1) près de cette dernière ville.

de 10,000 pistoles, dont une grande partie lui fut comptée sur-le-champ, et la promesse du brevet de colonel, se chargea de remettre la ville entre les mains des troupes hollandoises. Mais le capitaine, qui, sans trahir, vouloit recueillir le fruit de la trahison, reçut de ses dupes tout l'argent qu'il put en tirer, et dévoila ensuite le complot. Le baron de Cohorn mourut à la Haye en 1704.

(1) Les alliés y avoient un corps sous les ordres du comte de Tilly, qui s'étoit retiré à l'approche du maréchal, sans être

La surveillance des deux généraux fut égale de part et d'autre. Un jour le comte d'Athlone détacha plus de mille hommes de cavalerie, sous les ordres du major général Dompré, pour aller à la découverte : ce corps rencontra près de six cents François, dont la valeur succomba sous le nombre. Ils perdirent quatre cents hommes, les uns tués, les autres pris ou blessés; et cette défaite fut aussi glorieuse qu'une victoire. 1702. 27 Avril.

Cependant le siége de Kaiserswaert n'avançoit que lentement. La place étoit défendue par six bataillons que commandoit le brave marquis de Blainville. La tranchée s'étoit ouverte avec une perte peu considérable, dès le 18 avril; et deux jours après, les assiégeans ayant bombardé la ville, le bourgmestre et sa femme avoient été écrasés sous les débris de leur maison. Mais les assiégés firent une sortie vigoureuse, dans laquelle les troupes hollandoises, repoussées et repoussant tour-à-tour, finirent par avoir l'avantage : les mêmes tentatives eurent toujours les mêmes résultats. Le mauvais temps et l'activité de Tallard retardèrent le succès du siége, qui dura deux mois, et dont on croyoit venir à bout en deux semaines. Ce Siége de Kaiserswaert.

inquiété. On blama Boufflers, qui, par la facile défaite de ce corps, eût infailliblement fait lever le siége de Kaiserswaert.

1702. général, après avoir voltigé quelque temps autour de Dusseldorff, alla prendre poste sur l'autre rive du fleuve, d'où il incommoda beaucoup les assiégeans, et sur-tout le quartier des Prussiens, maîtres de l'île et de la redoute dès le 24 avril; mais le pont de bateaux subsistoit, et la place pouvoit être ravitaillée.

Depuis le 3 juin jusqu'au 8, les alliés firent jouer sans relâche quarante-huit pièces de canon et trente mortiers. Ils réduisirent en poudre les fortifications et la ville même. Déjà leurs sapes étoient poussées si avant sur le glacis, que dès le 9 ils purent attaquer le chemin couvert et un ravelin : l'action fut vive et sanglante; elle dura trois heures.

Le prince de Nassau-Saarbruck y déploya une valeur brillante, ainsi que le prince d'Anhalt-Dessau et le comte Hamilton : le succès coûta bien cher aux vainqueurs, qui, de leur aveu, perdirent dans cette affaire plus de deux mille cinq cents hommes tués ou blessés; mais il fut décisif: on dressa, sur le chemin couvert, des batteries qui achevèrent d'ouvrir la place de toutes parts.

Capitulation. 15 Juin. La garnison capitula le 15, et obtint des conditions honorables : on stipula, entre autres choses, que le trésor sortiroit avec escorte, et que les déserteurs ne seroient point rendus.

Les François évaluèrent à huit mille hommes la perte des assiégeans : ce qu'il y a de certain, c'est qu'une bataille sanglante ne leur eût pas coûté davantage. Consolés par l'importance de leur conquête, les alliés se livrèrent avec ardeur aux opérations de la campagne. 1702.

Mais Marlborough, qui devoit les rendre invincibles, n'arrivoit point, retenu tantôt par des vents contraires, tantôt par des négociations. En l'attendant, ils préludoient à ses triomphes par une suite d'actions glorieuses; ils s'essayèrent, pour ainsi dire, dans l'art de vaincre, se montrant d'avance dignes de combattre sous ses ordres. Marlborough retenu par des vents contraires et par des négociations.

L'armée du duc de Bourgogne avoit reçu des renforts, et la maison du roi étoit prête à la seconder de toût son héroïsme : Tallard s'étoit réuni à ce prince, depuis que la prise du chemin couvert avoit rendu ses efforts inutiles aux assiégés. On vouloit frapper un grand coup; et l'emphase, au moins indiscrète, avec laquelle on l'annonçoit, tint les alliés sur leurs gardes. Boufflers projette de surprendre Nimègue.

Boufflers résolut de surprendre Nimègue, et, pour cet effet, d'occuper la hauteur de Mook, d'où il étoit facile de prendre les ennemis en flanc. Le marquis d'Alègre fut détaché avec dix-sept ou dix-huit cents hommes, et se rendit maître de la hauteur. Le maréchal leva son camp de Santen le

I 4

1702. 9 juin à six heures du soir, et dirigea sa marche, par les plaines de Gock, vers le Mocker-heyde; malheureusement on ne fit pas assez de diligence. Le plan étoit bien conçu; et s'il eût été mieux exécuté, Nimègue, tombant au pouvoir des François, leur ouvroit un chemin facile jusqu'au centre des Provinces-Unies.

L'activité du comte d'Athlone fait échouer le projet.

10 Juin.

Retraite des alliés sur Nimègue.

11 Juin.

Le comte d'Athlone avoit été instruit de ce dessein par un courrier que lui dépêcha l'électeur de Brandebourg, alors à Wesel; il assembla aussitôt un conseil, où il fut décidé qu'on quitteroit Clarenbeck dès le soir même, vers les huit heures. Le bagage partit pour Nimègue, par un chemin qui laissoit Cranemberg (1) à la droite; quatre bataillons furent envoyés vers Grave: la première ligne marchoit sur une colonne non loin de quelques bois déjà occupés par un corps nombreux d'infanterie et de dragons françois; la seconde ligne prit sa route entre la première et Cranemberg, laissant ce lieu aussi à la droite. Le général major Rhoo et le duc de Wirtemberg, détachés pour prendre poste sur la hauteur, avoient été prévenus: ils vinrent rejoindre le comte d'Athlone au moment où il entroit dans le Mocker-heyde; ses troupes firent halte à la pointe du jour; et, sur des avis

(1) Ou Cranenburg.

ultérieurs, sa cavalerie se forma en ordre de bataille, pour couvrir la marche de son infanterie; celle-ci reçut l'ordre de prendre le chemin le plus court, celui de Groensbeck. 1702.

Escarmouches.

Sur ces entrefaites, vers six heures du matin, la cavalerie françoise s'étoit avancée en force; elle chargea en queue celle que commandoit le comte d'Athlone. Ce général se défendit avec courage, et se retira par le défilé où l'infanterie étoit postée, donnant à sa troupe le plus grand front que le terrain pouvoit permettre; en même temps, un corps considérable de cavalerie eut ordre d'occuper la hauteur sur la droite: mais aussitôt un détachement françois fondit sur quelques escadrons hollandois, qu'il culbuta d'abord sur l'infanterie; ailleurs, un autre détachement étoit aux prises avec de la cavalerie danoise, soutenue par les carabiniers du comte (1). Dans cette seconde action, qui n'eut guère plus de suite que la première, on s'étoit attaqué de part et d'autre avec fureur.

Le duc de Bourgogne, arrivé à quelque distance du glacis, rangea lui-même ses troupes en bataille;

(1) Les escarmouches les plus vives eurent lieu vers la hauteur de Sainte-Anne. Berwick, qui servoit dans l'armée, dit qu'il n'y eut que cinq escadrons de battus par les régimens du roi et de Duras, qui prirent un étendard, un lieutenant-colonel et quelques cavaliers.

1702. on s'approcha à la portée du mousquet. Il étoit temps pour les alliés de trouver un rempart; protégés par le canon de la place (1), ils mirent vingt bataillons d'infanterie dans les ouvrages extérieurs, et Nimègue fut sauvé. Ce fut aux dépens du beau pays de Clèves, que l'armée françoise alla dévaster. On estime à cinq cent mille écus et à vingt mille bœufs le butin qu'elle fit dans ces opulentes contrées, qui se trouvoient sans défense, et où elle détruisit jusqu'au parc et aux promenades. Cependant on négocioit avec l'électeur de Brandebourg, qui, pour faire épargner son pays, feignoit de vouloir entrer dans l'alliance des deux

(1) Les habitans tirèrent l'artillerie de leur arsenal et la placèrent sur leurs remparts : toute la cavalerie du comte, défilant par la droite et la gauche de la ville, traversa le Wahal; et les François, qui ne vouloient pas faire un siége, se retirèrent dans le camp abandonné par l'ennemi.

Peu de temps après, des maraudeurs françois se partagèrent en deux corps. L'un d'eux, composé de ceux qui savoient le hollandois, donna rendez-vous à l'autre près du château de Binert, où ils n'ignoroient pas qu'on avoit mis en dépôt des effets précieux; ils feignirent de se rencontrer et de se combattre : mais leurs fusils étoient chargés sans balles. Parmi les prétendus Hollandois, les uns se laissèrent tomber, contrefaisant les morts; d'autres coururent au château, dont le maître leur ouvrit la porte, croyant sauver des compatriotes. Ils y pillèrent plus de 400,000 livres d'effets ou d'argent ; et le pauvre gentilhomme, qui, pour prix de sa commisération, craignoit encore de perdre la vie, se jeta dans des fossés pleins d'eau et se sauva à la nage.

couronnes ; il amusa par des espérances, et on l'indigna par des ravages. Ce fut, dit Lediard, *le seul et honteux avantage* que remporta Boufflers, qui, à la tête d'une armée bien supérieure en nombre (1), et animée par la présence d'un grand prince, auroit pu, du moins, contraindre le comte d'en venir à une bataille. Mais comment forcer à se battre des gens qui se postent sur les glacis et dans le chemin couvert d'une place ! On le proposa néanmoins ; et au lieu d'agir, on délibéra. 1702.

L'action, peu considérable en elle-même, est aussi brillante que singulière : n'est-il pas étrange qu'une armée coure après une autre l'espace de deux lieues, et que, presque sans coup férir, elle la pousse dans une forteresse !

M. de Quincy (2) évalue à onze ou douze

(1) Dumont dit que les alliés avoient trente ou trente-cinq mille hommes, et que les François étoient plus nombreux d'un tiers : ceux-ci n'étoient alors qu'au nombre de quarante mille.

(2) N'est-il pas plaisant que M. de Quincy dise que *ce projet étoit beau, et qu'il eût été bien exécuté si les ennemis avoient attendu*, c'est à-dire, si M. de Boufflers eût usé de plus de diligence, et que, connoissant mieux le terrain, il eût passé le défilé dans la nuit du 10 au 11 pour devancer ou atteindre plutôt les alliés ! Sans doute que ceux-ci, par politesse, auroient dû se laisser prévenir. « Si de Nogernok, où nous passâmes la nuit, dit » Berwick, nous nous étions mis en marche deux heures plutôt, » nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de » Cranenburg, et . . . elle n'auroit pu éviter la bataille. »

1702. cents hommes la perte qu'éprouvèrent les alliés dans cette circonstance, et il ne porte celle des François qu'à cent cinquante hommes et cinquante chevaux (1). Il est difficile de croire que la différence ait été aussi grande, et il est permis de supposer dans ce calcul quelque partialité.

Ces détails ne sont point étrangers à Marlborough.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer, ne sont point étrangers à Marlborough, quoiqu'il n'ait eu aucune part aux événemens que j'ai racontés : pour bien juger de l'espace qu'il a parcouru, il faut bien connoître le point d'où il est parti; les premières opérations de la campagne forment en quelque sorte l'avant-scène de tout ce que le cours de sa vie triomphante offre de plus brillant sur le théâtre de la gloire.

Marlborough, nommé grand-maître de l'artillerie avant de quitter l'Angleterre, passe à la Haye avant de rejoindre l'armée.

Avant de quitter l'Angleterre, il avoit reçu de sa souveraine un nouveau témoignage de confiance; elle l'avoit nommé grand-maître de l'artillerie, titre qui, réuni à ceux de capitaine général et de commandant en chef des troupes confédérées, mettoit dans ses mains toute la puissance des armes. On le vit reparoître à la Haye encore revêtu du caractère d'ambassadeur, dont il se servit avec avantage pour cimenter de plus en plus les traités.

(1) Berwick dit que les François eurent trois cents hommes tués ou blessés ; il porte à mille la perte des alliés.

1702.

Le comte d'Athlone desire le commandement alternatif.

Le comte d'Athlone venoit d'illustrer son début par une sagesse digne d'un chef consommé : sa prévoyance et son courage lui avoient mérité l'estime et la confiance des troupes. Il le savoit, et l'ambition entra dans son ame : pressé par la conscience de son talent, enhardi par le vœu des généraux hollandois, il manifesta le desir de commander au moins alternativement. Ses longs et glorieux services sembloient autoriser des prétentions appuyées des suffrages les plus honorables : mais les États-généraux pouvoient-ils outrager la reine par le partage d'un pouvoir qu'elle accordoit sans réserve ? pouvoient-ils restreindre sans injure l'autorité de celui qu'ils avoient nommé pour être le seul chef ! pouvoient-ils se manquer à eux-mêmes en révoquant ou modifiant un choix solennel et absolu, auquel étoit peut-être attaché le sort de la grande alliance ? Rien ne peut mieux faire connoître combien il étoit important pour eux de ne point varier à cet égard, que le portrait du capitaine général, tracé par Bolingbroke, aussi habile à peindre les hommes qu'à les apprécier.

Portrait de Marlborough par Bolingbroke.

« Marlborough, dit cet écrivain, succéda au » prince d'Orange, et dans le commandement de » l'armée, et comme chef de la ligue ; il fut l'ame » de la grande alliance contre les François : n'étant » qu'un homme nouveau, un particulier, un sujet,

1702. » il acquit, par ses talens et son activité, une » influence plus grande dans les affaires, que la » haute naissance, une autorité reconnue, et la » couronne même d'Angleterre, n'en avoient pro- » curé au prince d'Orange. Non-seulement toutes » les parties de cette grande machine furent main- » tenues plus entières et dans une union plus » étroite, mais il l'anima, et lui imprima un mou- » vement plus rapide et mieux soutenu. A des » campagnes languissantes et désastreuses sous le » stathouder de Hollande, succédèrent des scènes » de guerre pleines d'action : toutes celles aux- » quelles il eut part en personne, ou qu'il dirigea, » furent couronnées par les plus brillans succès. » Il se montra peut-être le plus grand général et » le plus habile ministre de son temps. »

Les États-généraux laissent toute l'autorité du commandement à Marlborough, qui arrive à Breda, et se rend au camp de Nimègue.

Les États-généraux demeurèrent inébranlables dans leur première résolution ; et Marlborough, résté généralissime, conserva seul le commandement suprême : mais il en usa avec tant de modestie, qu'il sembla le partager, lors même que son ascendant lui donnoit un empire irrésistible. Après avoir passé plus d'un mois en Hollande, occupé sans cesse des intérêts de la ligue, on le vit arriver à Breda, d'où il se rendit au camp de Nimègue, près du fort de Schenck. Ce fut là qu'il reçut la première visite du comte d'Athlone, du lieutenant

1.er Juillet.

général Dopf, et de plusieurs autres officiers généraux; il les accueillit avec une affabilité pleine de grâces et de grandeur, qui, en lui conciliant leur estime et leur amitié, les disposa à devenir les instrumens de sa gloire. 1702.

Le premier soin du généralissime fut de rassembler les troupes dans un camp, à Deckemberg (1) et à Budewick; là il réunit dix-neuf bataillons qui avoient servi au siége de Kaiserswaert, les contingens de Hesse et de Lunébourg, les troupes angloises arrivées de Breda, et plusieurs autres qui avoient rejoint leurs corps respectifs: l'armée se composa de soixante-seize bataillons et de cent vingt escadrons, montant en tout à soixante mille hommes, munis de soixante-huit canons, de huit mortiers et obusiers et de vingt-quatre pontons. Dès qu'il eut pris une connoissance exacte des forces qui lui étoient confiées, il assembla un conseil de guerre pour concerter ses opérations. Dès-lors on eut lieu de remarquer que le comte d'Athlone et Marlborough ne se ressembloient pas: le premier, circonspect jusqu'à la timidité, opinoit pour le parti le plus sûr; le second, hardi, entreprenant, ne s'attachoit pas tellement aux règles de la prudence, qu'il ne laissât quelque chose à la

Différence entre le comte d'Athlone et Marlborough.

(1) On écrit aussi *Duckemberg*.

1702. fortune ; et cette différence bien sensible entre les deux généraux, en eût mis une très-grande dans les succès, s'ils eussent partagé le commandement.

Marche de l'armée des alliés sous les ordres de Marlborough.

Enfin Marlborough marcha le 16 juillet ; il vint camper (1) près de Grave, à deux lieues et demie des François, qui s'étoient retranchés entre Gock et Gennep (2).

On assure que, dans cette circonstance, il dit aux députés ou commissaires des États-généraux, qu'il ne tarderoit pas à les débarrasser de l'incommode voisinage des François ; qu'il les forceroit de déguerpir à la hâte, et d'aller au loin chercher un asile. Qu'il ait tenu ce propos ou non, l'événement prouva du moins qu'il pouvoit réaliser une telle promesse, quoique l'armée françoise n'eût essuyé jusque-là aucun revers capable de la décourager.

Le prince Ernest-Auguste d'Hanovre, major général.

D'illustres volontaires accouroient sous les drapeaux de Marlborough, pour apprendre l'art de vaincre à l'école d'un si grand maître. On compte parmi eux Ernest-Auguste d'Hanovre, frère puîné de George successeur d'Anne, depuis duc d'York, évêque d'Osnabruck, à qui il conféra le

(1) L'auteur italien des Mémoires historiques sous le nom d'*Umicalia*, dit que ce fut sur la hauteur de Mook : *Tragittato il Vahal, era passato sulla Mosa nell' eminenza di Mooc.*

(2) Entre le Niers et la Meuse ; quelques-uns écrivent *Genap.*

grade

grade de major général. Ce prince s'honora d'un titre auquel le suffrage d'un héros donnoit un grand prix, et qu'il crut propre à relever l'éclat de sa naissance. Vers le même temps, les colonels Withers, Stanley et Frédéric Hamilton, furent nommés brigadiers de trois brigades angloises. 1702.

L'armée confédérée traversa la Meuse sur trois ponts au-dessous de Grave, le 26 juillet, avec un gros train d'artillerie. Après avoir passé à gué la rivière d'Aa, elle campa à Geldorp, et se porta deux jours après à Gravenbroeck. Là étoit un château situé dans un marais, entouré d'un double fossé et de fortes palissades : il fut attaqué par un détachement sous les ordres de lord Cuts, avec quatre pièces de canon et deux obusiers; après une courte résistance, la garnison, composée d'un capitaine et de quatre-vingts hommes, fut obligée de se rendre à discrétion. Le même jour on vit arriver dans le camp l'artillerie venant de Hollande sous l'escorte de deux régimens de cavalerie et autant d'infanterie angloise, qui étoient partis d'Angleterre au commencement de juin. 28 Juillet. Prise du château de Gravenbroeck

L'armée alliée s'avança jusqu'au Petit-Brugel (1) entre Hamont et Peer, à très-peu de distance des François, qui avoient passé la Meuse à Venloo 2 Août.

(1) On écrit aussi *Breugel* ou *Bruegel*.

1702. le 28, et qui campèrent ensuite à Brey (1); de là ils se portèrent à Lonoven, puis à Beringhen. Le comte de Marlborough proposa de passer le défilé de Peer (2): voulant, à quelque prix que ce fût, en venir à une action décisive, il avoit donné aux troupes l'ordre d'être dès le lendemain matin sous les armes; mais certaines considérations l'arrêtèrent. Il n'est pas hors de propos de faire connoître la nature de l'obstacle qui l'empêcha d'exécuter ses projets.

Marlborough entravé dans ses opérations par les députés hollandois.

Quelque sages que soient les hommes qui gouvernent, ils échappent rarement à la censure ou aux complots. La juste confiance que le comte avoit inspirée aux États des Provinces-Unies, n'avoit pu éteindre parmi les Hollandois tout esprit de faction : il existoit dans leur sein un parti de mécontens, qui, contenus sous Guillaume, cherchoient depuis sa mort à fomenter des troubles; ils étoient les ennemis du système de

(1) Suivant Berwick. Nous avons adopté sa marche; il est digne de foi, puisqu'il étoit à l'armée.

(2) « Les députés, dit Berwick, n'y voulurent jamais con» sentir, non plus qu'à nous attaquer dans notre camp de » Lonoven (Zonoven ou Sonhaven) : ce qui fut fort heureux » pour nous; car nous étions postés de manière que nous au» rions été battus sans pouvoir nous remuer, notre gauche » étant en l'air, et notre droite enfoncée dans un cul-de-sac » entre deux ruisseaux. »

l'alliance, par cela même qu'il étoit celui des États-généraux ; pour de tels hommes, un revers dans l'armée fût devenu le plus beau des succès. Faut-il s'étonner de la circonspection timide des envoyés du Gouvernement, qui plus d'une fois entravèrent les hardis desseins de Marlborough! C'est ainsi que se froissent dans toutes les coalitions les intérêts divers, et qu'une sorte d'égoïsme national nuit à l'intérêt commun, de même que l'égoïsme privé nuit au bien public. 1702.

Le comte voyoit à regret la victoire lui échapper : c'étoit une sorte d'échec pour un guerrier toujours avide de vaincre ; cherchant les occasions de le réparer, il se mit en marche du Petit-Brugel, et campa près de Beeck le 12 août.

Les François, campés à Rythoven, avoient détaché le duc de Berwick avec six bataillons, six cents grenadiers, treize escadrons et douze pièces de canon, pour occuper Endoven, à deux lieues de leur gauche, sur la Dommel : il se proposoit d'attaquer un convoi qui venoit de Bois-le-Duc, et qui étoit protégé par M. de Tilly ; mais le maréchal, qui se transporta sur les lieux, ne voulut point y consentir, craignant que l'armée ennemie ne vînt droit sur Endoven, et ne coupât la retraite.

Mouvement des alliés.

Marlborough s'étoit mis en mouvement pour

1702. venir au secours du convoi. Informé de la marche rétrograde de Boufflers et de Berwick, il se retira dans son camp, d'où il alla à Peer quelques jours après, puis à Helchteren le 22. Dans le voisinage se trouvoit l'armée françoise, prête en apparence à lui disputer le terrain, quoiqu'alors inférieure en forces (1). On dit que le duc de Bourgogne avoit écrit à son aïeul pour obtenir la permission

23 Août. de combattre. Le 23, marchant vers la source de la petite rivière de Dommel, ce prince arriva à un quart de lieue d'Hechtel à dix heures du matin; bientôt après on le vit s'approcher des bruyères de Peer. Témoin de ces mouvemens, Marlborough rangea ses troupes en bataille : vers quatre heures après midi, il parut impatient d'en venir aux mains, quoique surpris de la rencontre; car il alloit se por-

Vaines menaces de part et d'autre. ter sur Hasselt : mais les deux armées s'en tinrent à de vaines menaces; elles restèrent en présence l'une de l'autre, se canonnant comme pour se provoquer au combat. Quelquefois le comte sembloit s'ébranler pour venir fondre sur les François. Quoique le duc de Bourgogne desirât la bataille, il ne vouloit point l'accepter avant d'avoir fait reconnoître la position des alliés : il apprit que leur

(1) Les alliés disoient qu'elle avoit reçu un renfort de dix-huit ou vingt mille hommes; ce qui étoit faux : au contraire, elle venoit d'envoyer un détachement en Alsace.

droite, appuyée à des haies, étoit couverte par un ruisseau marécageux ; que leur gauche, voisine du ruisseau de Beringhen, avoit en avant les censes de *Spippelbac* ; que leur front, placé sur une hauteur qui régnoit de la droite à la gauche, se trouvoit protégé par plusieurs marais et flaques d'eau ; enfin, qu'ils avoient derrière eux le ruisseau d'Helchteren, et qu'il étoit impossible de les tourner. Un poste si bien choisi fut jugé inexpugnable ; l'attaque eût été imprudente, et l'on ordonna la retraite. 1702.

Marlborough espéroit peut-être que les François, ignorant la force de sa position, viendroient l'attaquer et périr dans les marais ; ou plutôt, pour les forcer au combat, il eût bravé lui-même tous les dangers, si des entraves politiques n'eussent enchaîné son courage. Quoi qu'il en soit, après une canonnade qui coûta quelques centaines d'hommes de part et d'autre, le petit-fils de Louis XIV se retira vers Beringhen, poursuivi par le brigadier Ross, qui harcela inutilement l'arrière-garde.

Quincy croit que les alliés eurent dans cette occasion sept ou huit cents hommes tués ou blessés, et que du côté des François il n'y eut que cent six tués et cent quarante blessés (1).

(1) Berwick convient que uous eûmes deux cents soldats et trente officiers de tués.

1702. L'armée des alliés s'étoit accrue de vingt-quatre bataillons et de trente escadrons, pourvus d'une artillerie proportionnée à ce renfort. Jusque-là, Marlborough, contenu par ses timides surveillans, n'avoit pas été le maître de tenter le sort d'une bataille; mais du moins il avoit su, par des marches savantes, forcer son ennemi à la retraite, et gagner du terrain sans combattre: cet avantage rassura les Hollandois, qui, consternés quelques semaines auparavant, avoient vu leurs troupes contraintes de se mettre à l'abri sous le canon de Nimègue.

Le duc de Bourgogne quitte l'armée françoise.

Le duc de Bourgogne se trouvoit affoibli par le détachement qu'il avoit envoyé en Alsace, et par les renforts (1) qu'il avoit donnés aux garnisons des Pays-Bas, de l'évêché de Liége et de l'électorat de Cologne. Il vit bien dès-lors qu'il n'avoit point de lauriers à cueillir dans une terre où ils ne pouvoient croître que pour le héros anglois. Ce prince se hâta de retourner à la cour de son aïeul, abandonnant les destinées de l'armée françoise au maréchal de Boufflers, dont l'activité naturelle sembloit épuisée par les fatigues; homme, disoient les alliés, plus propre à faire un coup de

(1) Il avoit encore soixante-dix bataillons et cent quatorze escadrons. Marlborough avoit quatre-vingt-douze bataillons et cent cinquante escadrons.

main qu'à commander en chef, moins habile à livrer un combat qu'à l'éviter. 1702.

Le comte, qui s'étoit porté le 22 août à Helchteren, en décampa le 29, pour marcher droit à Az (ou Asch) : il vouloit chasser entièrement les François de la Gueldre espagnole, en se rendant maître des places fortes qu'ils y occupoient encore, et qui, interrompant la navigation de la Meuse, tenoient comme bloquée l'importante ville de Maestricht. On devoit commencer par le siége de Venloo; et pendant que tout se disposoit pour cette entreprise, le général Schultz, avec un petit détachement, six canons et deux obusiers, força la ville et le château de Wert à capituler, après une courte résistance.

Siége de Venloo.

Venloo (1), ville de la Gueldre, située sur la rive droite de la Meuse, à quatre lieues de Ruremonde, n'étoit pas susceptible d'une heureuse défense; il n'y avoit que six (2) foibles bataillons, et trois cents hommes de cavalerie, avec trente-huit canons et douze mortiers montés. Le fort

(1) On prétend que le premier essai des bombes s'y fit vers l'an 1588, dans une petite île que forme la Meuse au confluent du petit ruisseau de Haven : ce qu'il y a de certain, c'est que, peu de temps après, on se servit des bombes pour la première fois au siége de Wachtendonck.

(2) Quatre seulement, suivant quelques-uns.

1702. Saint-Michel, qui par un pont de bateaux communiquoit avec la place, en faisoit la principale force, quoiqu'il n'eût que des fortifications de terre sans aucun revêtement. On commença l'attaque avec trente-deux bataillons et trente-six escadrons : le général Cohorn étoit chargé de diriger les travaux ; et le prince de Nassau-Saarbruck, de commander le siége, que couvroit le camp d'Asch.

La place fut complétement investie le 5 septembre, d'un côté par M. Obdam, Hollandois, et de l'autre par le baron de Heyden, Prussien. Dès le 7, la tranchée s'ouvrit sur les deux rives de la Meuse, sans aucune perte, parce que les alliés avoient assez avancé leurs ouvrages pour en être presque entièrement couverts avant que l'ennemi s'en fût aperçu. Les assiégeans furent renforcés, le 8, par un corps de troupes de Munster, composé de deux mille hommes d'infanterie, et de cinq cents chevaux. Les jours suivans, les attaques furent poussées avec vigueur : l'action la plus mémorable de ce siége fut celle dont je crois devoir donner ici le détail.

Le lord Cuts avoit été commandé le 18 pour attaquer le fort Saint-Michel, entre le bastion qui donne sur la plaine et l'un des ravelins ; il avoit sous ses ordres le brigadier général Hamilton avec le régiment royal d'Irlande et le régiment du

général Hukelem, en outre un lieutenant-colonel avec cent soixante-douze grenadiers et cent fusiliers, la plupart Anglois : ces troupes devoient être secondées par les travaux de trois cents pionniers et d'un certain nombre d'ingénieurs qui avoient à leur tête le colonel Blood. D'après les instructions du lord, il falloit que le brigadier général tentât de se faire un logement depuis la pointe du ravelin jusqu'au bastion, et de pousser plus loin s'il étoit possible ; en même temps le prince d'Anhalt, avec un égal nombre de troupes et les mêmes instructions, devoit former une attaque du côté opposé : une décharge générale d'artillerie étoit le signal convenu pour commencer ; elle se fit entre cinq et six heures du soir. 1702.

Le lord avoit enjoint aux officiers qui commandoient les grenadiers, de diriger leurs efforts contre le chemin couvert, et, en cas de réussite, d'attaquer le ravelin l'épée à la main, promettant de les soutenir, et de faire accorder des récompenses à ceux qui se signaleroient. Ces ordres furent exécutés avec autant de vigueur que d'alégresse : les grenadiers firent un feu si terrible, qu'ils eurent bientôt balayé la contrescarpe ; de nouvelles troupes vinrent les seconder ; et après avoir évité le jeu d'une mine, ils attaquèrent le ravelin l'épée à la main.

1702. Fidèle à sa promesse, le lord Cuts accourut aussitôt avec ses troupes, engagea le combat, et se rendit bientôt maître de ce poste, malgré le feu que firent les François du haut des remparts. Électrisé, enhardi par ce succès, il fit ordonner aux grenadiers de lancer leurs grenades, et, s'il étoit possible de trouver un passage, d'attaquer le fort l'épée à la main.

L'événement surpassa son attente : l'ennemi, serré de près, n'eut pas le temps de rompre le pont, dont néanmoins il disputa le passage à coups de fusil et de piques, tandis que d'autres François, postés sur le flanc d'un de leurs bastions, faisoient pleuvoir une grêle de balles et de grenades. Mais la résistance fut inutile : les uns attaquoient et forçoient le pont avec fureur ; les autres, également pleins d'audace, grimpoient sur les remparts. Enfin, le nombre et la bravoure triomphèrent de la bravoure, et le fort (1) tomba au pouvoir des Anglois, qui firent deux cents prisonniers, reste d'une garnison de huit cents hommes : six cents furent tués ou noyés en cherchant à se sauver ; douze seulement en vinrent à bout, selon Lediard : suivant le rapport des François,

Prise du fort Saint-Michel.

(1) On y trouva trente pièces de canon de bronze, six mortiers, de la poudre, des balles, de la farine, des grains, de l'eau-de-vie, &c.

Il y en eut quatre-vingts qui traversèrent la Meuse dans des canots. 1702.

Le prince d'Anhalt s'étoit rendu maître du ravelin de son côté; mais n'ayant pu passer outre, il ne partagea point l'honneur du succès.

Il paroît que, la garnison du fort étant trop foible, on avoit donné, ce matin-là même, l'ordre de quitter le chemin couvert et les demi-lunes, de couper les ponts, et de faire, du corps de la place, le feu le plus vif; que ces ordres étoient sur le point de s'exécuter au moment où commença l'attaque, soutenue d'ailleurs par des hommes tirés des hôpitaux et à demi convalescens, dont la foiblesse trompa le courage.

Un des premiers soins du vainqueur fut de placer quatre cents hommes dans les ouvrages avancés, et de faire dresser des batteries dans le fort pour foudroyer la ville du côté de Ruremonde. Le 23 elle essuya le feu terrible de soixante pièces de canon, de quarante gros mortiers et de cent huit petits à grenade. Dès l'après-midi, la brèche étoit accessible, et déjà l'on se disposoit à donner l'assaut; dans cette crise, les bourgeois, les femmes même, menacèrent M. Labadie, qui commandoit, et le comte de Varo gouverneur (1),

(1) Il mourut à cent six ans, gouverneur de Louvain, en 1724.

1702. de leur *couper la gorge*, s'ils différoient de capituler.

Bientôt la terreur fut à son comble. Le même jour les alliés reçurent l'heureuse nouvelle de la reddition de Landau; cet événement fut célébré par une triple décharge d'artillerie. Les assiégés crurent que c'étoit, comme au fort Saint-Michel, le signal de l'attaque : saisis d'épouvante, ils firent battre la chamade, et la place fut rendue. La garnison sortit par la brèche, avec armes, bagages et deux pièces de canon : elle fut conduite à Anvers. Ce siége coûta beaucoup et aux assiégés et aux assiégeans : ceux-ci perdirent un grand nombre d'officiers, entre autres M. Brochet, l'un de leurs principaux ingénieurs.

Capitulation. 23 Septemb.

Siége de Ruremonde.

Marlborough résolut de mettre à profit le reste de la campagne, et de pousser plus loin ses conquêtes. Toutes les troupes employées au siége reçurent l'ordre d'investir Ruremonde, autre ville de la Gueldre espagnole, située au confluent de la Meuse et de la Roer (1), plus importante peut-être, mais plus foible que Venloo, dont elle est éloignée de quatre lieues environ. Investie dès le 29 septembre, attaquée ensuite, après l'ouverture de la tranchée, de la manière la plus vigoureuse, elle se rendit le 7 octobre. Ce fut par ce

Capitulation. 7 Octobre.

(1) C'est de là qu'elle tire son nom, *Roermond* [bouche de la Roer].

siége que le prince de Nassau-Saarbruck termina sa glorieuse carrière (1). La garnison, composée de quatre bataillons d'infanterie, étoit commandée par le comte de Horn, qui crut qu'une plus longue résistance seroit inutile : elle fut conduite à Louvain. 1702.

Prise de Stevenswaert.

Pendant ce temps-là, un autre corps, sous les ordres du général Schultz, attaqua Stevenswaert, forteresse située dans une petite île de la Meuse, à une lieue environ de Ruremonde. Elle étoit défendue par une garnison de quatre cents hommes, qui ne tardèrent pas à capituler. Ainsi la navigation de la Meuse fut rendue libre, et la communication se rouvrit entre Maestricht et la Hollande.

Il paroît étrange que le maréchal de Boufflers, se bornant à la tentative infructueuse du marquis de Bedmar sur Hulst, n'ait rien fait pour secourir les places qui venoient d'être conquises. Voici quels furent ses motifs. Pour sauver la Gueldre, il falloit ou battre les alliés, ou arriver auprès des places. Quant au premier, il étoit difficile de vaincre un ennemi qui avoit choisi d'excellens postes, et qu'on n'eût pas tourné avec avantage; car il

(1) Il étoit depuis trente-huit ans au service des États-généraux; le comte d'Athlone lui succéda dans le grade de feld-maréchal des armées de leurs hautes-puissances, et mourut peu de temps après.

1702. pouvoit arriver lui-même par sa droite à couvert d'une petite rivière qui tombe dans la Meuse, entre Ruremonde et Venloo, ou s'appuyer par sa gauche au château de Stockem d'un côté, et à des marais de l'autre. A l'égard du second, les alliés barroient le chemin de Stevenswaert et de Ruremonde, par la position qu'ils avoient prise; si, pour aller à eux, on faisoit un long tour par Liége, rien ne les eût même alors empêchés de se mettre entre les François et la place assiégée : ils pouvoient aussi, en quittant leurs entreprises, marcher droit à Bruxelles, Louvain et Malines; ce qui n'eût pas été un moindre inconvénient. Enfin, l'armée des deux couronnes, en s'éloignant de ses vivres, auroit couru le risque de périr.

Mais qu'étoit-il besoin que le maréchal allât se promener dans les bruyères, au lieu de rester du côté de Brey! ce qui eût mis Ruremonde et le Brabant en sûreté. Alors son armée se trouvoit, il est vrai, trop foible pour résister à celle de Marlborough; du moins eût-il dû mettre les garnisons des différentes villes menacées en état de résister aussi long-temps que Kaiserswaert. Lorsqu'un général habile ne peut pas tout-à-la-fois se battre et fortifier les garnisons des villes, il s'en tient au second parti; et, attendant du renfort, il ne garde qu'un camp volant pour harceler son ennemi dans

ses marches, pour le resserrer dans ses campemens, pour lui enlever ses convois; il se retranche ensuite dans le poste le plus avantageux, pour couvrir le pays qu'il a à défendre. C'étoit la méthode de Catinat et de Turenne; mais Boufflers se bornoit à décamper souvent, à fatiguer ses troupes et à ne rien entreprendre : il étoit néanmoins bouillant, audacieux, et plus fait pour défier les périls que pour les éviter. 1702.

Les députés des États-généraux se seroient bien contentés de toutes ces conquêtes : mais le comte de Marlborough voulut y ajouter; et la grande ville de Liége tenta son ambition. En se rendant maître de cette cité célèbre, il donnoit un nouveau relief aux armes des alliés; il assuroit à ses troupes des quartiers d'hiver très-avantageux, et il terminoit avec éclat une campagne glorieuse.

Siége de Liége.

Liége, appelée ci-devant *la petite Rome*, à cause du grand nombre de ses églises, offre un site enchanteur, dans son vallon arrosé des eaux de la Meuse et de divers ruisseaux; les coteaux rians qui l'entourent ne contribuent pas moins à l'embellir. Au sommet de la hauteur qui la domine, est une citadelle d'une assez grande force.

Boufflers, en quittant la Gueldre, auroit pu faire un bon camp retranché sous Liége, comme les alliés l'avoient pratiqué dans la guerre précédente.

1702. Trente ou trente-cinq bataillons eussent suffi alors pour mettre la place à l'abri de toute insulte ; et le reste des troupes, posté derrière les Ghettes, eût couvert le Brabant : mais il falloit opter ; le mal étoit sans remède, et chaque faute devoit être punie par un revers.

Cependant le maréchal, qui pénétra les vues du comte, parut sortir de sa léthargie. Accompagné du duc du Maine et de quelques ingénieurs, il visita les fortifications de la citadelle à deux reprises différentes ; il examina aussi les postes les plus avantageux qui se trouvoient entre Liége et Maestricht, comme s'il eût voulu les défendre : mais son défaut de prévoyance lui en avoit ôté les moyens ; il étoit trop foible, n'ayant plus que soixante-deux bataillons et quatre-vingt-six escadrons. Les mouvemens des alliés le déterminèrent à se retirer de Tongres pour couvrir le Brabant, qu'ils ne songeoient pas encore à attaquer. On assure que dans cette marche le comte eût pu combattre le maréchal (1), si les trop circonspects députés lui eussent permis de hasarder une bataille. On s'étonne de voir encore ce héros sous la tutelle des agens d'une compagnie

(1) M. de Quincy dit que Marlborough ayant décampé avec toute son armée de Genck et d'Asch, marcha droit à M. de Boufflers, qu'il trouva posté de manière qu'il ne jugea pas à propos de l'attaquer ; ce qui n'est pas vraisemblable.

de

de commerce; car c'est ainsi qu'on pouvoit appeler les envoyés de leurs hautes-puissances. 1702.

Marlborough, parti de Soetendale (1), avoit marché sur deux colonnes vers Liége : il arriva le 13 octobre à la portée du canon de la citadelle ; avant la fin de la journée, les deux colonnes se réunirent, et le camp fut assis en long, à peu de distance d'une colline au nord de cette forteresse. 13 Octobre.

Le lieutenant général Violaine étoit gouverneur et commandant en chef de la place. Douze bataillons d'infanterie (2) servoient sous ses ordres ; il avoit en son pouvoir cinquante pièces de canon et des mortiers montés, avec une ample provision de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége.

La garnison de la ville en étoit sortie le matin pour se retirer dans la citadelle : on avoit laissé quatre bataillons dans le poste fortifié de la Chartreuse. Ce jour-là même, le chapitre et le magistrat remirent une des portes aux alliés, qui, le lendemain, prirent possession de toute la ville (3),

(1) Sutendale ou Soutendale, près de Genck.

(2) Y compris ceux qu'on mit dans la Chartreuse.

(3) On en laissa l'administration au chapitre, aux nobles ; au magistrat, sauf le recours à l'Empire dans les affaires douteuses, les contributions devoient être réglées par les États-généraux des Provinces-Unies.

1702. où ils mirent trois escadrons de cavalerie et trois bataillons d'infanterie angloise, sous les ordres du lord Cuts. Les clefs furent présentées avec la plus grande soumission au comte de Marlborough, qui ne regarda pas cette cérémonie comme le plus beau de ses triomphes ; car il avoit conquis sans obstacles, et la prise seule de la citadelle pouvoit être un exploit digne de lui.

La ville se rend.

La tranchée s'ouvre devant la citadelle.

La tranchée fut ouverte le 18 au soir, sur la droite, par quatre bataillons anglois, sous le commandement du lieutenant général Sommerfelt ; et sur la gauche, par un pareil nombre de Hollandois, sous les ordres du lieutenant général Fagel. Le même soir, on attaqua un retranchement, et il y eut un feu très-vif de part et d'autre ; mais à la fin les François furent délogés : revenus à la charge pour reprendre ce poste, ils furent repoussés avec une perte considérable.

Le 20, au lever du soleil, les batteries des assiégeans se trouvèrent complétement dressées : elles consistoient en quarante-quatre canons et douze mortiers, qui jouèrent aussitôt.

Le lendemain les assiégeans canonnèrent la citadelle plus vivement encore que la veille, et en démontèrent toutes les batteries, à l'exception de deux canons et de deux mortiers.

Le même soir ils jetèrent dans la place quelques

bombes qui mirent le feu à un magasin où se trouvoient six mille grenades chargées et une grande quantité de poudre, dont l'explosion fut terrible. L'attaque fut continuée pendant la nuit avec beaucoup de succès. Les François parurent vouloir la repousser ; mais ils furent accueillis par un feu si vif, qu'ils se retirèrent. Les assiégeans augmentèrent leurs batteries, et firent sauter deux autres magasins le 22. Le soir du même jour, leurs petits mortiers à grenades, de l'invention de M. de Cohorn, se trouvant prêts, on les fit jouer avec tant d'ordre et de célérité, que le succès en fut également horrible et nouveau. Ce savant destructeur vit que les batteries avoient fait une brèche considérable ; il résolut, avec l'agrément du comte, d'attaquer le lendemain. Ici la chose est racontée si diversement, que je ne garantis l'entière exactitude d'aucun récit. 1702.

Le 23 (1), vers quatre heures après midi, mille grenadiers anglois et prussiens forcèrent le chemin couvert, et descendirent dans le fossé, qui étoit

(1) M. de Quincy dit que les alliés furent repoussés deux fois du chemin couvert le 23, et qu'ils y perdirent entre autres M. de Blékenbourg, fils de M. Dodick, qui fut tué auprès de M. d'Overkerque et du frère de mylord Raby. Suivant le continuateur de Thoyras, la place ne fut prise que le 25 : on lit le 23 dans l'Histoire de M. de Quincy; mais il répète deux fois

1702. peu profond ; montant ensuite à la brèche de la droite, ils furent repoussés, dit-on, jusque sur le glacis, et relevés par d'autres en pareil nombre, soutenus de dix bataillons. Toutes ces troupes montèrent à la brèche, d'où les assiégés battirent la chamade ; ce qui arrêta les François descendus dans le fossé pour prendre l'ennemi en flanc. De part et d'autre on resta quelque temps dans l'inaction, et il fut convenu de ne point tirer : mais les assiégeans manquèrent à leur parole (1), et achevèrent de forcer la brèche, où M. de Violaine et M. de Charost colonel furent faits prisonniers. Marlborough renvoya ce dernier sur sa parole,

le 23, et met le 21 pour un autre chiffre, qui doit être le 24. En rectifiant cette double erreur typographique, les travaux du siége iroient jusqu'au 25 : cependant la date de la lettre par laquelle Marlborough informe les États-généraux de la prise, est du 23 ; ce qui s'accorde avec le président Hénault et M. de Saint-Hilaire.

(1) Lediard, panégyriste des alliés, raconte la chose autrement. Une action si glorieuse, dit-il en substance, se termina par une bévue qui devint funeste à quelques-uns des vainqueurs. Quoique ceux-ci fussent maîtres de la place, plusieurs d'entre eux continuèrent de tirailler ; ce qui fit croire à ceux qui servoient les batteries, que les assiégés avoient repris les armes et s'étoient ralliés de l'autre côté de la citadelle : en conséquence, les canonniers lâchèrent au hasard plusieurs volées, qui, tombant sur les vainqueurs comme sur les vaincus, firent beaucoup de dégât avant qu'on se fût aperçu de la méprise.

avec une lettre très-obligeante pour le duc de Charost son père. 1702.

M. de Saint-Hilaire, *tome II, p. 277*, réduit *la gloire* de cette conquête à bien peu de chose. « Le 23, dit-il, les ennemis se trouvèrent en état » d'attaquer la contrescarpe. Par une négligence » qu'on ne peut excuser, on ne les attendoit pas ce » jour-là : aussi trouvèrent-ils si peu de résistance, » que rencontrant une brèche praticable au corps » de la citadelle, et point de défenseurs, ils y mon- » tèrent et entrèrent dans la place. Le gouverneur » Violaine accourut; il y eut une espèce de com- » bat qui ne dura guère. C'étoit un vieux officier » et brave soldat, qui fit la faute de ne point » vouloir fatiguer sa garnison en la tenant sous » les armes (1). » Mais à la guerre on doit profiter des fautes de son ennemi, et c'est toujours une sorte de gloire que de ne pas laisser échapper une occasion favorable.

Quoi qu'il en soit de ce récit, M. de Violaine, sommé quelques jours auparavant de se rendre,

(1) Berwick dit que M. de Violaine n'avoit fait aucune disposition, et qu'il ne parut à la tête des troupes que lorsque les ennemis étoient déjà maîtres de la place. « Dès que nous » apprîmes cette triste nouvelle, ajoute-t-il, nous rentrâmes » dans nos lignes à Jandrin, mettant notre droite près de Boneff, » sur la Méhaigne, et notre gauche au ruisseau de Josse. »

1702. avoit répondu au comte de Marlborough que dans six semaines il seroit temps d'en venir à un pourparler : langage digne sans doute de l'honneur françois ; mais il falloit être en état de le justifier par l'événement, par ce juge suprême, qui, presque toujours, absout et condamne sans appel. Ce qui avoit commencé par paroître noble et magnanime, finit par paroître vain et ridicule ; car la hauteur de la réponse fut presque aussitôt démentie par l'humilité des supplications. C'étoit M. de Violaine qui, craignant les suites de l'assaut, avoit fait battre la chamade. Les alliés, victorieux, et déjà maîtres de la place, auroient passé toute la garnison au fil de l'épée, si elle n'eût mis bas les armes en demandant quartier; ce qu'elle obtint, et ce qu'on ne pouvoit lui refuser, s'il étoit vrai qu'on fût convenu d'une sorte d'armistice.

Le prince héréditaire de Hesse-Cassel donna des preuves d'une grande valeur. Il servit comme volontaire à la tête des grenadiers, monta le premier à la brèche, et arracha l'étendard des mains de l'officier françois. Le courage des troupes fut récompensé par un butin considérable; car elles trouvèrent dans la caisse militaire seule 300,000 florins en espèces, et pour 1,200,000 florins de billets payables par de riches négocians de Liége, en outre une vaisselle plate appartenant au

gouverneur: Un sac contenant 100 louis d'or tomba entre les mains d'un grenadier, qui s'en réjouit comme d'une grande fortune. Il y avoit dans la place trente-six pièces de canon, et une grande quantité d'armes et de munitions de toute espèce. 1702.

Les Anglois perdirent un lieutenant-colonel, un major, trois capitaines et six sous-officiers tués; il y eut vingt-quatre officiers blessés, cent quarante-trois fusiliers tués, et trois cent soixante blessés. La perte des assiégés fut beaucoup plus considérable: ce qui resta des huit bataillons (1) chargés de la défense, se rendit à discrétion.

Cette conquête, le fruit d'un combat d'environ trois quarts d'heure, devint complète par la reddition de la Chartreuse, où commandoit M. Milon. Une partie de ce poste fortifié se trouvant incendiée, et le jeu des batteries ayant ouvert une large brèche, la garnison demanda aussitôt à capituler: on donna des otages de part et d'autre, et il fut convenu qu'une des portes seroit livrée le lendemain La Chartreuse se rend. 29 Octobre.

(1) Il n'y avoit que trois bataillons françois; les cinq autres appartenoient à l'électeur de Cologne. On dit que deux régimens suisses, en mettant bas les armes, déclarèrent qu'ils servoient contre leur gré, et que leur nation ne prenoit aucune part à cette guerre; mais qui vend son sang n'est plus neutre. Il y eut cent trente officiers et deux mille soldats prisonniers.

1702. matin aux confédérés, et que la garnison sortiroit le 31 au soir avec armes et bagages, drapeaux déployés et tambour battant, avec deux petites pièces de canon, pour être conduite par Tongres à Anvers.

Le comte de Marlborough avoit fait part aux États-généraux de la prise de la citadelle, dès le jour même 23 octobre; ils répondirent dès le 26 à la lettre du vainqueur, par des témoignages d'admiration et de reconnoissance.

Marlborough loué par le comte d'Athlone.

L'hommage de leurs hautes-puissances ne fut pas le plus flatteur que Marlborough reçut dans cette occasion. Il fut loué d'une manière digne de lui par le comte d'Athlone, son rival, qui ne rougit point de s'exprimer en ces termes : « Le succès » de la campagne est entièrement dû à ce chef » incomparable, puisque moi, commandant en » second, j'ai été, dans toutes les circonstances, » d'un avis contraire à celui que le général pro- » posoit. ». Aucun panégyrique ne vaut un tel aveu. Les faits viennent à l'appui d'un suffrage si honorable. Lorsque le comte se mit à la tête de l'armée, il la trouva fuyant devant les François, et ne se croyant guère en sûreté sous le canon d'une forteresse considérable; mais à peine eut-il paru, que, bannissant la terreur de son camp, il la renvoya chez son ennemi, dont le soin unique fut dès-lors

1702.

d'éviter le combat. Trois mois lui suffirent pour délivrer la Hollande de ses frayeurs, et pour égaler par ses rapides succès ceux de la campagne la plus longue et la plus glorieuse (1).

3 Novembre. Marlborough retournant en Hollande est pris sur la Meuse par un parti françois.

Peu s'en fallut qu'un accident funeste ne ravît les avantages d'un si beau début, en arrêtant tout-à-coup le chef de la grande alliance dans la carrière qu'il avoit si bien commencée. Le jour de la séparation de l'armée, le comte de Marlborough se rendit à Maestricht, d'où il s'embarqua sur la Meuse pour la Hollande, escorté dans son bateau d'un détachement de vingt-cinq soldats commandés par un lieutenant; il arriva le lendemain à Ruremonde, où il fut rejoint par M. de Cohorn. Tous deux, après avoir dîné chez le prince de Holstein-Beck, gouverneur de la place, continuèrent leur route dans le bateau qui portoit M. de Cohorn, et qui précédoit celui du comte : on y avoit placé une compagnie de soixante hommes; cinquante autres à cheval suivoient le bord de la rivière. Arrivés le soir à Venloo, ils furent relevés par un nombre égal de cavaliers de la garnison; ceux-ci s'égarèrent dans les ténèbres, et le grand bateau de M. de Cohorn devança de beaucoup celui

4 Novembre.

(1) *Voyez* à la fin de l'ouvrage, la médaille n.° 1, qui fut frappée pour perpétuer le souvenir des événemens de la campagne.

1702. du général en chef, qui se trouva donc sans autre garde que les vingt-cinq hommes placés dans sa propre barque.

Les François n'occupoient plus dans la Gueldre que la capitale de son nom. Il en étoit sorti cette nuit-là même une patrouille de trente-cinq hommes, qui cherchoient aventure sur les rives de la Meuse, à trois lieues au-dessous de Venloo; il étoit près de minuit, et dans ce moment la barque du comte vint à passer. Les rôdeurs en saisirent la corde et la tirèrent à eux, sans que l'équipage, qui étoit endormi, s'aperçût de ce mouvement; ils firent aussitôt une décharge de leur mousqueterie, et lancèrent un grand nombre de grenades qui blessèrent quelques soldats de l'escorte. Dans le même instant, ces intrépides aventuriers se précipitèrent dans le bateau, et saisirent tous ceux qui s'y trouvoient, sans éprouver de leur part la plus légère résistance.

Ainsi une poignée d'hommes avoit fait prisonnier le héros qui avoit frappé de terreur toute l'armée françoise. Il avoit avec lui le général hollandois Obdam et M. Geldermassen, l'un des députés des États : tous deux furent reconnus, et cependant relâchés, parce qu'ils étoient munis de passe-ports; les généraux s'en donnoient mutuellement, et s'honoroient ainsi par des égards réciproques.

1702.

Il échappe par supercherie en présentant le passe-port de son frère.

Malheureusement le comte de Marlborough n'avoit point de passe-port ; mais il fit usage de celui que son frère avoit obtenu, lorsque le mauvais état de sa santé l'eut contraint de quitter l'armée. Cette pièce se trouvoit par hasard entre les mains de son secrétaire, qui l'accompagnoit : à la vérité, le délai en étoit expiré ; mais l'assurance avec laquelle le comte la présenta, l'obscurité de la nuit, et le désordre du moment, empêchèrent que la supercherie ne fût remarquée. Les avides partisans se bornèrent à fouiller les malles, à prendre le bagage (1), et à enlever tout ce qu'il y avoit de précieux, tant en argenterie qu'en autres effets : le principal trésor fut sauvé. Les pillards joignirent à leur butin les présens qu'ils reçurent ; car on croyoit ne pouvoir pas trop payer la grâce qu'ils accordoient, sans le savoir, à leur propre vainqueur. C'est le cas de dire, ou jamais : A quoi tient la destinée des empires !

La fausse nouvelle de sa captivité répand l'alarme à Venloo et en Hollande.

Le gouverneur de Venloo, mal informé de l'accident du comte, crut qu'il avoit été emmené prisonnier à Gueldre avec ses compagnons de voyage : il se mit aussitôt en marche avec toute sa garnison pour investir cette place. La même

(1) Dumont dit qu'ils firent l'escorte de vingt-cinq hommes prisonnière ; ce qui est très-vraisemblable.

1702. fausse nouvelle arriva bientôt à la Haye, et jeta leurs hautes-puissances dans la plus grande consternation. Les États assemblés résolurent d'envoyer à toutes leurs troupes l'ordre de se mettre en marche sans délai, disposés à prendre les mesures les plus énergiques pour contraindre la garnison de Gueldre à relâcher à l'instant les prétendus prisonniers.

Mais avant que les ordres pussent être expédiés, on vit le comte de Marlborough arriver à la Haye. Les États-généraux, et tous les habitans, qui le révéroient comme leur ange tutélaire, l'accueillirent avec des transports qu'il seroit difficile d'exprimer : à l'intérêt inspiré par la présence d'un libérateur, se réunissoit le souvenir du danger qu'il avoit couru. Entouré, serré, embrassé, il ne pouvoit se dérober aux adorations de la multitude : au milieu des acclamations publiques, et d'une affluence jusque-là sans exemple, il parvint avec peine à l'hôtel qui lui étoit destiné. Jamais les triomphateurs de l'ancienne Rome ne jouirent d'un plus beau jour.

On lui rend de grands honneurs à la Haye.

Le grand pensionnaire Heinsius vint le complimenter, au nom des États, sur son heureuse évasion, et lui dit : « Votre captivité étoit sur le » point d'asservir ces provinces, et de rendre à » la France le pouvoir d'étendre son irrésistible

1702.

» domination sur toute l'Europe : c'en étoit fait, » si elle eût retenu dans ses fers l'homme que nous » révérons comme l'instrument dont se sert la Pro- » vidence pour assurer la liberté de la plus grande » partie du monde chrétien. » C'est ainsi que parloit à Marlborough l'homme illustre qui, à l'aide du greffier Fagel, gouvernoit les Provinces-Unies, dit Voltaire, avec autant de lumières que les Barnewelt et les de With, mais avec plus de bonheur.

Le général répondit modestement qu'il se feroit toujours gloire d'être utile à la cause commune, et en particulier à leurs hautes-puissances. « Mais, ajouta-t-il, le compliment flatteur que » je viens d'entendre est dû plutôt à mon auguste » souveraine, qui seule doit être regardée comme » le véritable instrument de la protection divine ; » quant à moi, je me trouve suffisamment honoré » d'exécuter les ordres de sa Majesté. »

Précis de ce qui se passoit ailleurs dans la guerre de la succession.

Tandis que Marlborough se rendoit maître des places situées sur la Meuse, la ville d'Ulm (1)

(1) Quarante officiers, dont les plus jeunes étoient déguisés en femmes, les autres en paysans, entrèrent d'assez bon matin, le 8 septembre, dans la ville, par la porte aux Oies, ayant chacun sur leur tête un panier de fruits ou de légumes, et dans leurs poches des pistolets et des poignards : arrivés près de la porte, ils avoient désarmé les sentinelles et les avoient enfermées dans le corps-de-garde ; en même temps six cents dragons et deux régimens de cavalerie, qui avoient en croupe deux

1702. tomboit au pouvoir de l'électeur de Bavière, qui s'étoit déclaré ouvertement pour la France. Ce prince cherchoit à obtenir par des menaces la neutralité des cercles de Souabe et de Franconie, lorsque l'Empire lui déclara la guerre, ainsi qu'à ses hauts alliés : mais un simple décret ne pouvoit être qu'un bien foible rempart contre des troupes agissantes; et pendant qu'on délibéroit à Ratisbonne, l'électeur marchoit vers ceux qui venoient de jurer sa perte. Cependant, pour frapper de grands coups, il falloit qu'il attendît la jonction des troupes françoises, séparées des siennes par la Forêt Noire. Ce que le circonspect Catinat n'avoit pas osé tenter, l'audacieux Villars l'entreprit, et la
14 Octobre. bataille de Friedlingue prépara le succès. Tout fut étrange dans cette affaire : les vainqueurs fuyoient se croyant vaincus, et il fut nécessaire de les rallier; les vaincus se croyoient vainqueurs; et le prince de Bade faisoit chanter le *Te Deum* à Vienne pour sa prétendue victoire, qui consista

cents grenadiers et autant de fusiliers, parurent l'épée à la main, et se saisirent des remparts, de l'arsenal et de cinq bastions. D'abord la garnison, les bourgeois, les femmes même, parurent vouloir chasser les nouveau-venus; mais une lettre de l'électeur, remplie de témoignages de bienveillance, apaisa tous les esprits. Les magistrats firent semblant de trouver bonnes les raisons de ce prince, parce qu'elles étoient appuyées de la force.

dans la perte de son champ de bataille, de son artillerie, de trois mille hommes (1) et du fort de Friedlingue. Ce n'est pas là tout ce qu'il y eut de singulier dans cette occasion : les soldats de Villars le proclamèrent maréchal de France, comme les prétoriens ou les légions romaines créoient et saluoient leurs empereurs ; mais ce qu'il y eut de grand, c'est que Louis XIV sanctionna le vœu et la nomination de son armée. 1702.

Pendant ce temps-là, le prince Eugène conservoit sa supériorité en Italie. Le maréchal de Villeroi avoit eu la présomption de prendre le commandement pour réparer ce qu'il appeloit les fautes de Catinat ; comme si, pour être le favori de la victoire, il suffisoit d'être le favori d'un grand roi ; comme si un courtisan aimable et magnifique valoit mieux à la guerre que le vainqueur de Stafarde et de la Marsaille. Mais humilié par son échec à Chiari, surpris dans Crémone, emmené prisonnier, il disparut comme un météore nocturne qui a brillé quelques instans d'un vain éclat.

Le duc de Vendôme (Louis-Joseph), son successeur dans le commandement, étoit arrière-petit-fils de Henri IV, dont il eut la valeur et la bonté.

---

(1) Villars dit quatre mille tués et autant de prisonniers. *Lisez* Vie du maréchal, *tome I.er*, *pag. 102 et suiv.* Le récit prouve que Villars savoit aussi bien dire que bien faire.

1702. Son excessive indulgence affoiblit la discipline militaire ; mais, chéri du soldat comme un autre Germanicus, il remplaçoit en quelque sorte ce nerf de la guerre par l'amour qu'on avoit pour sa personne. Jamais il n'étoit plus sûr d'être obéi que quand il falloit le suivre au milieu des dangers : trop souvent plongé dans la mollesse, il devenoit un autre homme dans un jour de combat ; alors une activité pleine d'énergie faisoit oublier son indolence ordinaire ; le péril ne frappoit son esprit que pour en faire jaillir des lumières supérieures. Malgré tous ses défauts, ce prince intéressant fut un grand capitaine ; mais Eugène en personne avoit presque toujours l'avantage.

15 Août. Après une multitude d'artifices, de marches, d'actions inutiles et sanglantes, se livra la bataille mémorable de Luzzara, où Philippe V étoit en personne, et qui, comme tant d'autres, fournit aux deux partis un texte obscur, commenté par des réjouissances. L'unique gloire dont l'un et l'autre puissent se flatter à juste titre, c'est de n'avoir pas été vaincus ; chacun resta sur son champ de bataille : mais les François prirent Luzzara et Guastalla, ce que vouloit Vendôme ; et c'est par les suites qu'on doit juger d'une victoire (1).

(1) Les alliés n'en crurent pas moins qu'Eugène avoit été le vainqueur ; et le lord-d'Albemarle s'exprime à ce sujet, dans une

Quoi

1702.

Quoi qu'il en soit, le prince Eugène, négligé par la cour de Vienne, et disputant le terrain avec des forces très-inférieures, se montroit l'un des plus fermes appuis de la grande alliance, et le digne émule du comte de Marlborough. Nous les verrons se réunir sur le même théâtre, et mettre, pour ainsi dire, en commun leurs travaux et leur gloire.

Tel étoit l'état des affaires en Italie, lorsque Marlborough alla recueillir à la Haye le tribut de reconnoissance qui lui étoit dû; mais en recevant des hommages, il travailloit sans cesse à en mériter de nouveaux. Après avoir terminé ses négociations, et concerté, avec les députés des États-généraux, le plan de la campagne suivante, il partit pour Londres, où il arriva le 28 novembre.

Marlborough part pour Londres; il y arrive le 28 novembre (n. s.).

Depuis plus d'un mois l'Angleterre retentissoit des louanges de ce héros : la reine, les deux chambres, et les citoyens de toutes les classes, s'empressoient à l'envi de célébrer ses triomphes. Le nouveau parlement s'étoit assemblé le 30 octobre; et, trois jours après, la chambre des pairs

Honneurs qu'on lui avoit déférés, même avant son arrivée.

lettre du 5 septembre, en ces termes : « Voilà notre brave prince » Eugène qui a fait des merveilles. J'ai le cœur dévoré de chagrin » de ce qu'ici nous profitons si peu de notre avantage ; il y a » huit ou dix jours que nous ne devions pas laisser échapper » l'ennemi, et nous aurons long-temps cette négligence à nous » reprocher. » Ici le lord veut parler du jour où les alliés et les François se canonnèrent sans en venir aux mains.

1702. félicita la reine de l'heureux succès dont il avoit plu à Dieu de couronner ses armes et celles de ses alliés, sous le commandement du comte de Marlborough. L'adresse des communes contenoit cette phrase remarquable : « Ce malheur (c'est-à-dire, le » revers essuyé devant Cadix) (1) ne peut pas nous » faire oublier que la protection et la sécurité dont » jouit notre commerce, le vigoureux concours » des alliés de votre Majesté, et les progrès éton- » nans de vos armes sous la conduite du comte » de Marlborough, ont rehaussé avec éclat l'an- » cien honneur britannique. »

Le 4 novembre *(v. st.)*, M. Hedges, secrétaire d'état, notifia à la chambre des communes « que » la reine avoit fixé au jeudi 12 du même mois, » de solennelles actions de grâces pour les succès » des armes des alliés, et particulièrement pour » ceux de ses troupes sous la conduite du comte de » Marlborough, &c. et que ce jour-là elle se ren- » droit à l'église de Saint-Paul. » Les communes arrêtèrent qu'elles y accompagneroient la reine. En effet, au jour indiqué, sa Majesté, sous l'honorable escorte des deux chambres du parlement,

(1) Les Anglois se vengèrent d'avoir échoué dans leur entreprise sur Cadix, par la défaite entière de la flotte françoise aux ordres du comte de Château-Renaud, dans le port de Vigo.

se rendit en grande pompe à l'église de Saint-Paul; les habitans de Londres et de Westminster donnèrent, dans cette occasion, des témoignages de joie proportionnés à la grandeur des événemens qu'ils célébroient. 1702.

Il y eut une illumination pyramidale à Ludgate; et sur un des côtés de la porte on lisoit une inscription latine (1) à la gloire des vainqueurs du *tyran françois :* c'étoit toujours le style des alliés lorsqu'ils parloient de Louis XIV.

On s'étonne de trouver ici à côté de Marlborough, et, pour ainsi dire, sur le même char de triomphe, deux hommes dont la reine et le parlement avoient censuré la conduite. Le duc d'Ormond et le chevalier Rook devoient tâcher de surprendre Cadix, et de mettre dans leurs intérêts

(1) ANNA
BRITANNIÆ MAGNÆ REGINA,
ET CONJUX VERÈ ILLUSTRIS,
GEORGIUS
DANIÆ PRINCEPS;
NECNON INCLYTI HEROES,
TYRANNI GALLICI DEBELLATORES,
JACOBUS DUX ORMOND,
JOANNES COMES MARLBOROUGH,
GEORGIUS ROOK MILES;
CLASSIS TRIUMPHANTIS PRÆFECTUS,
VIVANT ET FLOREANT.

1702. les habitans, dont la plupart étoient bien disposés en faveur de la maison d'Autriche : mais au lieu de ménager ceux-ci, ils les révoltèrent par le pillage des églises et par les désordres qu'ils commirent au port Sainte-Marie. De là vint qu'ils eurent pour ennemis ceux qu'ils auroient eus pour alliés, et que l'expédition échoua. Sans doute que la victoire navale de Vigo et l'immense butin des galions avoient fait oublier cet échec. Le duc d'Ormond et le chevalier Rook obtinrent l'avantage de partager avec un héros les honneurs d'une inscription triomphale.

A peine Marlborough étoit-il arrivé à Londres, que les communes lui envoyèrent des députés : sir Édouard Seymour, contrôleur de la maison de la reine, instruisit la chambre, le 30 novembre *(n. st.)*, que le comité de députation s'étoit rendu auprès du comte pour le remercier (1), et qu'il avoit répondu à-peu-près en ces termes : « Le » succès de nos armes est dû principalement à la » sagesse des mesures qu'a prises sa Majesté, à la » bravoure de ses troupes, et aux faveurs du ciel, » qui protége la justice de notre cause. Je me

(1) Il avoit été résolu, à la pluralité des voix, de le remercier d'avoir réparé l'honneur de la nation angloise ; ce qui fut regardé comme injurieux à la mémoire du roi Guillaume.

» félicite néanmoins de ce que mes services sont » agréables à la chambre ; et la manière obligeante » dont elle daigne me témoigner sa satisfaction, » ajoute infiniment à la mienne. » 1702.

La reine ne voulut pas borner sa reconnoissance à des complimens et à des inscriptions ; elle déclara, le 2 décembre, à son conseil, que pour récompenser le comte, elle avoit résolu de le créer duc. En effet, elle lui conféra le titre de marquis de Blandford et de duc de Marlborough. Le message adressé aux communes, en faveur du nouveau duc, étoit ainsi conçu :

Il est créé duc.

ANNA REGINA.

« Le comte de Marlborough a rendu de si » éminens services, tant à la tête de l'armée que » dans le conseil, en établissant la meilleure intel-» ligence entre sa Majesté et les États-généraux, » qu'elle a jugé à propos d'accorder le titre de » duc de ce royaume à lui et à ses héritiers mâles ; » et pour mettre le nouveau duc en état de sou-» tenir la dignité de son rang, d'y ajouter une » pension annuelle de 5000 liv. sterling sur les » revenus de la poste aux lettres, pour en jouir » durant la vie de sa Majesté, qui regrette de ne » pouvoir rendre la pension aussi durable que le » titre : mais elle espère que vous aviserez aux

Message de la reine à ce sujet.

1702. » moyens de réaliser ce témoignage de la recon-
» noissance nationale. »

Ce message causa de vifs débats dans la chambre : persuadée que les honneurs étoient la monnoie la plus digne de l'honneur, elle applaudissoit à la promotion du duc ; mais, économe du trésor public, elle sembloit désapprouver une récompense onéreuse à l'État. A peine Marlborough en eut-il été informé, qu'il prit le parti de refuser ouvertement le don qu'il craignoit de ne pouvoir plus obtenir : il supplia même la reine de retirer son message ; ce qu'elle fit aussitôt. « On voulut, » dit le continuateur de Thoyras, s'épargner par » un désistement la honte et le chagrin d'un refus : » on n'y réussit pas. La chambre résolut de décla- » rer son sentiment sur la proposition qui lui avoit » été faite, pour mettre la reine en garde contre » sa trop grande bonté pour ses favoris. »

16 Décembre. La chambre se forma en grand comité ; il fut résolu de présenter une adresse à la reine pour lui exposer les raisons qui empêchoient les communes de se conformer à son premier message. Voici la substance de cette pièce, si honorable pour celui qui en est l'objet.

TRÈS-GRACIEUSE SOUVERAINE, 1702.

« Nous, les très-obéissans et loyaux sujets de votre » Majesté, les communes en parlement, la félicitons du prix qu'il lui a plu d'attacher aux éclatans » services rendus par le duç de Marlborough. Il » nous a été utile autant par sa sagesse que par sa » valeur; c'est à ses négociations et à ses conseils » que nous sommes redevables de l'entière con- » fiance et de la parfaite harmonie qui règne entre » les États-généraux et la nation britannique; » heureux de l'avoir ainsi vengée de l'injuste re- » proche qu'on lui fait de mettre peu d'égards et » de bonne foi dans ses alliances ! Combien donc » n'a-t-il pas été pénible pour nous de ne pouvoir » acquiescer aux desirs de votre Majesté, et de » nous voir contraints de lui exposer nos motifs! » Ce sont sur-tout les libéralités exorbitantes » du dernier règne qui nous défendent ce que » notre cœur voudroit nous prescrire : en adop- » tant la mesure que votre Majesté nous indique, » nous craindrions d'ouvrir la voie à des aliéna- » tions funestes, auxquelles votre économie même » a mis un frein si desirable. Si nous sommes » affligés d'une part, nous sommes de l'autre » très-satisfaits de l'élévation du duc de Marlbo- » rough à un rang où l'appeloient tous nos vœux:

Adresse des communes au sujet du message.

M 4

1702. » ce qui nous comble de joie, c'est de voir que » les talens supérieurs, joints aux plus importans » services, sont les moyens d'obtenir la faveur et » la confiance de votre Majesté, présage certain » du bonheur de son peuple. »

La reine répondit « qu'elle se félicitoit de ce » que la nomination du duc avoit obtenu le suf- » frage de ses fidèles communes, et qu'elle met- » troit toujours son premier soin à choisir des » hommes capables de bien servir leur patrie et » de mériter l'estime de la nation (1). »

Le duc de Marlborough nommé commissaire pour l'union de l'Écosse.

Marlborough fut nommé, vers le même temps, l'un des commissaires pour traiter de l'union de l'Écosse. Ainsi de nouveaux témoignages de confiance se réunirent aux distinctions qu'il avoit reçues à son retour; et comme si la dignité ducale, les remercîmens des deux chambres, les acclamations du peuple, ne suffisoient pas à sa

(1) « Quelque amer que fût le calice, dit le continuateur » de Thoyras, il fallut le boire sans se plaindre, et dissimuler » son mécontentement. Au fond, les communes n'avoient » pas tort; la récompense étoit excessive et prématurée : » 60,000 florins, c'est-à-dire, 40,000 écus monnoie de » France, ne devoient pas se donner si aisément. Ce général » n'avoit encore fait qu'une campagne, dont les succès après » tout n'avoient paru si considérables, que parce que, dans la » guerre précédente, on avoit été peu accoutumé à en avoir. »

gloire, il avoit eu à recueillir un autre tribut non moins flatteur de la reconnoissance publique : on l'appliquoit à tout, parce qu'on le croyoit propre à tout. Le premier des honneurs, c'est d'être jugé digne de tous les emplois. 1702.

Tandis que les communes votoient des subsides pour la guerre, le duc représenta à la reine que le roi de France augmentant ses troupes, il étoit nécessaire d'augmenter celles des alliés. Les États-généraux, venant à l'appui de cette représentation, sollicitèrent auprès de sa Majesté un supplément de dix mille hommes, ainsi qu'il avoit été convenu entre eux et Marlborough; mais déjà les subsides avoient été accordés, sans qu'il eût été fait mention d'une augmentation de forces. Anne ne se détermina qu'avec peine à la demander à son parlement; les communes y consentirent, mais à condition que les Hollandois renonceroient à tout commerce avec les ennemis. Quelqu'humiliante que dût paroître cette réserve, elle étoit d'autant plus juste, que les François n'auroient pas pu fournir à l'entretien de leur armée d'Italie pendant la campagne précédente, sans le secours de ce commerce impolitique. Quelques membres opinèrent, dans cette occasion, en termes peu mesurés : ils étoient fondés sans doute à se plaindre d'une conduite qui sacrifioit l'intérêt de la coalition à 1703.

Subsides accordés sur les représentations des Hollandois pour un supplém.t de dix mille hommes, sous une condition humiliante.

1703. un intérêt mercantile ; mais on a dit avec justesse que quelquefois on avoit tort à force d'avoir raison. Les États-généraux acceptèrent enfin la condition qui leur étoit imposée; elle fut remplie suivant la coutume; et l'on continua de faire comme par le passé : tant est grande la force de l'habitude, de celle sur-tout à laquelle la soif de l'or a donné naissance !

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici la réponse que fit un négociant hollandois au prince Maurice, qui lui représentoit un jour combien il étoit abusif de vendre des provisions aux ennemis pendant les plus vives campagnes. *Monseigneur*, dit le Batave, *si l'on pouvoit, par mer, faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hasarderois d'y aller brûler mes voiles.*

Les communes avoient stipulé expressément que les troupes surnuméraires ne seroient à la charge de l'Angleterre qu'à compter du jour où les Hollandois *interromproient immédiatement toutes postes, lettres, billets de change, correspondance, commerce et trafic avec la France et l'Espagne.* La reine et l'empereur parlèrent à ce sujet avec une hauteur à laquelle les États-généraux opposèrent une grande modération, et des promesses qui n'aboutirent qu'à gêner le commerce sans l'empêcher. Le Danemarck, après s'être fait prier, accorda

six mille hommes, sans compter ceux qui servoient déjà. L'électeur de Brandebourg et le landgrave de Hesse-Cassel complétèrent les dix mille hommes. 1703.

Le duc perd son fils unique. Ses regrets.

Pendant que le duc de Marlborough se livroit sans relâche aux préparatifs nécessaires à l'ouverture de la campagne, il éprouva un malheur que le temps, qui console de tout, ne put jamais lui faire oublier : il perdit le marquis de Blandford, son fils unique, qui mourut de la petite vérole dans la dix-huitième année de son âge. Le bon naturel et les talens précoces de ce jeune homme, qui étudioit dans l'université de Cambridge, avoient fait concevoir de lui les plus flatteuses espérances ; et tout annonçoit qu'il pourroit un jour porter le nom de Marlborough, sans en être accablé. Le père fut frappé dans la partie la plus sensible de lui-même, par la perte de cet enfant chéri, qui promettoit d'être le soutien et la consolation de sa vieillesse. Trop souvent la passion pour la gloire, ou plutôt pour la célébrité, remplit l'ame toute entière sans y laisser la moindre place pour les sentimens de la nature : mais il faut être homme avant tout, pour avoir le droit de se placer au rang des grands hommes. Marlborough n'eut point cet horrible héroïsme qui consiste à n'avoir que des entrailles d'airain ; il se montra un père tendre ; et le duc versant des larmes sur la tombe de son fils,

1703. me fait oublier Churchill, favori du roi Jacques, à la tête des légions du prince d'Orange. Jamais les héros n'intéressent plus que dans les momens où leur cœur les rapproche de l'humanité. Alexandre pleurant Éphestion, et devenu l'ami de la famille de Darius, fait paroître bien plus magnanime le vainqueur d'Issus et d'Arbelle : heureux si la colère et l'orgueil n'eussent pas souillé sa gloire !

Le duc de Marlborough étoit sur le point de partir pour la Hollande, lorsqu'il apprit la mort de son fils. Pour donner, dans les premiers momens, un libre cours à sa douleur, il fut contraint de suspendre son départ de quelques jours. Après avoir payé à la nature cet honorable tribut, il se mit en marche, et arriva à la Haye le 17 mars. Les États, les généraux, les ministres étrangers et les habitans l'accueillirent avec la distinction accoutumée. Dix jours après il partit pour aller passer en revue toutes les troupes angloises dans leurs garnisons respectives ; il donna ordre à celles qui étoient cantonnées près de Liége, de se tenir prêtes à entrer incessamment en campagne.

De retour à la Haye.

Rheinberg, bloqué par le comte de Lottum, général prussien, s'étoit rendu dès le 9 février ; et à ce blocus avoit succédé celui de la ville de Gueldre.

Le duc étoit de retour à la Haye le 2 avril ; et

après quelques conférences avec les députés des États, il repartit le 9 pour Nimègue, où il trouva le général Cohorn : on le vit ensuite à Venloo, Ruremonde, Maéstricht, Liége, &c. recevant par-tout les honneurs dus à sa personne et à son rang. 1703.

La campagne devoit s'ouvrir par le siége de Bonn, ville forte et très-ancienne dans le cercle du Bas-Rhin, appartenant à l'électeur de Cologne, qui l'avoit remise entre les mains des François. C'étoit autrefois une colonie romaine, connue sous le nom de *Colonia Julia Bonna.* On peut juger de l'importance de ce siége par les efforts que firent les alliés pour en assurer le succès.

Ouverture de la seconde campagne.

Le duc, quoique profondément affligé, ne perdoit pas de vue le grand objet de la campagne : il pressoit sans relâche ceux des princes qui avoient des troupes à la solde angloise, de les tenir en état d'agir au premier signal. Ses succès à cet égard ne répondirent pas toujours à ses soins ; les troupes de Zell furent du nombre de celles dont il eut à se plaindre. Mais son activité mit fin à toutes les lenteurs, et triompha de tous les obstacles.

Villeroi, pris à Crémone, devoit sa liberté aux instances d'un monarque qui l'aimoit tendrement. Le favori fit oublier à Louis XIV les échecs

1703. du général au moins malheureux : ce prince lui confia le commandement de ses troupes en Flandre, et lui donna pour second le maréchal de Boufflers. L'armée françoise se disposoit à ouvrir la campagne. Elle étoit composée, à cette époque, de soixante-trois bataillons et de cent un escadrons, y compris un camp volant de six bataillons et de onze escadrons, sous les ordres du prince Tserclaes de Tilly : le marquis de Bedmar commandoit en outre quarante bataillons (1) et vingt-sept escadrons, tant auprès d'Anvers que du côté de Gand, Bruges, Ostende et Damm. Le comte de la Mothe avoit un camp volant de cavalerie pour joindre la grande armée en cas de besoin, et pour observer les alliés du côté de la mer. Tant de forces étoient redoutables sans doute ; mais le duc de Marlborough veilloit pour la cause des alliés : préférant l'épée au bouclier, et le rôle de Marcellus à celui de Fabius, il se hâta d'agir offensivement, et de déconcerter par-là toutes les mesures des François.

Siége de Bonn.

Tous les préparatifs étant faits pour pousser vigoureusement le siége de Bonn, cette place, défendue par le brave marquis d'Alègre, fut

(1) On ne comprend pas dans ce nombre les garnisons des villes.

investie le 24 avril par la cavalerie prussienne et lunébourgeoise, sous les ordres du lieutenant général Bulau. M. Fagel arriva le lendemain avec une partie de l'infanterie; et Marlborough, qui étoit allé à Cologne, en ramena quelques troupes. Le camp s'étendoit depuis Rheinsdorf jusqu'à Kreutzberg. Quarante François placés dans Poppeldorf se retirèrent de ce poste, dont deux cents alliés prirent possession aussitôt. 1703.

M. de Cohorn, le Vauban hollandois, devoit avoir la direction du siége: il arriva le 26 avec les pontons et quantité de bâtimens chargés de munitions.

Le duc fit marquer les quartiers pour les troupes, et dressa le projet de trois attaques. La première, vers le fort (1) de l'autre côté du Rhin, fut commandée par le lieutenant général de Cohorn, ayant sous lui les majors-généraux Freisheim et Erberfeld (2), et M. de la Roque, ingénieur en chef. La seconde fut confiée au prince héréditaire de Hesse-Cassel, secondé du prince d'Anhalt-Zerbst, du major général Tettau, et de M. Hazard, ingénieur en chef. Le lieutenant général Fagel commandoit la troisième, ayant pour adjoints les

(1) Appelé quelquefois le fort de Bourgogne.

(2) Dumont écrit Elberfeld et Herberfeld.

1703. majors généraux Dedem et Saint-Paul, et pour ingénieur en chef le colonel Reinchard.

Les troupes du siége étoient composées de quarante bataillons et de soixante escadrons. Douze régimens prirent poste à portée de chacune des trois attaques. La grosse artillerie consistoit en cent quarante pièces de gros canon et cinquante gros mortiers. Le Journal historique de Louis XIV porte le nombre de ceux-ci jusqu'à quatre-vingt-dix, sans en compter cinq cents d'un moindre calibre et d'une invention nouvelle. On vouloit rendre les attaques si vives, qu'il ne fût pas possible aux assiégés de réparer leurs brèches, ni même de s'y présenter sans être écrasés par les boulets et par les bombes.

Le commandant de la place, voyant ce terrible appareil, écrivit au duc de Marlborough « que » l'année précédente il avoit été convenu entre » l'électeur Palatin et celui de Cologne, que les » villes de Dusseldorff et de Bonn seroient exemptes » de bombardement, afin d'en conserver les églises, » les palais et autres édifices publics ; qu'il avoit » ordre de notifier que, si la convention n'étoit » pas exécutée, l'électeur de Bavière useroit de » représailles sur la ville de Neubourg, qui appar- » tenoit à l'électeur Palatin. »

Le duc communiqua à ce prince la lettre qu'il avoit

avoit reçue, et répondit en peu de mots, « que » ce n'étoit ni son usage ni son plaisir de détruire » des villes ou des édifices publics, mais qu'il ne » falloit pas que la conduite des assiégés le forçât » de prendre ce parti extrême. » 1703.

La nuit du 3 au 4 mai, la tranchée s'ouvrit aux trois attaques : vers les onze heures du soir, on commença à tirer un boyau devant le fort de l'autre côté du Rhin ; à l'attaque du major général Dedem devant la ville, le travail fut poussé assez près du glacis, mais avec une perte considérable ; il en fut de même à celle que commandoit le prince de Hesse.

Le 4 au soir, on éleva trois batteries : l'une de six pièces sur le bord du Rhin, pour tâcher de rompre le pont volant des assiégés ; la seconde de trente, pour battre le fort en front ; et la troisième de douze, pour foudroyer le flanc droit. On dressa encore d'autres batteries pour douze mortiers et dix-huit pierriers.

Le 8, les assiégeans rompirent la chaîne par laquelle étoit assujetti le pont volant qui communiquoit du fort à la ville, et qui fut entraîné par le courant de l'eau. M. d'Alègre envoya aussitôt des hommes d'un courage à toute épreuve, avec des ancres et des câbles, pour le retenir et le ramener : le feu des alliés atteignit le pont ; et

1703. plusieurs des braves dont je viens de parler se jetèrent dans le Rhin; deux se noyèrent, et un troisième fut fait prisonnier en abordant le rivage : un bateau qui chavira fit encore périr quinze hommes, du nombre de ceux qui avoient été dépêchés pour secourir les autres et tirer le pont à bord (1).

Ce soir-là même il arriva un accident fâcheux dans le quartier du major général Dedem : il n'y eut, s'il faut en croire Lediard, que cent cinquante bombes et autant de grenades qui, en sautant, firent perdre la vie à un lieutenant et à cinq travailleurs seulement; mais les historiens françois prétendent que le feu prit à un magasin de trois cents bombes et de trois ou quatre mille grenades, qui tuèrent non-seulement ceux qui travailloient à les charger, mais encore quantité d'autres à peu de distance de l'explosion.

Dans les guerres de tous les siècles, telle a été la manie commune d'exagérer les pertes de son ennemi et de diminuer les siennes. On met de l'amour-propre jusque dans les effets du hasard, jusque dans les suites d'un accident, qui ne peut avoir ni la honte d'une défaite, ni l'honneur d'une victoire.

(1) Il fut brisé par l'artillerie des assiégeans.

1703.

Le lendemain on vit que la batterie dirigée contre le fort avoit fait une large brèche ; on savoit d'ailleurs que la garnison en étoit peu nombreuse : le général se décida donc à l'attaquer dès le soir même. Quatre cents grenadiers commandés pour cette entreprise, et soutenus par quatre bataillons, l'exécutèrent avec intrépidité. M. de Rabutin, qui commandoit dans le fort, fit mettre le feu aux baraques et aux maisons, pour faciliter sa retraite à la faveur de la fumée, et gagner la ville en bateaux : il laissa seulement trente hommes dans la redoute du fort. Suivant Lediard, la garnison fut poursuivie si vivement jusque dans le ravelin, qu'elle n'eut pas le temps d'effectuer son projet. Quelques prisonniers faits dans cette occasion, ajoute-t-il, rapportèrent qu'il restoit encore cinquante (1) hommes dans une des redoutes : elle fut emportée aussitôt qu'attaquée ; et ceux qui la défendoient furent tués ou pris. La rapidité de tous ces mouvemens ne laissa pas au commandant le temps de s'échapper, s'il faut en croire l'auteur anglois : il paroît cependant que M. de Rabutin étoit venu à bout de se sauver. Quoi qu'il en soit,

(1) Trente, selon M. de Quincy ; dix furent passés au fil de l'épée. Si l'on ne fit que *quelques prisonniers* de la garnison, elle effectua donc son projet de retraite, à moins qu'on n'ait tué le reste ; ce que Lediard ne dit pas.

1703. le duc de Marlborough et le général Obdam jugèrent la prise du fort assez importante pour en donner avis aux États-généraux.

Le 10 fut employé à dresser des batteries : il y eut le lendemain jusqu'à quatre-vingts pièces de canon avec quarante mortiers, et cinq cents petits, à l'attaque du bas Rhin. Les tranchées furent poussées plus près de la place, et l'on mit les petits mortiers dans la dernière parallèle.

Le 12 et le 13, on battit en brèche. Ce dernier jour, vers midi, M. d'Alègre, à la tête de douze cents fantassins et de quatre cents chevaux, fit une sortie sur le poste du général Dedem : ils culbutèrent d'abord tout ce qui étoit dans les premiers boyaux, et tuèrent tout ce qui se présenta; mais les assiégeans, revenus bientôt de leur surprise, repoussèrent à leur tour les vainqueurs, qui perdirent trente hommes, un capitaine de grenadiers du Royal, et un aide-major du régiment de la Couronne. M. de Polastron, colonel de ce régiment, et quelques autres officiers, furent blessés. Les François ne s'étoient décidés à la retraite qu'après avoir encloué dix canons et six mortiers, tué ou blessé deux cent quarante hommes, fait prisonnier le colonel Malsburg avec plusieurs autres, et comblé plus de quatre cents toises de travaux.

Tout étant prêt dans le poste du prince de Hesse, l'attaque du chemin couvert, du côté du bas Rhin, commença le 13 vers huit heures du soir : elle étoit commandée par le major général Tettau et par le brigadier Palandt ; le prince y étoit en personne ; et sa présence inspira tant de courage aux soldats, que, secondés par le feu continuel des canons et des mortiers de différens autres postes, ils forcèrent le passage, après avoir été repoussés trois fois. Ils se logèrent sur la première contrescarpe, depuis le Rhin jusqu'au grand ravelin ; puis sur la seconde, tout près des palissades. Dans cette occasion, le général Tettau, et dix autres officiers environ, reçurent d'honorables blessures : l'ingénieur qui commandoit la tranchée, y perdit la vie ; et il y eut cent cinquante soldats tant tués que blessés (1). 1703.

Le 14, on continua de battre en brèche ; jamais les éclats mille fois redoublés du tonnerre ne firent un bruit plus effroyable. Bientôt le front de l'attaque parut effacé ; la chute des bombes dans les ouvrages et sur les remparts causa de grands ravages, et les soldats ne pouvoient plus rester à leur poste sans y recevoir la mort. M. d'Alègre,

(1) Les François portent la perte des alliés à cent trente tués et plus de deux cents blessés.

1703. informé que tout étoit prêt pour un assaut général, fit battre la chamade le 15, vers quatre heures du soir : on eut de la peine à convenir des conditions,

Capitulation. 15 et 16 Mai.

qui ne furent réglées que le lendemain 16. La garnison, encore composée de trois mille six cents hommes, sortit le 19 mai avec tous les honneurs de la guerre, et fut conduite à Luxembourg. La défense avoit été aussi honorable que la conquête : il restoit à peine quelque trace des fortifications ; et tout le contour des remparts ne présentoit qu'une seule brèche (1). Ce fut sur les ruines de Bonn, sur-tout, que le Vauban hollandois, si habile à fortifier les places, se montra non moins savant dans l'art de les détruire.

Il fut frappé à ce sujet une médaille (2), sur la face de laquelle est représenté le buste de la

(1) Le président Hénault dit, au sujet de la prise de Bonn : « C'est ici que paroît pour la première fois cet illustre Anglois » (Marlborough) qui prit la place de Guillaume III dans la » grande alliance, et qui en devint le modérateur et l'arbitre. » Ce général, adoptant la haine que le prince Eugène portoit » à la France, s'en servit pour sa propre grandeur, et la porta » si haut, qu'il fit depuis trembler sa souveraine. » L'estimable écrivain se trompe, en ce qu'il dit que Marlborough paroît ici pour la première fois. N'étoit-ce pas lui qui avoit eu tous les honneurs de la campagne précédente, et qui avoit pris Venloo, Ruremonde et Liége ?

(2) *Voyez* la médaille n.° 2.

reine Anne, avec ses titres ordinaires : on voit sur le revers un plan du siége, avec l'inscription suivante qui se lit dans l'exergue : 1703.

BONA À MALIS EREPTA, SOCIALIBUS ARMIS, IDIBUS MAII 1703.

« Bonn pris sur les méchans, par les armes des alliés, » aux ides de mai [15 mai] 1703. »

Voilà comme on sacrifie la vérité et les bienséances à un misérable jeu de mots. Sans doute que les François eurent le bon esprit de ne pas s'en offenser. Peut-être même que l'auteur de l'inscription avoit cru plaire par une saillie, et non pas blesser par une injure ; car le sarcasme décèle quelquefois plus de vanité dans l'esprit que de méchanceté dans le cœur. L'amour-propre trouve son compte à faire circuler un bon mot de bouche en bouche ; on déchire quelqu'un, on le perce d'un trait satirique, et l'on ne voudroit pas l'insulter ou lui nuire : triste et absurde inconséquence de la pauvre humanité, dont c'est là le moindre défaut !

Dessein des François sur la Meuse.

Pendant le siége, Villeroi et Boufflers avoient formé le plan de surprendre les confédérés aux environs de Maestricht, et, après avoir bombardé cette place, de tomber sur Liége : mais Marlborough avoit laissé sur la Meuse un général digne de le remplacer ; c'étoit le comte Henri de Nassau,

1703. qui a illustré le nom d'Overkerque, sous lequel il est connu dans l'histoire. Il avoit succédé au comte d'Athlone, qui venoit de terminer à Utrecht sa glorieuse carrière.

M. de Villeroi décampa la nuit du 9 mai de Montenachen, et marcha vers Tongres, avec environ quarante mille hommes sur trois colonnes. Cette ville fut investie le 10; il n'y avoit que deux bataillons d'infanterie, qui, après s'être défendus avec une bravoure extraordinaire durant vingt-huit heures, furent obligés de se rendre. La place n'avoit que des fortifications de terre, qui ne la mettoient pas en état de soutenir un siége.

Petit succès de Villeroi, qui force Tongres.

Après cette facile conquête, le maréchal campa sa droite à Bedœ sur le Jarre, sa gauche sur les hauteurs, tirant vers Hasselt, laissant Borkloen derrière lui. Peut-être, dans la vanité de ses calculs, se croyoit-il déjà maître de Maestricht; mais l'opiniâtre et longue résistance de Tongres avoit donné aux alliés le temps de se rassembler. Quelle dut être la surprise de Villeroi, lorsqu'après une marche de nuit il se trouva le 14 (1), à huit

(1) Quelques-uns disent le 15. Ils ajoutent que l'artillerie n'ayant pu suivre avec assez de diligence, Villeroi ne put être en bataille qu'à midi; ce qui donna aux alliés le temps de faire un mouvement pour se mettre à couvert plus près de Maestricht.

heures du matin, en leur présence. Leur armée, sous les ordres du général d'Overkerque, étoit rangée en ordre de bataille, postée avantageusement et prête à engager le combat. Leur droite étoit à Petersem, et leur gauche vers Maestricht. 1703.

Une contenance aussi fière embarrassa les maréchaux, qui ne savoient à quel parti s'arrêter. Ils parurent d'abord sur une hauteur, avec la plus grande partie de leurs forces, et firent quelques mouvemens comme s'ils eussent voulu attaquer l'aile droite : mais les alliés la rehaussèrent en l'appuyant à Lonaken, village très-fort, situé sur une hauteur qui domine toute la plaine; leur front étoit couvert par un chemin creux qui va de Lonaken à Maestricht, et le flanc de leur gauche protégé par cette ville. Vaine démonstration des François.

Le même jour, à dix heures du matin, les François s'ébranlèrent avec toutes leurs troupes, faisant marcher sur deux colonnes plusieurs brigades d'infanterie; mais arrivés près de leur ennemi, à la portée du canon, ils firent faire halte tant au corps d'armée qu'aux brigades : celles-ci, en s'étendant, appuyèrent leur droite sur une hauteur, et leur gauche sur Westvesel.

Ce n'étoit là qu'une vaine démonstration de la part des François, qui, à trois heures de l'après-midi, reprirent le chemin de Tongres, laissant

1703. tout l'honneur de cette journée au général d'Overkerque, qui avoit pris les plus sages mesures. Il avoit fortifié le chemin creux d'un parapet où l'on avoit placé du canon d'espace en espace; ce qui, joint aux autres avantages de son poste, le mettoit à l'abri de toute insulte. Le maréchal, après avoir examiné cette position, jugea qu'il étoit prudent de se retirer; mais ce n'étoit guère la peine de faire une marche forcée, pour apprendre que l'attaque étoit impossible.

Villeroi pouvoit-il croire qu'il surprendroit une place forte en présence d'une armée du moins aussi nombreuse que la sienne, ou qu'il escamoteroit cette armée, comme il eût enlevé quelques escadrons?

Arrivée de Marlborough au camp de Maestricht.

Marlborough, parti de Bonn le 17 mai, arriva au camp de Maestricht la nuit du 18 au 19. Il fit, le 21, la revue de la cavalerie, et le 22 celle de l'infanterie. Douze bataillons et quinze escadrons qui avoient servi au siége, arrivèrent quelques jours après. Les alliés, de leur aveu, eurent dès-lors cent trente-six escadrons et soixante-six bataillons (1).

(1) Ils avoient en outre une trentaine de bataillons et autant d'escadrons, dispersés depuis Breda jusqu'à l'Écluse; de plus, dix bataillons et quelque cavalerie qui bloquoient la ville de Gueldre.

Le duc résolut de marcher vers Liége, non-seulement pour couvrir cette place, mais aussi pour forcer d'évacuer Tongres. Il méditoit de plus grands desseins; Anvers et Ostende devoient être ses premières conquêtes : les États-généraux convoitoient la première de ces villes, et les Anglois la seconde. Ceux-ci n'avoient consenti que dans cette vue au siége de Bonn. Pour y réussir, il falloit passer le Jarre, pousser les François sur la Méhaigne, les tenir en échec de ce côté, et faire filer des troupes par derrière vers la Flandre; mais l'armée des deux couronnes étoit trop forte, pour ne pas traverser l'exécution d'un si beau projet.

1703.

Il se met en marche.

Dès le 25 mai, Marlborough partit de Hoichten, près de Maestricht, et alla camper à la hauteur de Visé, ayant dans ses lignes le village de Houtain, sa droite à Baffenge, et sa gauche vers la Meuse. Le lendemain sa droite fut appuyée au ravin de Houtain et au Jarre; ses troupes s'étendirent jusqu'au-delà de Neudorf. Les François, instruits de la position des alliés, restèrent toute la nuit sous les armes. Ils remontèrent le Jarre, et campèrent le long de la rivière. Dans cette circonstance, Tongres fut abandonné, après qu'on eut fait sauter les tours et ruiné les murailles de la ville.

1703. Lediard, qui voit toujours les François en fuite, dit que le duc les poursuivit; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il s'avança jusqu'à une demi-lieue de leur camp. Voici ce qu'ajoute l'historien anglois. « Mais » le Jecker ou Jarre séparoit les deux armées, » et les François s'étoient emparés de tous les » ponts et de tous les gués de cette rivière. Ces » précautions leur parurent insuffisantes; ils ga- » gnèrent Hannuye, et, voyant le duc s'avancer, » ils se mirent en ordre de bataille, renvoyant » leur bagage en arrière, comme s'ils étoient » décidés à tenter le sort d'un combat : mais le » courage leur manqua ». Expression malhonnête et démentie par les faits. Ne diroit-on pas que les François, toujours fuyant sur les ailes de la terreur, ressemblent à ces fantômes qui s'évanouissent à mesure qu'on croit en approcher! Voici la vérité. Le 28, les deux armées n'étoient éloignées l'une de l'autre que de deux lieues; le maréchal, alors inférieur en nombre, vouloit tenir son ennemi en échec; il lui étoit enjoint, depuis peu, de rester sur la défensive, qui avoit été si utile dans la guerre précédente : cependant il fit battre la générale, pour qu'on se tînt prêt à marcher. Le Jarre étoit guéable, et il falloit prendre des mesures pour n'être point surpris. Le 30, Villeroi fit ranger ses troupes en bataille;

Calomnie de Lediard.

Les deux armées s'approchent sans combattre.

mais les alliés ne passèrent point la rivière. Je me garderai bien de dire de ceux-ci qu'ils manquèrent de courage. Dans tout cela, il n'y a de lâcheté que de la part de l'écrivain qui se permet d'en accuser la valeur même. Les deux armées gardèrent leur position jusqu'au 9 juin; et pendant ce temps-là, les généraux s'envoyoient des présens et se combloient de politesses réciproques. 1703.

La plus grande partie de ce mois se passa en marches et contre-marches inutiles. Les alliés, marchant le 9 par leur gauche, campèrent leur droite à Timecour, et leur gauche près de Warfusé. De leur côté, les François remontèrent par leur droite jusqu'au-delà des sources du Jarre, mirent beaucoup d'infanterie dans Tourine, et fortifièrent leur front de redoutes. Les deux armées n'étoient éloignées que d'une lieue et demie. 9 Juin.

Le duc de Marlborough, fatigué d'un simulacre de guerre, desiroit d'en venir à une action générale; mais les députés hollandois s'y opposèrent: ces hommes timides, plus propres à traiter des affaires de commerce que des opérations militaires, portoient dans le conseil une circonspection peu favorable aux grandes entreprises; ils adoptèrent le plan qui leur parut le moins dangereux, et qui n'eut pas tout le succès dont ils s'étoient

1703. flattés; ce fut de partager leur armée en plusieurs corps, pour attaquer en même temps les lignes sur différens points. Elles s'étendoient dans le pays de Waes sur les frontières de la Flandre espagnole, depuis Ostende jusqu'à l'Escaut, un peu au-dessus d'Anvers; on y avoit élevé des forts et fait des retranchemens. Le général Spaar (1) se chargea d'attaquer la partie qui étoit au-delà de l'Escaut; Cohorn, de forcer le passage dans le territoire de Hulst; et Obdam, partant de Berg-op-Zoom, devoit entrer dans la campagne d'Anvers, tandis que le duc se porteroit de son côté sur les lignes du Brabant. Les généraux hollandois se félicitèrent de commander des corps séparés, dont le partage sembloit diminuer la gloire du chef suprême; la jalousie sanctionna donc la résolution de la timidité.

Lignes de Waes prises.

L'attaque des lignes, dans le pays de Waes, se fit le 27 sur deux points différens. Celle que commandoit le baron de Cohorn, fut dirigée contre le lieu appelé *Hoeck-van-Callo*, où, sans beaucoup de résistance, et presque sans perte, il se rendit maître de la redoute dite de *Saint-Antoine*, et de *Pearl-fort* [fort de la Perle]. Ce général, justement célèbre, n'avoit pas besoin

(1) Quelques-uns écrivent *Spaart* ou *Spar*.

1703.

27 Juin. Lettre de M. de Cohorn.

de mettre aux petites choses une grande importance : aussi rendit-il compte de son facile succès avec la plus modeste simplicité. Sa lettre aux États-généraux étoit conçue en ces termes :

« Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires pour chasser l'ennemi de ses lignes, » nous les avons attaquées et forcées hier matin, » sans autre perte de mon côté que celle de trois » ou quatre hommes. Mais le général Spaar a eu » une tâche plus difficile à remplir ; il a perdu » beaucoup de monde, comme il ne manquera » pas, sans doute, de vous le marquer. Je me » dispose, dans ce moment, ou à aller joindre » le corps qu'il commande, ou à prendre telles » autres mesures que je jugerai nécessaires d'après » les avis que j'aurai reçus de lui. Je suis &c. »

L'autre attaque, aussi exécutée le 27, et dirigée par le baron de Spaar, eut lieu près du village de Stecken (1). Se voyant observé de près par le comte de la Mothe, qui étoit à la tête d'un camp volant, le général hollandois, pour le tromper, feignit de marcher vers Bruges ; mais, rebroussant chemin tout-à-coup, il tomba sur les lignes, où il éprouva une résistance vigoureuse : il eut à lutter contre sept bataillons de

(1) Ou Steeken.

1703. troupes de ligne ; les relations angloises y ajoutent six mille paysans qui se retranchèrent, disent-elles, dans les maisons du village où M. de Spaar venoit d'entrer, et qui de là chargèrent sa troupe. Les vainqueurs firent quatre-vingts prisonniers ; ils achetèrent leur succès par la perte de douze cents hommes tués ou mis hors de combat par leurs blessures. Le rapport de cette affaire respire une rare modestie ; le baron semble s'y oublier lui-même, pour ne se souvenir que de ceux qui l'avoient secondé. Voici sa lettre aux États-généraux :

Lettre de M. de Spaar.

« Après avoir tâché de donner le change au » comte de la Mothe, j'ai cru avoir trouvé, ce » matin, l'occasion favorable d'attaquer les lignes » ennemies ; c'est ce que j'ai fait entre six et sept » heures. L'action a été chaude et meurtrière. » Je ne saurois assez vous faire l'éloge du zèle » et de la bravoure tant des officiers que des » soldats ; il vous sera plus aisé d'en juger par » les détails. J'ai perdu beaucoup de braves. Deux » brigadiers généraux sont blessés ; le colonel » Vassey, commandant du Sas, est tué ; le colo- » nel Malsburg blessé ; deux lieutenans-colonels, » deux majors, et environ dix capitaines, sont » tués ou blessés ; j'ai été blessé moi-même, mais » légèrement. Je n'avois dans ma bourse qu'une » seule pistole, et elle m'a garanti d'une blessure » à

» à la cuisse. J'ai promis à chaque grenadier une 1703.
» pistole, et une demi-pistole à chaque pionnier.
» Ils ont bien mérité cette récompense, et, sous
» le bon plaisir de vos hautes puissances, je la
» préleverai sur le premier argent qui me ren-
» trera des contributions du pays de Waes. Je ne
» saurai au juste que ce soir le nombre d'hommes
» que j'ai perdus. J'ai affaire au comte de la
» Mothe, qui est à la tête de quatorze bataillons
» et de quatre régimens de cavalerie; mais je
» doute qu'il veuille engager le combat avec moi.
» J'attends ce soir le brigadier Schratemback
» avec trois bataillons; il m'apportera sans doute
» des ordres de M. de Cohorn: tout ce que je
» puis faire dans ce moment, c'est de me main-
» tenir dans mon poste actuel, jusqu'à ce que j'aie
» renvoyé les blessés, et appris ce que M. de
» Cohorn se propose de faire. Je recommande à
» la faveur de vos hautes puissances tous les offi-
» ciers qui se sont distingués; leur avancement
» est un honneur qu'ils méritent bien. Les
» troupes se sont comportées avec valeur, au-
» delà même de toute espérance.

» La ligne que nous avons attaquée étoit gar-
» dée par sept bataillons, et couverte par une
» rivière qui lui servoit de fossé. Après l'avoir
» traversée, nous avons eu à attaquer, par un

1703. » chemin étroit, un lieu fortifié. Je demande » pardon à vos hautes puissances du désordre qui » règne dans ma lettre : surchargé d'affaires, je » suis réduit, pour l'écrire, à me servir du coin » d'un manteau.

» Je félicite vos hautes puissances de ce succès, » et suis &c. »

Le baron de Spaar ne parle que de sept bataillons qu'il avoit à combattre, sans faire mention des six mille paysans. N'en déplaise aux auteurs des comptes rendus par les Anglois, peut-on concevoir que le vainqueur eût omis une circonstance qui eût doublé son triomphe ! Une retenue de cette nature tiendroit plus de l'infidélité que de la modestie.

Le duc projette de s'emparer d'Anvers.

Le duc de Marlborough avoit espéré que l'irruption dans le pays de Waes y attireroit le marquis de Bedmar, qui se tenoit campé sous Anvers; qu'Obdam, posté près de Lillo, se porteroit à l'instant sur cette ville, et que toute l'armée, marchant aussitôt, assureroit l'entier succès de ses desseins. Dans cette flatteuse espérance, les alliés décampèrent le 27 juin, et passèrent le Jarre au-dessus de Tongres, étendant leur droite vers Borkloen. Les François, convaincus que les ennemis vouloient passer le Demer, se portèrent au-delà de Léau : les premiers s'étendirent le

lendemain à Bilsen; les seconds se rapprochèrent 1703.
de Diest pour barrer le chemin.

La nouvelle de la prise des lignes exalta toutes les têtes; et, dans l'ivresse commune, on ne douta plus de la reddition très-prochaine de l'importante ville d'Anvers. Mais les chances de la guerre sont soumises, comme les autres, aux caprices de la fortune; et le plus sage est toujours celui qui se défie le plus des événemens.

Le grand corps d'armée, sous les ordres du duc et de M. d'Overkerque, devoit attaquer les lignes du côté de Louvain et de Malines, tandis que M. de Çohorn, avec son camp volant, seroit posté sur la gauche de l'Escaut, vers la Flandre hollandoise, pour attirer l'attention du marquis de Bedmar. En même temps, le baron d'Obdam, avec un autre détachement, alla camper entre Eckeren et Capelle, au nord d'Anvers, pour agir de ce côté.

Dispositions des François pour attaquer les alliés.

Les généraux françois jugèrent que, dans cette circonstance, il falloit attaquer le corps commandé par Obdam, et lui couper la retraite, s'il étoit possible. Le maréchal de Villeroi fit un mouvement, et s'avança jusqu'à Diest : il détacha en même temps le maréchal de Boufflers avec trente compagnies de grenadiers et trente escadrons. Le détachement arriva le 30 juin, dès les six heures du matin, au quartier général du marquis de Bedmar,

1703. qui déjà avoit fait des dispositions d'attaque. Les troupes françoises et espagnoles réunies consistoient en vingt-huit bataillons et quarante-huit escadrons (1).

Marlborough, prévoyant ce qui alloit se passer, avoit assemblé un conseil de guerre : on y considéra que le camp d'Eckeren n'étoit composé que de treize bataillons et vingt-six escadrons (2); qu'il seroit facile de leur couper toute communication, non-seulement avec Berg-op-Zoom et Breda, mais encore avec Lillo : il fut résolu, en conséquence, d'envoyer l'ordre de faire partir le gros bagage pour Berg-op-Zoom, et de se retirer vers Lillo sur le premier avis de l'approche de l'ennemi.

Mais M. de Boufflers avoit fait une diligence incroyable : dès la nuit précédente, plusieurs corps d'infanterie, devancés par quelques dragons, s'étoient saisis des ponts, digues, chaussées, et autres

(1) Lediard dit que les alliés eurent à combattre trente-trois bataillons, trente-deux escadrons, quarante-sept compagnies de grenadiers, commandés par M. de Bedmar; de plus, les troupes de M. de Boufflers, et trente escadrons et trente compagnies de grenadiers tirés de la grande armée du maréchal. Mais il y a dans ce calcul un double emploi évident.

(2) Les uns évaluent à dix mille, les autres à quinze mille hommes, la totalité des troupes d'Obdam. Ses bataillons étoient plus forts que ceux des deux couronnes; c'est tout ce qu'il y a de certain.

passages nécessaires dans un pays coupé de *watergans*, de fossés et de haies. Bientôt ils occupèrent les villages de Hoevenen, Horderen (1), Muysbroeck, et d'autres situés derrière les Hollandois, qui durent s'étonner de se voir comme investis et barrés dans le chemin de la retraite. 1703.

Combat d'Eckeren, du 30 juin, continué jusqu'à la nuit.

Tous ces mouvemens donnèrent lieu au combat d'Eckeren, dont on a parlé si diversement. Obdam, qui n'avoit ni espions ni éclaireurs, ne tarda pas à reconnoître la position fâcheuse où l'avoit réduit sa négligence. Il fit prendre les armes à ses troupes, composées de Hollandois, d'Allemands de Saxe-Gotha, de Munster et du Holstein. Cinq cents dragons qu'il envoya pour reprendre Hoevenen, firent des prodiges de valeur, mais en vain; les François étoient trop nombreux et trop bien retranchés pour s'y laisser forcer. Il n'en fut pas de même du poste de Horderen, que les alliés reprirent dans une seconde attaque, mais pour le reperdre bientôt après.

Pendant que les alliés s'efforçoient de briser le piége où ils étoient pris, Boufflers, pour rendre leurs tentatives infructueuses, fit marcher le comte de Guiscard et le duc de Guiche, avec

(1) C'est ainsi que ces noms de lieux sont écrits dans la carte de Bouge.

1703. six bataillons ; puis il se porta lui-même avec vingt-deux bataillons du côté d'Eckeren, pour attaquer (1) les Hollandois avantageusement postés derrière des haies, de bons fossés pleins d'eau, et des watergans qui leur servoient de rempart. Quatorze bataillons furent placés en première ligne, et huit en seconde, avec dix pièces de canon, tant au front que sur la gauche; ils s'avancèrent, en se rompant toutes les fois que la nature du terrain le demandoit : arrivés près d'un ruisseau, ils le traversèrent fièrement, malgré le feu épouvantable de l'ennemi, qu'ils chassèrent de ses postes.

Le maréchal étoit maître de tous les passages; il paroissoit que les alliés n'avoient plus d'autre attente que celle d'être poussés dans des marais pour y périr, ou d'être faits prisonniers de guerre: cependant quelques généraux ou majors hollandois se soutenoient à la tête de leurs troupes,

(1) On dit que cette attaque ne commença qu'à quatre heures du soir. M. de Berwick raconte ce qu'il est au moins difficile de croire, parce qu'il n'en étoit pas le témoin. « Nos » gens eurent toutes les peines du monde à trouver l'armée » ennemie, quoiqu'on sût qu'elle étoit campée à Eckeren. » On fut très-long-temps à la chercher, avant de la pouvoir » découvrir ; tout comme quand un piqueur cherche à dé- » tourner, dans un bois, un cerf ou un sanglier : ce qui » fut cause qu'on n'arriva que vers quatre heures après midi. »

avec toute la fureur qu'inspire le désespoir. Ils se défendoient de poste en poste, quand il parut un nouveau corps d'Espagnols : ceux-ci, venant d'Anvers par la grande digue de l'Escaut, avoient gagné le fort Saint-Philippe, d'où ils donnoient la main à ceux que conduisoit le marquis de Bedmar. Ce renfort acheva de resserrer les troupes d'Obdam, qui, ne voyant plus de salut pour sa petite armée, prit la résolution de se sauver lui-même avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune. Heureusement ils parloient très-bien le françois ; on les prit pour des officiers de cette nation, et ils réussirent à gagner Breda, d'où le général fugitif écrivit aux États-généraux *qu'il étoit en pleine déroute ; qu'il s'étoit retiré à Breda, accompagné de trente cavaliers seulement ; que quant au reste de l'armée, il ne pouvoit en rendre aucun compte.* Jamais la peur n'employa un style plus alarmant ; et l'on peut juger de la consternation que répandit à la Haye la nouvelle d'un si grand désastre. 1703.

L'évasion d'Obdam avoit laissé le commandement aux généraux Schlangenburg et Tilly. Ici commence une lutte de bravoure qui mérite d'être consacrée par l'histoire. Les digues, les chaussées, les talus, les marais, tout devient champ de bataille. Tels que ces animaux féroces qui n'ont

1703. aucune idée du péril, les combattans s'élancent les uns sur les autres avec un acharnement qui tient de la fureur; tantôt ils perdent du terrain; tantôt ils le regagnent tout couverts de sang: vingt mille soldats, resserrés dans des passages étroits, se disputent à qui sera plus près des coups de son ennemi; on en voit qui, accablés de lassitude, se reposent un instant sur des armes dont ils ne peuvent plus soutenir le poids; mais bientôt, se joignant à ceux qui les ont remplacés, ils rentrent dans l'arène avec une vigueur nouvelle. L'ardeur des François redouble par la résistance que leur opposent des athlètes si dignes d'eux. Ceux-ci chancèlent de toutes parts; les munitions leur manquent; on croiroit qu'ils vont mettre bas les armes, ou périr dans les marais; le fer est leur dernière ressource; tous mettent la baïonnette au bout du fusil, et se portent sur Horderen, pour s'ouvrir un passage. Les uns se précipitent dans les eaux jusqu'à la ceinture, pour presser le village de deux côtés; les autres, à l'aide de quelque artillerie, forcent la levée; enfin la valeur cède le poste qu'elle défend, à la valeur qui l'attaque. Le combat dure jusqu'à onze heures du soir, et les deux généraux ramènent les débris de leur petite armée à Lillo, où elle arrive au point du jour. Cohorn, témoin de l'action de

l'autre côté de la rivière, avoit envoyé quelques barques pendant la nuit, pour favoriser la retraite.

1703.

Les États-généraux, consternés à la réception de la lettre d'Obdam.

Cependant les États des Provinces-Unies, alarmés de la lettre d'Obdam, s'étoient assemblés aussitôt; après avoir délibéré jusqu'à une heure du matin, ils firent partir M. Geldermassen et deux députés, avec de l'argent et des instructions, pour prévenir, s'il étoit possible, les suites du désastre qui leur étoit annoncé. Mais, à leur arrivée sur les frontières, ils rencontrèrent un courrier dépêché par M. Hop, trésorier général, et l'un des commissaires hollandois. Ayant ouvert les dépêches, ils les trouvèrent assez satisfaisantes pour pouvoir retourner sur leurs pas: elles portoient que l'armée, revenant de sa surprise, s'étoit ralliée, et que les François avoient cru devoir se retirer, malgré la supériorité de leur nombre et l'avantage que leur donnoit la fuite d'Obdam.

Les détails les plus circonstanciés de cette affaire sont consignés dans la lettre écrite aux États par le général Schlangenburg: une plus rigoureuse impartialité l'auroit rendue encore plus digne de son auteur, qui venoit de s'honorer par la sagesse de sa conduite comme par l'héroïsme de son courage. Elle étoit datée de Lillo, du 2 juillet, et conçue en ces termes:

1703.

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

Rapport du général Schlangenburg.

« DEPUIS que, par ordre de vos hautes puis-
» sances, l'armée du général Obdam a été réduite
» à treize bataillons et vingt-six escadrons, et
» qu'il a été arrêté de faire marcher ce foible corps
» de Stabroeck à Eckeren, nous n'avons cessé,
» M. le comte de Tilly et moi, de représenter le
» danger de sa position. En effet, nous nous
» trouvions par-là campés, avec cette poignée de
» monde, à trois quarts de lieue de l'ennemi,
» qui, selon le rapport du général Cohorn, pou-
» voit rassembler, de Lierre à Ostende, cin-
» quante bataillons, et recevoir des renforts de la
» grande armée, tandis que nous ne pouvions
» attendre aucune espèce de secours. Nous avions
» en outre observé que l'ennemi nous étant supé-
» rieur en nombre, il seroit en son pouvoir de
» nous couper la retraite; que ses forces, dans
» ses lignes, surpassoient celles de notre grande
» armée, qui avoit passé le Jecker; et que la
» sienne, qui s'étoit avancée jusqu'à Tirlemont,
» attendoit encore de nouveaux renforts. Toutes
» nos remontrances à cet égard n'ont produit
» d'autre effet que le renvoi de notre gros bagage
» à Berg-op-Zoom. Cette opération s'exécutoit

» au moment où M. de Boufflers (1) arrivoit dans » les lignes françoises, à la tête d'un corps con- » sidérable de cavalerie, et, à ce que disent des » prisonniers, de soixante-dix (2) compagnies de » grenadiers. Aussitôt l'ennemi a fait sortir des » lignes toutes ses troupes, sous les ordres du mar- » quis de Bedmar, du prince Tserclaes, du fils du » maréchal de Villeroi, et de plusieurs autres offi- » ciers généraux : ils ont marché sur nous avec » une diligence incroyable; et, après avoir posté » leurs dragons en embuscade sur notre gauche, ils » ont avancé avec le grand corps vers Capelle, et » se sont trouvés derrière notre camp, avant que » nous ayons eu avis de leur marche ou de leur » dessein. Nous aurions même été entièrement » cernés sans nous en apercevoir, si M. de Tilly » et moi, faisant notre ronde avec quelques-uns » de nos majors généraux, vers une heure du » matin, n'avions pas rencontré l'embuscade des » dragons près de notre grand'garde à cheval. » Cette découverte nous a fait juger qu'on avoit » l'intention de nous attaquer. Aussitôt nous avons » fait prendre les armes à nos troupes, et instruit

1703.

(1) Cependant il paroît qu'il n'arriva qu'à six heures du matin.

(2) Il n'y en avoit que trente. Le rapport des prisonniers n'est guère plus sûr que celui des déserteurs.

1703. » le général Obdam de ce qui se passoit : en » même temps, une de nos vedettes nous a » avertis, du haut du clocher d'Eckeren (1), » qu'il y avoit à Capelle un gros corps d'ennemis » qui s'avançoit toujours. Sur quoi le général » Obdam, décidé à se retirer sous Lillo, a or- » donné à deux escadrons de dragons de s'empa- » rer du poste de Houwen (2), pour couvrir la » marche de l'armée.

» Pendant que le général étoit occupé à faire » exécuter ces ordres, nous avons appris que les » François ou Espagnols, déjà maîtres de Houwen, » avoient repoussé nos dragons; de sorte que » notre retraite sur Lillo se trouvoit entièrement » interceptée. Le brigadier Schulenberg avoit » d'abord été détaché pour s'établir à Muysbroeck » et Gehug, au-dessous de Houwen, et pour cou- » vrir notre retraite : arrivé à ce poste, il le trouva » occupé par un fort détachement de dragons et » de grènadiers françois, qu'il a chargé vigoureu- » sement; mais la supériorité de leur nombre le » força à se retirer sur Houteren, qu'il a trouvé » également occupé. Cette circonstance l'a obligé

(1) Il étoit donc déjà jour.

(2) Le général écrit *Houwen* et *Houteren*; les mêmes lieux sont appelés, dans les bonnes cartes, *Hoevenen* et *Horderen*.

» de se mettre en ordre de bataille à Watering, 1703.
» entre Houteren et Muysbroeck, dans l'intention
» de déloger de là les ennemis, s'il étoit possible;
» mais ils étoient trop avantageusement postés
» pour qu'il pût y réussir. D'un autre côté, ils ont
» avancé sur nous, et fait une charge vigoureuse
» sur les troupes de Munster; et, vers les trois
» heures du matin, ils ont engagé une action très-
» vive avec notre infanterie.

» Voyant que l'ennemi nous étoit bien supé-
» rieur en nombre, nous avons été contraints de
» changer de place, et, en nous tenant sur la dé-
» fensive, d'essuyer un feu terrible de sa mous-
» queterie. Le général Obdam et le comte de
» Tilly étoient, pendant ce temps, avec la cava-
» lerie, sur la digue qui mène à Willmerdonck:
» ils vouloient tâcher de se frayer, vis-à-vis de
» Houteren, le long des digues de l'Escaut, un pas-
» sage jusqu'à Lillo; mais ils ont trouvé l'ennemi
» en possession de Houteren, d'où néanmoins les
» nôtres l'ont chassé peu de temps après. Cepen-
» dant notre infanterie soutenoit le combat entre
» Houwen et Eckeren; le feu a été terrible de
» part et d'autre jusqu'à huit heures du soir, sur-
» tout entre Eckeren et Willmerdonck. Le lieu-
» tenant général Fagel et les majors généraux
» Friesheim et Erberfeld y ont fait des prodiges

1703. » de valeur. Le premier a été blessé ; son régi- » ment et les autres corps qui étoient à Houteren » en ont été délogés par l'ennemi, qui s'y est » porté, ainsi que sur quelques écluses entre ce » village et le fort *la Croix :* par cette manœuvre » nous nous sommes trouvés complétement cer- » nés, ayant sur nos derrières les lignes de l'en- » nemi à traverser, et, sur notre gauche, le fort » Saint-Philippe (1) et l'Escaut. Dans cette situa- » tion, j'ai envoyé demander au général Obdam » et au comte de Tilly ce qu'il y avoit à faire. » J'ai reçu pour toute réponse que depuis quel- » ques heures on n'avoit pas de nouvelles du » général Obdam, et que le comte de Tilly le » croyoit tué ou fait prisonnier.

» Sur cette nouvelle, nous avons pris la réso- » lution de tenter un dernier coup de vigueur. » M. de Tilly nous a envoyé fort à propos quel- » ques corps de cavalerie sous les ordres du gé- » néral Hompesch, pour protéger notre infanterie, » qui depuis long-temps soutenoit un combat très-

(1) Suivant Quincy, le gouverneur du fort Saint-Philippe, voyant que les ennemis se retiroient en désordre, sortit avec sa garnison, qu'il disposa par pelotons pour les attaquer : il leur prit trois cents chariots de vivres et de munitions de guerre. Il leur fit environ trois cents prisonniers.

» sanglant. Les François en ont fait autant de » leur côté. Mais le général Hompesch s'est con- » duit avec tant de bravoure et de présence d'es- » prit, qu'il a enfoncé plusieurs escadrons, pris » quelques drapeaux et tambours, mis différens » bataillons en déroute, et fait reculer tout le » corps à plus d'un quart de lieue. 1703.

» Le brigadier Wyke et les autres brigadiers et » colonels, n'ayant plus ni poudre ni balles, ont » ordonné à leurs corps de faire usage de la baïon- » nette; et comme l'action a été très-vive, la » digue s'est trouvée en peu de temps couverte » de morts et de blessés. Dans cet intervalle, » je m'étois emparé de la clef d'un canal attenant » à la digue, et j'y avois placé deux bataillons » soutenus par de la cavalerie, avec ordre de » maintenir ce poste, en cas d'attaque, jusqu'à la » dernière extrémité. Mais l'ennemi avoit été mis » tellement en désordre, qu'il n'a pas été tenté » de renouveler le combat de ce côté. Au fort » de la mêlée, il avoit cherché à nous prendre » par derrière, en tombant sur nous avec quatre » bataillons envoyés d'Anvers et du fort *la Croix*: » mais nos troupes ont fait sur lui un feu si ter- » rible, qu'il a été forcé de se retirer. Cependant » la nuit s'approchoit, et nous restions encore » cernés de toutes parts : ainsi il ne nous restoit

1703. » plus d'autre ressource que de chercher à nous » ouvrir un passage l'épée à la main.

» Pour cet effet, le major général Friesheim » et le brigadier Dohna ont été détachés avec » quatre bataillons, qui, bravant les difficultés » d'un terrain entrecoupé de fossés, et ayant de » l'eau jusqu'à demi-ceinture, sont tombés sur » l'ennemi en flanc et en arrière ; en même temps » quelques régimens ont marché le long des » digues, et le comte de Tilly s'est avancé avec » plusieurs compagnies de dragons ; et moyennant » des pièces de canon placées à propos, l'ennemi » s'est trouvé pris en front, en flanc et par der- » rière. : aussi l'avons-nous chassé de Houteren, » pris son canon, et forcé ses retranchemens sur » les écluses (1). Nous l'avons poursuivi, tou- » jours en combattant, jusqu'au fort *la Croix*, » et par-là nous nous sommes ouvert un passage

(1) On lit dans les Mémoires d'Avrigny, que les Hollandois étoient perdus sans ressource, si le comte de Guiscard, qui occupoit les postes qui coupoient la retraite, avoit eu assez de monde pour s'y maintenir. M. de Berwick dit qu'on s'y seroit maintenu au moyen d'une coupure ou retranchement sur la digue, qui auroit pu se faire en un quart d'heure, et que les ennemis eussent été obligés de se rendre, n'y ayant pas de moyen de se sauver par ailleurs ; mais que ceux qui furent chargés de la commission ne firent rien du tout, et qu'attaqués avec succès, ils ouvrirent le passage.

» jusqu'à

» jusqu'à Lillo, où nous sommes arrivés hier matin. 1703.
» Quoique nous ayons été inférieurs en nombre » de moitié, notre perte n'a pas égalé à beaucoup » près celle de ceux que nous avons combattus ; » ils se sont d'ailleurs retirés en désordre, et nous » ont laissé le champ de bataille, d'où nous sommes » venus ici en bon ordre, &c. &c. »

Le succès annoncé dans cette lettre fit oublier la fuite d'Obdam; et les États-généraux passèrent tout-à-coup de l'abattement à l'alégresse : ils remercièrent Schlangenburg dans les termes les plus honorables, en le priant de donner à toute l'armée des témoignages de leur satisfaction. Pour s'en acquitter, il rassembla les troupes, et leur dit : « Leurs hautes puissances, et les nobles du conseil » d'état, ont admiré la bonne conduite, le zèle » et le courage que vous avez montrés dans le » dernier combat; ils me chargent d'être auprès » de vous l'interprète de leur estime et de leur » reconnoissance. »

Les Hollandois, d'après leurs calculs, eurent dans cette action sept cent dix-sept hommes tués (1), mille trois blessés ; ils perdirent six

(1) On croit qu'ils perdirent davantage, et qu'on leur tua au moins cinquante officiers et neuf cents soldats. D'Avrigny dit

1703.

cent quatre-vingt-quatorze prisonniers ou déserteurs, et trois cent soixante-seize chevaux tués. Le marquis de Quincy prétend que les François n'eurent que cinq cents hommes tués et huit cent quarante blessés; mais sa partialité permet de croire que leur perte fut plus considérable. Il compte au nombre des prisonniers faits par eux madame de Tilly, qui étoit venue dîner ce jour-là avec son mari, et qui se trouva ainsi placée sous la double sauve-garde du droit des gens et des égards dus à son sexe ; on pourroit ajouter, de la galanterie françoise.

On se réjouit en France et à la Haye.

Pendant qu'on se réjouissoit à la Haye, on chantoit le *Te Deum* en France. On diroit que la chance des combats est différente de celle du jeu, et que des hommes qui se battent peuvent avoir l'avantage en même temps. La fuite d'Obdam parut mettre la victoire du côté des François : mais elle n'eut aucune suite; et les Hollandois, par leur courage, vinrent à bout de se tirer du mauvais pas où ils étoient engagés, ce qui vaut bien un triomphe. Quelque brillante qu'ait été cette affaire singulière, qu'on pourroit appeler aussi *la retraite des dix mille*, on lui donna de part et d'autre-

Ce qu'on doit penser de cette affaire.

---

qu'on fait monter le nombre de leurs morts à quatre mille : c'est une exagération impardonnable.

plus d'importance qu'elle n'en méritoit, d'un côté, pour effacer la honte de la fuite du général, et de l'autre, pour faire tourner au profit de la gloire une si heureuse circonstance. Suivant les uns, Boufflers avoit sous ses ordres trente mille hommes d'élite; et l'armée confédérée n'excédoit pas de beaucoup le tiers de ce nombre : suivant les autres, les alliés étoient supérieurs en infanterie, ce qui est évidemment faux; mais les François, supérieurs en cavalerie, ne purent en faire un grand usage. A entendre les premiers, le maréchal, abandonnant le champ de bataille dans la nuit, se retira en désordre au-dedans de ses lignes : à entendre les seconds, les Hollandois laissèrent grand nombre de tués, huit cents prisonniers, leurs tentes, leurs blessés, leur bagage, six canons (1), quarante-quatre mortiers, cent cinquante-quatre caissons, un grand nombre de 1703.

(1) Berwick dit quatre canons, deux gros mortiers, quarante petits, toutes les munitions de guerre, tout le bagage, quelques drapeaux et huit cents prisonniers. Suivant lui, *la plus grande partie de nos gens croyoient avoir perdu la bataille, si bien que, durant l'obscurité, on se retira sur la bruyère, auprès de la cavalerie qui y étoit restée. Le jour venu, on vit que les ennemis s'étoient entièrement retirés; on fit retourner les troupes sur le champ de bataille.* Quoi qu'il en soit, le récit de Berwick n'est pas très-exact; il n'étoit point à l'action : César lui-même a été trompé par les relations de ses lieutenans.

1703. drapeaux et de tambours, des munitions; M. de Quincy y ajoute des fourgons, la caisse militaire et de l'argenterie.

Mais au fond ces deux derniers récits ne se contredisent point essentiellement. Le premier a rapport à la retraite nocturne des François dans leurs lignes; ce qui sans doute, à raison des ténèbres, ne s'exécuta pas sans désordre; et ce désordre eut vraisemblablement lieu des deux côtés. Le second se rapporte à la fuite d'Obdam, comme aux circonstances qui l'accompagnèrent, et remplit la lacune qui se trouve dans la lettre du général Schlangenburg. Les uns et les autres se vantèrent d'avoir forcé leur ennemi à la retraite, et de l'avoir mis en déroute: la chose fut vraie de l'une et de l'autre part dans des temps différens. Mais les Hollandois, cernés encore à l'entrée de la nuit, marchant le long des digues, et forçant des retranchemens sur des écluses, pour s'ouvrir un passage, réparèrent avec gloire l'échec de leur général fugitif: du sein même de la défaite peut naître la victoire, toujours plus ou moins honorable en proportion des périls et des obstacles qu'il a fallu surmonter. Les alliés, suivant les François, furent poursuivis dans leur fuite jusqu'à onze heures de la nuit, et se sauvèrent en désordre dans le fort de Lillo. Eh! qu'importe le

désordre, pourvu qu'ils se sauvent d'un danger aussi pressant ! Ici l'ordre véritable est dans le salut, et non dans la régularité des évolutions, telles qu'elles doivent se faire sur une place d'armes ou dans un champ de Mars le jour d'un exercice. Suivant les alliés, les François se sont retirés en désordre dans leurs lignes : cela veut dire que, voyant leur proie leur échapper, et renonçant à sa poursuite, ils retournèrent, sans beaucoup d'ordre, au point d'où ils étoient partis. 1703.

C'est ainsi que l'amour-propre présente les faits; il exagère ou atténue, suivant son intérêt ou son habitude : il se forme, pour ainsi dire, un langage particulier, plein d'hyperboles, de réticences et de mensonges, qu'on peut appeler le langage de la vanité, et qui néanmoins peut être compris par un observateur. Il n'est pas impossible de se faire des calculs approximatifs qui aident à déterminer la valeur des termes : entre deux récits en sens contraire, on trouvera la vérité à une égale distance; et, comme la vertu, elle se trouvera dans un juste milieu.

M. Cardonnel, secrétaire du duc de Marlborough, dans une lettre du 6 juillet, rend un compte sommaire de cette action : tout en censurant la vanité françoise, il n'est pas plus exempt qu'un autre de partialité. Voici comment la lettre étoit conçue : Lettre de M. Cardonnel.

1703. « Vous avez eu sans doute avis du combat qui » a eu lieu entre nos troupes et une partie de » celles de France, commandées par le maréchal » de Boufflers : les nôtres, quoique moins nom- » breuses de plus de la moitié, ont non-seulement » repoussé l'ennemi avec une perte très-considé- » rable, mais encore elles sont restées maîtresses » du champ de bataille (1); elles ont pris une » pièce de canon, plusieurs étendards, drapeaux, » timbales, et fait un grand nombre de prison- » niers. Cependant ces messieurs, *d'après leur* » *louable coutume*, ont fait de grandes réjouis- » sances dans leurs villes et dans leur camp, » comme s'ils avoient remporté une victoire com- » plète; ils se sont fondés, probablement, sur la » lettre que M. Obdam a écrite à mylord duc, et » qui, malheureusement, a été interceptée. Il a » écrit en même temps aux États-généraux, et,

(1) Les Hollandois ne demeurèrent pas maîtres du champ de bataille, puisqu'ils se firent jour à travers leur ennemi pour gagner Lillo, et que, pour faire leur retraite, ils quittèrent leur vrai champ de bataille, entre Eckeren et Capelle. Smollett dit que la conduite de Boufflers fut blâmée, et qu'il fut totalement disgracié peu de temps après. Ce maréchal éprouva, il est vrai, quelque disgrace passagère, par des intrigues de cour, et nullement pour la conduite qu'il avoit tenue pendant cette campagne.

1703.

» dans l'une et l'autre lettre, il marquoit que tout » étoit perdu.

» Nous allons avoir une conférence avec les » généraux et avec les députés de leurs hautes » puissances, pour concerter les mesures qu'il » convient de prendre dans cette circonstance où » les deux armées sont si près l'une de l'autre. » Tout ce que je puis vous dire, c'est que mylord » duc fera tous ses efforts pour faire adopter le » projet de prendre Anvers, et, pour y parvenir, » d'attaquer les lignes de l'ennemi. »

Conduite d'Obdam; il tâche de se justifier.

Obdam, informé de l'heureuse tournure des affaires, se repentit, mais trop tard, d'avoir adressé aux États-généraux la preuve de sa fuite et de son désespoir; il leur écrivit une seconde lettre pour tâcher d'effacer l'impression de la première. « Les » faits, leur dit-il, prouvent que mon jugement » a été prématuré; mais j'ai dû croire qu'un péril » imminent menaçoit toute l'armée, lorsque l'en- » nemi poussant en avant jusqu'à une portée » de pistolet de mon poste, je me suis déterminé » à le quitter, ne pouvant recevoir aucun secours » pour m'y maintenir. Qu'il me soit permis de me » rendre à la Haye, pour me justifier des torts » qu'on m'impute dans cette occasion. » Cette permission lui fut accordée; et bientôt il présenta aux États-généraux un mémoire justificatif.

1703. L'issue du combat le servit mieux que son apologie : les juges d'une affaire heureusement terminée sont toujours disposés à l'indulgence. Cependant il ne commanda plus en chef par la suite ; car, trop souvent, dans le métier de la guerre comme dans tout autre, le malheureux devient au moins suspect, s'il n'est pas réputé coupable.

Le bruit avoit couru que les officiers de l'armée refusoient de servir sous les ordres d'Obdam ; plusieurs d'entre eux lui écrivirent pour lui témoigner des dispositions plus favorables, et pour l'assurer qu'ils le verroient encore avec plaisir à leur tête : ce témoignage d'estime sembla l'absoudre, et ne lui rendit point son emploi. Le commandement resta quelque temps au général Schlangenburg, qui l'avoit mérité par sa conduite, mais qui, tôt ou tard, devoit perdre le fruit de sa gloire. Il se permit de censurer la conduite de Marlborough, lui reprochant de n'avoir pas envoyé du secours au général Obdam, ou du moins de n'avoir pas saisi cette occasion d'attaquer le maréchal de Villeroi.

La conduite du duc, censurée par Schlangenburg.

On doit se souvenir que le duc voulant livrer bataille vers le 9 juin, les commissaires hollandois s'y étoient opposés, et que le plan adopté malgré lui étoit, en quelque sorte, l'ouvrage de leur timidité. Peut-être entroit-il dans ses vues

de leur donner une leçon par un échec qu'ils n'eussent dû imputer qu'à eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, il falloit que le duc eût des motifs bien pressans pour ne pas affoiblir son armée, ou pour éviter un combat qu'il desiroit avec tant d'ardeur; car il n'ignoroit point le péril où se trouvoient les troupes hollandoises, et dont il avertit le député M. Hop, avant que l'action s'engageât, persuadé, sans doute, que la connoissance du danger seroit un grand moyen de défense, et que son avis vaudroit un renfort. L'événement justifia sa confiance, qui honore le corps d'armée d'Obdam. Schlangenburg, qui avoit soutenu le poids et la chaleur de l'action, en jugea tout autrement; il ne vit dans le généralissime qu'un imprudent et peut-être un mal-intentionné coupable: ses propos s'envenimèrent de plus en plus; tant il est vrai qu'il est plus facile de résister à son ennemi que de se vaincre soi-même, et de repousser des bataillons que de réprimer sa langue! Le duc s'offensa de la censure; et leurs hautes puissances, comme nous le verrons par la suite, finirent par sacrifier à son ressentiment un général dont les talens et la valeur héroïque étoient d'ailleurs si dignes d'éloges (1). 1703.

(1) Cet officier avoit servi avec distinction dans les guerres

1703. Avant le combat d'Eckeren, Marlborough, ayant passé le Demer à Hasselt, étoit allé camper à Beringhen : de leur côté, les François se placèrent derrière les lignes qui alloient d'Aerschot à Lierre. Le duc, s'étant ensuite approché de Ghierle, suspendit sa marche, et resta dans son camp jusqu'au 3 juillet, qu'il s'avança vers Hoochstraten, où il campa le lendemain. Villeroi décampa le 4; il alla à Sandhoven (1), puis à Massenhoven, comme s'il eût voulu se mettre plus aisément en ordre de bataille : ce jour-là même, il fit faire trois salves d'artillerie et de mousqueterie, en réjouissance de ce qu'il appeloit la victoire d'Eckeren. Le 6, le général anglois se posta à la gauche de Turnhout, et le général françois alla, le 9, camper à Saint-Job, à deux lieues et demie d'Anvers; la droite à la Skene, et la gauche dans la plaine.

Pendant ce temps-là, le duc tenoit un conseil

---

que les Provinces-Unies avoient soutenues précédemment contre la France. Mais le roi Guillaume, qui le connoissoit pour un homme difficile, envieux, opiniâtre, n'avoit pas voulu l'employer dans les dernières années de son règne. Schlangenburg, remis en activité après la mort de ce prince, fut mal accueilli par les officiers qui s'étoient avancés pendant son inaction. Cela ne contribua pas peu à augmenter la mauvaise humeur qui lui étoit naturelle.

(1) Ou Santhoven.

de guerre à Breda. La proximité des deux armées faisoit croire qu'elles en viendroient à une action. M. de Cohorn, presque enfermé dans le pays de Waes par M. de Guiscard et par M. de la Mothe, en décampa le 20. Les garnisons de Breda, de Bois-le-Duc, de Berg-op-Zoom, de Nimègue, de Grave et d'autres places, avoient reçu l'ordre de s'assembler sous Lillo; et ces différens corps, qui n'étoient éloignés que de quatre lieues de la grande armée, devoient la renforcer pour livrer bataille. 1703.

En conséquence, les alliés, marchant le 23 dès la pointe du jour, mirent leur droite à Loenhout, et leur gauche à Hoochstraten. Ils avoient un pont de bateaux à Lillo, sur lequel ils pouvoient passer dix hommes de front. Vingt-six bataillons et autant d'escadrons, campés devant cette place, arrivèrent, le 24 au matin, à Capelle, à une lieue et demie de la gauche des François, qui bientôt virent leur ennemi déboucher sur la bruyère, auprès de Westvesel.

Les armées se trouvoient donc en présence. Les généraux envoyèrent se complimenter, en attendant, disoit-on, qu'ils pussent se battre. Mais Villeroi préféra le parti le plus sûr (1) à

(1) Il n'avoit que soixante-six bataillons et cent six escadrons.

1703. une action; elle eût été imprudente de sa part, vu la supériorité de son ennemi, que l'absence du corps commandé par M. de Bedmar rendoit plus fort de vingt mille hommes: d'ailleurs il ne vouloit que cacher sous une bonne contenance, l'ordre qu'il avoit reçu de n'en pas venir aux mains. Fidèle au système défensif, il donna ordre à ses troupes de rentrer dans leurs lignes; ce qu'elles exécutèrent avec promptitude, et ce qui mit Anvers hors d'insulte. Son camp fut assis à deux petites lieues de cette ville, dans un lieu nommé Winegghem (1), tandis que M. de Guiscard se porta dans le pays de Waes avec un corps de troupes.

Cependant le duc, toujours déçu dans son espoir, se rendit, le 27, escorté de plusieurs officiers généraux et d'une garde de deux mille hommes de cavalerie, dans un lieu d'où il pût reconnoître les lignes qu'il convoitoit avec tant d'ardeur. Une patrouille d'environ cinquante Anglois en rencontra une autre de quarante cavaliers françois, qui se retirèrent après une seule décharge de leur mousqueterie; on les poursuivit jusqu'à la barrière de leurs retranchemens, pour en examiner de plus près la position et la force.

(1) Berwick dit que la droite étoit à Oleghem, et la gauche à Durem; que la gauche des alliés étoit à Westvesel, et la droite en arrière de Capelle.

1703.

Le rapport qui en fut fait au duc, fortifia la résolution qu'il avoit prise de forcer ces lignes. Mais ses incommodes censeurs, les députés hollandois, étoient là; et toujours prêts à faire avorter les desseins qu'il avoit conçus, ils firent différer l'exécution de celui-ci sous différens prétextes : il fallut finir par y renoncer entièrement, comme on le verra par la suite, et revenir sur la Meuse.

Siége de Huy.

Marlborough, ne pouvant pas illustrer la campagne par un coup hardi et digne de sa haute valeur, chercha du moins à la signaler par des entreprises utiles. Le siége de Huy fut résolu: les Hollandois ne voyoient qu'avec inquiétude cette place voisine de leurs terres au pouvoir des François; elle est située sur la Meuse, à cinq lieues environ de Liége, et à six de Namur. Le comte de Noyelles en commença l'investissement le 13, avec neuf bataillons et dix escadrons. 13 Août.

L'armée de Villeroi (1), après avoir côtoyé, au-dedans de ses lignes, celle des alliés, étoit venue camper sa droite à Waseige, et sa gauche à Josse. Marlborough se porta le 15 à Vis-Fontaine,

(1) Il croyoit que Marlborough feignoit de remarcher sur la Meuse, et que si l'armée françoise alloit camper à Vignamont pour empêcher le siége de Huy, les alliés se reporteroient à l'instant sur l'Escaut.

1703. et du côté de Vignamont; de manière que Huy se trouva tout-à-la-fois investi, et le siége protégé. Il établit son quartier à Val-Notre-Dame, sur la Méhaigne, et prit toutes les mesures nécessaires pour assurer la communication entre la grande armée et celle du siége.

M. Milon étoit chargé de la défense. Le maréchal donna ordre qu'on abandonnât la haute et basse ville, qui ne pouvoient résister à l'attaque. Le comte de Lisle, à qui la garde en avoit été confiée, se retira le 18 dans le château. C'étoit la plus ancienne des forteresses de Huy. Il y en avoit trois autres: le fort Picard, bâti dix ou douze ans auparavant; le fort Rouge, construit depuis; et le fort Joseph, qui l'avoit été l'année précédente: tous ces forts, à l'exception du dernier, se communiquoient et se défendoient l'un l'autre.

Après qu'on eut occupé les deux villes, la tranchée fut ouverte, la nuit du 18 au 19, devant les forts Joseph et Picard. L'attaque du premier étoit commandée par le prince d'Anhalt, et celle du second par le colonel Frédéric Hamilton; celui-ci étoit le seul brigadier anglois qui se trouvât dans l'armée. Les travaux contre l'un de ces forts furent poussés jusqu'à cent quatre-vingt-dix pas. Ceux qui étoient dirigés contre l'autre, furent différés jusqu'à la nuit suivante; l'ingénieur chargé

de les conduire, trompé par l'obscurité de la nuit, avoit donné dans un chemin creux qui l'éloignoit du fort. 1703.

Quelques batteries se trouvant prêtes le 21, on lança plusieurs bombes dans les ouvrages des assiégés.

Dès le 22, le château fut foudroyé par quarante-six pièces de canon; les assiégeans s'attachoient sur-tout au grand magasin et à une partie de la courtine, dans l'espérance d'endommager les poudres.

Le lendemain, les canons et les mortiers firent un feu si terrible sur le château et les trois forts, que celui de Saint-Joseph battit la chamade à trois heures du soir. La garnison demanda qu'il lui fût permis de se retirer à Namur avec armes et bagage.

Il lui fut répondu qu'elle n'avoit d'autre alternative que de se rendre prisonnière, ou de se retirer dans le château. Elle se décida pour ce dernier parti; mais le commandant M. Milon ne voulut pas la recevoir (1) : ce contre-temps la força de rentrer dans la ville, où elle fut aussitôt saisie et désarmée.

(1) M. Milon alléguoit qu'elle devoit faire sa capitulation séparément, n'ayant aucune communication avec le château.

1703. Les garnisons des forts Rouge et Picard se réunirent dans le château, dès le 23 au soir, parce que les défenses en étoient ruinées. Dès-lors toutes les batteries tonnèrent contre ce dernier retranchement des assiégés. Dès le 25, toutes les dispositions étoient faites pour un assaut : dans l'après-midi, le feu fut terrible, et l'on s'avança de manière à pouvoir placer quelques échelles au pied de l'escarpement ; les hauteurs aboutissoient à une rampe douce et spacieuse, formée par les débris, propre à contenir six ou sept cents hommes en bataille. Rien ne sembloit plus facile que de monter à la brèche ; outre soixante-dix pièces de canon, quarante-six mortiers à bombes, une infinité d'autres à grenades, il y avoit un feu de mousqueterie qui partoit du haut des clochers, et des fenêtres de toutes les maisons : l'air étoit tellement obscurci par la fumée, que la manœuvre des assiégeans s'apercevoit à peine ; et néanmoins M. Milon, très-attentif à tout, vit poser des échelles.

Belle action des assiégés.

Ce qu'on aura de la peine à croire, et que M. de Quincy rapporte avec des détails qu'il lui eût été difficile d'imaginer, le comte de Lisle, à la tête de la compagnie des grenadiers du régiment de Barrois, d'un piquet de cinquante hommes commandé par son fils, et de quatre autres piquets d'un

d'un pareil nombre, marcha droit à la brèche. 1703.
Vainement l'ennemi, protégé par le feu effroyable de son artillerie et de sa mousqueterie, s'efforça-t-il de monter et de se former sur la rampe; il fut contraint de rentrer dans la ville en désordre. Pendant cette première action, qui dura une heure, M. Bachout, à la tête d'une compagnie de grenadiers de Sanzé, repoussa, du côté de l'attaque de Namur, une vingtaine d'hommes qui avoient déjà pénétré le réduit, et renversa les autres qui avoient gagné le fascinage.

Une demi-heure après, les alliés renouvelèrent leur tentative, qui n'eut pas plus de succès que la première fois.

Mais M. Milon avoit assez fait pour sa gloire; il demanda à capituler le 25 au soir. Marlborough répondit que si la garnison mettoit bas les armes, tout ce qui appartenoit aux officiers et aux soldats leur seroit conservé, et qu'ils seroient échangés dès que le maréchal de Villeroi le jugeroit à propos; il leur accordoit jusqu'à trois heures du matin pour faire une réponse positive. Sur le refus du commandant de souscrire à ces conditions, l'ordre fut donné de renouveler l'attaque: mais M. Milon se vit forcé de les accepter, les

Reddition de la place, le 26 Août (1).

(1) Et non le 26 juin, comme le dit le président Hénault.

1703. soldats ne voulant pas opposer plus long-temps une résistance meurtrière et inutile. La sagesse doit accompagner la vraie valeur, qui est également éloignée d'une défense lâche et d'une défense téméraire : l'opiniâtreté est toujours funeste ; il faut se rendre, quand on n'a point de secours à attendre, et qu'il n'importe qu'à la vanité de tenir quelques jours de plus ou de moins.

Il fut convenu que la garnison, y compris celle des forts, montant en tout à neuf cents hommes, seroit échangée avec partie des deux régimens anglois faits prisonniers à Tongres. Elle évacua la place à midi, et mit bas les armes ; les officiers gardèrent leurs épées. Il se trouva dans le château une assez grande quantité de provisions, tant de guerre que de bouche. Cette conquête achevoit de dépouiller l'électeur de Cologne ; aussi évêque de Liége.

Les alliés n'eurent que vingt hommes tués et trente-cinq blessés. La perte des assiégés fut plus considérable : deux capitaines et cinq subalternes de Barrois perdirent la vie dans leur héroïque défense ; le major, l'aide-major et dix autres officiers de ce corps, ainsi que trois officiers du régiment de Sanzé, tombèrent grièvement blessés. M. de Lisle avoit reçu trois contusions. Louis XIV le récompensa par des témoignages de son estime,

ainsi que les braves qui l'avoient si bien secondé. 1703.

Le commandement du château fut donné au baron de Trogne, qui, pendant le siége, avoit rempli les fonctions d'ingénieur en chef avec la plus grande distinction. Ce qui est bien digne de remarque, on l'avoit vu se mettre à la tête de vingt-cinq grenadiers commandés pour l'escalade, et porter lui-même une échelle sur ses épaules.

Grand conseil de guerre.

Le 25 août, il s'étoit tenu, dans le camp des confédérés, au Val-Notre-Dame, un grand conseil de guerre, composé du duc de Marlborough, de M. d'Overkerque, de M. d'Oxenstiern, et de tous les lieutenans généraux : on y avoit délibéré sur les opérations ultérieures de la campagne. Quelques-uns proposèrent le siége de Limbourg; mais le duc, qui s'étoit procuré les renseignemens les plus exacts sur la position de l'armée de Villeroi, proposa de l'attaquer par l'endroit le plus foible de ses lignes (1). En conséquence, il motiva par écrit l'avis suivant, qui fut appuyé par plusieurs généraux:

Le duc propose d'attaquer les lignes. Ses motifs.

« 1.° Les ennemis ont des magasins immenses » à Namur, où ils seront obligés de placer une » forte garnison, dès que nous serons maîtres de

(1) Entre Namur et le Demer.

1703. » Huy; ils devront craindre que, plus forts par » le nombre, nous ne les inquiétions de ce côté: » par-là, notre supériorité sur eux n'en deviendra » que plus grande; ils seront, par conséquent, » d'autant moins en état de résister à nos efforts.

» 2.° Nous sommes postés sur un terrain uni, » d'environ deux lieues et demie d'étendue : c'est » là que les lignes des ennemis sont plus foibles, » c'est donc par-là qu'il convient de les attaquer. » Quand même ils voudroient se défendre, ils » sentiroient l'impossibilité de nous résister sur » tous les points, voyant notre armée entière en » état de se développer.

» 3.° Dans le cas où ils se résoudroient à » tenter la chance d'une action générale, objet » de nos vœux depuis le commencement de la » campagne, il faudra en saisir l'occasion avec » d'autant plus d'empressement que notre supé- » riorité sur eux est plus grande que jamais.

» 4.° Si, avec cette supériorité que nous ne » pouvons pas espérer de conserver l'année pro- » chaine, et avec une armée aussi bien com- » posée, nous ne profitons pas de l'avantage de » notre position, nos alliés seront découragés; » et M. de Villeroi pourra se vanter, avec raison, » que ces lignes, qu'il aura soin de fortifier tous » les jours de plus en plus, sont une barrière

» insurmontable contre toutes les tentatives de » l'armée confédérée. 1703.

» 5.° Si nous n'attaquons pas les lignes, il ne » nous restera plus d'autre parti à prendre que de » nous retirer de l'autre côté de la Meuse, ou de » gagner le voisinage de Bois-le-Duc, attendu » qu'il ne reste plus de fourrage dans ces cantons : » or le premier de ces partis seroit déshonorant » pour nos troupes, qui auroient l'air de fuir ; le » second exposeroit les États à de grands dangers. » D'ailleurs l'ennemi, dont les magasins sont am- » plement pourvus, pourroit entreprendre tout ce » qu'il lui plairoit ; au lieu que, si nous attaquons » ses lignes et qu'il veuille les défendre, nous pou- » vons nous flatter de remporter une victoire com- » plète, et plus importante qu'on ne sauroit se » l'imaginer. Si, au contraire, il se détermine à la » retraite, il y a lieu d'espérer que, marchant en » avant, nous verrons nos efforts couronnés des » plus brillans succès.

» 6.° L'ennemi ayant la supériorité en Italie et » dans l'Empire, et n'étant inférieur en forces » qu'ici, tous les alliés ont les yeux tournés vers » nous ; ils seroient fondés à blâmer notre conduite » si nous ne venions pas à leur secours. Le seul » moyen est de forcer l'ennemi à retirer de leur » territoire une partie de ses troupes, pour les

1703. » faire passer de ce côté ; ce qui ne peut avoir » lieu que par des manœuvres hardies de notre » part. »

Signé le duc DE MARLBOROUGH ; *les généraux anglois*, Cha. CHURCHILL, CUTS, et Henri LUMLEY ; *les généraux danois*, C. RUDOLPHE duc DE WIRTEMBERG, et F. SCHOLTEN ; *les généraux de Lunébourg*, G. SOMERFELD, M. BULAU, E. AUGUSTE duc DE BRUNSWICK, et le comte DE NOYELLES ; *les généraux des Hessois*, FRÉDÉRIC prince DE HESSE, SPIEGEL DE DISSENBOURG, A. VAN TETTAU.

Avis contraire.

Les députés et les officiers hollandois, qui n'étoient pas du même avis, exposèrent les motifs suivans :

« Attaquera-t-on les lignes, ou assiégera-t-on » Limbourg ! Le premier de ces projets seroit le » plus glorieux sans doute ; mais avant de l'adop- » ter, il faut examiner les difficultés qui s'op- » posent à son exécution, et les avantages qui » peuvent résulter du succès.

» La partie des lignes qui paroît la plus foible, » s'étend depuis Waseige jusqu'à Jauche, dans un » terrain long de deux lieues et demie : le pays est » plat, à la vérité ; mais il s'y trouve une hauteur » considérable à Meerdorp. Il s'agit aussi de savoir » si réellement les forces de l'ennemi sont infé- » rieures en nombre aux nôtres, et si ses lignes

» ne sont pas mieux fortifiées qu'on le prétend. 1703.

» Supposé qu'on parvienne à les forcer, quel » en sera le résultat ! Pourrons-nous alors pénétrer dans l'intérieur du pays, et marcher droit » à Tirlemont et à Louvain ! Ce qui donne lieu » d'en douter, c'est qu'un peu en arrière de ces » lignes, dont nous avons le plan sous nos yeux, » l'ennemi a des postes où il peut se retirer, et » qui sont en meilleur état de défense que ses » lignes mêmes. Tel est, par exemple, le poste » de Ramillies, où, en étendant son aile droite » jusqu'à la Méhaigne près de Taviers, et sa » gauche vers Ramillies et Autreglise, il n'aura » à défendre qu'un passage étroit de douze cents » pas.

» Si l'ennemi prenoit le parti d'abandonner ses » lignes pour occuper ce poste, il faudroit absolument l'en déloger, avant de pouvoir nous » porter sur Tirlemont. En effet, il nous faudroit nécessairement passer, près des sources de » la Ghette, entre l'armée ennemie et Jauche : » or il seroit impossible de tenter une pareille » manœuvre, sans courir le risque de voir notre » arrière-garde taillée en pièces.

» Si, après que les lignes auroient été forcées » par nous, ou abandonnées par l'ennemi, il » paroissoit convenable que notre armée passât

1703. » la Ghette un peu plus bas, aux environs d'Hey-
» lissem, il descendroit le long de cette rivière » pour nous observer ; en étendant sa gauche » jusqu'à Heylissem, il auroit devant lui une » portion de lignes plus forte que celle qui est » entre la Méhaigne et Jauche, et par conséquent » il nous empêcheroit d'avancer sur Tirlemont » et Louvain.

» Si l'ennemi se postoit, comme nous l'avons » dit, dans les environs d'Heylissem (1), le ter- » rain entre Ramillies et la Méhaigne nous seroit » ouvert, et nous pourrions passer au-dessus des » sources de la Ghette, et, par-là, lui couper » toute communication avec Namur : mais, après » avoir dépassé les lignes à l'endroit le plus » voisin d'Hannuye, il ne nous seroit pas pos- » sible de marcher en avant avec assez de célé- » rité pour empêcher l'ennemi de s'emparer du » poste de Judoigne, où il n'aura à défendre » qu'un espace de six cents pas.

» Quand même nous aurions, dans nos places » sur la Meuse, tout l'attirail nécessaire pour en- » treprendre le siége de Namur, il n'est pas à » présumer que l'ennemi se laissât couper toute » communication avec cette ville. Mais il n'a rien

(1) On écrit dans quelques cartes *Elixheim*.

» à craindre de ce côté, attendu la position du » corps commandé par M. de Pracontal, et celle » de nos troupes sur la Meuse. D'ailleurs les » ouvrages que M. de Cohorn a ajoutés autrefois » à cette place, la mettent à l'abri de l'effet des » bombes. 1703.

» Nous ne pouvons pas assurer positivement » que les manœuvres de l'ennemi seront telles » que nous venons de le dire; mais la chose est » possible. Il se peut également qu'il répare et » fortifie ses lignes, avant que nous soyons en » état de les attaquer.

» La prudence exige de nous les plus mûres » réflexions dans une affaire d'une si haute im- » portance. Quel que soit notre plan, il faut que » nous soyons en état d'en poursuivre l'exécution. » Il est à propos d'examiner s'il vaut mieux atta- » quer les lignes, que de mettre le siége devant » Limbourg, qui n'est pas une place d'aussi peu » de conséquence qu'on pourroit le croire. En » effet, si nous en sommes une fois les maîtres, » non-seulement nous gagnons une province en- » tière, mais encore nous couvrons nos propres » frontières, ainsi que les pays de Juliers et de » Gueldre; nous coupons toute communication » entre l'ennemi et notre pays; nous étendons » et assurons nos quartiers. Alors rien de plus

1703. » aisé que de chasser les François et les Espagnols » de tout le pays entre la Meuse et le Rhin. Mais, » pour entreprendre ce siége, il faut attendre » la belle saison, et non pas le commencer sur » la fin de l'année, parce qu'alors les chemins » seroient impraticables.

» Quelque détermination que l'on prenne, les » soussignés ne manqueront pas de contribuer de » tout leur pouvoir à son succès.

» Fait au camp de Vignamont, ce 25 août » 1703. »

Signé D. DORF, DOMPRÉ, OXENSTIERN, D. RANTZAU, OVERKERQUE, le comte DE NOYELLES, ALBEMARLE, W. V. HEUCKELOM, DE SAINT-POL, D'ANHALT (1).

Telles furent les raisons alléguées par les députés des États et par les généraux hollandois, pour s'opposer au projet du duc de Marlborough.

Le duc emploie beaucoup d'espions.

Quelque solides que fussent les motifs dont il avoit appuyé son sentiment, il en avoit encore de secrets, fondés sur les rapports très-certains de ses espions. Il en entretenoit un si grand

(1) L'auteur de l'Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, dit que ce fut le général Schlangenburg qui s'opposa le plus fortement aux opérations projetées par le général anglois. Cependant cet officier hollandois ne signa point l'avis que nous venons de rapporter; sans doute qu'il étoit absent, lorsqu'on tint conseil de guerre à Vignamont.

nombre, que, d'après le témoignage d'un officier qui servoit alors sous lui, il en reçut trois successivement dans une seule nuit. Ce général reposoit dans sa tente après une marche très-fatigante; l'officier de ses gardes, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus, les introduisit dès qu'ils se présentèrent. Ainsi Marlborough consacroit jusqu'aux heures de son sommeil à la cause dont il étoit le principal défenseur. 1703.

Les troupes alliées s'ennuyoient (1) de leur

(1) Les ennemis, dit M. de Quincy, détachèrent quinze mille hommes pour forcer les lignes d'Anvers, et mirent des gardes à leur camp, pour assurer le secret. Suivant le même écrivain, M. de Villeroi, qui en fut informé, détacha aussi quinze mille hommes, sous les ordres du prince de Tserclaes, pour s'opposer à cette tentative. Le détachement ennemi, canonné des forts de Saint-Jean et par Bedmar, se retira à la hâte sur le glacis de Hulst, et laissa dans son camp beaucoup de munitions, de fourrages, de vaches et de chariots.

Le dessein qu'on prête ici à Marlborough paroît contraire à toutes les règles de la prudence: n'est-il pas étrange que ce grand capitaine, campé alors à Vignamont, ait voulu envoyer vers le pays de Waes un détachement considérable, pour renouveler une expédition dont il n'avoit retiré aucun avantage, et qui aux premières difficultés réunissoit celles d'un plus grand éloignement, et de la nouvelle position des armées! D'ailleurs on avoit pourvu à la sûreté de la rive gauche de l'Escaut par le corps de M. de Guiscard; et M. de Berwick avoit été détaché avec trente-huit escadrons vers Lierre, pour surveiller tous les mouvemens. Il y

1703. inaction : elles auroient souhaité une bataille, que Villeroi derrière ses lignes devoit éviter. Le 5 septembre, à la pointe du jour, le duc et M. d'Overkerque se mirent en marche du voisinage de Huy avec la grande armée (1); ils vinrent camper à Hannuye, à deux lieues environ des François. Les forces de ceux-ci consistoient alors en soixante-quatorze bataillons et cent quarante escadrons; plus de cent vingt pièces de canon et vingt-quatre mortiers, tous bien montés, étoient placés en front de leurs retranchemens et de leurs lignes. L'armée confédérée se trouvoit composée de quatre-vingts bataillons et de cent

Il se remet en marche.

a plus : M. de Tserclaes, que M. de Quincy prétend avoir été détaché avec quinze mille hommes pour renforcer les lignes d'Anvers, avoit été envoyé dans le Condroz, pour contenir les ennemis de ce côté-là, et être à portée de pousser des troupes sur la Moselle, en cas qu'ils y en fissent marcher après la prise de Huy. L'engagement dont on parle n'auroit pu avoir lieu qu'entre M. de Bedmar et quelques troupes détachées des garnisons des frontières de la Hollande. Cependant le continuateur de Thoyras suppose qu'elles étoient parties du camp même de Marlborough.

(1) Quincy dit qu'elle avoit été jointe par le corps du général Schlangenburg, qu'il suppose sans doute avoir été chargé de la nouvelle expédition des lignes d'Anvers. Est-il probable que le duc eût choisi à cet effet le général en qui il devoit avoir le moins de confiance, et qui lui étoit opposé en toute occasion!

1703.

Il s'approche des lignes françoises de trop près et se retire.

quarante-deux escadrons. Le duc, accompagné de plusieurs autres généraux, sortit de son camp à la tête de quarante escadrons, et s'avança à près d'une portée de canon des lignes ennemies, pour les reconnoître. S'il faut en croire Lediard, ce mouvement jeta les François dans la consternation (1), et les détermina à se mettre aussitôt sous les armes, bien convaincus que l'intention du duc étoit de les attaquer. C'étoit certainement ce qu'il auroit le plus desiré; mais, ayant les mains liées à cet égard, dit l'écrivain anglois, il rentra le soir dans son camp. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que les François, loin de craindre une attaque, n'avoient sous les armes que la garde ordinaire; le reste des troupes ne fit aucun mouvement, jusqu'à ce qu'enfin M. de Villeroi, voyant avancer quelques escadrons alliés à une portée de fusil des lignes, fit sortir un détachement de carabiniers et de gardes du roi, pour les repousser: ceux-ci y réussirent si bien, qu'ils en tuèrent et blessèrent un grand nombre, et mirent les autres en fuite, sans en excepter la cour de mylord duç, qui pourvut à sa sûreté par l'éloignement.

(1) L'alarme qui fait mettre sous les armes, n'est point la même chose que la consternation, qui produit le découragement, et qui, pour l'ordinaire, fait prendre la fuite.

1703. Villeroi décampa le 6, et se mit en marche pour Wéser, à un quart de lieue de Leuwe ou Léau ; ce fut là qu'il prit son quartier. Son armée tenoit près de cinq lieues de pays. Ce jour-là même, le duc se posta à Saint-Tron ; il fit fortifier cette ville ainsi que Tongres, pour les mettre à l'abri de toute insulte. Ce qui étoit arrivé au commencement de la campagne, lui suggéra cette mesure.

Les François poursuivent deux voitures qu'ils prennent mal-à-propos pour celles du duc.

Un détachement françois étoit sorti, le 7, des lignes, pour aller intercepter un convoi des alliés. Dans sa marche, il aperçut deux voitures attelées de six chevaux ; la troupe, croyant que c'étoient celles de Marlborough, abandonna son projet pour les poursuivre. C'eût été, sans doute, une riche proie, plus utile que le gain d'une bataille ; mais, à son grand déplaisir, le détachement trouva que c'étoit le duc Hamilton, qui, muni d'un passeport, alloit à Aix-la-Chapelle. Dans cet intervalle, le convoi s'échappa, ne laissant à la troupe que des regrets.

Siége de Limbourg.

Marlborough ne pouvant forcer les lignes, l'orage tomba sur Limbourg, petite ville, capitale du territoire de son nom, à sept lieues environ d'Aix-la-Chapelle et à six petites lieues de Liége. Cette place démantelée n'avoit que quelques ouvrages de terre palissadés : elle fut investie le 10

par les généraux Bulau et Hompesch, ayant sous leurs ordres vingt-quatre escadrons de cavalerie et de dragons, auxquels se joignirent quelques corps d'infanterie. Le baron de Trogne étoit chargé de la direction des approches. M. de Reignac, commandant de la place, avoit ordre de l'abandonner après avoir fait sauter le château : mais, n'ayant pas eu le temps d'exécuter cet ordre, il se crut obligé, pour sauver son honneur, de faire quelque défense. La garnison de la ville et du château étoit foible ; elle avoit douze pièces de canon et quatre mortiers. 1703.

Le 12, le duc, accompagné du prince héréditaire de Hesse-Cassel, se mit en marche du camp de Saint-Tron pour commander le siége en personne : cette conquête étoit trop facile pour être digne de lui. Il arriva deux jours après ; les assiégeans avoient, y compris les troupes qu'il amena, vingt-cinq bataillons et cinquante escadrons. Le 20, l'artillerie et tout l'attirail nécessaire furent amenés de Liége : on employa une partie du jour suivant à faire et à rassembler une grande quantité de fascines.

Les alliés ayant pris leurs postes respectifs, un lieutenant-colonel eut ordre d'attaquer la ville basse avec trois cents hommes : les François s'en retirèrent à son approche, sans faire aucune

1703. résistance. La tranchée s'ouvrit; et les batteries, dressées dès le 25, jouèrent nuit et jour avec vingt-quatre pièces de canon et huit mortiers sur la haute ville.

27 Septembre. Dès le 27 (1) la brèche fut praticable, et les assiégeans se préparèrent à livrer un assaut géné-

On capitule. ral; les François s'en aperçurent, et battirent la chamade. Le duc exigea que toute la garnison se rendît prisonnière de guerre; permettant d'ailleurs aux officiers et soldats de garder ce qui leur appartenoit, et leur accordant douze chariots pour transporter leurs bagages, sous la condition expresse de livrer l'une des portes une demi-heure après cet arrangement.

Les conditions ayant été acceptées, la garnison, qui consistoit en douze cents hommes (2), posa les armes, et sortit de la ville : les assiégeans en prirent possession aussitôt; et le duc nomma le baron de Rechteren gouverneur. Par la prise de cette place, les alliés devinrent non-seulement maîtres de tout le duché de Limbourg, mais encore ils mirent tout le pays de Liége et

(1) Quincy dit le 29, sans doute parce que la capitulation ne fut exécutée que ce jour-là.

(2) D'Avrigny dit douze cents, Lediard quatorze cents, et Quincy sept cents.

l'électorat

l'électorat de Cologne à l'abri des incursions des François. 1703.

Le duc se hâta d'informer les États-généraux de la prise de Limbourg par la lettre suivante:

HAUTS ET PUISSANS SEIGNEURS,

« JE vous félicite de la prise de la ville et du » château de Limbourg, dont la garnison s'est » rendue prisonnière de guerre, d'après la capi- » tulation que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je » resterai ici deux ou trois jours, afin de pourvoir » à la sûreté de la place; je retournerai ensuite à » la grande armée, où j'attendrai vos ordres. » Vous connoissez mon profond respect et mon » attachement sans bornes. »

Signé le duc DE MARLBOROUGH.

« *P. S.* J'ai nommé, du consentement des » députés, le baron de Rechteren gouverneur de » Limbourg, et j'espère que vos hautes puissances » approuveront mon choix. »

Ce succès n'étoit pas assez glorieux pour mériter seul les honneurs d'une médaille: on en frappa une, où l'on rappela la prise de Bonn et celle de Huy. Médaille.

Sur la face est le buste de la reine avec ses titres ordinaires. Sur le revers, on voit le duc à cheval,

1703. ayant à ses pieds une nymphe portant une couronne murale, et présentant au vainqueur trois clefs dans un bassin : on y lit l'inscription suivante,

SINE CLADE VICTOR (1);

et dans l'exergue,

CAPTIS BONNÂ, HUO, LIMBURGO, 1703 (2).

Les avantages des alliés avoient été bien médiocres : ce fut beaucoup pour les François d'avoir tenu en échec un ennemi plus fort de vingt mille hommes, qui ne tira de sa supériorité d'autre fruit que la prise de trois places, dont deux étoient presque démantelées. Cependant le duc borna sa campagne à ces conquêtes : elle eût été sans doute plus glorieuse pour lui, sans les entraves que les commissaires mirent à ses desseins. La timidité des États-généraux n'avoit d'autre cause que les factions qui les divisoient : les partisans du roi Guillaume vouloient un capitaine général; et ceux du parti de Lowenstein desiroient que tout fût gouverné par une députation des États. Dans de pareilles circonstances, l'armée pouvoit-elle former des entreprises bien importantes ? Le prince Eugène, qui n'étoit pas non plus le maître de saisir

(1) Les ennemis de la gloire du duc firent de ces mot une épigramme.

(2) *Voyez* la médaille n.° 3.

toutes les occasions présentées par la fortune, dit plaisamment à un de ses amis, qui le voyoit plongé dans une rêverie profonde : *Je pense que si Alexandre le Grand avoit été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auroient pas été à beaucoup près si rapides.* 1703.

Cependant les ennemis de Marlborough ne manquèrent pas de dire qu'on avoit droit d'attendre quelque chose de plus de la supériorité des forces que les intrigues de ce général, soutenues des instances réitérées des États-généraux, lui avoient procurées. Ce qu'il y a de vrai, c'est que sans cette augmentation il eût été en état de soumettre les trois places qu'il avoit prises, et que les troupes qu'il avoit de trop eussent été d'un grand secours en Allemagne. Mais il est d'usage qu'un général en faveur aît du superflu, tandis que souvent les autres manquent du nécessaire.

Le duc va voir l'archiduc, proclamé roi d'Espagne sous le nom de Charles III.

L'archiduc venoit d'être proclamé successeur de Charles II, sous le nom de Charles III ; il se rendoit dans ses états imaginaires par la Hollande et la Grande-Bretagne. Le duc de Marlborough, après son dernier exploit, quitta son armée, et alla joindre ce prince à Dusseldorff, pour le féliciter au nom de sa souveraine : il lui apprit la reddition de Limbourg ; et ce nouveau roi de

1703. théâtre lui répondit qu'il espéroit avoir bientôt

Il en reçoit une épée.

d'autres remercîmens à lui faire ; il ajouta à ce compliment le don d'une belle et riche épée. « Je ne rougis point, lui dit-il en la lui pré- » sentant, je ne rougis point d'avouer que je suis » un prince pauvre, et que je n'ai que la cape » et l'épée : celle-ci peut servir à votre Excellence ; » je vous prie de l'agréer, et de croire que si je » l'ai portée une seule fois, elle n'a pour cela rien » perdu de son prix. » — « Au contraire, répondit » le duc, elle me rappellera toujours le souvenir » des justes droits et titres de votre Majesté, et » de l'obligation que je contracte de hasarder ma » vie pour faire de vous l'un des plus grands » princes du monde. »

Il retourne en Angleterre.

Le duc (1) accompagna l'archiduc-roi à la Haye ; il s'y arrêta quelques jours pour concerter les plans de la campagne suivante, et partit ensuite pour l'Angleterre : il y arriva le 13 octobre, et ne fut rejoint par le prétendant à la couronne

(1) Son armée quitta le camp de Saint-Tron le 12 octobre, et alla camper à Bilsen, près de Tongres. De leur côté, les François étendirent leur armée jusqu'à Diest et le long du Demer : enfin, un détachement des alliés étant allé au secours de Landau, et M. de Pracontal ayant été détaché pour le côtoyer, la campagne prit fin le 2 novembre. Villeroi se rendit alors à la cour, et laissa le commandement au maréchal de Boufflers, qui resta à Bruxelles pendant tout l'hiver.

d'Espagne que le 26 décembre. Marlborough étoit allé au-devant de lui jusqu'à Spithead, de la part de la reine. Le prince George avoit aussi fait une partie du chemin pour aller à la rencontre de Charles, qui ne resta que deux jours à Windsor, et qui de là se rendit à Portsmouth, où il s'embarqua sur *la Royale-Catherine* pour Lisbonne. 1703.

« Alors parut, dit Voltaire, toute la puissance » angloise. Cette nation, si étrangère dans cette » querelle (1), fournit au prince autrichien deux » cents vaisseaux de transport, trente vaisseaux de » guerre, joints à dix vaisseaux hollandois, neuf » mille hommes de troupes et de l'argent pour » aller conquérir un royaume. Mais cette supé- » riorité que donnent le pouvoir et les bienfaits, » n'empêchoit pas que l'empereur, dans sa lettre » à la reine Anne, présentée par l'archiduc, ne » refusât à cette souveraine, sa bienfaitrice, le » titre de Majesté : on ne la traitoit que de Séré- » nité, selon le style de la cour de Vienne, que » l'usage seul pouvoit justifier, et que la raison » a fait changer depuis, quand la fierté a plié » sous la nécessité. »

(1) L'Angleterre ne pouvoit être étrangère dans une querelle qui avoit pour objet d'humilier et d'affoiblir la France, qu'elle a si souvent attaquée, même sans prétexte.

1703. Le duc est nommé gouverneur de l'hôpital de Greenwich.

Avant la fin de l'année, Marlborough fut nommé gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Cet établissement, destiné sur-tout aux marins, est l'un des plus magnifiques de l'Europe dans ce genre, soit par la grandeur et la beauté des édifices, soit par les immenses revenus qui y sont attachés. Le traitement du gouverneur est considérable. Outre les hommes de mer, on reçoit aussi dans cet asile les soldats qui, vieillis ou blessés dans la guerre du continent, méritent, par d'honorables infirmités, les secours de la patrie : c'est l'Hôtel des invalides anglois. Il y avoit dans cette maison un assez grand nombre de braves guerriers qui avoient servi sous les ordres de Marlborough : on ne pouvoit mieux adoucir leur sort qu'en les confiant aux soins du héros qui les avoit menés au péril et à la victoire ; de son côté, il trouva dans ce nouvel emploi une récompense vraiment digne de ses services et de la munificence nationale.

Reddition de la ville de Gueldre.

Pendant que le duc recevoit de sa souveraine ce nouveau témoignage de faveur, la campagne de l'année 1703 se termina par un événement qu'il avoit préparé ; je veux parler de la reddition de la ville ou plutôt des ruines de Gueldre, qui, après un blocus de quatorze ou quinze mois, capitula le 17 décembre. Le général prussien Lottum avoit jeté dans la place trois mille bombes

1703.

et trente mille boulets : ce fut à ce prix que toute la Gueldre espagnole acheva de tomber au pouvoir de la ligue.

Expédition du comte de Noyelles pendant l'hiver.

Quelques jours après, le 26 décembre, le comte de Noyelles partit de Liége malgré les rigueurs de l'hiver. Il avoit sous ses ordres un détachement formé de trente hommes pris dans chacune des compagnies qui composoient la garnison de la citadelle ; s'étant rendu à Marche-en-Famine, il fut joint par un corps de treize mille cinq cents hommes tirés de Maestricht, Visé, Ruremonde, Aix-la-Chapelle, Venloo, et autres places ; le baron de Trogne, gouverneur de Huy, lui amena en outre un renfort de mille hommes. Le rassemblement de ces forces avoit pour objet de combler les lignes entre les villages de Waseige et de Merdorp, dont la force principale consistoit dans un fossé de vingt pieds de profondeur, de vingt-quatre de largeur, et dans un parapet proportionné : la foible résistance et la retraite des François rendirent le succès facile, et les lignes furent détruites. Le comte de Noyelles retourna à Liége dès le 29 : cette courte et peu glorieuse expédition avoit été conduite avec autant de secret que de célérité ; elle alarma le maréchal de Boufflers, qui se porta de Bruxelles à Leuwe ou Léau avec un détachement, et qui, trouvant les

1703. alliés rentrés dans leurs quartiers d'hiver, fit retourner ses troupes dans leurs garnisons respectives.

1704. Tandis que le duc s'occupoit, dans les séances du parlement, des intérêts des alliés, les États-généraux firent connoître à la reine, par l'organe de leur envoyé extraordinaire, combien il seroit important que ce général se rendît auprès d'eux pour quelques jours, afin de concerter les mesures à prendre dans les circonstances. Anne y consentit; et le duc, parti pour la Hollande le 15 janvier, arriva en cinq jours à la Haye, où les ministres, les généraux, et toutes les personnes distinguées, s'empressèrent de l'accueillir avec les complimens et les honneurs dus à sa renommée. C'est là que le duc, par son ascendant sur leurs hautes puissances, décidoit du sort de l'Europe. Anne vouloit que ces affaires se traitassent ailleurs qu'à sa cour, parce que le secret étoit mieux assuré, et qu'on avoit moins d'intrigues à craindre. En Angleterre, on ne faisoit qu'exécuter le résultat des conférences de la Haye, et chercher les moyens d'engager la nation à continuer les subsides.

Le duc va à la Haye sur la demande des États-généraux.

Dans les entretiens que le duc eut avec les députés des États, il fut résolu de n'avoir qu'une petite armée dans les Pays-Bas, pour s'y tenir sur la défensive, et, vu que les passages vers la

Moselle étoient ouverts, de s'y porter avec la grande armée; mais ce n'étoit là qu'un foible aperçu des opérations qui devoient avoir lieu, et dont peu de personnes pénétrèrent le secret. Tous les préparatifs de la campagne ayant été réglés, le guerrier négociateur repartit le 11 février pour l'Angleterre, et fut de retour à Londres trois jours après.

1704.

Il retourne à Londres.

Il est à propos de retracer en abrégé ce qui s'étoit passé ailleurs, et sur-tout en Allemagne, l'année précédente. Ce récit indispensable servira d'introduction à la campagne de 1704. Ici rien n'est étranger à Marlborough, dont la main savante et déliée dirigeoit tous les ressorts et tous les mouvemens de la grande alliance.

Ce qui s'étoit passé en Allemagne l'an 1703, introduction à la campagne de 1704.

Les François n'avoient eu d'autre dessein que de se tenir sur la défensive dans les Pays-Bas, afin de pouvoir agir avec plus de vigueur sur les autres points du théâtre de la guerre. Réunis aux Bavarois, ils harcèlent, pendant tout l'été, l'empereur et l'Empire; Villars, avec ses troupes victorieuses, rejoint au mois de mai l'électeur de Bavière (1), qui de son côté, gagnant du terrain, étoit déjà maître de Ratisbonne. Ce prince propose en vain à l'empereur de reconnoître pour

(1) *Voyez* la Vie de Villars, *tome I.er, pag. 170 et suiv.*

1704. neutre cette ville fameuse, chef-lieu des diètes germaniques. Les députés, qui ne sont en quelque sorte que les prisonniers de son Altesse électorale, demandent à grands cris la sauvegarde de la neutralité, soutenant que le refus de Léopold est contraire à leur sûreté et aux droits des princes et états d'Empire.

La reine Anne et les États-généraux pressoient vivement la diète, par l'organe de leurs ministres, de prendre des mesures efficaces, pour prévenir les suites funestes de la jonction des François et des Bavarois. Mais il étoit difficile d'imprimer du mouvement à un corps presque sans vie : parmi les membres de cette assemblée, si rarement d'accord, si lente dans ses résolutions, et presque toujours plongée dans un sommeil léthargique, les uns vouloient que chaque cercle se hâtât de pourvoir aux moyens de lever et d'approvisionner l'armée de cent vingt mille hommes votés l'année précédente; les autres disoient que la considération de cet objet étoit trop tardive pour la campagne d'alors, et prématurée pour la suivante.

Cette étrange négligence de la diète enhardit l'électeur de Bavière à publier un manifeste, dans lequel il se plaignoit de l'empereur et des alliés, les accusant de pillage, de contributions exorbitantes, de mesures barbares pour incendier

et ravager son pays. Retracer une telle conduite, c'étoit prouver que le droit de la nature et des gens l'autorisoit à prendre les armes pour sa propre défense. Il nioit qu'il eût eu le dessein de se réunir à l'armée françoise pour attaquer l'Empire, comme la maison d'Autriche le prétendoit. S'il avoit quitté les Pays-Bas, disoit-il, c'étoit uniquement dans la vue de n'avoir aucune part à cette nouvelle guerre, et de joindre ses efforts à ceux des cercles de Souabe et de Franconie, pour établir sur une base solide la paix obtenue par le traité de Riswick : il ajoutoit qu'il s'étoit rangé du côté de la France, parce qu'elle avoit fait connoître qu'elle vouloit s'en tenir inviolablement à ce traité, et que les cercles avoient manifesté les mêmes intentions; qu'il ne vouloit ni ne pouvoit se rendre l'instrument des ambitieux desseins de la maison d'Autriche, qui avoit employé la violence pour le contraindre d'entrer dans une guerre injuste et contraire aux véritables intérêts de l'Empire. Son Altesse électorale, trop fondée à se plaindre des procédés du conseil impérial, avoit, disoit-elle encore, étouffé son ressentiment par respect pour l'empereur : mais ayant vu les cercles d'Autriche, de Souabe et de Franconie, entrer en guerre sans attendre les résolutions de la diète, et s'exclure par-là du

1704.

1704. droit d'y voter; considérant en outre les dangers de son propre territoire, exposé aux insultes d'un ennemi devenu plus formidable, elle avoit jugé qu'il étoit temps, pour sa sûreté, de se mettre en possession de quelques postes avantageux, comme d'Ulm et de Memmingen; que c'étoit là le seul moyen qu'elle pût prendre, pour n'être point opprimée par une administration monarchique inouie jusque-là dans l'Empire.

Ce manifeste fut présenté à la diète par le ministre bavarois, avec un autre écrit portant que l'électeur ne se croiroit plus obligé d'évacuer Ratisbonne, quand même les résolutions de la diète pour la neutralité seroient ratifiées par sa Majesté impériale; il assuroit, en même temps, que les ministres qui résidoient dans cette ville y jouiroient de toute sûreté, espérant, disoit-il, que, satisfaits de cette assurance, ils ne demanderoient rien de plus.

Villars se tenoit sur le Danube, pendant que l'électeur envahissoit le Tirol, et se rendoit maître d'Inspruck et d'autres places avec une rapidité qui étonna toute l'Allemagne et effraya la cour de Vienne. On dit que, lors de son entrée à Inspruck, il exigea, outre le serment de fidélité, une contribution de 120,000 florins par mois, avec une

grande quantité de vivres et de munitions de guerre (1). 1704.

Les forces de l'empereur étoient tellement divisées en petits corps épars çà et là, qu'il n'avoit nulle part une bonne armée; il étoit même sans troupes dans le Tirol. Le prince de Bade se borna donc à surveiller les mouvemens de Villars, sans oser l'attaquer, même pendant l'absence de l'électeur. Sa conduite fut l'objet de la censure; on alla jusqu'à suspecter son courage et sa fidélité: ses apologistes le défendoient en représentant la foiblesse de son armée et son défaut de moyens de toute espèce. Vendôme avoit eu ordre de se porter du Milanez vers le Tirol, pour joindre les Bavarois: si cette marche s'étoit faite avec promptitude, la maison d'Autriche se fût trouvée réduite à la dernière extrémité; mais le courage des braves Tiroliens suffit seul pour les délivrer de leur ennemi, qui se vit contraint de se retirer avec perte, et avant que le duc de Vendôme pût arriver. Celui-ci songeoit à s'emparer de Trente: les habitans, animés par leurs

(1) Dans la Vie de Villars, *page 234*, on lit qu'il auroit pu tirer des *pauvres* habitans du Tirol plus de 500,000 écus de contribution, et qu'il n'exigea rien; que des courtisans *compatissans* recevoient en secret des sommes considérables pour les sauvegardes qu'ils procuroient....

1704. succès, et secondés de quelques troupes impériales qu'on venoit de leur envoyer, mirent un obstacle invincible à l'exécution de son dessein.

L'électeur rejoignit donc Villars, et résolut de s'emparer d'Ausbourg, que le prince de Bade lui avoit enlevé par la marche la mieux concertée qui fut jamais. Pour se procurer des vivres, les François et les Bavarois devoient attaquer ou le camp du prince de Bade, qui étoit inaccessible, ou le comte de Stirum, qui avoit passé le Danube avec vingt mille hommes : on s'en tint au dernier parti, et le comte fut vaincu près d'Hochstett le 20 septembre. Cette victoire coûta aux Impériaux cinq mille hommes tués et sept mille prisonniers (1). Digne rival de Marlborough, Villars avoit entraîné l'électeur au-delà du Danube, et par-là il obtint la gloire de cueillir les premiers lauriers dans les champs d'Hochstett.

L'électeur, après s'être rendu maître de la ville d'Ausbourg, tourna à l'est, prit Passau, et se porta sur Lintz, dont il fit aussi la conquête. Il menaçoit même d'aller se réunir à Ragotski et aux rebelles hongrois, qui ravageoient l'Autriche, la Stirie et la Moravie.

L'empereur étoit battu par-tout. Le duc de

(1) *Voyez* la Vie de Villars, *pag. 156 et suiv.*

Bourgogne venoit de prendre le Vieux-Brisach ; Tallard s'étoit rendu maître de Landau, après avoir défait, près de Spire, le prince héréditaire de Hesse-Cassel, qui vouloit secourir la ville. *Il gagna la bataille*, dit Feuquières, *par une méprise qui devoit la lui faire perdre.* Sa faute fut heureuse ; et il écrivit au roi : *Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats.* 1704.

Le duc de Savoie et le Portugal contre la France.

Ce fut une consolation pour les confédérés, de voir le duc de Savoie et le roi de Portugal entrer dans leur alliance. Le premier s'étoit détaché de celle de Louis XIV, abandonnant ainsi la cause de Philippe V son gendre. On lui a reproché ses variations, qui, à la vérité, sembloient annoncer moins de probité que de politique. On pouvoit lui appliquer ce que disoit Frà Paolo près de cent ans auparavant, que le Savoyard étoit un Protée qui changeoit de forme sans cesse, et dont les seuls caprices eussent bientôt épuisé le trésor de Saint-Marc. Mais ce prince, il faut en convenir, avoit éprouvé ce que bien d'autres à sa place éprouveront encore, qu'un allié trop puissant finit par être un ennemi redoutable. Il avoit à se plaindre des François, qui, se disant ses amis, s'étoient rendus ses maîtres, disposoient de tout dans ses états, et ne lui laissoient que le vain titre de

1704. souverain. Fatigué du joug qui pesoit sur lui, pressé par de grands intérêts, il traita avec l'empereur, qui lui promit le Montferrat, le Mantouan, Alexandrie, Valence, la vallée de la Sesia, les terres situées entre le Pô et le Tanaro; l'Angleterre devoit en outre payer d'une grosse somme d'argent le prix de la défection du duc. Mais les négociations de celui-ci n'étoient pas restées secrètes, et plus de trois mille cinq cents hommes de ses troupes furent désarmés, dans le Milanez, par le duc de Vendôme, qui avoit pénétré ses desseins.

Vers le même temps, on apprit que le roi de Portugal (1) venoit de se réunir aux alliés. Léopold démembroit en sa faveur une monarchie où il n'avoit pas un seul hameau à sa disposition; il cédoit au monarque portugais, Vigo, Baïonne, Alcantara, Tuy, l'Estramadure, le pays situé endeçà del Rio de la Plata en Amérique. Ces princes

(1) Il feignoit de craindre que Philippe ne fît valoir les droits de l'Espagne sur son royaume, quand il seroit paisible possesseur de la couronne. Rien n'étoit moins fondé que cette crainte: la France avoit soutenu la maison de Bragance contre Philippe IV; et le Portugal ayant été enlevé à un prince autrichien, il paroissoit plus vraisemblable que cette maison formeroit le projet d'y rentrer, si la couronne d'Espagne lui tomboit en partage; ce qu'on ne pouvoit pas présumer de la maison de Bourbon, qui ne l'avoit jamais possédé.

échangèrent

échangèrent des promesses; ils s'enrichirent mutuellement de chimères : leur traité ne fut que ridicule comme tant d'autres, et Pierre II accrut ses états, comme Charles III devint roi d'Espagne. 1704.

Malgré le renfort que la ligue venoit de recevoir par l'accession du duc de Savoie et du roi de Portugal, l'empereur avoit tout à craindre : il se trouvoit pressé, d'un côté, par les mécontens de Hongrie; de l'autre, par les François et par l'électeur de Bavière, qui étoit maître du Danube jusqu'à Passau. Dans cette crise, le prince Eugène conseilla au monarque autrichien d'implorer le secours de la Grande-Bretagne; et le comte de Wratislau, envoyé extraordinaire de Léopold auprès de la reine, présenta à cette princesse, le 2 avril, un mémoire portant en substance, que l'Empire étoit menacé d'une subversion totale; que les États héréditaires de l'Autriche étoient sur le point d'être envahis; que Vienne se trouvoit placée entre des ennemis puissans, qui, agissant de concert, se facilitoient mutuellement leurs succès; que sa Majesté impériale seroit hors d'état de se défendre contre des attaques si bien combinées, si ses alliés ne lui tendoient, dans ces tristes conjonctures, une main secourable; que les États des Provinces-Unies, n'ayant rien à craindre pour eux-mêmes, pourroient réunir leurs efforts à ceux de l'Angleterre,

L'empereur demande secours.

1704. pour délivrer l'Allemagne d'un ennemi formidable; qu'il s'agissoit de la liberté de l'Europe, comme de celle de tout l'Empire.

Le secrétaire d'état Hedges répondit, au nom de la reine, que le duc de Marlborough avoit reçu l'ordre de concerter, avec les États-généraux, les mesures les plus propres à assurer le succès de la demande de sa Majesté impériale.

Le duc avoit déjà projeté de venir au secours de l'empereur, avant que le mémoire fût remis par le comte de Wratislau : il y a lieu de croire que cet envoyé ignoroit les desseins déjà conçus, qui n'avoient été communiqués qu'à la reine, au prince George, au lord Godolphin, et au grand pensionnaire des Provinces-Unies ; peut-être aussi que ce mémoire fut présenté pour la forme seulement, et c'est ce qu'il importe peu de connoître.

Marlborough arriva le 21 avril à la Haye, accompagné de son frère le lieutenant général Churchill, et de quelques autres officiers de marque. Une députation des États vint, deux jours après, lui offrir le tribut accoutumé. Mais les hommages ne le détournoient pas de ses devoirs et de ses pensées : il envoya à une partie des garnisons de Liége et de Maestricht, ainsi qu'aux autres troupes cantonnées dans le voisinage, l'ordre de se réunir, et d'appuyer leur gauche à la rivière

de Jarre ou Jecker; elles consistoient en quarante bataillons et soixante-treize escadrons. 1704.

Vers le même temps, les États déterminèrent les différens postes que leurs officiers généraux devoient occuper. Le feld-maréchal d'Overkerque fut nommé pour commander sur la Meuse, ayant sous lui les comtes de Tilly et de Noyelles; le lieutenant général Schlangenburg fut destiné pour la Moselle, le lieutenant général Salisch pour le Brabant; on assigna la Flandre aux lieutenans généraux de Spaar et Fagel; le major général Belcastel devoit aller rejoindre le duc de Savoie.

Enfin Marlborough, qui jusque-là n'avoit confié ses desseins qu'à peu de personnes, crut devoir les faire connoître, du moins en partie. Voyant approcher le moment de leur exécution, il fit sentir aux députés de leurs hautes puissances, avec qui il en conféra, que rien ne pourroit mieux contribuer à l'avantage des confédérés, que de marcher au secours de l'empereur et de l'Empire : mais il ne leur parloit encore que de se porter vers Coblentz, craignant d'effaroucher leur excessive circonspection, s'il dévoiloit entièrement le projet d'attaquer l'ennemi au centre même de l'Allemagne; il leur cachoit l'ensemble de ses vues pour les mieux servir. Son plan, ainsi présenté, fut discuté le 2 mai dans l'assemblée générale :

1704. plusieurs membres ne se déterminèrent qu'avec peine à l'adopter, craignant que la division des forces ne leur fît perdre le fruit des deux campagnes précédentes; mais la menace d'abandonner, en cas de refus, les troupes hollandoises à elles-mêmes, et d'en séparer tout-à-fait celles de la Grande-Bretagne, produisit une autre crainte qui triompha de la première.

Il propose aux États une partie de ses plans, qui sont adoptés.

Marlborough parut en personne le lendemain au milieu des États, pour appuyer le projet soumis aux délibérations de leurs hautes puissances: il y parla avec toute l'énergie de son zèle pour la cause des confédérés, et avec l'autorité que donnent, en pareil cas, les talens d'un grand capitaine, soutenus par l'éclat des succès et de la renommée. Les plus timides furent subjugués par un empire irrésistible, et ses plans reçurent la sanction d'un consentement unanime, ou plutôt d'un enthousiasme général. Cette victoire de sa forte et vive éloquence sur des hommes divisés d'opinions et craintifs à l'excès, ne fut pas sans doute le plus facile de ses triomphes.

5 Mai. Le duc quitta la Haye le 5, après avoir envoyé aux troupes angloises cantonnées près de Ruremonde, l'ordre de marcher vers Coblentz; en même temps il avoit enjoint au lieutenant général Churchill son frère, d'amener les corps

anglois et hollandois qui occupoient les environs de Bois-le-Duc. Marlborough fut accueilli sur sa route avec les honneurs qui l'attendoient par-tout, et qui donnoient à ses voyages la pompe d'une marche triomphale. 1704.

Il arriva à Maestricht le 10 mai, et passa en revue l'armée hollandoise, rassemblée dans un camp près de cette ville; il partit le 16 (1), et se joignit le même jour au détachement commandé

10 Mai. Il se rend à Maestricht, et commence sa marche vers le Danube.

(1) Ici commence la célèbre marche de Marlborough vers le Danube. Le journal de ses campemens est instructif pour ceux qui suivent la profession des armes. Cette marche merveilleuse a enflammé la verve de l'auteur de la *petite* Vie ou du panégyrique de ce héros, en langue françoise. Voici comment il s'exprime *pages 71 et 72* : « Il faudroit la plume d'un » historien qui fût plus habile que je ne le suis. Si César a » été lui seul capable de décrire ses propres exploits, quel » talent ne faudroit-il pas pour coucher dans l'histoire les » faits de celui qui le surpasse! La Meuse, le Rhin, la Moselle, » avouent ses prodiges dont ils ont été les témoins; et le Rubi- » con ne doit plus se vanter de la gloire de ses rives, qui n'a » rien en soi que de stérile et de méprisable, si on la compare » à celle dont le Danube peut se glorifier. Valeur des héros, » de quoi n'es-tu pas capable!..... Les rivières, les rochers, les » chaleurs, les pluies, toutes les intempéries, ne sauroient » t'arrêter. La faim même, la soif, devient un état délicieux » pour celui qui a l'esprit tourné aux grandes actions, et » qui veut acquérir un nom immortel. »

En voilà assez pour donner une idée de la manière du fade et ampoulé panégyriste de Marlborough.

1704. Campemens. par le brigadier général Ferguson. Deux jours après, il marcha sur Bedburg, où il trouva le général Churchill avec les troupes qui servoient sous ses ordres, et qui campèrent leur gauche dans ce lieu, et leur droite à Caster (1).

Vers ce temps-là, les François commencèrent à être alarmés, quoiqu'ils ne soupçonnassent pas les vrais desseins du duc. Sa marche vers Coblentz, et les préparatifs qui se faisoient dans cette place, leur firent croire qu'il vouloit ouvrir la campagne par le siége de Traerbach, et pénétrer le long de la Moselle jusqu'en France. Persuadés que c'étoit là son projet, ils détachèrent d'abord huit bataillons et seize escadrons vers cette rivière; ils firent en même temps courir le bruit qu'ils étoient résolus de mettre le siége devant Huy, espérant que ce faux rapport arrêteroit la marche du général anglois.

Mais le duc savoit que les forces qu'il avoit laissées en Flandre, étoient suffisantes pour faire

(1) Rousset dit que le détachement de la grande armée, vers la Moselle, étoit de quinze ou seize mille hommes, auxquels on joignit six bataillons et six escadrons danois : s'il faut l'en croire, le duc conduisoit ces troupes avec le général Goor. Le reste de l'armée fut partagé en plusieurs corps, qui eurent ordre de se rendre, par différentes routes, aux environs d'Hailbron sur le Necker.

échouer toutes les tentatives des François de ce côté. Ainsi, sans se laisser induire en erreur par un pareil stratagème, et ferme dans ses premiers desseins, il avança, le 20 mai, de Bedburg à Kerpen. 1704.

Le lendemain il se porta jusqu'à Kalscken, où il reçut du prince de Bade une dépêché portant que les François s'occupoient des moyens de s'ouvrir un passage à travers la Forêt Noire, pour renforcer l'armée de l'électeur de Bavière : des lettres du prince de Hesse, du général Bulau, et du baron de Hompesch, s'accordoient à confirmer le même avis.

La cour de France avoit donné, dans ce temps-là (1), l'ordre positif d'envoyer vers la Moselle trente-cinq bataillons et quarante-six escadrons; elle croyoit donc que Marlborough pouvoit diriger ses efforts de ce côté.

Ce fut dans ces circonstances que le duc fit mettre ses troupes en marche, pour prévenir, s'il

(1) Lediard dit que l'ordre fut adressé au maréchal de Villars. Il se trompe; car le roi avoit donné à ce général, dès la fin d'avril, le commandement du bas Languedoc, qui étoit le centre d'une révolte opiniâtre. Villars vint à bout de calmer les troubles des Cévennes. *Voyez* sa Vie, *pag. 298 et suiv.* L'ordre dont parle Lediard fut adressé au maréchal de Villeroi.

1704. étoit possible, la jonction des François et des Bavarois, ignorant encore qu'elle fût effectuée. Il s'avança lui-même avec sa cavalerie, qui fut suivie de l'infanterie commandée par son frère : celui-ci fit une assez grande diligence, observant néanmoins de faire halte depuis le moment où la chaleur commençoit, jusqu'à la pointe du jour du lendemain.

Le 23 le duc se rendit à Bonn, où il donna ses instructions au gouverneur de la place. De retour à l'armée dès le soir même, il apprit que des recrues et de nouveaux renforts françois avoient joint l'électeur quelques jours auparavant à Willingen. Cet incident augmenta les difficultés de l'entreprise du duc, sans abattre son courage, et sans faire changer sa résolution : tout autre à sa place eût abandonné ses projets; l'inébranlable Marlborough n'en devint que plus ferme à poursuivre une route où l'avoient engagé la conscience de ses forces et les promesses de la victoire.

Je crois devoir rappeler ici la conduite des François, qui, dans cette occasion, exécutèrent leurs desseins avec autant d'ordre que de promptitude, nonobstant les précautions prises pour les faire échouer. Qu'on me pardonne des détails minutieux en apparence pour le commun des lecteurs, mais intéressans pour quiconque veut connoître

tout ce qui a rapport à une campagne que le seul nom d'Hochstett rendroit immortelle : d'ailleurs ils deviennent autant de leçons. L'homme de guerre, la carte à la main, doit étudier les ruses, les marches, les mouvemens, qui, dessinant, pour ainsi dire, par des exemples, la pratique de son art, lui fournissent la meilleure des méthodes pour en approfondir les secrets, et pour apercevoir tous les ressorts de ces terribles machines dont le jeu décide de la destinée des empires. 1704.

Jonction de M. de Tallard aux Bavarois.

Le génie françois déploya toutes ses ressources pour effectuer une jonction à laquelle la vigilance des Impériaux sembloit mettre un obstacle invincible. On peut dire que ce fut là le chef-d'œuvre de Tallard. Ce maréchal, vainqueur à Spire, et maître de Landau, s'étoit couvert de gloire l'année précédente; mais il se surpassa lui-même dans une entreprise hardie, dont le succès, comme nous le verrons bientôt, n'eut pas les suites qu'on s'en promettoit, et ne garantit ni sa personne, ni l'armée françoise, du plus grand des revers.

Vers la fin de la campagne d'Allemagne de 1703, les Impériaux s'étoient postés de manière à rompre toute communication de la France avec la Bavière. Tous les passages de la Forêt Noire étoient fortifiés par des retranchemens : celui du Wirtemberg étoit fermé par les lignes de Stolhoffen et de Bihel; la

1704. gorge de la Quinche, par où Villars s'étoit glissé l'année précédente, étoit impraticable comme la vallée de Waldkirch : il n'y avoit plus que celle de Saint-Pierre, dans laquelle on ne pouvoit entrer qu'en passant sous le canon de Fribourg. Cependant les ordres de Louis XIV étoient précis ; il falloit que treize ou quatorze mille hommes de recrues rejoignissent l'armée du maréchal de Marsin (1), avec quantité de vivres et de munitions de guerre, beaucoup d'armes, d'habits, de l'argent, et tous les chariots nécessaires : Tallard surmonta toutes les difficultés, et, par une sorte de prodige, il préluda, pour ainsi dire, à contre-sens, au plus horrible désastre.

Ruses du maréchal de Tallard.

A peine fut-il arrivé à Strasbourg pour y prendre le commandement de l'armée de France sur le Rhin, qu'il prépara ses moyens d'exécution avec tout le secret et toute l'adresse dont il étoit capable. Ne pouvant réussir de vive force dans ses projets, il en vint à bout par des feintes bien combinées : d'abord il fit répandre le bruit que, d'après une connoissance exacte des lieux, il ne pouvoit prendre d'autre chemin que celui de la Maison-Rouge, faisant partie du territoire helvétique. Les Suisses, qui en furent bientôt informés,

(1) Il avoit remplacé Villars.

en donnèrent avis au marquis de Puisieux, ambassadeur de France auprès des Treize-Cantons, le suppliant d'écrire au maréchal pour le détourner de son dessein. 1704.

Tallard répondit qu'il ne pouvoit pas prendre un autre parti sans compromettre visiblement la sûreté de l'armée; mais que ses troupes marcheroient avec tant d'ordre et de discipline, que les Suisses n'auroient pas lieu de se repentir de leur condescendance. Cet artifice produisit son effet; les Impériaux se crurent obligés d'affoiblir les gardes des autres passages, pour envoyer à celui de la Maison-Rouge un nombre d'hommes suffisant pour le garder.

En même temps, le maréchal donnoit les plus vives inquiétudes au prince de Bade du côté de la basse Alsace : il avoit envoyé quelques pièces de gros canon au Fort-Louis, avec une grande quantité de bateaux pour construire des ponts; il en avoit fait passer d'autres par terre à Landau, avec une tête d'armée, pour faire croire qu'il vouloit tenter le passage du Rhin au-dessous des lignes de Stolhoffen et les prendre à revers. Pendant ces préparatifs, il occupoit les recrues arrivées au mois d'avril à démolir les fortifications de Neubourg, comme si les grandes difficultés du passage l'eussent fait renoncer au projet

1704. d'envoyer le secours destiné à l'électeur. Des mesures en apparence si contradictoires ne servirent qu'à rendre plus impénétrable son vrai dessein ; mais le prince de Bade s'imagina l'avoir deviné, lorsqu'il apprit qu'il étoit arrivé des bateaux, et que Laubanie, commandant de Landau, s'étoit posté à Germersheim avec sept ou huit mille hommes et un grand train d'artillerie. Ce concours de circonstances fixa les incertitudes du général allemand, qui crut pénétrer les vues de Tallard, et se persuada de plus en plus que ce général se proposoit de l'attaquer dans ses lignes : pour les renforcer, il retira une partie des troupes qu'il avoit dans les défilés, se bornant à garnir foiblement les vallées de la Quinche et de Waldkirch, ainsi que le passage de la Maison-Rouge.

Tout étant ainsi préparé, le maréchal fit tirer de la citadelle de Strasbourg quarante pièces de canon de vingt-quatre, avec douze mortiers, pour faire croire aux habitans qu'il alloit, ou faire un siége, ou tenter le passage du côté du Fort-Louis : ceux qui n'aimoient pas la France, se hâtèrent d'en donner avis aux Impériaux ; et le nouvel artifice du maréchal eut un plein succès.

Le 10 mai (1) au soir, le maréchal donna

(1) On lit *avril* dans l'Histoire militaire de Quincy, et dans

ordre aux troupes qui étoient à Strasbourg, de se tenir prêtes pour le lendemain avec l'artillerie de campagne qui venoit d'y arriver : afin de mieux couvrir sa marche, il les fit sortir par différentes portes. Toutes celles qui étoient répandues en Alsace, arrivèrent presque en même temps, le 13, auprès de Brisach, d'où l'on fit descendre les bateaux nécessaires pour jeter un pont sur le fleuve à Rheinau. Le corps commandé par le marquis de Courtebonne, les recrues, les forces du maréchal, formant en tout trente-deux bataillons, et cent escadrons, passèrent le Rhin le même jour à Brisach, et les troupes de M. de Coigny à Rheinau. Celles-ci, amenées des bords de la Moselle, n'étoient pas comprises dans le nombre dont je viens de parler. 1704.

Toute l'armée s'arrêta à une demi-lieue de

les Mémoires de Saint-Hilaire : l'éditeur de ce dernier ouvrage a été sans doute trompé par la faute typographique qui s'est glissée dans le premier, comme on le voit par le rapprochement des circonstances et des dates elles-mêmes.

Rousset dit que Tallard employa à cette marche depuis le 10 avril jusqu'au 17 mai : tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il passa ce temps à préparer sa marche par ses artifices. Le 9 mai, veille du départ, il dit à plusieurs officiers généraux qu'ils avoient encore dix ou douze jours pour arranger leurs affaires ; et ce discours, rapporté à l'ennemi, l'entretint dans une parfaite sécurité.

1704. Brisach, marcha le 14 à Saint-George, et campa dans la plaine de ce nom à trois quarts de lieue de Fribourg. Le maréchal vit bientôt que la gorge qui devoit servir de passage, étoit enfilée par une batterie du fort de l'Escarpe; il alla reconnoître une espèce de chemin qu'on lui avoit indiqué, à côté de la montagne des *Milles*, qui conduisoit à l'abbaye de Kinderstal, tout le long d'une autre montagne nommée *Capel.* Il visita lui-même fort avant cette *coulée*, et y trouva déjà beaucoup de paysans qu'il y avoit envoyés : les uns travailloient à rendre l'ancien chemin praticable ; les autres labouroient les rampes des montagnes, et y ouvroient de nouvelles routes, autant que la nature des lieux pouvoit le permettre.

Tallard revint au camp, le 14 au soir, pour faire partir le lendemain seize compagnies de grenadiers, cent cinquante hommes par bataillon et un détachement de deux mille chevaux, avec un grand nombre de travailleurs, sous le commandement du lieutenant général Surlauben (1). Celui-ci avoit ordre de marcher à la montagne de Holgrabe (2), de là à Kinderstal, et

(1) On écrit aussi *Zurlauben* et *Surlaube.*

(2) Ou Hohlengraben : on passa par-là et par le Kalterberg [ou Montagne Froide].

d'attaquer les retranchemens de l'ennemi, s'ils étoient occupés : mais il ne rencontra d'autres obstacles que ceux de la difficulté des chemins ; il en informa le maréchal, et s'arrêta à Kinderstal en attendant de nouveaux ordres. 1704.

Sur ces entrefaites, on arrêta un courrier qui portoit à Willingen la nouvelle de la marche des François. Ce fut le 16 que Tallard partit avec une partie de son armée, laissant le reste à l'entrée de la gorge, où le comte de Coigny se rendit avec la sienne. Dix-sept bataillons de recrues prirent la même route ; ce ne fut que vers quatre heures du soir, pour éviter la confusion. La nuit du 16 au 17, cent chariots chargés de poudre se mirent en mouvement sous de bonnes escortes ; venoient ensuite quatre cent cinquante autres également destinés pour l'armée bavaroise. Un convoi de cent cinquante chariots, resté en arrière, entra le lendemain vers la nuit dans la coulée : tous avoient essuyé, en passant près de Fribourg, quelques volées de canon, mais sans aucun dommage.

Le maréchal, arrivé à Kinderstal, se mit à la tête du détachement de M. de Surlauben, et alla camper sur la hauteur du Torner. Deux mille Brandebourgeois s'en étoient retirés à son approche, pour aller joindre le général Thungen,

1704. campé à Rothweil avec vingt-cinq mille hommes environ, pour observer l'électeur. Ce prince, parti d'Ulm le 4 mai, étoit arrivé jusqu'à Donaueschingen avec une partie de ses troupes et de l'armée du maréchal de Marsin, qu'on faisoit monter à trente-cinq mille hommes. Informé de l'approche des renforts françois par une lettre qui lui avoit été apportée par M. de Valernau, capitaine de Navarre, il alla au-devant de leur intrépide conducteur, qu'il combla de témoignages d'amitié et de reconnoissance. Les recrues défilèrent le 18 et le 19.

Tallard, revenu à son armée, près de Fribourg, dès le 20, lui donna deux ou trois jours de repos; et dès le 1.er juin elle étoit campée près de Kell. Ainsi fut effectué en neuf jours un passage réputé impossible, et qui fut plus célèbre qu'utile, la plupart des nouvelles levées ayant péri de fatigue.

On blâma les Impériaux de n'avoir pas combattu l'électeur.

On blâma les Impériaux d'avoir confié les passages importans de la Forêt Noire à la milice, et d'avoir laissé échapper l'occasion de combattre l'électeur dans un temps où ils pouvoient le faire avec avantage. Pour en bien juger, il est important de connoître les faits.

L'électeur et le maréchal de Marsin s'étant avancés vers Dutlingen, le général Thungen avoit cru

1704.

cru devoir retirer les troupes confédérées des lignes entre le Danube et le lac de Constance; il s'étoit posté, le 13, à Rothweil, avec huit régimens de cavalerie, neuf bataillons de Hollandois et deux de Wolfenbutel : quatre bataillons, dont un hollandois, et trois régimens de cavalerie du duc de Wirtemberg, étoient venus le joindre le 14. Le margrave de Bareuth (ou Bareith), et le comte de Stirum, arrivèrent au camp le lendemain avec douze mille hommes, sans compter quatre bataillons et neuf escadrons de troupes prussiennes.

Le prince de Bade arrive trop tard vers les sources du Danube, pour combattre les armées combinées.

Ces généraux, voyant qu'ils avoient une armée composée de quatre-vingt-dix-neuf escadrons et de quarante-deux bataillons, vouloient en venir aux mains, le 17, avec l'électeur de Bavière, près de Willingen; malheureusement le prince de Bade leur envoya l'ordre de ne pas sortir de leur camp jusqu'à son arrivée : elle eut lieu le 19; et, dans un conseil de guerre, il fut résolu d'attaquer le lendemain. Mais il étoit trop tard alors; les Bavarois avoient levé leur camp, et s'étoient retirés à Donaueschingen; quelques-uns de ceux-ci passèrent presque à la portée du mousquet des Impériaux, qui leur envoyèrent plusieurs volées de canon; on peut juger par-là du voisinage des deux armées.

1704. Le 21, l'électeur marcha à Husingen, avança le 22 jusqu'à Furstenberg, et le 23 jusqu'à Engen.

Le prince de Bade n'avoit pas pu attaquer son ennemi, parce qu'il en étoit séparé par une rivière profonde et un marais. Il marcha, le 21, vers Dutlingen, passa le Danube, et s'avança, le 23, à Liptingen, pour resserrer les Bavarois entre le lac de Constance et son armée, persuadé que c'étoit le seul moyen de les engager à un combat. Le lendemain, le général Bibera joignit le prince avec sept mille hommes tirés des lignes de Stolhoffen. Les troupes des deux partis se dirigeoient vers Stockach, le seul passage par lequel les Bavarois pussent se retirer.

Le 25, l'avant-garde de l'une et l'arrière-garde de l'autre se canonnèrent; on prit quelques mulets de l'électeur. Durant la canonnade, les Bavarois se glissèrent à travers un défilé si étroit, qu'il ne pouvoit y passer que deux hommes de front; et le 26 au matin ils avoient effectué leur passage, marchant vers Pfuhlendorf, de là à Saulgen: ils trouvèrent, dans le premier de ces endroits, une grande quantité de provisions qu'ils y avoient fait déposer pour leur subsistance. Ce village et plusieurs autres furent la proie des flammes, triste et affreuse récompense de leur hospitalité.

Les Impériaux, ayant ainsi souffert que leur proie leur échappât, prirent le parti de se porter vers Möskirch, et arrivèrent, le 28 au soir, à Riedlingen. Les Bavarois avoient été sans pain pendant trois jours : ils auroient été dans la nécessité de mettre bas les armes, ou de se disperser, si les Impériaux s'étoient les premiers rendus maîtres du passage de Stockach. Quelques-uns ont rejeté la faute sur les guides, qui avoient fait faire un grand détour à l'armée ; mais un plus grand nombre l'attribuoient à la lenteur des Allemands et à la mauvaise conduite des chefs. De quelque côté qu'ait été le blâme, il ne falloit rien moins que l'arrivée si desirée du prince Eugène, pour faire oublier cette espèce de revers ; et l'on ne tarda pas à apprendre un si heureux événement. 1704.

Tous les yeux sont ouverts sur Marlborough qui arrive au camp de Neudorf, près de Coblentz.

Pendant ce temps-là, toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur Marlborough. Nonobstant la jonction des François et des Bavarois, il se persuada que ni les uns ni les autres ne connoissoient encore ses véritables desseins : le grand nombre de troupes que les premiers laissoient derrière eux, et le retour de Tallard vers le Rhin, confirmoient le duc dans son opinion. Il fit la plus grande diligence, et arriva le 25 au camp de Neudorf, près de Coblentz : là il trouva, entre autres, 25 Mai.

1704. le comte de Wratislau, qui y étoit venu pour conférer avec lui sur la marche ultérieure des troupes, et sur leur réunion avec l'armée impériale. Le 26, tandis que la cavalerie passoit le Rhin, le duc alla voir l'électeur de Trèves dans le château d'Ehrenbreitstein : il dîna avec ce prince, se porta ensuite avec sa troupe vers Braubach, petite ville appartenant au landgrave de Hesse-Darmstadt, campa le 27 à Neustadten, et le 28 à Schwalbach. En même temps, l'infanterie s'avança, le 27, de Coblentz à Braubach, et le lendemain à Neustadten; elle avoit ordre de suivre la cavalerie d'aussi près que la marche de l'artillerie et du bagage pouvoit le permettre.

Marches et campemens.

Pendant que l'armée décampoit de Neustadten, M. Cardonnel, secrétaire du duc, écrivoit la lettre suivante à M.*** :

28 Mai.

« Je vous remercie, Monsieur, des deux lettres » qui accompagnoient le Mémoire de M. de Chamillard et l'Examen de Dubreuil. Quant au » premier, vous savez déjà que le principal objet » qui y étoit concerté, savoir, la jonction, a déjà » été effectué, sans coup férir, avant que le prince » de Bade eût joint les troupes, auxquelles il avoit » défendu de combattre avant son arrivée. Nous » trouvons toutefois dans ce mémoire l'*ultimatum* » des desseins de l'ennemi, et j'espère que nous

Plan de la campagne des François, au pouvoir du duc de Marlborough.

» pourrons les déjouer. Nous avons été, depuis 1704.
» deux jours, dans l'attente d'un autre courrier
» qui devoit nous apporter la nouvelle d'une action
» entre l'électeur de Bavière et le prince de Bade,
» comme celui-ci nous donnoit lieu de l'espérer
» dans une lettre dont la copie est ci-incluse :
» mais, pour vous dire ce que j'en pense, je
» n'attends pas grand'chose de lui. En consé-
» quence de la marche de M. de Villeroi, nous
» avons demandé à la Haye un renfort; et, s'il
» arrive promptement, je me flatte que nous
» ferons, avec le secours du Tout-Puissant, une
» campagne heureuse. Nous continuons notre
» marche aujourd'hui, et nous arriverons demain
» à Mayence, où nous ne ferons halte que pour
» un jour; de là nous irons joindre nos troupes,
» qui sont aux environs de Philisbourg : mais
» notre infanterie angloise, qui marche avec
» l'artillerie, ne peut pas être aussi expéditive.
» Je suis &c. »

On peut juger, par cette pièce intéressante, que le foible Chamillard, qui occupoit le poste de Louvois sans en avoir ni la vigueur ni le talent, s'étoit laissé dérober le secret du plan de la campagne. Rien n'est inaccessible à la puissance de l'or; et il y a lieu de croire que Marlborough, quoique taxé d'avarice, savoit le répandre à

1704. propos. Aussi habile à pénétrer les desseins cachés de son ennemi, qu'à le vaincre sur le champ de bataille, il réunissoit la ruse du renard à la force du lion.

Tandis que le duc étoit campé à Schwalbach, le lieutenant général Bulau vint lui rendre ses hommages. Il reçut, le même jour, des lettres du prince héréditaire de Hesse et du général Hompesch, qui étoient arrivés à Mayence, où ils attendoient ses ordres. A peine eut-il lu ces lettres, qu'un courrier lui remit une dépêche des États-généraux : leurs hautes puissances l'assuroient que, conformément à ses desirs, elles avoient ordonné qu'un renfort de huit bataillons et de vingt-un escadrons, tiré de l'armée de la Meuse, lui fût envoyé avec toute la diligence possible. Le 29, il continua sa marche de Schwalbach à Cassel, vis-à-vis de Mayence. L'électeur fit l'accueil le plus distingué à cet illustre général, qui visita les fortifications, et reçut la visite des ministres étrangers venus de Coblentz.

Le duc arrive à Mayence.

Les troupes passent le Mein, et marchent vers le Necker.

Le 31 mai, mylord duc donna les ordres nécessaires pour que les troupes passassent le Mein; ce qui fut effectué avec promptitude : il marcha ensuite vers le Necker, campa à Grootgerhout, et s'avança, le 1.er juin, jusqu'à Quingenberg. Le lendemain, son armée arriva à Weinheim et à

1.er Juin.

Ladenburg (1). Le 3, les troupes passèrent le Necker sur un pont de bateaux, et campèrent sur les bords de la rivière, vis-à-vis de la ville : là, le généralissime jugea à propos de faire halte pendant deux jours, tant pour donner quelque repos au soldat fatigué, que pour ne pas laisser trop en arrière les auxiliaires qui devoient servir sous ses ordres. Ce fut de Ladenburg qu'il écrivit aux États-généraux, qu'il avoit reçu de la reine l'ordre de marcher au secours de l'Empire : « J'espère, leur disoit-il, que » vous permettrez à vos troupes de partager l'hon- » neur de cette expédition. » 1704.

La réponse fut aussi prompte que satisfaisante; et par-là toute l'armée se trouvoit à sa disposition, sans qu'il pût essuyer aucun reproche.

Le duc, en dirigeant sa marche vers le Danube, alarma les François, qui, après s'être mépris dans leurs premières conjectures, ne s'étoient pas moins trompés dans leurs secondes, en s'imaginant qu'il avoit quelque dessein sur Landau et sur l'Alsace. En effet, ils durent le croire, lorsqu'ils virent les alliés prendre la route de Mayence, et le gouverneur de Philisbourg jeter un pont de bateaux sur le Rhin.

Tallard repassa ce fleuve le 2 juin à Altenheim, soit pour rejoindre le maréchal de Villeroi, soit

(1) En françois Ladembourg.

1704.

Avis que reçoit le duc.

pour s'opposer au passage présumé de Marlborough : celui-ci en fut informé le 4 par un exprès du comte de Vehlen, général de la cavalerie palatine, commandant des troupes qui gardoient les lignes de Stolhoffen.

Le prince Eugène arrivé au camp impérial.

Le 5 juin, le comte de Frise se rendit auprès du duc, pour lui donner avis qu'il avoit laissé le prince de Bade à Eschingen en-deçà du Danube, et que l'électeur de Bavière étoit fortement retranché près d'Ulm, au-delà de ce fleuve. On apprit en même temps que le prince Eugène de Savoie étoit arrivé au camp impérial, et que le prince héréditaire de Hesse-Cassel étoit en marche avec les troupes de Hesse et de Lunébourg. Le comte de Wratislau, qui desiroit d'entretenir la bonne intelligence entre les généraux alliés, se rendit au camp pour ménager une entrevue entre Marlborough et Eugène ; entrevue après laquelle soupiroient également ces deux illustres guerriers.

Le duc donna ordre à l'infanterie et à l'artillerie, qui le 4 avoient passé le Mein, de le suivre avec le renfort de cavalerie et d'infanterie venant des bords de la Meuse, sous les ordres du duc de Wirtemberg : il leva son camp de Ladenburg le 6 du même mois, marcha à Wistock, arriva le 7 à Eptingen, et s'avança le lendemain jusqu'au Grand-Gardack, où il fut rejoint par un grand nombre de troupes

auxiliaires. Le reste de l'armée, particulièrement l'infanterie et l'artillerie, qui ce jour-là avoient passé le Necker à Heidelberg, sous la conduite du général Churchill, reçut ordre de se trouver au rendez-vous à Ghilingen. 1704.

Le camp étoit assis au Grand-Gardack, lorsque le baron de Staftarol, grand maréchal du duc de Wirtemberg, vint, au nom de son maître, complimenter le duc, et l'assurer que tous les secours possibles seroient donnés aux troupes pendant leur passage sur le territoire du prince.

Première entrevue de Marlborough et d'Eugène. 10 Juin.

Le 9, le duc marcha, avec la cavalerie, du Grand-Gardack, à Mondelsheim, où il fit halte le lendemain : il reçut avis le matin, par un adjudant général, que le prince Eugène, avec le comte de Wratislau, étoit en chemin pour venir dîner avec lui. En effet, ce héros arriva vers les trois heures après midi à Mondelsheim (1), où il fut reçu avec les honneurs dus à son rang et à sa renommée.

Les deux illustres généraux, que Lediard appelle, avec son bon goût ordinaire, des *constellations jumelles*, n'avoient pas eu besoin de se voir pour se connoître ; leurs grandes actions et la voix de l'Europe leur avoient appris depuis long-temps

(1) Voltaire et plusieurs autres disent que la première entrevue se fit à Hailbron ou Heilbrun ; mais le camp où ils se virent étoit à Mondelsheim.

1704. à se juger. On peut assurer, pour l'honneur de la nature humaine, qu'ils se virent sans éprouver les sentimens d'une jalousie réciproque. Attachés à la même cause, animés du même zèle, élevés à la même hauteur, ils confondirent, dès leur premier abord, leurs ames comme leurs desseins; ils ne purent faire entre eux qu'un échange d'estime, de confiance et d'amitié : c'est l'intérêt qui divise les hommes, et ceux-ci n'avoient qu'un intérêt commun. Le prince devoit au duc le succès de ses conseils et de la demande de l'empereur; le duc, ame de la ligue, en voyoit dans le prince le plus noble appui : aussi régna-t-il entre eux le concert le plus constant, soit qu'ils fussent séparés, soit qu'ils fussent réunis; on peut dire de l'un et de l'autre, qu'ils se regardèrent comme les instrumens de leur gloire mutuelle.

Principaux traits de la vie du prince Eugène, jusqu'en 1704.

Je crois devoir rappeler ici au lecteur les principaux traits de la vie du prince Eugène jusqu'au moment où il fut appelé en Allemagne au secours des alliés, par les conseils de Marlborough, qui resta son émule et son admirateur. François-Eugène, né le 18 octobre 1663, étoit le cinquième fils d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons (1), et d'Olimpia Mancini, nièce du

(1) Du chef de sa mère, Marie de Bourbon, fille de Charles comte de Soissons et de Dreux.

cardinal Mazarin. Issu du sang le plus illustre de l'Europe (1), il avoit reçu de la nature une ame aussi haute que sa naissance. On l'appela d'abord le chevalier de Carignan. Destiné à l'état ecclésiastique, à cause de la foiblesse de sa santé, il fut connu ensuite sous le nom d'abbé de Savoie : mais un penchant impérieux démentit cette fausse vocation, et lui fit préférer les armes à l'encensoir; il demanda du service au roi, qui le lui refusa. Louis XIV, malgré son discernement ordinaire, n'avoit pas su démêler le grand homme à travers les dehors peu avantageux d'un prince qui appartenoit à une famille tombée dans sa disgrace. La comtesse de Soissons s'étoit mêlée d'une intrigue tendant à éloigner madame de la Vallière, que le cloître délivra bientôt de ses rivales. L'altière Montespan, qui ne pardonnoit à Olympia (2), ni d'avoir été belle, ni d'avoir eu du crédit, entretenoit le ressentiment du monarque : en falloit-il davantage pour fermer à Eugène la carrière des 1704.

(1) Du sang d'Autriche, de Bourbon et de Savoie. Il descendoit de Catherine, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et femme de Charles-Emmanuel, d'où naquirent cinq princes, entre autres Victor-Amédée, qui fit la branche des ducs de Savoie, et Thomas-François, qui fit celle des ducs de Carignan.

(2) Elle mourut dans les Pays-Bas, pendant que son fils y cueilloit de nouveaux lauriers.

1704. honneurs ? Justement offensé du peu de cas qu'on faisoit de sa personne, il alla chercher à Vienne (1) ce qu'il n'avoit pu obtenir à Versailles, et renonça pour jamais à la France. *N'ai-je pas fait là une grande perte !* dit Louis en apprenant cette nouvelle. Elle étoit sans doute bien grande, cette perte qui alloit enrichir ses ennemis, et qui devoit répandre un jour tant d'amertume sur la fin de son règne.

Le prince expatrié se vengea du mépris par la plus haute réputation à laquelle un mortel puisse atteindre. Le régiment de dragons de Kufstein fut le prix de sa première campagne. Il s'éleva rapidement aux plus grands honneurs dans la guerre contre les rebelles de Hongrie et contre les Turcs, ainsi que dans celle d'Italie contre les François. Eugène, toujours en activité, se battit et négocia tour-à-tour sans interruption, depuis 1683 : feld-maréchal après dix ans de service, il n'avoit pas trente-quatre ans à l'époque de sa victoire de Zenta (2), remportée sans permission,

(1) Deux de ses frères l'y avoient précédé. Les princes de Conti voulurent le ramener en France : *Partez*, leur répondit-il, *vous qui avez de grands biens à attendre dans votre patrie ; pour moi, je suis condamné à chercher fortune dans une terre étrangère.* Il trouva ce qu'il cherchoit.

(2) Le 11 septembre 1697. Le grand visir, dix-sept bachas,

et presque punie comme un crime. Cet éclatant succès, si fatal à l'orgueil ottoman, et cause nécessaire de la paix de Carlowitz, mit le nom du prince victorieux presque à côté de celui de Charles Martel, exterminateur des Sarrasins. 1704.

La guerre de la succession fournit à Eugène de nouveaux triomphes. Les noms de Carpi et de Chiari rappellent encore le souvenir de ses exploits. En Italie, Catinat, Villeroi, Vendôme lui-même, apprirent à leurs dépens à le connoître, à le craindre et à l'admirer. Enfin la célèbre campagne d'Allemagne de 1704 l'associa au héros anglois, dont il partagea les desseins, les travaux et la gloire.

Le prince de Savoie avoit eu les occasions de se montrer de bonne heure grand capitaine, tandis

---

et plus des deux tiers de leur armée, restèrent sur le champ de bataille; le grand-seigneur se retira dans le plus grand désordre à Belgrade. Toute l'Europe admira le jeune vainqueur : mais la jalousie indignée profita de ce qu'il avoit livré bataille contre l'ordre exprès du conseil; il fut accusé de désobéissance et de témérité. Arrivé à Vienne, il subit, dit-on, les *arrêts*; et lorsqu'on lui demanda son épée, *La voilà*, répondit-il, *toute fumante du sang des ennemis : je consens à ne pas la reprendre, si je ne puis plus l'employer pour le service de l'empereur.* Léopold, loin de lui laisser faire son procès, l'autorisa, par écrit, à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché : belle prérogative dans un pays où c'étoit un crime de vaincre sans la permission du conseil.

1704. que Marlborough, plus vieux de treize ans, ne s'étoit trouvé, jusqu'à l'âge de quarante, sur aucun théâtre digne de lui. Avant la guerre d'Irlande de 1690, celui-ci n'avoit laissé qu'entrevoir les rares qualités qui devoient rendre son nom immortel. Ce fut alors que le roi Guillaume rendit de son nouveau général ce glorieux témoignage: *Je n'ai jamais vu personne qui eût moins l'habitude de commander, et qui eût mieux que lui le talent de bien commander.* Vinrent ensuite, après deux campagnes presque insignifiantes, sa longue disgrace et la paix de Riswick, qui le condamnèrent à l'inaction. Mais la guerre de la succession d'Espagne le dédommagea de son attente : elle lui fournit une moisson abondante de lauriers, et lui procura l'avantage de se lier étroitement avec le vainqueur de Zenta, dont il devint le compagnon et l'ami fidèle.

Le duc fait voir son armée à Eugène. 11 Juin.

Le lendemain de l'arrivée d'Eugène, le duc le conduisit au Grand-Heppach, où il fit ranger son armée en bataille. Le prince, charmé d'un si beau spectacle, dit qu'*il n'avoit jamais vu de troupes dont la contenance et les regards fussent d'un augure plus favorable et promissent mieux la victoire.* — *Mes troupes*, répondit le duc, *sont inspirées par votre présence; et c'est à vous-même qu'elles doivent la cause de votre admiration.*

Complimens réciproques.

1704.

Le 12, on eut avis que le prince de Bade faisoit marcher vers les lignes de Stolhoffen trois régimens de cavalerie, qui seroient bientôt suivis de neuf mille hommes de troupes prussiennes. Le duc, informé par le comte de Wratislau que ce prince et M. de Lobkowitz son neveu venoient pour le voir, envoya au-devant d'eux, jusqu'à Eslingen, le colonel Cadogan, qui les amena au Grand-Heppach. *Je viens voir le sauveur de l'Empire,* dit le prince de Bade en abordant Marlborough, *et je me flatte que vous m'aiderez à venger mon honneur compromis dans l'opinion de quelques personnes.*—*J'apprendrai de vous,* répondit le duc, *comment on peut servir l'Empire: je plains ceux qui ne savent pas vous apprécier; de tels hommes ignorent sans doute vos exploits, ou ils sont aveuglés par une excessive prévention.* Après l'échange des complimens, il fut réglé (1) que les troupes des

Le prince de Bade vient voir le duc.

On convient que le commandement seroit alternatif entre le prince de Bade et le duc de Marlborough.

(1) On assure que le prince Louis de Bade, malgré ses complimens, fut très-réservé avec mylord, et qu'il prétendit qu'en qualité de prince et de généralissime des armées de l'empereur, il ne devoit pas céder le commandement au général anglois, qu'il aima mieux cependant avoir pour collègue qu'Eugène. Celui-ci, craignant une division funeste, trouva dans le commandement alternatif un expédient qui parut satisfaire l'un et l'autre; et pour entrer pleinement dans les vues du prince de Bade, il alla lui-même se mettre à la tête des troupes qui gardoient les lignes de Bihel.

1704. deux généraux, tant qu'elles resteroient unies, seroient commandées alternativement, d'un jour à l'autre, par le prince de Bade et par le duc, qui seroient tour-à-tour lieutenans l'un de l'autre; qu'elles marcheroient vers le Danube, tandis que le prince Eugène commanderoit une armée séparée vers Philisbourg, pour défendre le passage du Rhin et les lignes de Stolhoffen.

Marches et campemens.

Le lendemain matin, la cavalerie se mit en marche du Grand-Heppach. Le duc s'étoit arrêté pour tenir compagnie à ses deux hôtes; il partit ensuite pour aller rejoindre ses troupes, campées à Eberspach, où le prince de Hesse, le général Bulau et le baron de Hompesch l'attendoient pour lui apprendre que leurs corps étoient rassemblés dans le voisinage, et prêts à se rendre au lieu indiqué. Marlborough alla, le 16, d'Eberspach à Grosseinssen: les troupes auxiliaires, marchant en même temps sur deux colonnes, vinrent camper à quelque distance de ce dernier lieu; elles étoient disposées de manière que toute l'armée fut en état de rejoindre le prince de Bade dans un jour de marche.

On apprit, le 20, que, six jours auparavant, les maréchaux de Villeroi et de Tallard avoient eu une conférence à Landau, mais qu'ils n'avoient encore rien entrepris, et que le prince Eugène

avoit

avoit été rejoint par les troupes prussiennes, dont le renfort portoit son armée à près de trente mille hommes. Le duc décampa le lendemain avec la cavalerie; et dans sa marche, il fut joint par les troupes de Lunébourg, d'Hanovre et de Hesse (1). 1704.

Deux jours auparavant, M. Cardonnel avoit écrit à Zell la jonction des Prussiens et du prince Eugène, et il ajoutoit que les pluies continuelles retardoient les opérations; que les bataillons françois, malgré leurs recrues, étoient très-foibles, et que la maladie exerçoit, parmi les nouveaux venus, de tels ravages, qu'on en avoit enterré cent cinquante à Ulm dans une seule semaine; qu'on disoit la chancellerie de l'électeur prise. Malheureusement pour les François, la nouvelle du mauvais état des recrues n'étoit que trop véritable.

Le duc envoie un renfort à Eugène.

L'armée campa, le 21, entre Launscheim et Urping; elle fit, le 22, un mouvement pour aller joindre le prince de Bade à Westerstetten. Sur la demande que fit le prince Eugène d'un nouveau renfort, le lieutenant général Scholten reçut de mylord duc l'ordre de marcher vers le

(1) L'auteur allemand de l'Histoire du prince Eugène ne porte qu'à trente mille hommes les Anglois, Hollandois, Lunébourgeois et Hessois dont étoit composée l'armée de Marlborough.

1704. Rhin, avec sept bataillons de troupes danoises qu'il amenoit de la Meuse, et qui se trouvoient alors dans le voisinage de Francfort.

On dit que l'électeur proposa un accommodem.

Dans ce temps-là, l'électeur de Bavière proposa (1), dit-on, à l'empereur un accommodement, sous la condition qu'on lui céderoit la haute Autriche, le comté de Nieuburg sur l'Inn, le fort de Kufstein avec ses dépendances, les villes impériales d'Ulm, d'Ausbourg, de Memmingen et de Ratisbonne; de plus, ajoutoit-on, il demandoit à l'Angleterre et à la Hollande un subside de cent mille écus par mois, le rétablissement de l'électeur de Cologne, avec une indemnité pour ses pertes : et dans le cas où sa Majesté impériale ne voudroit pas se dépouiller de la haute Autriche et de Kufstein, l'électeur exigeoit, comme équivalent, le comté de Nellenburg, avec les quatre villes sur le Danube appartenant à la maison d'Autriche, comme Ellingen, Bittlingen, &c. et généralement tous les lieux situés entre les montagnes du Tirol, l'Iller, le Leck et le Danube, à l'exception de l'évêché d'Ausbourg et de l'abbaye de Kempten; tous ces pays

(1) Suivant quelques-uns, le prince de Bade vouloit faire des propositions d'accommodement à l'électeur; mais le général anglois lui dit que sa Majesté britannique l'avoit envoyé pour combattre, et non pour négocier.

devant être possédés par lui avec le pouvoir souverain et le titre de roi. 1704.

Rien n'est plus incertain que ces propositions qu'on dit avoir été faites par l'électeur, et présentées comme la base d'un accommodement : ce qu'il y a d'avéré, c'est que ce prince ne voulut pas accepter l'offre qu'on lui fit, de lui laisser ses conquêtes jusqu'à une entière satisfaction, de lui payer tout ce que lui devoit l'empereur, et de restituer l'électorat de Cologne à son frère ; mais on exigeoit de lui qu'au préalable il renvoyât les François. Ces conditions eussent été agréées par tout autre souverain moins généreux et moins fidèle à ses engagemens. Quoi qu'il en soit de ces négociations, il n'oublioit pas de prendre les mesures nécessaires à sa sûreté : il envoya un détachement considérable à Dillingen et à Lawingen, pour assurer ce campement à son armée, dès que celle des confédérés s'avanceroit vers le Danube.

Le prince de Bade et le duc restèrent le 23 dans leur camp, près de Launscheim, pour passer en revue quatre bataillons du duc de Wirtemberg à la solde des États-généraux, et les douze régimens d'infanterie qui avoient fait la guerre dans ce pays l'année précédente. Le lendemain, l'armée s'ébranla de Launscheim et de Westerstetten; elle

1704. alla camper à Eschingen, près du Danube, et à Languenau : son repos fut de trois jours (1). Le 28, elle se mit de nouveau en marche, et occupa Herbrechlingen, étendant sa gauche jusqu'à Gingen sur la Brentz, à deux lieues de l'armée électorale, qui étoit entre Dillingen et Lawingen, et n'étoit séparée que par le fleuve de celle des alliés.

Etat des forces combinées des alliés.

Le 29, l'infanterie et l'artillerie angloises, sous les ordres du général Churchill, renforcées dans leur marche d'un bataillon de troupes prussiennes, arrivèrent dans le camp, et prirent dans la ligne le poste qui leur étoit marqué. Toutes les forces combinées du duc et du prince, ainsi rassemblées, montoient à quatre-vingt-seize bataillons et deux cent deux escadrons, pourvus de quarante-quatre pièces de campagne, de quatre obusiers et de vingt-quatre pontons. On évaluoit les troupes de l'électeur et de M. de Marsin à quatre-vingt-huit bataillons et cent soixante escadrons; elles avoient

(1) Quincy dit qu'elle se reposa quatre jours, et que ce fut dans le camp d'Herbrechlingen. Rousset donne d'autres noms aux lieux où l'on campa. « Le 24 juin, dit-il, les deux armées » décampèrent de Sunthausen, et marchèrent le 25 et le 26, » qu'elles arrivèrent à Gingen sur la Brentz, après une marche » des plus difficiles, par des chemins impraticables. Les armées » s'y reposèrent quatre jours; et le 1.er juillet elles allèrent » camper à Oudenring. »

quatre-vingt-dix pièces de canon, quarante mortiers et obusiers, et trente pontons. 1704.

Le même jour, les généraux alliés tinrent un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu d'avancer vers Donauwert.

Le 30, l'armée campa, ayant sa droite à Lanthausen, et sa gauche à Balmerschoffen.

Juillet.

Le 1.er juillet, les confédérés continuèrent leur marche à la vue de l'armée électorale et françoise: ils campèrent, mettant leur droite à Amerdingen, et leur gauche à Onderdingen (1). Le duc, à la tête de soixante escadrons, se porta un peu en avant pour faire la reconnoissance de son ennemi; et, de retour dans son camp, il donna les ordres nécessaires pour attaquer dès le lendemain. Quelques officiers étoient d'avis de laisser à l'armée le temps de se reposer de ses fatigues: mais le duc, impatient de vaincre, n'étoit fatigué que de l'attente, et il voulut agir sans délai. Quelques jours auparavant, M. Cardonnel avoit écrit à son correspondant à Zell, une lettre qui suppose que l'électeur cherchoit à amuser par des négociations: il se plaint des pluies continuelles qui avoient rendu la marche de l'infanterie très-fatigante, des maladies qui régnoient dans une partie de

Le duc, après une reconnoissance, veut attaquer.

(1) Ou Onderingen; d'autres écrivent *Onderning*.

1704. l'armée, et des lenteurs de la cavalerie danoise, dont il attendoit cependant l'arrivée dans quelques jours : le reste de la lettre n'offre d'ailleurs que les détails de la marche dont je viens de donner connoissance à mes lecteurs.

On le déchire en Angleterre.

Pendant que mylord duc s'occupoit avec tant de zèle des grands intérêts qui lui étoient confiés, les ennemis qu'il avoit laissés dans sa patrie, s'occupoient avec ardeur de lui nuire, et de l'arrêter, s'il étoit possible, au milieu de sa carrière. Les ames communes pardonnent difficilement les services et la renommée des grands hommes. Malheur sur-tout à un chef de parti qui tient dans ses mains le sceptre de la puissance !

On fait reposer une armée fatiguée d'une marche longue et pénible ; il doit en être de même des lecteurs à qui l'on a fait parcourir un grand pays au milieu des bataillons et de tout l'attirail guerrier : c'est pour leur donner un peu de relâche que je les ramène pour un instant en Angleterre, où ils verront l'intrigue lutter contre la gloire, et combattre le héros qui alloit illustrer sa patrie par l'éclat de ses triomphes.

On pourra juger de ce qui s'y passoit, par une lettre du lord Stamford, datée de Londres, du 2 juin. Quoiqu'elle soit presque écrite dans le style du logogryphe, elle donne des lumières

suffisantes sur l'esprit de parti qui régnoit alors à la cour, à la ville et dans le parlement. En voici la substance : 1704.

Lettres qui prouvent les intrigues de ses ennemis.

« Je forme des vœux, sans doute, pour le » succès de tout ce que le duc de Marlborough » entreprend au dehors : mais l'appui qui le sou- » tient ici tombe en pourriture ; le nombre de ses » amis n'augmente point, et tout ce qui se passe » peut porter ses ennemis au-delà de toute mesure. » Deux partis qui se haïssent, se rapprochent lors- » qu'ils veulent empêcher un troisième de profiter » de leurs dissensions. Il peut arriver cependant » que ces deux partis en viennent à une rupture » ouverte, et qu'ils perdent de vue cette règle » ordinaire : je pense que tel est notre cas. Le » lord Jersey, destitué de son emploi, a révélé » des choses qui ont occasionné plus de mépris » et de sarcasmes que de pitié pour sa personne. » L'éloquence et la poésie de Prior auroient de la » peine à en faire une apologie suffisante : hélas ! » ce pauvre poëte est lui-même au plus bas. Je » suis &c. »

La lettre d'un Anglois alors à la cour d'Hanovre, à un homme de marque d'une cour d'Allemagne, datée du 18 juin, contient un passage très-remarquable sur le même sujet :

« Je suis sûr qu'il se forme contre le lord

1704. » Godolphin et le duc de Marlborough, un parti » plus violent qu'il n'y en a jamais eu contre les » ministres du roi Guillaume; mais j'ignore quelle » en sera la suite. Les affaires iront encore plus » mal, si leurs ennemis ont le dessus. Tout dé- » pendra des succès de mylord en Allemagne : » jamais souverain ne pourra souhaiter une occasion » plus favorable pour acquérir de la gloire, que » celle qui s'est présentée à Marlborough; car il » s'agit de délivrer l'Europe entière. S'il parvient » à réduire l'électeur de Bavière, ses succès fer- » meront la bouche à ses détracteurs, qui dès-lors » ne pourront plus lui nuire en Angleterre : mais » s'il ne réussit pas dans ses desseins, on criera » contre lui en Hollande, et il sera accusé ici. » Je crains l'événement. » Cet Anglois avoit raison; car presque toujours la fortune absout ou condamne.

Dans une autre lettre du même personnage au même correspondant, en date du 25 juin, on lit ce qui suit :

« Marlborough a joint les troupes du prince de » Bade non loin d'Ulm : ou l'issue des affaires le » mettra à l'abri des manœuvres de ses ennemis, » qui sont très-nombreux ici, ou elle le perdra » à jamais. »

On voit dans une lettre du même, en date du 5

Juillet, qu'on faisoit un crime au lord trésorier et au duc de ne s'être jamais prononcés contre les prétentions du prince de Galles. « Je crois, » ajoute l'auteur, qu'il faut les appuyer du crédit » de tous nos amis: après la campagne, et avant » l'ouverture du parlement, je ferai dans cette » vue tous mes efforts autant qu'ils le mériteront. » Je ne puis m'empêcher de dire qu'ils ont mis » dans leur jeu plus de ruse que de sagesse. » 1704.

La haute faveur et les grands talens de Marlborough ne furent pas la seule cause qui lui suscita tant d'ennemis. Les Torys, las d'être toujours éloignés du gouvernement par les Whigs, qui dominoient à la cour, avoient engagé les communes à proposer un bill contre la *conformité occasionnelle*, c'est-à-dire, pour exclure de tout emploi public ceux qui ne tenoient à l'église que parce qu'une fois l'année ils recevoient la cène suivant la liturgie. Les zélateurs prétendoient par-là remédier à l'abus que la coutume avoit introduit en contravention à l'acte d'uniformité passé sous Charles II; ils vouloient ramener aux principes de l'*obéissance passive* et de la non-tolérance, qui sont ceux de la véritable église anglicane. Les Whigs, faisant profession de sentimens contraires, devoient, dans l'esprit de la loi demandée, être considérés comme *non-conformistes*, et par

1704. conséquent exclus des affaires publiques. Le duc avoit contribué beaucoup à faire rejeter un bill qui l'eût privé de ses emplois : d'ailleurs, il avoit, pour ainsi dire, accaparé toutes les grâces pour lui et pour les siens ; ce qui avoit fait dire au lord Haversham, *que toutes les serrures n'avoient qu'un seul passe-partout.* On ne doit donc pas s'étonner qu'au moment même où Marlborough servoit ses concitoyens avec tant de zèle, il ait éprouvé toutes les fureurs de l'envie et de la haine ; mais il ne s'en montra que plus ardent à bien mériter de sa patrie.

L'électeur de Bavière, jugeant avec raison que le dessein de mylord duc étoit d'attaquer Donauwert (1), avoit envoyé un détachement

(1) Ainsi appelé de sa situation sur le Danube, en allemand *Donau ;* les François écrivent *Donavert.* Cette ville, autrefois impériale, sur les confins de la Souabe, de la Franconie et du territoire de Neubourg, est située sur la rive gauche du Danube, à neuf lieues nord d'Ausbourg, six ouest de Neubourg, et à quatorze lieues nord-est d'Ulm. Le prince de Bade proposa, dit-on, le siége de cette dernière ville ; mais le duc, qui avoit de plus grandes vues, rejeta ce projet. On prétend que ce fut le prince Eugène qui lui conseilla d'attaquer Donauwert, dont la possession devoit ouvrir la Bavière aux alliés. Marlborough n'avoit pas besoin qu'on lui suggérât cette idée, qui se fût présentée d'elle-même au général le plus médiocre. Les lenteurs d'un siége eussent donné aux Franco-Bavarois le temps de mettre la dernière main aux retranchemens de Schellenberg et de faire échouer les projets de leurs ennemis.

1704.

considérable de ses meilleures troupes, pour renforcer le corps commandé par le maréchal comte d'Arco. Ce général avoit pris poste à Schellenberg, lieu situé sur une hauteur au nord de la ville menacée : il y avoit établi des retranchemens ; mais comme ils étoient incomplets, il employa quelques milliers de pionniers à perfectionner les ouvrages. Autrefois, en 1631, le père de Christine, Gustave-Adolphe, enseveli à Lutzen, l'année suivante, dans *son propre triomphe*, avoit fortifié le même poste, dont il apprécioit toute l'importance. Ce camp, destiné à défendre Donauwert, et assurer la libre communication entre le haut et le bas Danube, étoit bon par sa tête ; mais les branches par lesquelles il tenoit au chemin couvert, étoient trop longues, selon Feuquières, et n'étoient suffisamment protégées, ni du chemin couvert, ni de la place : d'ailleurs, il n'y avoit encore que la tête qui fût en état de défense ; les travaux n'étoient point achevés ; et le renfort envoyé par l'électeur, sous les ordres du marquis de Vieux-Pont, n'étoit pas arrivé, à cause des pluies et des mauvais chemins. Encore un jour de plus, et le camp pouvoit devenir inexpugnable.

Les Franco-Bavarois occupent le poste de Schellenberg.

Marlborough, qui avoit le merveilleux talent de saisir l'à-propos, résolut de se hâter, pour enlever à son ennemi les avantages d'une aussi

1704. forte position. Le prince de Bade étoit d'avis de différer l'attaque. « Vous voulez donc, lui ré- » pondit le duc, donner aux Bavarois le temps » d'achever leurs retranchemens, auxquels ils tra- » vaillent sans relâche, et de recevoir le secours » qui leur est envoyé. » Il avoit un autre motif, qu'il ne disoit pas; celui de mettre à profit son jour de commandement, pour s'illustrer par quelque action mémorable.

Le duc entreprend de forcer les retranchemens de Schellenberg, et il y réussit.

2 Juillet.

Plein d'audace et de confiance, mylord duc se mit en marche de son camp d'Onderdingen, le 2 juillet, à trois heures du matin, avec six mille hommes d'infanterie et trente ou trente-deux escadrons de cavalerie angloise et hollandoise, sans compter trois bataillons de grenadiers impériaux; en tout dix mille cinq cents hommes. Le prince de Bade le suivoit avec le reste de l'armée. Mais la route étoit difficile : le détachement commandé par le duc ne put arriver à la rivière de Wernitz que vers midi, et il étoit trois heures avant que les ponts fussent prêts. Le général effectua son passage, à la tête de sa cavalerie, vers les cinq heures. Après s'être approché des retranchemens, pour les bien connoître, il fit toutes les dispositions nécessaires ; et bientôt on put juger que l'action seroit chaude et sanglante.

L'infanterie de mylord marcha sur six colonnes.

Le général Goor, à la tête des Bataves, étoit soutenu par le général Horn, et le prince héréditaire de Hesse-Cassel conduisoit les dragons. Le duc se dirigea d'abord avec quelques bataillons vers un bois qui étoit sur sa gauche, afin de le percer et d'embrasser toutes les parties fortifiées: le bois ayant été trouvé trop épais, il résolut de former l'attaque sur sa droite, qui étoit la gauche du retranchement. L'espace qu'il laissa entre Donauwert et ses troupes étoit destiné à celles du prince de Bade, dès qu'elles auroient passé la rivière. 1704.

Le général d'Arco, jugeant, par les premiers préparatifs des alliés, de tout le péril qui le menaçoit, avoit envoyé quatre bataillons dans la ville dès quatre heures après midi; il étoit enjoint à celui qui y commandoit, de les poster dans la partie du chemin couvert d'où l'on auroit pu soutenir, par un feu de revers, la gauche du retranchement: mais le maréchal bavarois ne fut point obéi, on ne sait pourquoi; et cette malheureuse circonstance décida du sort de la journée (1).

(1) Cela me rappelle ces mots de Cicéron: *Certè in armis, militum virtus, locorum opportunitas... maximam verò partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat.* Mais j'observe que la part que la fortune peut revendiquer dans la gloire des armes, lui est presque toujours laissée par l'imprudence, l'impéritie,

1704. L'infanterie angloise et hollandoise sut mettre à profit cette négligence. Soutenus par la cavalerie, les bataillons britanniques s'avancent à pas lents avec des fascines enfilées dans leurs fusils; mais la profondeur des fossés, qu'ils ne peuvent combler, et les désavantages du terrain, rendent vains tous leurs efforts : malgré leur intrépidité sans égale, ils éprouvent une résistance si vigoureuse, qu'ils sont repoussés deux fois par le feu des batteries de canons, joint à celui de la mousqueterie.

Les assaillans sont relevés par quinze mille hommes de troupes fraîches qui viennent d'arriver. Le feu recommence de part et d'autre avec plus de fureur. Les grenadiers bavarois, dont la bravoure semble s'accroître avec le danger, franchissent leurs retranchemens, la baïonnette au bout du fusil; mais bientôt après ils sont rappelés par le général Maffei, qui craint qu'emportés par leur courage, ils ne soient enveloppés par le grand nombre de leurs ennemis.

Le combat duroit depuis près de deux heures, et les alliés n'avançoient que peu, lorsqu'un

---

les fautes des vaincus, soit de ceux qui commandent, soit de ceux qui obéissent. Le fait que je rapporte en fournit même une preuve. Pourquoi le maréchal d'Arco ne s'assura-t-il pas de l'exécution de ses ordres !

incident décida de leur entier succès (1). Ceux des agresseurs placés sous le grand feu de la tête, cherchant à s'en garantir, s'étendirent sur les flancs, qu'ils trouvèrent imparfaits et presque sans troupes pour les défendre. Marlborough étoit là; et ses braves, montant sur le parapet presque sans résistance, soutenus d'ailleurs par le prince de Bade, qui arrivoit à propos, chargèrent en flanc les bataillons qui soutenoient l'attaque de la tête, pénétrèrent dans l'intérieur et forcèrent le camp. Tout plia; et cependant la retraite se fit en assez bon ordre : elle fut aussi glorieuse qu'une victoire. 1704.

Ici, le maréchal d'Arco triompha du plus grand de tous les dangers par sa présence d'esprit et par

(1) Suivant San-Vitali, le prince de Bade forma une nouvelle attaque entre la première et Donauwert : bientôt il vint à bout de forcer trois bataillons françois qui défendoient le poste, à quitter des retranchemens à peine tracés, où le terrain ne leur donnoit aucun avantage. Le maréchal d'Arco accourut; et voyant que ses Bavarois alloient être enveloppés, il se détermina à une retraite d'autant plus difficile, qu'elle sembloit coupée par la cavalerie allemande et par les Anglois. Mais c'est à Marlborough qu'il faut attribuer le principal honneur de la journée : Léopold le pensoit ainsi, comme on le verra bientôt. Le prince de Bade, arrivé tard, fut moins l'auteur que le témoin du succès, qui, vraisemblablement, eût été le même sans son concours, et qui paroissoit déjà décidé.

1704. son courage. Il voit ses troupes environnées de toutes parts, placées entre les horreurs du carnage et la honte d'une capitulation flétrissante; il fait enclouer son artillerie, serre ses bataillons, et les conduit, à travers un feu terrible et une multitude d'ennemis qu'il renverse, jusqu'à la porte de la ville. Le commandant, qui craint une surprise, ne se détermine que lentement à l'ouvrir. Pour comble de disgrace, le pont de bateaux construit sur le Danube est endommagé : les Bavarois n'ont plus d'autre espérance que celle de faire payer chèrement une vie qu'ils semblent condamnés à perdre. Dans cette crise effroyable, un bataillon de Maffei, et le marquis de Listenois à la tête de son régiment de dragons, suspendent, par une décharge bien dirigée, le choc de ceux qui les poursuivent. Enfin les portes s'ouvrent, et la ville met en sûreté des troupes qui, arrivées aux derniers termes de l'épuisement par les efforts de leur bravoure, alloient succomber sous le nombre et la valeur.

De son côté, M. de Lée, maréchal-de-camp, qui commande la droite, composée de François et de Bavarois, se retire par les bois avec plusieurs corps de la gauche qui se réunissent à lui et gagnent la ville de Neubourg, sans pouvoir être entamés. Un seul accident rendit la retraite

fâcheuse :

fâcheuse : plusieurs, saisis d'épouvante, prirent 1704.
la fuite et allèrent se noyer dans le Danube. Le fils du comte d'Arco, qui avoit été blessé au cou, fut de ce nombre.

Suivant Lediard, les alliés prirent seize pièces de canon (1), les munitions, les tentes, le bagage, treize drapeaux, toute l'argenterie du comte, et firent en outre un riche butin, qui fut distribué aux soldats victorieux.

La cavalerie partagea, autant qu'il lui fut possible, les travaux de la journée avec l'infanterie. Un bataillon de gardes à pied anglois, les régimens d'Orkney et d'Ingoldsby, furent les plus maltraités dans cette affaire. Le lord Mordaunt, fils du comte de Peterborough, qui avoit commencé l'attaque avec cinquante grenadiers des gardes angloises, se sauva, lui dixième, sans avoir acheté sa gloire par la plus légère blessure. La perte des confédérés fut considérable : selon le rapport officiel donné par les chefs des différens corps, les Anglois seuls eurent cinq mille quatre cent soixante-quatorze hommes tant tués que blessés ; parmi les premiers se trouvoient

(1) M. de Quincy dit que les vaincus n'avoient que huit pièces de canon, et qu'ils les enclouèrent ; qu'ils ne perdirent pas un seul drapeau. San-Vitali, assez souvent impartial, est d'accord ici avec Lediard.

1704. six lieutenans généraux, deux majors généraux, quatre colonels, sept lieutenans colonels, trois majors, vingt-six capitaines, quarante-six officiers inférieurs, treize cent vingt-neuf soldats. On voit par-là que les bataillons britanniques avoient acheté chèrement le principal honneur de la victoire : un bien payé de tant de sang ne sauroit être disputé avec justice (1).

Le baron de Hompesch, dans sa lettre aux États-généraux, porte le nombre des Hollandois tués à six ou sept cents, et celui des hommes blessés grièvement à plus de mille : c'étoit un contingent fort honorable, dont au reste les Bataves n'ont pas besoin pour attester la valeur qu'ils montrèrent dans tout le cours de cette guerre, sous un chef digne de les commander.

Le prince Louis de Bade, quoiqu'arrivé tard, vint assez tôt pour recevoir une légère blessure, qui prouva, du moins, qu'il étoit à l'action et qu'il

(1) L'auteur de la Vie du prince Eugène, en langue allemande, dit que les troupes de l'empereur, des cercles de Franconie et de Souabe, placées à la droite, s'avancèrent sans faire feu, soutinrent celui des François et des Bavarois, franchirent le fossé, lancèrent leurs grenades, et montèrent, sans beaucoup de peine, sur les parapets du retranchement. A l'entendre, ses compatriotes furent les principaux auteurs du succès : tant il est difficile à un historien d'être impartial, et de se persuader qu'il ne doit être d'aucun pays !

1704.

s'y étoit bien conduit. Le général Thungen, le prince héréditaire de Hesse-Cassel, le prince Alexandre de Wirtemberg, furent atteints ou plutôt effleurés par le feu des retranchemens. Le comte de Horn, les majors généraux Wood et Pallaud, et le brigadier Bedmar, purent montrer des marques également honorables, et aussi peu dangereuses, de leur bravoure. Je dois nommer encore les plus distingués d'entre ceux qui payèrent d'un plus haut prix les louanges de la renommée : le lieutenant général Goor, le prince de Hombourg, le prince de Beveren, les comtes d'Erbach et de Schulenburg, le major général Beinheim, furent tués, et le comte de Stirum mourut quelques jours après de ses blessures.

Les écrivains françois ne sont d'accord ni sur la perte ni sur les forces respectives, avec les écrivains des alliés.

M. de Quincy n'évalue la perte du maréchal d'Arco qu'à douze cents hommes tués et huit cents blessés (1); Lediard la porte à cinq ou six mille hommes. Selon celui-ci, les forces des vaincus s'élevoient à dix-huit mille et peut-être jusqu'à

(1) L'auteur de la Vie de la reine Anne fait monter la perte des François et des Bavarois à dix mille tués ou blessés : comme si, dans une affaire, il pouvoit y avoir plus de victimes que de combattans. Il paroît certain que les défenseurs du retranchement ne s'élevoient pas à ce nombre ; encore s'en sauva-t-il les deux tiers.

Le marquis de Nettancourt mourut de ses blessures. MM. de Listenois et de Bauffremont furent blessés légèrement : les

1704. trente-deux mille hommes : suivant celui-là, il n'y en avoit que sept mille pour défendre les retranchemens; savoir, onze bataillons bavarois, et cinq françois, deux de Nettancourt, un de Toulouse, un de Béarn et un de Nivernois, sans compter les deux régimens de dragons de Listenois et de Fomboisard.

L'historien anglois exagère trop pour être cru; sa mesure est toujours celle de l'homme passionné, comme si son héros avoit besoin d'un mensonge pour rehausser l'éclat de ses succès.

L'historien françois, quoique plus véridique en général, n'est pas exempt de tout reproche; et il paroît, d'après sa propre énumération, que les retranchemens étoient défendus par plus de sept mille hommes (1). Il estime la perte des alliés à six mille tués sur la place, sans compter les blessés. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'action fut terrible, et que les alliés, vigoureusement repoussés dans différentes attaques, renouvelèrent

blessures de MM. Maffei, Wolfendorf, Monastirol et Sultzbourg, furent plus dangereuses.

San-Vitali se trompe certainement, lorsqu'il porte la perte des François et des Bavarois à quatre mille hommes, y compris, dit-il, cinq cents prisonniers; il paroît plus exact en évaluant la perte des alliés à quatorze cents tués et à trois mille six cents blessés.

(1) Voltaire dit qu'il y avoit huit mille François et autant

plusieurs fois leurs troupes : mais ils furent dédommagés d'un si coûteux début par les suites les plus brillantes ; leur sang, versé avec fruit à Schellenberg, devint pour eux, comme nous le verrons bientôt, une semence de trophées innombrables. Pendant l'action, toute l'armée des confédérés étoit sous les armes, soit pour donner du secours s'il en étoit besoin, soit pour s'opposer à l'armée bavaroise, si celle-ci tentoit quelque entreprise contre le camp; et à l'exception de ceux qui avoient combattu, elle resta toute la nuit dans cet état. 1704.

Le duc de Marlborough écrit aux États-généraux.

Le lendemain le duc rendit compte de cette affaire aux États-généraux, dans une lettre dont la teneur confirme littéralement les faits principaux. Voici le seul objet étranger à l'action, qui se trouve dans la dépêche du général : « Le baron » de Moltenburg, adjudant du prince Eugène, » m'a été envoyé, dit-il, pour me donner avis » que les maréchaux de Villeroi et de Tallard

de Bavarois; mais c'est évidemment une exagération. Il n'y avoit que seize bataillons en tout, et deux régimens de dragons. Les bataillons, composés pour l'ordinaire de cinq cent cinquante hommes au moins, n'étoient peut-être pas au complet ; mais il y avoit en outre deux régimens de dragons, et il est difficile de croire que le nombre des défenseurs ne se soit pas élevé à sept mille hommes.

1704. » s'étoient postés vers Strasbourg, et qu'ils avoient » promis de faire parvenir à l'électeur, par la Forêt » Noire, un puissant renfort. J'ai su, par une autre » voie, que leur intention étoit de lui envoyer » cinquante bataillons et soixante escadrons de leurs » meilleures troupes. Témoin de la bonne conduite » de M. Mortaigne dans ce combat, je le recom- » mande à vos hautes puissances, et je le charge » de leur remettre ma lettre, comme aussi d'entrer » avec elles dans de plus grands détails. »

Signé le duc DE MARLBOROUGH.

Le général Hompesch envoya à la Haye une relation à laquelle il ajouta quelques particularités qui ne sont pas contenues dans la lettre précédente, et qui ne sont pas assez remarquables pour être rapportées ici.

Cause du succès de Marlborough.

Marlborough dut ses succès à sa célérité plus encore qu'à sa valeur. Il auroit trouvé des obstacles invincibles, s'il eût différé l'attaque jusqu'au lendemain, comme le vouloit le prince de Bade; mais, aussi prompt à exécuter un projet qu'à le concevoir, il ne laissa jamais échapper l'occasion que la fortune lui présenta. A la guerre, plus encore que par-tout ailleurs, il n'y a qu'un moment de favorable, et le grand talent d'un général est de savoir le saisir.

1704.

Cause du revers de l'électeur.

Le comte d'Arco eut trois chevaux tués sous lui. Le prince de Bade alla jusqu'à dire qu'il étoit glorieux d'être vaincu comme le général bavarois : mais peut-être, par cette louange, vouloit-il diminuer la gloire de son collègue, dont déjà il se montroit jaloux. Sans doute que le maréchal d'Arco déploya la plus grande valeur; mais on le blâmera toujours de n'avoir pas mis plus de diligence à retrancher le camp, et de n'avoir pas pris d'autres mesures pour faire exécuter ses ordres. Il avoit, comme je l'ai déjà dit, enjoint au commandant de la ville de mettre quatre bataillons dans le chemin couvert, à l'endroit qui se joignoit aux retranchemens, et qui flanquoit la droite de l'attaque. De cette partie restée trop foible, où il n'y avoit que trois bataillons pour la défendre, on pouvoit, avec plus de forces, lancer un feu de revers bien capable de déconcerter les assaillans et de les contraindre à la retraite. Le maréchal bavarois, dans sa lettre à son souverain, attribue son désastre, avec raison, à la désobéissance de l'officier. Mais plus les dispositions étoient sages, plus il falloit veiller à ce qu'elles ne fussent pas sans effet : le premier soin de celui qui commande, doit être de se faire obéir.

D'un autre côté, l'électeur et le maréchal de Marsin sont inexcusables de ne pas s'être mis à

1704. portée de soutenir le comte d'Arço, et de n'avoir pas réglé leurs mouvemens sur ceux de leurs ennemis.

Médaille hollandoise, où l'on attribue faussement au prince de Bade toute la gloire de la journée.

Les Hollandois firent frapper une médaille (1) à cette occasion : ce qu'il y a de bien étrange, c'est que sur la face on voyoit le buste du prince de Bade à la place de celui de Marlborough, qui avoit exécuté l'entreprise, et qui avoit joué le principal rôle dans cette scène également heureuse et sanglante. Sur le revers sont représentés les retranchemens de Schellenberg avec un plan de la ville de Donauwert, dont l'antiquité et la situation sur le Danube sont représentées sous la figure d'un vieillard appuyé sur une urne. Voici l'inscription qui se trouve contenue dans l'exergue :

HOSTE CÆSO, FUGATO, CASTRIS DIREPTIS, AD SCHELLENBERGAM DONAVERDAM, 1704.

Le poëte Addison célèbre l'exploit de Schellenberg.

Le duc de Marlborough fut vengé de l'ingratitude des Hollandois par le *monument, plus durable que l'airain* (2), élevé à sa gloire dans le sublime

(1) *Voyez* la médaille n.° 4, à la fin de l'ouvrage.

(2) Addison pouvoit dire comme Horace : *Exegi monumentum ære perennius*. Ce poëte courtisan, né en 1672, mourut en 1719 : il est le premier Anglois qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance et une noblesse soutenues. Son *Caton* se ressent encore un peu de la barbarie de Shakespear ; mais le

poëme d'Addison, intitulé *la Campagne [the Campaign]*. La trompette que la fable donne à Clio, n'est pas la lyre d'Apollon. L'historien raconte, le poëte chante : mais l'un peut faire connoître le ton de l'autre ; et les hommages rendus à un héros, quel qu'en soit le style, ne sont pas étrangers à son histoire. Voici la traduction de quelques vers rimés du poëme de *la Campagne* : « Ce fut » alors (à Schellenberg) que la grande ame de » Marlborough parut dans tout son éclat. Au mi- » lieu du choc terrible des combattans, de ces » tristes scènes de confusion, d'horreur et de dé- » sespoir, il contemple, sans être ému, le champ » du carnage, envoyant du secours aux escadrons » qui chancèlent, ranimant le courage des batail- » lons repoussés, et indiquant les points où il faut 1704.

rôle de Caton vaut seul une bonne pièce. Son poëme à l'honneur de Guillaume III lui valut une pension de 300 liv. sterling. Il refusa la place de secrétaire d'état, pour se livrer entièrement aux belles-lettres et à la philosophie. On estime les morceaux qu'il inséra dans *le Spectateur* et dans *le Babillard*. Il ménagea Pope, qu'il détestoit ; mais on lui reproche de n'avoir pas assez respecté les puissances en guerre avec sa patrie. C'est lui qui découvrit à l'Europe et aux Anglois eux-mêmes les beautés sublimes cachées dans le *Paradis perdu* de Milton, qui n'avoit trouvé d'abord ni lecteurs, ni admirateurs : il prouva en forme que cette production bizarre et magique étoit digne d'Homère, et que la Grande-Bretagne devoit s'honorer d'une si belle horreur,

1704. » porter les plus grands efforts pour enchaîner la » victoire. Tel un ange, ministre de la colère du » Très-Haut, fait gronder sa foudre sur une terre » coupable, et excite une tourmente non moins » affreuse que celle qui naguère a fait pâlir les » enfans d'Albion (1) : lui, calme, impassible, » et même satisfait d'exécuter les ordres du Tout- » Puissant, voit sous ses pieds l'orage qu'il pousse; » il reste assis sur le tourbillon et dirige la tem- » pête. »

On pourroit soupçonner le poëte Addison de s'être laissé entraîner par l'amour de son pays, en attribuant au duc de Marlborough le succès de cette journée : mais il existe un monument non suspect qui dément l'hommage exclusif rendu par les États des Provinces-Unies au prince de Bade; je veux parler du témoignage de la reconnoissance de Léopold, consigné dans la lettre latine adressée par cet empereur au général anglois; elle est datée de Vienne, du 12 juillet; elle étoit écrite de la main même de sa Majesté impériale, honneur rarement accordé à d'autres qu'à des souverains.

En voici la teneur :

(1) Au mois de novembre 1703, on avoit éprouvé en Angleterre une tempête épouvantable et sans exemple.

1704.
Lettre de l'empereur Léopold au duc de Marlborough.

ILLUSTRE BIEN-AIMÉ (1),

« Vous avez bien mérité de moi, de ma maison » et de la cause commune. Je ne mettrai pas au » nombre de vos services les moins importans » le zèle avec lequel vous avez provoqué et la » promptitude avec laquelle vous avez amené » vers le Danube le puissant secours de la sérénis- » sime reine de la Grande-Bretagne et des États- » généraux des Provinces-Unies : mais je vous » suis redevable d'un service encore plus signalé, » par l'attaque et la prise du camp ennemi près » de Donauwert ; entreprise que vous avez exé- » cutée, le 2 de ce mois, avec autant de vigueur » que de célérité, aussitôt après avoir réuni votre » armée à la mienne. Rien ne pouvoit m'être plus » agréable et plus utile dans les circonstances où » je me trouve : *mes généraux et mes ministres s'ac-* » *cordent tous à attribuer le principal honneur de ce* » *succès à vos conseils, à votre prudence et à votre* » *exécution, comme à la valeur et à la constante in-* » *trépidité des troupes qui combattent sous vos ordres.* » Vous trouverez, sans doute, un éloge digne » de vous dans ces témoignages rendus par des

(1) *Illustris sincerè Dilecte.*

1704. » hommes d'une ame grande et courageuse, ainsi » que dans la renommée, qui récompense toujours » les actions éclatantes; mais moi, profondément » pénétré des avantages d'une victoire si précieuse » pour l'intérêt général, j'ai cru devoir joindre dans » cette lettre, à la gloire que vous avez acquise, » l'expression de mes sentimens particuliers, et » vous assurer que je ne laisserai échapper aucune » occasion de vous marquer ma sincère recon- » noissance.

» Ce que vous avez commencé avec tant de » valeur, vous le continuerez avec le même zèle » et le même talent. Secondé par mon lieutenant » général le margrave de Bade, commandant en » chef, et par les autres généraux de mon armée, » vous agirez de toutes les forces de votre ame » et de votre génie pour terminer la guerre sus- » citée par les Bavarois séditieux, le plus promp- » tement qu'il sera possible, et d'une manière » qui réponde au début. Je ne vous exhorte pas à » de nouveaux efforts, étant dans la ferme attente » de vos nouveaux succès : vous y trouverez le » comble de la gloire pour vous-même, et un » trophée éternel pour votre sérénissime reine, » dans la haute Allemagne, où, de mémoire » d'homme, on n'a point vu les armes victo- » rieuses de l'Angleterre.

1704.

» Il me reste à prier Dieu de bénir vos entre-
» prises, et à vous renouveler les assurances de
» mon affection pour vous. »

L'empereur Léopold offre au duc de Marlborough le titre de prince de l'Empire.

Léopold ne borna pas sa reconnoissance à la lettre honorable que je viens de rapporter : il chargea le comte de Wratislau d'offrir à mylord duc le titre de prince de l'Empire ; dignité que celui-ci refusa d'accepter jusqu'à ce qu'il eût l'agrément de sa souveraine.

L'empereur écrivit de sa propre main à cette princesse, pour la féliciter de la victoire remportée près de Donauwert, qu'il attribuoit principalement à la valeur des troupes angloises et à la conduite de leur chef ; il supplioit en même temps la reine d'enjoindre au duc d'accepter le titre qu'il lui avoit offert. Elle n'eut pas de peine à y consentir, et à donner les ordres qu'on lui demandoit. De son côté, Marlborough ne résista point à une si douce violence ; mais il ne reçut l'honneur qui lui étoit conféré, qu'après l'avoir mérité de nouveau par une victoire à jamais mémorable.

A peine l'électeur eut-il été informé de l'événement, qu'il renonça aux avantages de sa position entre Dillingen et Lawingen, pour se porter vers le Leck, et empêcher qu'on ne lui coupât

1704. la retraite dans son propre territoire. Cette nuit-là même, il envoya ordre à la garnison de Donauwert (1) de brûler les magasins, et de se retirer ensuite ; ce qui s'effectua, en partie, le lendemain matin. Les confédérés entrèrent dans la ville sans opposition ; ils y trouvèrent deux mille sacs de farine, une grande provision d'avoine, et d'autres munitions dont les Bavarois n'avoient pas eu le temps de se défaire.

Ce jour-là même, le duc écrivit aux États-généraux une autre lettre dans laquelle il leur rendoit compte de ce nouveau succès, si toutefois on peut appeler ainsi l'entrée dans une ville abandonnée et sans défense. L'armée victorieuse passa le Danube près de Donauwert, et alla

(1) On prétend que ce prince ordonna à la garnison de brûler la ville ; qu'on avoit mis, à cet effet, de la paille dans toutes les maisons ; mais que, les confédérés s'étant approchés, la garnison prit la fuite, sans avoir exécuté les ordres cruels de son maître. Le caractère bien connu de l'électeur dément assez cette anecdote, qui pourtant est racontée par plusieurs écrivains : mais il est au moins permis de la révoquer en doute. L'incendie des magasins étoit une précaution sage : mais celui de la ville même eût été une cruauté à-peu-près inutile ; car il restoit aux alliés le poste conquis, dont ils pouvoient faire un retranchement inexpugnable. L'historien allemand d'Eugène parle du feu *mis aux vivres et munitions* ; mais il ne dit pas clairement que l'électeur voulût faire brûler la ville même.

camper à Mertingen, dans le pays de l'électeur, qui s'étoit retranché sous le canon d'Ausbourg. Les alliés consacrèrent le 6 à des actions de grâces: le prince de Bade fit chanter le *Te Deum* dans son camp et dans toutes les villes voisines. 1704.

La cavalerie danoise, commandée par le duc de Wirtemberg, campa le 5 à Schellenberg; et après avoir passé le Danube, elle se rendit, le 6, sur le terrain qui lui avoit été marqué.

Le duc profite de sa victoire.

Marlborough voulut profiter de son avantage, et poursuivre son ennemi sans lui laisser le temps de revenir de sa consternation. Il détacha le comte de Frise, avec quatre mille hommes (1) et douze pièces de canon, pour préparer le passage du Leck à Kinderkingem; ce qui s'exécuta sans obstacle. Le détachement passa aussitôt, et prit poste dans le pays de Bavière, où il fut renforcé, le 8 au soir, par six mille hommes. Toute l'armée marcha en même temps; elle plaça sa droite à Hamter, et sa gauche à Kinderkingem près de la rivière.

Il fait prendre possession de Neubourg.

Sur ces entrefaites, la garnison de Neubourg s'étoit retirée à Ingolstadt. Le duc envoya prendre possession de la ville abandonnée; le général

(1) L'historien allemand d'Eugène dit que son détachement étoit de six mille hommes, et qu'après avoir passé le Leck, il se posta près de Veltheim.

1704. d'Herbeville (1), qui commandoit un corps d'environ quatre mille hommes, reçut l'ordre de couvrir cette dernière place, dont la position facilitoit l'arrivée des subsistances de la Franconie.

Marches dans le pays de l'électeur.

L'électeur avoit laissé une garnison à Rain, petite ville dans le cercle de Bavière, à environ une demi-lieue de l'autre côté du Leck, à deux lieues Est de Donauwert : on résolut de l'attaquer, et d'y employer neuf bataillons et quinze escadrons, sous les ordres du comte de Frise. Le 10 juillet, l'armée décampa ; et après avoir passé la rivière, elle étendit sa gauche jusqu'à Burckheim (2) : mais, pour favoriser l'entreprise du siége, elle fit, le 12, un mouvement à sa droite.

---

(1) Le même que celui qui, la campagne précédente, avoit pris plusieurs places de l'électeur dans le haut Palatinat.

(2) Quelques-uns écrivent *Berchein*. On trouve, dans l'Histoire militaire de Dumont, le plan d'un ordre de bataille au camp de Burckheim, le 15 juillet 1704. Ce qui m'a le plus étonné, c'est d'y avoir vu, sous les ordres du prince de Bade, le comte de Stirum, qui devoit être mort de ses blessures. Quoi qu'il en soit, l'électeur ne songeoit guère à sortir de ses retranchemens, pour venir présenter le combat. Ce M. Dumont, baron de Carlscroon, et historiographe de sa Majesté impériale, est sans contredit le plus grand de tous les écrivains, et le prince de l'histoire, si on le juge par le format de ses *in-folio*. M. Rousset s'associe au même honneur dans le Supplément, qu'on prendroit, à en juger par le titre, pour l'ouvrage de M. Dumont lui-même.

Le

Le comte de Vehlen, général de la cavalerie palatine, arriva au camp le lendemain : il étoit envoyé par le prince de Savoie, pour donner avis que les maréchaux de Villeroi et de Tallard, avec une armée de quarante-cinq mille hommes, avoient passé le Rhin auprès de Kell, en publiant qu'ils venoient au secours de l'électeur ; on ne doutoit pas qu'au moins l'un d'eux ne fît cette tentative. Eugène demandoit un renfort de cavalerie, pour être mieux en état d'observer les mouvemens des généraux françois ; le prince Maximilien d'Hanovre fut détaché en conséquence avec trente escadrons impériaux, et le duc fit savoir en même temps qu'il en enverroit davantage, s'il étoit nécessaire.

1704. Avis venu du Rhin.

La même nuit, la tranchée fut ouverte devant Rain. On parut d'abord vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais les assiégeans firent jouer sur la ville une batterie de vingt-sept canons, et les approches réussirent à souhait. La garnison demanda à capituler le 16 au matin, et sortit le jour suivant, ainsi qu'il avoit été convenu : elle étoit composée de quatre cents fantassins, sous les ordres du comte de Mercy, brigadier ; un piquet de cavalerie la conduisit au camp électoral près d'Ausbourg. Quatre cents hommes prirent possession de la place, où ils trouvèrent

Siége de Rain.

1704. vingt-quatre canons de bronze, avec des munitions de toute espèce. On donna ordre d'établir des magasins dans ce lieu et à Neubourg.

L'armée marcha le même jour de Burckheim ; elle mit sa droite à Holtz, et sa gauche à Osterhausen : le 18, les alliés vinrent camper, cette dernière à Kiebach, et l'autre à Aicha (1). Cette petite ville avoit pour garnison neuf cents paysans, dont les uns furent passés au fil de l'épée, et les autres faits prisonniers ; elle fut livrée au pillage : les généraux y établirent leur quartier avec des magasins.

Le duc marche à Friedberg.

Les confédérés, après avoir passé deux jours à Aicha, s'avancèrent en laissant cette ville à leur droite, et ayant le village de Roerbach à leur gauche. Le lendemain, 22 juillet, le duc, avec un piquet de cavalerie de l'aile gauche et un détachement de cinq cents hommes d'infanterie, traversa le Paer ; il marcha vers Friedberg pour choisir un terrain qui fût propre à y asseoir un camp : l'électeur avoit là une garnison de quatre cents hommes, moitié infanterie, moitié cavalerie, qui se retira à l'approche des alliés.

Trois escadrons de dragons eurent ordre d'aller couper la retraite de l'arrière-garde ; mais la diffi-

(1) Je trouve les mêmes noms écrits *Knebach* et *Aickach*.

culté des chemins fit échouer l'entreprise. Le détachement prit cent chevaux dans la ville, et poursuivit inutilement les fuyards. 1704.

Le duc entra dans Friedberg, où il laissa quatre cents fantassins et cent chevaux. Le 23, l'armée se mit de nouveau en marche, et campa ayant sa droite appuyée à Wolfurtshausen, et sa gauche à Ost-Möringen. La ville de Friedberg étoit au centre de la ligne, et à une lieue d'Ausbourg : l'électeur avoit posté, sous le canon de cette ville, le reste de son armée entre le Leck et le Werda (ou Vertach); sa position étoit si avantageuse, qu'il étoit impossible de l'y attaquer avec succès; mais il n'y avoit plus de commerce entre lui et ses états, qui se trouvoient ainsi à la merci des alliés.

Propositions d'accommodement.

Ce fut dans ces circonstances que Marlborough fit à l'électeur des propositions d'accommodement : on lui offrit de lui payer tous les frais de la guerre, à condition qu'il romproit avec la France, et qu'il se joindroit aux Impériaux en Italie. Ses sujets le pressoient de souscrire à l'arrangement, et de prévenir par-là l'entière ruine dont ils étoient menacés. Sa tendresse pour eux combattoit avec force dans son cœur le sentiment honorable qui l'attachoit à l'alliance de Louis XIV : il prêta donc l'oreille aux offres de son ennemi, et il y eut entre les deux camps des communications fréquentes.

1704. On employa auprès de ce malheureux prince les prières, les larmes de son épouse, et les vives instances de tous ceux qui devoient avoir le plus d'ascendant sur son esprit. S'il faut en croire Lediard, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de temporiser, il parut approuver les articles convenus entre le comte de Wratislau et M. Prilmeyer; il promit même de se rendre au camp de mylord Marlborough pour les signer.

Mais sa fidélité à ses premiers engagemens reprit bientôt sur lui tout son empire, lorsqu'elle eut été appuyée de l'espérance du secours qui lui étoit amené par le maréchal de Tallard. S'il est vrai qu'il eût donné sa parole aux alliés, il la rétracta; son ministre fut chargé d'aller dire au comte de Wratislau, que le roi de France faisant de si puissans efforts pour le soutenir, il se croyoit obligé en honneur de rester ferme dans l'alliance de ce monarque.

Mylord duc et son collègue jugèrent dès-lors que tout accommodement étoit impossible avec un prince dévoué à un roi puissant, qui avoit promis de le dédommager de toutes ses pertes, et même, dit-on, de le placer sur le trône impérial; ce qu'il est permis de révoquer en doute. En conséquence, ils donnèrent ordre au comte de la Tour, général de la cavalerie de l'empereur, et

Ordre de ravager et incendier la Bavière

au comte d'Oost-Frise, lieutenant général au service des États-généraux, de marcher avec trente escadrons pour piller et brûler toute la Bavière jusqu'à Munich : on espéroit qu'une compassion généreuse pour des sujets désolés, ou le manque de subsistances, vaincroit enfin l'obstination de l'électeur. 1704.

Tout le pays fut, à cette nouvelle, frappé de consternation : les habitans de différentes villes envoyèrent des députés à mylord duc, lui offrant de faire les plus grands sacrifices pour prévenir des malheurs dont l'idée seule les faisoit frissonner. A ces offres, que la soif des richesses rendoit bien séduisantes, Marlborough répondit « que les » troupes de la reine d'Angleterre n'étoient pas » venues en Bavière pour gagner de l'argent, mais » pour mettre l'électeur à la raison. » Ainsi les généraux exécutèrent les ordres reçus, avec la plus grande sévérité, emportant avec eux tout ce qui valoit la peine d'être pris, brûlant et détruisant tout le reste. Trois cents villes, villages ou châteaux, furent réduits en cendres. Exécution.

Pendant ce temps-là, l'électeur et le maréchal de Marsin, qui avoient fait évacuer Ratisbonne, se tenoient enfermés dans leurs retranchemens d'Ausbourg, d'où ils étoient les témoins du progrès des flammes dévastatrices qui les entouroient ; tristes

1704. et affreuses calamités qu'entraîne trop souvent le fléau de la guerre. Ainsi l'électeur Palatin avoit vu autrefois, du haut de son château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embrasés.

Vaines représentations de l'électeur.

Quoique la désolation d'un si beau pays affligeât sensiblement le prince bavarois, il n'en persista pas moins dans ses résolutions. Il écrivit au duc pour le prier de mettre fin à ces ravages. « Je ne puis » croire, lui disoit-il, qu'une pareille barbarie, si » opposée à la vraie gloire, ait été ordonnée par » les généraux confédérés; si elle continue, je me » verrai contraint d'user de représailles. » A quoi Marlborough répondit qu'il dépendoit de son Altesse électorale d'y mettre fin par un prompt accommodement. Mais l'électeur, enhardi par l'espoir de l'arrivée prochaine du maréchal de Tallard, répliqua avec hauteur qu'*il avait jeté au loin le fourreau de son épée, et qu'elle seroit l'instrument de ses vengeances :* vaine menace, qui ne fut que trop tôt démentie par l'événement !

Avis de la marche de Tallard.

Regrets tardifs de la cour de France.

Pendant que ceci se passoit, le duc reçut avis du prince Eugène que le maréchal de Tallard étoit arrivé le 18 près de Willingen. La cour de France avoit enfin ouvert les yeux; on y avoit compris l'étrange inutilité de la manœuvre de Villeroi, qui, suivant l'expression du continuateur de Thoyras, « sembloit n'avoir suivi les troupes

1704.

Ce qu'elle auroit dû faire.

» angloises et hollandoises que pour leur servir » d'escorte (1). » Le monarque reconnoissoit, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas les prévenir, et de ne s'être point opposé à leur jonction avec le prince de Bade. Ce n'étoient pas les troupes qui manquoient, c'étoit le conseil: Louvois n'avoit laissé à ses successeurs, ni sa prévoyance, ni sa sagesse.

En effet, n'auroit-il pas mieux valu que Tallard, avec son armée, se joignît à l'électeur, au lieu de se borner à conduire des recrues dont la plupart périrent par les fatigues d'une marche précipitée! Dans ce cas, le comte de Coigny, campé vers Offenbourg, suffisoit pour contenir les troupes qu'Eugène avoit laissées dans ses lignes; et Villeroi (2), avec ses trente-huit bataillons et ses soixante escadrons, pouvoit tenter quelque entreprise capable de forcer ce prince à

(1) Villeroi, par ordre de la cour, avoit envoyé trente-cinq bataillons et quarante-six escadrons vers la Moselle, pour observer les mouvemens de Marlborough. Il s'étoit approché du Rhin en personne, et toutes ses forces restèrent inutiles.

(2) Il se contenta d'envoyer douze bataillons et douze escadrons au marquis de Bedmar, qui commandoit en Flandre l'armée des deux couronnes. Il n'y eut, en 1704, d'autre exploit dans ces contrées, que le bombardement infructueux de Namur par les Anglois, la prise du fort Isabelle par le

1704. revenir sur ses pas : il falloit, par exemple, se rendre maître de Willingen et de Rothweil, pour établir une communication avec la Bavière, et entrer ensuite dans le Wirtemberg. On dit que tels étoient les desseins des généraux; mais qu'ils ne furent point du goût de Louis XIV, qui, trompé par le grand nombre de ses corps de troupes très-incomplets, se fit illusion sur ses forces réelles : il compta, au lieu de peser; et son calcul contribua au mauvais succès de ses armes.

Marche de Tallard.

Quoi qu'il en soit, Tallard, parti d'Emring près de Fribourg le 10 juillet, avec quarante-deux bataillons et soixante escadrons, entra dans la gorge de Waldkirch. M. de Courtebonne s'étoit saisi des passages, avec tous les dragons et une brigade de cavalerie. On menoit six cents voitures chargées de munitions, sans compter un plus grand nombre d'autres chariots, dont plusieurs se rompirent dans des chemins affreux, et retardèrent la marche; il fallut même faire jouer la mine en quelques endroits, pour élargir une route beaucoup trop étroite ; enfin l'armée se trouva

général Spaar, et quelques contributions levées par les alliés à Dinant et dans le pays entre Sambre et Meuse. M. d'Overkerque, qui avoit ordre de demeurer sur la défensive, obligea le général Dopf et le baron de Trogne d'abandonner leurs projets sur les lignes.

hors des montagnes le cinquième jour, et campa à Lauterbach.

1704.

A peine Eugène avoit-il été instruit des desseins des François, qu'il s'étoit mis en marche avec vingt bataillons et soixante ou soixante-dix escadrons, laissant le reste de son armée sous les ordres du comte de Nassau-Weilburg, pour défendre les lignes : il passa par le Wirtemberg ; et au lieu de chercher à empêcher la jonction de Tallard avec l'électeur, il s'occupa d'effectuer la sienne avec Marlborough.

Eugène marche pour se réunir à Marlborough.

Pendant ce temps-là, le prince héréditaire de Hesse-Cassel, depuis roi de Suède, étoit revenu de Donauwert à l'armée, quoiqu'il ne fût pas entièrement rétabli de ses blessures; le duc de Marlborough le déclara général de la cavalerie angloise et hollandoise.

Le prince de Hesse-Cassel, depuis roi de Suède, nommé, par Marlborough, général de la cavalerie angloise et hollandoise.

Le 26 juillet, l'armée confédérée fit un fourrage à la vue du camp ennemi, sans avoir essuyé aucune perte. Le soir du même jour, on apprit que Tallard, après avoir fait canonner Willingen pendant six jours, s'étoit désisté de son entreprise à la nouvelle de l'arrivée du prince Eugène à Rothweil: la ville attaquée n'empêchoit point le passage du maréchal, qui sans doute avoit voulu le marquer par une tentative brillante, mais inutile, ou plutôt dangereuse, puisqu'elle retardoit sa jonction. Il

Tallard retarde sa jonction par le siége de Willingen.

1704. étoit déjà le 24 à Dutlingen, et le prince Eugène marchoit de l'autre côté du Danube pour observer ses mouvemens.

Le duc fit, le 28, la revue des troupes de la ligne gauche, et la trouva en très-bon état : plusieurs officiers et soldats blessés à l'affaire de Schellenberg, et guéris de leurs blessures, étoient revenus à leurs régimens respectifs.

Continuation des ravages de la Bavière.

Le duc de Wirtemberg reçut l'ordre de se joindre au comte de la Tour pour continuer les ravages, qui s'étendirent jusqu'aux portes de Munich (1), et qui privèrent cette malheureuse contrée de toute subsistance. Les deux généraux rejoignirent l'armée le 3 août, après avoir rempli trop fidèlement leur épouvantable commission.

Le duc de Marlborough et le prince de Bade, voyant l'électeur inflexible, et ne pouvant sans imprudence l'attaquer dans ses retranchemens, résolurent d'entreprendre la réduction des places de la Bavière : il falloit commencer par Ingolstadt, la plus importante de toutes, où se trouvoient d'immenses magasins, et qui étoit nécessaire pour rendre la navigation libre jusqu'à Passau.

(1) L'historien allemand d'Eugène dit que l'électeur envoya trois mille hommes pour augmenter la garnison de Munich, mais que la Tour en tua quinze cents, et repoussa les autres, qui furent contraints de reprendre la route d'Ausbourg.

1704.

Siége d'Ingolstadt par le prince de Bade.

Le prince Eugène arrive à Dillingen.

Marche rétrograde du duc.

Le prince se chargea de commander le siége avec les forces impériales; mylord duc devoit le protéger avec ses troupes, qui, en cas de besoin, pouvoient être jointes par celles du prince Eugène, arrivées alors à Dillingen. En conséquence, l'armée confédérée rétrograda, le 4 août, vers Aicha, brûlant tous les villages qui avoient été épargnés jusqu'à cette époque : ayant passé le Paer, elle campa la nuit à Kiebach; son aile gauche s'étendant jusqu'à Aicha, et sa droite au-delà du château de Winden.

Le lendemain, l'armée repassa le Paer près de Schrobbenhausen (1), laissant cette petite place à sa droite; elle campa sa gauche à Closterberg, au-dessus de Hochenwaert (ou Hoenvert), sa droite derrière Schrobbenhausen. Le même jour le prince de Bade se rendit à Neubourg, pour examiner l'état de l'artillerie et les autres préparatifs du siége d'Ingolstadt. Sans doute que ses deux collègues l'avoient éloigné sous ce prétexte, pour n'être point troublés dans leurs opérations par sa présence.

D'un autre côté, Tallard avoit mis son aile droite à Dietkirch, le 3 au soir, et sa gauche à

(1) On lit dans l'Histoire allemande d'Eugène, que les alliés se mirent en marche le 5 août, et qu'ils campèrent à *Schrobbenhausen* et à *Steingreiff*; que le quartier général anglois fut dans le premier lieu, et celui des Impériaux dans le second.

1704.

Marche des Bavarois et des François.

Gelfenhausen, non loin de l'électeur, posté entre le Vertach et le Leck. Le maréchal s'empressa d'aller rendre ses devoirs à ce prince, qui étoit logé dans l'abbaye de Saint-Ulric. Les deux armées s'ébranlèrent le 6 : l'électeur et Marsin campèrent à Biberbach; Tallard se porta à Gublingen.

Eugène se rend d'Hochstett au grand corps d'armée.

Le même jour, le prince Eugène, pour se concerter sur les opérations, se rendit au grand corps d'armée. Chemin faisant, il remarqua un terrain propre à un campement : c'étoit une hauteur qui s'étendoit depuis les villages de Munster et d'Erlinghoven jusqu'au bois près d'Apperschoven (1); derrière se trouvoit un ruisseau. Il envoya aux troupes qu'il avoit laissées à Hochstett, l'ordre de venir prendre possession de ce poste avantageux; ce qui fut exécuté dans la nuit même.

Conseil de guerre dans le camp de Tallard.

Le 7, il se tint, dans le camp du maréchal de Tallard, un conseil de guerre auquel assistèrent l'électeur et les généraux des deux armées combinées. La grande question étoit de savoir s'il falloit passer le Danube, et, dans ce cas, en quel lieu l'on iroit se poster. Il fut convenu que le passage du fleuve vers Lawingen étoit le seul moyen de tirer les alliés de la Bavière. Quant au choix d'un camp, on jugea que le seul convenable seroit celui

(1) Dans le plan de la bataille d'Hochstett par Dumont et Rousset, on lit *Appershoffen*.

qui mettroit à portée des fourrages et à l'abri de toute insulte, jusqu'à ce que plusieurs garnisons bavaroises, dispersées dans des places, eussent le temps d'arriver. Une autre considération devoit faire choisir un poste respectable : les troupes de M. de Tallard avoient besoin de repos pour se remettre de leurs fatigues, et il étoit nécessaire de rétablir sa cavalerie, qui avoit beaucoup souffert. Tous les jours, disoit-on, qu'on passera sans en venir à une bataille, seront autant de batailles gagnées, parce que l'ennemi manque de subsistances.

1704.

Cette résolution une fois prise, il y avoit lieu de croire d'abord qu'on choisiroit le poste d'entre Dillingen et Lawingen, comme le plus sûr et le plus connu, le même que Villars avoit occupé si long-temps, et où étoit l'électeur lui-même à l'époque de l'action de Schellenberg : mais, outre que les alliés en avoient détruit tous les retranchemens, on craignoit de manquer de fourrages dans un pays qu'ils avoient ravagé ; on vouloit, d'ailleurs, réserver ceux de la Souabe pour les quartiers d'hiver. Les officiers généraux de l'armée de M. de Marsin parlèrent du camp de Blenheim comme d'un poste où l'on trouveroit sûreté et abondance. La proposition funeste qu'ils en firent, fut admise par ceux qui connoissoient le pays et par les maréchaux françois ; les mesures furent prises en

On y propose et l'on y adopte le camp de Blenheim.

1704. Imprudence de ce choix.

conséquence. On n'avoit pas assez réfléchi que le camp de Blenheim, situé en plaine, et n'ayant en front d'autre véritable défense qu'un petit ruisseau (1) peu profond, ne convenoit pas à une armée qui vouloit éviter la bataille, à moins qu'on ne fît les meilleures dispositions pour profiter de tous ses avantages.

Le même jour, le duc eut avis que l'électeur étoit sorti de ses retranchemens : il fut résolu de l'observer, et, pour cet effet, d'avancer vers Donauwert.

Le 7, huit cents cavaliers impériaux furent détachés sous les ordres du comte de Mercy, major général, pour resserrer d'un côté la ville d'Ingolstadt, tandis que le brigadier Baldwin l'investiroit de l'autre. Ce fut ce jour-là que le prince de Bade reparut au camp, où il tint un conseil de guerre avec le prince Eugène et le duc de Marlborough; il y fut arrêté de s'en tenir au siége d'Ingolstadt, tandis qu'on observeroit les mouvemens de l'électeur: mais les deux amis, chargés de l'observation, avoient bien d'autres pensées.

Marches du duc.

Le 8, l'armée, sous les ordres du duc, marcha d'Hochenwaert à Zanditzell, et celle de l'empereur de l'autre côté du sol de la petite ville de Potmes

(1) Il y en avoit deux ou trois autres, et des marais dans la plaine; mais la grande sécheresse diminuoit ces avantages.

ou Behmen, qui étoit réduite en cendres. Le 9, mylord avanca vers Rain, et ne se trouva éloigné de cette ville que de deux heures de marche. Il plaça son aile gauche près d'Enheim, et sa droite à Tillingen. Ce fut de là que le prince de Bade dirigea sa marche vers Neubourg, pour se porter ensuite sur Ingolstadt; il prit avec lui vingt-deux bataillons, les régimens de cavalerie de Hohenzollern, de Cromsfeld, les cuirassiers de Mercy et les dragons de Castelli.

Bataille de Hochstett.

Me voici arrivé à une action mémorable, qu'on peut appeler, à juste titre, le chef-d'œuvre de Marlborough. J'entrerai dans tous les détails qui pourront jeter quelque lumière sur un événement dont l'influence a été si grande; et je me flatte que rien ne paroîtra minutieux dans une affaire de cette importance.

Le 9, mylord-duc apprit que les Bavarois et les François étoient en marche de Biberbach à Lawingen, dans le dessein de passer le Danube; le prince Eugène, qui, quelques heures auparavant, avoit pris congé de son collègue pour retourner à son camp, revint sur ses pas pour lui dire qu'il venoit de recevoir le même avis. Après une conférence de deux heures, ces deux illustres généraux se séparèrent, et le prince rejoignit son armée à la pointe du jour.

1704.

Le duc envoie devant lui son frère et le duc de Wirtemberg.

La vigilance de mylord s'accroissoit aux approches du grand événement : il étoit trop aiguillonné par la victoire, pour qu'il pût prendre du repos. A deux heures du matin, il donna ordre au duc de Wirtemberg de marcher en avant avec les vingt-huit escadrons qu'il commandoit; et, quelques heures après, il le fit suivre de vingt bataillons, conduits par le général Churchill : il ordonna à l'un et à l'autre de faire toute la diligence possible pour se réunir au prince Eugène, et leur promit de les rejoindre bientôt après avec le reste de l'armée.

Il continue sa marche.

En conséquence, Marlborough continua sa marche le 10 vers Rain; il mit sa droite à Mittelstadt, et sa gauche à Pluckingen, la ville de Rain se trouvant en avant, et le quartier-général à Nieder-Schonvert (1) : ici il y avoit des ponts jetés sur le Danube. Pendant ce temps-là, le duc de Wirtemberg avec la cavalerie, et, après lui, le général Churchill avec l'infanterie, passèrent ce fleuve à Merxheim (ou Merxen).

Le jour même où le prince Eugène fut de retour à Munster, il trouva ses troupes en mouvement pour aller prendre possession de Schellenberg : les officiers qui commandoient avoient déjà

(1) Dans quelques cartes, *Schonfeld.*

fait

fait partir des pionniers pour mettre les ouvrages en état de défense ; leur armée n'étant que de dix-huit mille hommes, ils craignoient d'être insultés par un ennemi supérieur en forces qui n'étoit pas loin d'eux. Le prince néanmoins fit relever les tentes, et se contenta d'envoyer la plus grande partie du bagage à Donauwert : il conjecturoit avec raison que l'électeur et Tallard, qui avoient passé le Danube à Lawingen le 10, ne viendroient pas l'attaquer le même jour, et qu'il lui seroit possible de se maintenir dans son poste jusqu'à l'arrivée de l'invincible Marlborough. 1704.

Eugène fait reconnoître le camp de l'électeur.

Mais la prudence exigeoit qu'on se procurât des renseignemens exacts sur la véritable position de l'électeur. Cinq escadrons, détachés à cet effet vers Hochstett, rapportèrent, à leur retour, que ce prince n'avoit pas repris son ancien camp entre Lawingen et Dillingen ; que sa droite s'étendoit jusqu'à Steinheim, et que sa gauche étoit à Lawingen : Eugène envoya un exprès à son collègue pour l'en instruire, et pour le presser d'accélérer sa marche.

Mesures qu'il prend pour n'être pas surpris.

L'attente n'étoit pas sans péril, et l'on pouvoit être attaqué à Munster dès le lendemain : cette considération détermina le prince à prendre les mesures que dictoit la sagesse ; il fit marcher vers Schellenberg toute son infanterie et une partie

1704. de sa cavalerie, ne gardant que vingt-deux escadrons de sa propre armée, et les vingt-huit autres amenés par le duc de Wirtemberg; avec ce peu de troupes il passa la nuit dans son camp, tout prêt à faire ce qu'exigeroient les circonstances, et résolu de se maintenir dans ce poste, s'il étoit possible, sans en venir à une action.

L'exprès fut de retour le 11 : il informa Eugène que le duc étoit en marche depuis deux heures du matin, pour arriver ce soir-là même au camp de Munster; il ajouta que les vingt bataillons sous les ordres du général Churchill n'étoient pas éloignés. Le prince, instruit, par le rapport de ses éclaireurs, du repos des Bavarois et de leurs *alliés*, fit revenir au camp toutes les troupes qu'il avoit envoyées la veille à Schellenberg. Le frère de mylord arriva de bonne heure avec ses troupes; et le duc lui-même parut le soir avec toute son armée : la première ligne avoit passé le Leck près de Rain, et le Danube à Donauwert; la seconde avoit traversé le fleuve à Schonfeld, et le Wernitz à Oppersmorgen (1). Toutes les troupes, ainsi réunies, campèrent entre les villages de Munster, Erlinghoven (2) et Apperschoven.

Jonction du duc.

(1) *Obermorgen* dans le plan de Dumont et Rousset.

(2) *Erlinkoven* dans le même plan.

Le 12, les troupes étant fatiguées de la marche de la veille, les chefs résolurent de leur donner du repos, et se bornèrent à reconnoître le camp franco-bavarois (1); en conséquence, dès la pointe du jour, ils se portèrent vers Schweiningen avec vingt-huit escadrons, et bientôt les mouvemens qu'ils venoient observer s'offrirent à leurs regards. Le prince et le duc montèrent au sommet de la tour de Thiffingen (ou Daapsheim) (2); et, de cette vedette, ils remarquèrent que les escadrons avancés s'étoient arrêtés tout court, dès qu'ils avoient aperçu ceux des alliés. A une heure de l'après-midi, ils virent les quartier-maîtres des troupes françoises et électorales dresser les étendards de campement, et tracer le camp depuis Blenheim (3) jusqu'à Lutzingen.

1704. Repos des troupes.

Reconnoissance du camp françois et électoral.

Il est indispensable de faire connoître le terrain qui séparoit alors les deux armées, et qui alloit être le théâtre d'une action digne d'être consacrée par l'histoire : c'est une plaine longue de deux lieues, presque par-tout inégale dans sa largeur; elle est bordée d'un côté par la forêt de Schellenberg, et

Description du terrain qui séparoit les deux armées.

(1) Qu'on me permette cette expression.

(2) C'est sans doute le lieu appelé *Thaffheim* dans le plan de Dumont et Rousset.

(3) On l'appelle aussi *Blindheim* ou *Plintheim*.

1704. de l'autre par le Danube ; trois ou quatre ruisseaux la traversent en se rendant au fleuve : c'étoient autant d'obstacles à la marche des alliés, qui en trouvoient de plus considérables encore dans les marais et les villages, au nombre de plus de vingt, dont cette surface étoit couverte. La petite ville ou plutôt le village de Hochstett, d'où la bataille a tiré son nom, est situé sur la rive gauche du Danube, à l'autre extrémité de la plaine.

C'étoit là le poste que convoitoient les alliés ; mais ils avoient été prévenus par les Franco-Bavarois, qui s'étoient mis en possession de tout le terrain entre Blenheim et Lutzingen, ayant placé leur garde avancée de l'autre côté du ruisseau qui formoit le front de leur camp.

Les pionniers envoyés par le duc, chassés par des hussards franco-bavarois.

Dans cet état de choses, les généraux confédérés donnèrent des ordres pour l'ouverture des passages : ils envoyèrent des pionniers pour établir des ponts de communication sur un autre ruisseau étroit, mais dont les bords étoient escarpés. A peine le travail étoit-il commencé, que l'avant-garde franco-bavaroise parut entre Schweiningen et Thiffingen ; les hussards tombèrent sur les travailleurs, qui, contraints de se replier sur les premiers postes, répandirent l'alarme dans tout le camp.

Mais un si petit échec n'étoit pas capable

d'épouvanter le duc, qui se mit aussitôt à la tête de tout le piquet, de sept escadrons de dragons, de cinq bataillons anglois, et même d'une partie de ses autres troupes. Arrivé au point d'où les pionniers avoient été chassés, il n'y trouva personne. L'avant-garde fut renforcée et commise à la garde d'un major général ; un autre officier du même grade eut le commandement de deux brigades postées à Thiffingen, et il les répartit derrière les haies du voisinage. 1704.

Nouvelle reconnoissance du camp françois et électoral.

A quatre heures de l'après-midi, les deux chefs de la grande alliance remontèrent sur la tour de Thiffingen, pour observer le camp françois et électoral : ils virent que les tentes en étoient abattues ; qu'il avoit son flanc droit couvert par le Danube et par le village de Blenheim, son flanc gauche par le village de Lutzingen, et son front protégé par le ruisseau dont j'ai déjà parlé : il y avoit, dans les environs, des marais qui furent d'abord jugés impraticables ; le village d'Oberklau étoit au centre de l'armée, et celui d'Unterklau sur le bord opposé du ruisseau, dont deux moulins fermoient l'embouchure et servoient de redoutes (1).

(1) Le premier ruisseau que les alliés eurent à passer dans leur marche, et sur lequel ils avoient jeté des ponts, s'appeloit *Kessel*; le plus grand ruisseau qui séparoit les armées, *Hazelbruck* ou *Hazelbroeck* ; celui-ci vient du village de Susingen ;

1704.

Difficultés de l'attaque.

Dans ces circonstances, on devoit craindre d'attaquer un ennemi si fort en nombre, qui, avec tous ses avantages, eût facilement châtié des agresseurs téméraires : il étoit naturel de croire que, par de sages mesures, il empêcheroit d'arriver jusqu'à lui; car telle étoit sa position, qu'il pouvoit accabler de son feu les troupes assez intrépides pour tenter le passage du grand ruisseau (1) et des marais qui couvroient son front.

Dangers de l'attente.

D'un autre côté, si les confédérés lui laissoient le temps de se fortifier dans son poste, ils couroient risque de manquer de fourrages et de vivres, jusqu'à ce que la prise d'Ingolstadt leur facilitât les moyens de s'en procurer. Villeroi, qu'ils ne croyoient pas enchaîné par les ordres de sa cour, leur donnoit quelques inquiétudes : son armée, agissant de concert avec l'électeur,

---

Quincy le désigne sous le nom de *Lasingen* ou *Lutingen*. Il y avoit un troisième petit ruisseau qui partage Blenheim en deux, et que Lediard appelle *Mühl-Veyer*. Il paroît même que les alliés, outre le Kessel, qui coule plus près de Munster, avoient à passer une espèce de ruisseau en-deçà de Schweiningen, et que c'est de là que les pionniers avoient été chassés par les hussards franco-bavarois. Qu'on observe sur-tout de ne point confondre tous ces ruisseaux; autrement le récit seroit inintelligible.

(1) L'historien allemand d'Eugène l'appelle *Nebelbach*, c'est-à-dire, ruisseau du Brouillard. Umicalia ou San-Vitali le nomme à-peu-près comme Lediard, *Hasclaersbroec*.

et à l'aide d'un renfort envoyé par ce prince, pouvoit tomber sur l'arrière-garde des lignes de Bihel. Dans ce cas, les François eussent établi une communication libre entre le Rhin et le Danube ; appuyés du camp d'Hochstett, ils auroient eu même la facilité d'étendre leurs ravages dans presque tout le cercle de Franconie : par le succès de ces dispositions combinées, les alliés eussent perdu leurs subsistances, comme aussi leurs quartiers d'hiver sur le Danube et dans la haute Allemagne. 1704.

Le duc veut attaquer, dit-on, pour ne pas partager la gloire du succès avec le prince de Bade

La crainte de ces dangers ne fut pas vraisemblablement le seul motif qui détermina Marlborough : on a prétendu qu'il s'étoit hâté de livrer la bataille, pour ne pas partager l'honneur de la journée avec le prince de Bade, alors occupé du siége d'Ingolstadt. En effet, il n'oublioit pas la médaille frappée au coin de la plus injuste partialité, à l'occasion des retranchemens de Schellenberg. Quoi qu'il en soit, on l'accusa de témérité ainsi que le fidèle compagnon de sa gloire. Les motifs de l'un et de l'autre n'auroient pas été suffisans pour les excuser, s'ils n'avoient pas réussi; mais le succès justifie toutes les entreprises, quelqu'imprudentes qu'elles aient paru d'abord, et le duc y trouva son apologie.

Préparatifs. 13 Août.

Tous les préparatifs furent faits pendant la nuit pour l'attaque, et l'on envoya les bagages à

1704. Ritlingen, entre Munster et Donauwert. Plusieurs officiers généraux vinrent représenter au duc toutes les difficultés sous les plus effrayantes couleurs; mais leurs remontrances ne purent vaincre sa résolution : il savoit que le poste de Blenheim pouvoit en peu de temps être mis à l'abri de toute insulte, et que l'inaction ne seroit guère moins préjudiciable qu'une défaite; d'un autre côté, une voix secrète, mais impérieuse, l'appeloit à la victoire. Il resta donc inébranlable. *Je sens,* dit-il à ces généraux, *toutes les difficultés; mais l'attaque n'en est pas moins nécessaire.*

Les ordres qu'il donna en conséquence, furent reçus avec une alégresse qui fut l'heureux présage du plus éclatant des triomphes.

Le duc reçoit la communion avant de combattre.

La conduite du duc prouva qu'il étoit résolu de vaincre ou de mourir : au moment de donner le signal, il invoqua humblement le secours du Dieu des armées, et reçut la communion de la main de son chapelain. On prétend qu'après la bataille il dit qu'il avoit plus prié Dieu ce jour-là, que tous les chapelains ensemble des corps nombreux et divers qui servoient sous ses ordres. Les Athéniens, voyant Épicure prosterné dans le temple, s'écrioient: Que Jupiter est grand ! Que n'auroient-ils pas pu dire à la vue d'un héros en prières! Mais ce peuple frivole, jaloux et cruel, brûlant de la fièvre continue

d'une frénésie déguisée sous le beau nom de liberté, ne savoit qu'envoyer en exil ou au *barathre* les vainqueurs de Salamine et de Marathon. 1704.

Anecdote hasardée par Voltaire.

S'il faut en croire Voltaire, Villars, alors dans les Cévennes, avoit reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille, 12 d'août, par laquelle on lui mandoit la disposition des deux armées, et *la manière dont le maréchal vouloit combattre;* il écrivit au président de Maisons, son beau-frère, que si Tallard livroit bataille en gardant cette position, il seroit infailliblement défait. L'historien ajoute qu'on montra la lettre à Louis XIV, et qu'elle a été publique. Des motifs plus imposans que son témoignage m'autorisent à révoquer en doute cette anecdote. L'homme qui entroit dans de si minutieux détails sur tout ce qui intéressoit sa vanité, eût parlé sans doute de cette prédiction pour joindre les honneurs d'un prophète aux lauriers d'un héros; mais Villars n'en dit rien, ni dans les mémoires manuscrits qu'il a laissés, ni dans la lettre qu'il adressa au comte du Bourg aussitôt après l'événement. Ce qui me paroît plus décisif, c'est que Tallard ne fut averti qu'à six ou sept heures du matin, le jour même, de la marche des ennemis, et qu'on n'avoit pas pu mander la veille *la manière dont on vouloit combattre*, à une époque où l'on ignoroit ce qui devoit arriver le

1704. lendemain, et où l'on n'avoit fait aucune disposition qui du moins fût connue.

Forces respectives des deux armées.

Je reviens à mon sujet. L'armée confédérée, pourvue de cinquante-deux pièces de canon, étoit composée de soixante-six bataillons et cent soixante-dix-huit escadrons, qui ne formoient en tout, suivant Lediard, que cinquante ou cinquante-deux mille hommes, mais qui plus sûrement s'élevoient au moins à soixante mille. L'armée combinée de France et de Bavière, consistant en quatre-vingt-deux bataillons et cent soixante escadrons, devoit réunir un peu plus de soixante mille combattans, qui avoient quatre-vingt-dix ou cent pièces de canon (1).

Tallard commandoit la droite; il avoit soixante escadrons et quarante bataillons des meilleures troupes de France : selon lui, l'armée entière n'étoit supérieure à celle des alliés, que de quatre mille hommes. L'électeur avec ses Bavarois, et le

(1) L'Histoire d'Eugène, en cinq volumes, porte que les bataillons et les escadrons françois étoient beaucoup moins complets que ceux des alliés; que les armées étoient d'égale force (ce que je crois à-peu-près vrai), et d'environ quatre-vingt mille hommes chacune. Feuquières est du même avis sur ce dernier article; mais le nombre des combattans est exagéré. L'historien allemand du prince de Savoie ne porte qu'à cinquante mille hommes les forces des confédérés, et celles de leurs ennemis à soixante mille.

maréchal de Marsin avec les François sous ses ordres, étoient à la gauche. 1704.

Portraits des généraux françois et de l'électeur.

Camille d'Hostun, comte de Tallard, homme aimable, fécond en ressources, et pourtant présomptueux, étoit doué d'une ardeur de courage qui s'accroissoit dans l'action, et ne laissoit pas à son esprit assez de liberté ; il avoit d'ailleurs un grand défaut pour un général, celui d'une vue extrêmement foible, qui ne lui permettoit pas de distinguer les objets, même à une petite distance. Dans un combat, il faut que le chef embrasse d'un coup-d'œil rapide toute la sphère de son activité ; qu'il lance, pour ainsi dire, ses ordres, toujours dépendans des conjonctures, avec la promptitude de l'éclair : il doit pouvoir juger par lui-même du jeu de la machine dont il est le grand ressort ; c'est à lui que tout aboutit comme au centre commun.

Ferdinand, comte de Marsin, avec un sens droit, beaucoup de valeur et très-peu d'expérience, ne possédoit pas les talens d'un général : il n'avoit jamais commandé, pas même cinq cents chevaux ; et le bâton, qu'il venoit d'obtenir, ne pouvoit en faire ni un Condé ni un Turenne.

L'électeur, prince bon, sensible, chéri de ses sujets, n'étoit pas regardé comme un grand capitaine : il avoit plus de bravoure que de science militaire,

1704. plus d'entêtement que de fermeté, plus de projets vagues que de vues fixes et utiles, plus de magnanimité dans le cœur (1) que d'application dans l'esprit.

Nommer Marlborough et Eugène, que ces trois généraux avoient en tête, c'est annoncer d'avance de quel côté sera la victoire.

Le duc fait battre la générale.

Le duc fit battre la générale à une heure après minuit : ses troupes s'ébranlèrent entre trois et quatre heures ; elles marchèrent sur huit colonnes.

Ordre de la marche.

Deux d'infanterie impériale occupoient la droite, et avoient à leur gauche deux autres de cavalerie : elles s'avancèrent, le long du bois, vers la hauteur. L'aile gauche marcha pareillement sur quatre colonnes ; savoir, deux d'infanterie à la droite de la cavalerie impériale, et deux de cavalerie à la gauche de toutes les autres. Ce fut ainsi que toute l'armée arriva au ruisseau près de Thiffingen. Les gardes avancées eurent ordre de retourner à leurs corps respectifs. Le duc fit sortir du village que je viens de nommer, les deux brigades d'infanterie hessoise et les quinze escadrons qui s'y trouvoient; il en forma une neuvième colonne, qui occupa

(1) Voltaire dit qu'il avoit plus de magnanimité dans l'esprit que d'application. La magnanimité, n'en déplaise à l'auteur du Siècle de Louis XIV, convient à l'ame ou au cœur, et non pas à l'esprit. Être magnanime, c'est avoir une grande ame.

la gauche de toute l'armée Ce fut dans cet ordre qu'on se porta en avant vers Schweiningen, pour livrer une bataille qui alloit changer la face de toute l'Allemagne et presque de toute l'Europe. 1704.

Le duc commande l'aile gauche de l'armée, qui décide de la victoire.

Arrivées entre ce village et le bois, les neuf colonnes firent halte pour observer leur ennemi, qui ne faisoit aucun mouvement sensible. Vers six heures, le duc et le prince, qui s'étoient postés sur une hauteur, réunirent tous les généraux pour leur donner les ordres nécessaires ; toute l'armée s'avança ensuite vers la plaine pour s'y former en ordre de bataille. L'aile gauche, sous les ordres de Marlborough, étoit composée de quarante-huit bataillons, dont quatorze anglois, et de quatre-vingt-six escadrons, dont treize de la même nation; de vingt-deux escadrons danois, de quatorze bataillons et de dix-neuf escadrons hollandois, de treize bataillons et de vingt-cinq escadrons de Lunébourg, de sept escadrons hessois, et de quelques troupes de Wirtemberg. Suivant l'historien allemand d'Eugène, la droite, commandée par ce prince, n'étoit composée que de dix-huit bataillons et de quatre-vingt-douze escadrons.

Inconcevable sécurité de Tallard.

Tallard étoit si mal servi, qu'il ne connut que vers six ou sept heures la marche des alliés, dont un brouillard épais, dit-on, cachoit les mouvemens : jusque-là il s'étoit persuadé qu'ils se

1704. retiroient vers Nordlingen, pour être plus à portée de leurs subsistances ; et telle étoit sa sécurité (1), qu'il avoit envoyé la cavalerie au fourrage, comme s'il eût été à l'abri de tout danger. Enfin, détrompé, il fit tirer trois coups de canon pour rappeler les fourrageurs ; on battit la générale et l'assemblée en même temps : l'armée fut mise en bataille dans le même ordre qu'elle étoit campée. Qu'on se rappelle qu'elle avoit à sa droite Blenheim, situé près du Danube, et partagé en deux par un petit ruisseau qui prend sa source dans la plaine ; un autre, plus considérable, qui séparoit les légions prêtes à se combattre, se jette dans le fleuve à une portée de fusil au-dessous de Blenheim.

Ce lieu, très-étendu, étoit environné de haies et de palissades. Il y avoit un cimetière et un petit château, dont on fit des postes. L'intervalle

(1) On l'accuse d'orgueil et de présomption pour avoir livré la bataille : il ne l'a point donnée, il l'a reçue ; mais sa sécurité et ses mauvaises dispositions sont impardonnables. Point d'éclaireurs, point de gardes avancées, point de précautions pour disputer avec succès le passage du ruisseau, et, plus que tout cela, un mauvais ordre de campement et de bataille, qui faisoit des armées combinées, des armées séparées : voilà des fautes qui tiennent de l'aveuglement, et qu'il faut rappeler sans cesse, pour qu'on n'y retombe plus à l'avenir.

qui le sépare du Danube, fut occupé par quatre régimens de dragons. Toute l'infanterie de première ligne, et une partie de la seconde, sous le commandement de M. de Clérambault, furent placées dans le village; on y fortifia les endroits qui n'avoient pas de retranchemens naturels. Plusieurs ponts furent jetés sur le petit ruisseau, pour faciliter la communication des troupes renfermées dans cette enceinte. Huit escadrons de gendarmerie, appuyés à Blenheim, commençoient la droite de la première ligne. 1704.

Mauvaises dispositions des François et des Bavarois.

Mais ce qu'il y avoit de bien étrange, c'est que l'armée de Tallard ne faisoit point partie de celle de l'électeur et de Marsin : sans leur alignement, qui étoit le même, on eût cru qu'elles ne combattoient pas pour la même cause. Chacune avoit sa cavalerie particulière sur les ailes; les deux centres d'infanterie, qui auroient dû n'en former qu'un seul, se trouvoient séparés par des ailes de cavalerie : celles-ci occupoient le terrain où, suivant les principes de l'art militaire, il falloit que fût le centre de l'armée combinée. Telle étoit la disposition à cet égard, que l'ennemi ne pouvoit pas en souhaiter de plus favorable à son entreprise.

M. de Surlauben, qui commandoit la droite de la cavalerie, reçut l'ordre de surveiller les mouvemens des confédérés, et, lorsqu'un certain

1704. nombre de ceux-ci auroient passé le ruisseau ; de tomber sur eux : il eût mieux valu prendre des mesures pour en faire une barrière insurmontable.

Le maréchal, ayant tout disposé pour être battu, se transporta vers le centre, où il trouva son collègue et l'électeur qui étoient occupés de se mettre en état de résister à l'attaque : il rendit compte à son Altesse électorale des mesures qu'il avoit prises. Ce prince en parut très-satisfait ; et embrassant le maréchal, il lui dit : *J'espère vous embrasser ce soir avec plus de satisfaction encore ;* espoir trop mal fondé pour n'être pas démenti par la plus affligeante catastrophe !

Tandis que Tallard étoit au centre pour observer ce qui s'y passoit, il y prit un repas à la hâte avec quelques officiers généraux. On l'engagea ensuite à visiter la gauche, pour mieux connoître les dispositions faites de ce côté ; circonstance remarquable, parce qu'elle eut des suites fâcheuses.

Les alliés s'avancèrent en même temps dans la plaine : quatre colonnes de la gauche marchèrent vers le village de Greinheim (1), et quatre des

(1) L'historien allemand d'Eugène l'appelle *Gernheim ;* il nomme *Schwiegingen* et *Schwemmingen*, le village que nous appelons *Schweiningen*. Selon lui, la bataille ne commença qu'à deux heures de l'après-midi. Mais Marlborough dit, dans sa lettre, qu'elle commença une heure plutôt.

troupes

troupes impériales prirent la droite vers Schweinenbach, laissant Wolperstett et Berghausen à leur gauche. Arrivées au ruisseau, elles en trouvèrent le passage difficile; les bords en étoient escarpés des deux côtés, et des eaux stagnantes rendoient les environs marécageux à la droite d'Oberklau, comme aussi entre Unterklau et les moulins. 1704.

Les alliés rangés en bataille.

Vers onze heures, toute l'armée étoit rangée en bataille sur deux lignes, à l'exception de quelques escadrons qui formoient le corps de réserve : les marais se trouvant impraticables pour l'infanterie, il avoit fallu construire des ponts, qui n'étoient pas encore achevés ; on en fabriqua cinq avec des madriers et avec les planches des pontons. Le pont qui se trouvoit sur le grand chemin, et que Tallard avoit fait rompre, fut réparé.

On avoit commencé à se canonner d'un peu loin avant neuf heures; c'étoit *peloter en attendant partie.* M. de la Freselière, qui commandoit l'artillerie françoise, avoit posté quatre pièces de vingt-quatre sur une petite éminence qui étoit à cent pas en avant du village, pour battre tout ce qui viendroit l'attaquer; il en mit quatre de huit auprès, pour battre les troupes qui étoient devant elles; et suivant toujours la ligne, il plaça jusqu'à quatre-vingt-dix pièces. Elles étoient servies avec

1704. beaucoup d'intelligence, et néanmoins elles ne firent pas d'abord un grand ravage à cause de l'éloignement.

Grande faute commise par les François.

Les François avoient commis une grande faute, en faisant occuper Blenheim par vingt-sept bataillons : leur cavalerie ne se trouvant plus protégée par l'infanterie, qui avoit laissé un grand vide dans la ligne, il fallut, pour le remplir, étendre les escadrons déjà foibles, et mettre entre eux de plus grands intervalles. L'infanterie placée à Oberklau et à Lutzingen acheva d'affoiblir le corps de bataille ; ce qui contribua beaucoup aux tristes événemens de la journée.

Deux brigades de la gauche des alliés passent le ruisseau.

Pour faciliter le passage de l'aile gauche des alliés, les deux brigades (1) commandées par le lord Cuts avoient eu ordre de prendre les devants, et de traverser le ruisseau, dont on avoit sondé la profondeur ; elles y réussirent, et se

(1) Suivant Ledjard, ces deux brigades d'infanterie, soutenues par quinze escadrons, avoient eu ordre de s'emparer d'abord des deux moulins à eau situés sur la gauche près de Blenheim ; mais, à l'approche des confédérés, les François y avoient mis le feu, ainsi qu'à plusieurs maisons du village. Jusque-là, ceux-ci n'avoient que trop négligé les moyens de découvrir les mouvemens de l'ennemi.

Je ne dois pas taire que la plupart des écrivains gardent le silence sur le premier passage du ruisseau, exécuté par deux brigades du lord Cuts pour frayer la route à toute

placèrent dans un fond près de Blenheim, où elles soutinrent avec courage, et assez long-temps, le feu des quatre pièces de canon pointées sur l'éminence voisine. Pendant ce temps-là, les François dirigèrent un feu très-vif contre les ponts destinés au passage de l'infanterie confédérée : deux batteries, l'une angloise et l'autre hollandoise, placées sur une colline, des deux côtés du chemin d'Hochstett, y répondirent avec désavantage. Il y eut de part et d'autre des victimes de ce jeu terrible : mais les François, forts de quatre-vingt-dix pièces sur une ligne, en avant de leur front, envoyèrent peu de boulets qui portassent à faux ; ils tuèrent plus de deux mille hommes avant l'action, et ce fut là tout ce qu'ils firent de bien dans cette affaire. 1704.

Vers midi, tout se disposoit sur l'aile gauche pour l'attaque, et la cavalerie étoit pourvue des fascines nécessaires pour le passage des marais. L'aile gauche des alliés se dispose à l'attaque.

l'aile gauche des alliés. L'Histoire d'Eugène, en deux volumes, dit seulement que le général Churchill s'avança jusqu'au ruisseau avec dix bataillons anglois, soutenus par dix autres ; que ces troupes restèrent quelque temps exposées au feu des François, qui tuèrent bien du monde ; qu'à midi et demi les dix bataillons passèrent et marchèrent vers Blenheim. Umicalia ne parle du lord Cuts qu'à l'occasion de l'attaque qui se fit après midi et demi, et que, selon cet auteur, il commandoit avec MM. de Saint-Pol et Ferguson, ayant sept mille Anglois et trois mille Hessois sous leurs ordres.

1704. Déjà une grande partie de l'infanterie du corps de bataille s'étoit postée dans le village d'Unterklau et dans les environs. Le prince de Holstein-Beck s'étoit emparé de Weiler ou Schonbach, et y avoit fait dresser une contre-batterie.

Ordre pour une attaque générale.

Ces préparatifs étant achevés, le duc donna ses ordres pour une attaque générale, qui commença sur sa gauche vers une heure. Je ne dissimule pas qu'il règne quelque confusion dans les divers récits, qui s'accordent peu dans les petits détails, quoiqu'ils s'accordent tous dans les faits essentiels (1). Tel est l'inconvénient attaché aux descriptions des batailles; César lui-même, trompé par les récits de ses lieutenans, fut quelquefois hors d'état de donner une connoissance exacte des événemens dont il n'avoit pas été le témoin. J'ai fait tous mes efforts pour découvrir la vérité; et je l'offre à mes lecteurs, telle qu'elle se présente à mon esprit.

Enfin va s'ouvrir la grande scène, à laquelle le lord Cuts avoit préludé. Dix bataillons anglois

(1) C'est faire une sorte de guerre que d'écrire les événemens de la guerre. Les historiens se battent entre eux à outrance, comme les héros dont ils racontent les exploits; ils ne connoissent ni paix ni trève; et, dans leur lutte éternelle, le mensonge ne reste que trop souvent le maître du champ de bataille.

passent le ruisseau (1), ayant eu la plupart des marais à franchir; soutenus d'un pareil nombre d'autres, dont plusieurs de Hesse, ils sont en outre protégés par quelques escadrons. Le général Churchill (2) les commande tous, ayant sous ses ordres des officiers pleins de courage, et nommément le lord qui s'étoit déjà montré digne de le seconder. 1704.

Le brigadier Row mène cinq bataillons anglois; il attaque à la tête de son propre régiment le village de Blenheim; et il s'en approche de si près, que les armes des combattans des deux partis peuvent se joindre à travers les palissades : mais le feu des François se montre si supérieur, que la troupe, bientôt forcée à la retraite, laisse un tiers des siens tués ou blessés. On détache trois ou quatre

L'action commence.

Les assaillans repoussés.

(1) Lediard dit que ce fut le major général Wilks qui commença avec cinq bataillons anglois et quatre hessois, soutenus par le lord Cuts et le major général Saint-Pol à la tête de onze autres bataillons et de quinze escadrons : d'autres placent Wilks à l'attaque ordonnée par Eugène. L'historien allemand de ce prince avance que ce fut le lord Cuts qui conduisit les vingt bataillons; dans ce cas, ce ne pouvoit être que sous les ordres de Churchill.

(2) Umicalia, mal instruit sur ce point sans doute, dit que Churchill n'avoit combattu avec le lord Cuts qu'après les grands événemens de la bataille, et seulement pour forcer les troupes de Blenheim à se rendre.

1704. Quelques escadrons françois s'avancent trop, et sont mis en fuite.

escadrons de gendarmerie qui prennent en flanc les Anglois, dont ils augmentent le désordre : malheureusement, emportés par trop d'ardeur, et tombant sous le feu de l'infanterie postée au-delà du grand ruisseau, les gendarmes sont mis en fuite ; ils ne peuvent se rallier et se reformer qu'au-delà du petit ruisseau. Marlborough, calculant tout avec sang-froid, fait avancer de la cavalerie, pour profiter de l'avantage que lui offre l'excès de la valeur.

Second exemple de la trop grande impétuosité françoise.

Dans ces circonstances, la première ligne de l'aile droite de Tallard s'ébranle à la voix de Surlauben ; elle charge avec vigueur, et l'ennemi se voit sur le point d'être taillé en pièces par treize escadrons de gendarmerie et de carabiniers qui sont à sa poursuite. Bientôt la scène change : l'infanterie hessoise survient ; elle est soutenue par quinze escadrons anglois qui viennent de passer le ruisseau. Les François sont repoussés à leur tour : ils s'étoient encore trop avancés ; et telle est l'impétuosité françoise, qu'elle profite rarement des leçons de l'expérience (1).

Cependant la gendarmerie se rallia, ainsi que les carabiniers ; deux bataillons de Royal, venus

(1) Lediard convient de tous les faits que j'ai rapportés, et qui honorent la valeur françoise.

à leur secours, tombèrent sur la cavalerie angloise, dont une partie repassa le ruisseau à la hâte. Ici les Hessois rendirent encore un grand service aux alliés, en mettant les François en déroute par leur feu continuel, et en leur reprenant deux drapeaux qui avoient été enlevés au régiment de Row. 1704.

Tandis que la brigade de ce nom se rallioit, celle de Ferguson attaqua Blenheim sur la gauche, mais avec assez peu de succès; et quoique l'une et l'autre revinssent à la charge avec une égale vigueur, elles furent toujours repoussées avec un égal désavantage : il fut donc jugé impossible d'attaquer ce poste, sans sacrifier entièrement l'infanterie.

Le duc juge le poste de Blenheim inexpugnable.

Ruse qu'il emploie.

Ce fut alors que Marlborough, qui avoit le coup-d'œil de l'aigle, prit des mesures infaillibles pour s'assurer de la victoire. Jugeant le poste de Blenheim inexpugnable, il ne continua qu'une attaque simulée; par le moyen d'un front de bataillons hors de la portée du mousquet; il en détachoit seulement des pelotons qui s'avançoient et qui se retiroient à mesure qu'ils avoient fait leurs décharges : ils étoient remplacés par d'autres qui les relevoient à leur tour, et exécutoient la même manœuvre. C'est ainsi que le duc retenoit les troupes postées dans le village, tandis que le gros

1704. des siennes se portoit sur le centre de l'armée de Tallard, où il avoit vu qu'il n'y avoit pas d'infanterie. Si ce singulier manége avoit été remarqué, on auroit pu en prévenir les suites, en faisant marcher toutes les troupes qui étoient dans la seconde ligne du village, où elles étoient inutiles; mais malheureusement pour les François, ils ne s'en aperçurent pas, et ils furent les victimes de leur aveuglement comme de leur négligence.

Le reste de ses troupes passe le ruisseau, sans être troublé par les François.

Pendant ces escarmouches pleines d'artifice, le duc fit traverser au reste de ses troupes le grand ruisseau. Sa cavalerie passa pêle-mêle vis-à-vis le centre du corps de bataille de Tallard. Le comte de Noyelles lui avoit préparé les voies, en couvrant de fascines les parties les plus marécageuses du terrain, et en protégeant, avec quatre mille hommes d'infanterie, les escadrons du prince de Hesse: en un mot, tout passa, et se mit en ordre aussi bien que la nature du sol pouvoit le permettre. Les François lui avoient laissé tout le temps nécessaire à cet effet: ils restèrent tranquilles sur la hauteur où ils étoient postés, sans descendre dans la prairie qui borde le ruisseau. Cette surprenante inaction fut telle, que la seconde ligne même de la cavalerie des confédérés, soutenue de son infanterie, eut le temps de se ranger en bataille; et c'est à cette faute capitale des François

que des juges éclairés attribuent principalement leur défaite. 1704.

Lediard rapporte que Tallard, informé que les alliés se préparoient à passer le ruisseau, dit : *S'ils n'ont pas assez de ponts, je leur en prêterai : qu'ils passent, j'y consens ; plus il en viendra, plus nous en tuerons.* Mais cette anecdote est destituée de tout fondement. Le général accusé d'avoir écrit à Louis XIV (1) *qu'il avoit pris plus d'étendards et de drapeaux qu'il n'avoit perdu de simples soldats*, étoit, à la vérité, bien capable de la seconde fanfaronnade qu'on lui impute ; mais elle étoit beaucoup plus ancienne que lui. On l'attribue à François maréchal de Créqui, et à quelques autres (2). Il y a de certains mots qui coulent, pour ainsi dire, de bouche en bouche, et dont, malgré leur long cours, personne ne connoît la source.

Mot attribué à Tallard, mais à tort.

Quoi qu'il en soit, la cavalerie de l'aile gauche des confédérés marchant vers la colline, celle qui lui étoit opposée commença à se mettre en

La cavalerie des alliés marche vers la hauteur.

(1) Cette lettre se trouve dans les Mémoires de Lamberty et dans quelques autres ouvrages. Les amis de Tallard ont prétendu qu'elle étoit supposée.

(2) Elle fut répétée, près de quatorze ans avant la bataille d'Hochstett, par Saint-Ruth, qui commandoit en Irlande le parti jacobite à la place du brave Tyrconnel, qui s'étoit retiré dans Limerick. Il auroit été facile à Saint-Ruth, à la faveur

1704. mouvement, et tomba sur elle avec beaucoup de courage. Pendant ce temps-là, l'infanterie françoise postée à Blenheim fit un feu terrible de derrière les haies sur le flanc des escadrons qui s'en étoient trop approchés. Ainsi la première ligne de la cavalerie des alliés, sur sa gauche, fut tellement rompue et mise en désordre, qu'une grande partie se retira jusqu'au-delà du ruisseau. Heureusement pour elle, le lieutenant général Bulau, commandant des troupes de Lunébourg, accourut de la seconde ligne, et chargea la cavalerie françoise, qui elle-même s'étoit trop avancée dans sa poursuite; il le fit avec tant de succès, qu'il la chassa fort loin. Ceux des alliés qui avoient été mis en fuite eurent le temps de repasser le ruisseau, et de former une seconde ligne derrière les dragons de Bulau et quelques autres corps, qui, par-là, se placèrent en première ligne, et y restèrent jusqu'à la fin de l'action. Le brave Surlauben, blessé, dans cette rencontre, de trois coups de sabre à la tête

Elle est rompue.

Le général Bulau vient à son secours.

Troisième exemple de la trop grande impétuosité des François, qui sont repoussés à leur tour.

---

de sa position, d'arrêter l'ennemi, qui avoit à traverser un marais pour arriver jusqu'à lui : *Plus il en passera*, dit-il, *plus nous en tuerons*. Mais il fut tué lui-même d'un boulet de canon; et sa mort fut suivie de la déroute de son armée, dont les débris se réfugièrent dans Galway et Limerick.

On peut ajouter qu'il paroît certain que Tallard n'étoit pas revenu de la gauche, qu'il étoit allé visiter, quand les alliés se préparèrent à passer le ruisseau.

1704.

et de deux coups de feu, termina, peu après, sa glorieuse carrière.

La cavalerie des alliés arrive jusqu'au sommet.

Ce fut de cette manière que la cavalerie de l'aile gauche des confédérés obtint l'avantage de pouvoir se former entièrement en ordre de bataille, et d'avancer sans obstacles jusqu'au sommet de la colline : là, elle attaqua à différentes reprises la cavalerie françoise, qui, toujours mise en déroute, se rallioit néanmoins chaque fois, mais à une distance assez considérable pour que les alliés gagnassent du terrain.

Il ne restoit à l'armée du maréchal que trois brigades d'infanterie en seconde ligne; savoir, celles de Robec, de Belle-Ile et de Beuil; en tout neuf bataillons (1). Il les fit avancer devant sa première ligne de cavalerie, qui se formoit à la droite. Le régiment de Robec repoussa trois escadrons

(1) Voici comment Lediard rapporte ces faits : « Le maréchal fit avancer dix bataillons pour remplir les intervalles de » sa cavalerie, et faire un dernier effort. Le prince de Hesse et » les autres généraux aperçurent ces mouvemens; ils se fortifièrent de trois bataillons des troupes de Zell, pour soutenir » la cavalerie; ils revinrent alors à la charge; mais la supério- » rité du feu de l'infanterie opposée occasionna du désordre » dans leur première ligne, en sorte qu'elle recula. » On peut juger, par l'aveu même de l'enthousiaste Lediard, de ce qu'eût fait l'infanterie françoise, si elle ne fût pas restée inutile dans les villages, et qu'elle eût pu seconder la cavalerie.

1704. qu'il avoit en tête. Tallard, voulant profiter de cet avantage, fit charger de nouveau les escadrons ennemis par sa gauche : mais, toute la ligne n'ayant pas obéi (1), la cavalerie françoise se retira en grand désordre, et fut poursuivie le sabre à la main jusque dans les marais d'Hochstett; elle laissa les neuf bataillons à la merci des alliés, qui les environnèrent de toutes parts, les pénétrèrent malgré leur résistance, et les taillèrent en pièces. Bandeville, d'Albarède et Chabrillant, tous trois colonels, tombèrent morts, après s'être défendus vaillamment jusqu'à la dernière extrémité. Peu de soldats échappèrent : ceux qui en vinrent à bout, n'y réussirent qu'en se jetant par terre; ils sauvèrent leur vie en contrefaisant les morts.

Neuf bataillons françois maltraités, et presque détruits.

(1) L'auteur italien des Mémoires historiques dit que quelques-uns de ces bataillons étoient en grande partie composés de Piémontois qui avoient été faits prisonniers en Italie, et qui, servant malgré eux, ne voulurent point soutenir l'attaque du comte de Noyelles, des Hessois, et des bataillons de Lunébourg; qu'ils plièrent, et mirent le désordre dans les autres bataillons; que le prince de Hesse et le général Hompesch mirent ce moment à profit pour fondre sur les escadrons françois, et pour pénétrer la malheureuse infanterie, qui étoit à découvert. Le témoignage de San-Vitali est de quelque poids. Au reste, on n'a pas besoin de ce nouvel exemple pour sentir combien il est imprudent de faire servir des prisonniers sous des drapeaux qui doivent leur être odieux, et que presque toujours ils voudroient pouvoir déshonorer.

1704.

Tallard rallie sa cavalerie à plusieurs reprises, mais inutilement.

Malgré ces désastres, le courageux Tallard rallia sa cavalerie derrière quelques tentes qui restoient dressées dans son camp; il la mena lui-même à l'ennemi, qui l'attendoit toujours de pied ferme: mais cette charge ne réussit pas mieux que les précédentes; et les escadrons françois, sans soutien, tombèrent de nouveau sous les coups de l'infanterie des alliés. Le maréchal fut légèrement blessé d'un coup de sabre et d'un coup de feu, dans cette circonstance. Quoique battu par sa faute, on le plaint; on l'admire même, quand on le voit courant après les débris de ses escadrons pour les ramener à la charge, et cherchant à dompter sa mauvaise fortune par son indomptable courage. La valeur malheureuse inspire une sorte de vénération religieuse: tels les hauts lieux devenoient jadis l'objet d'un culte, lorsqu'ils avoient été frappés de la foudre.

L'intrépide Tallard rallia pourtant les débris de sa cavalerie: mais il ne put en former qu'une ligne, tandis que Marlborough en avoit deux soutenues d'une infanterie nombreuse, sous le feu de laquelle les escadrons françois durent succomber. Ce fut alors qu'il envoya demander du secours à M. de Marsin. Ce général, fort occupé lui-même de sa propre défense, répondit qu'il ne pouvoit s'affoiblir sans exposer le front de son village, et

1704. tout le reste de la ligne ; tout ce qu'il pouvoit faire, disoit-il, étoit de se maintenir dans son terrain.

Le duc reste quelque temps dans l'inaction.

Marlborough, quoique certain de la victoire, ne veut rien précipiter ; il reste dans l'inaction pendant près d'une heure, se contentant d'observer un ennemi déjà terrassé, bien résolu de lui porter les derniers coups. Ainsi le lion fatigué se repose à la vue de sa proie, quand il est sûr de l'atteindre. Pendant ce temps-là, Tallard ordonne à sa cavalerie un mouvement en arrière pour la poster, à ce qu'il croit, plus avantageusement.

Il profite d'une manœuvre imprudente de Tallard.

Le général anglois, à qui rien n'échappe, s'aperçoit de cette manœuvre imprudente, qu'il fait regarder à ses escadrons comme une fuite : ils s'ébranlent pour suivre les prétendus fuyards, qui le deviennent réellement, et qui se débandent lorsqu'ils voient qu'on les poursuit. Ainsi les alliés percèrent entre les armées françoises ; ils percèrent même entre la petite armée renfermée dans Blenheim, et l'armée de Tallard.

Tallard songe à retirer l'infanterie de Blenheim.

Ce maréchal, au désespoir, avoit songé, mais trop tard, à retirer les dragons et l'infanterie du village, pour les poster au-delà d'un ruisseau qui n'est qu'à une portée de canon. M. de Maisoncelle, major général, chargé de cette commission, ne revenoit point : sans doute qu'il avoit trouvé le lieu investi, et qu'il fut du nombre des fuyards

que la frayeur précipita dans le Danube ; car on n'en a jamais eu la moindre nouvelle. Quoi qu'il en soit, impatient de ne pas le voir revenir, le maréchal s'achemina lui-même, dans le dessein d'exécuter une entreprise dont le succès auroit du moins épargné le plus grand des revers de la journée : mais Marlborough avoit fait environner Blenheim, et Tallard s'avançoit avec trop peu de troupes pour être en état de résister à un ennemi formidable ; il fut entouré et pris près d'un moulin derrière Sonderheim (ou Sonderen), non loin du Danube (1), par M. de Boinenburg, lieutenant-colonel des troupes de Hesse. Le prince de ce nom lui dit en l'abordant : *C'est la revanche de Speirbach.* On rappeloit par-là au prisonnier sa

1704.

Il est pris.

(1) M. de Feuquières suppose que M. de Tallard, dont la vue étoit fort courte, avoit été pris par la cavalerie ennemie qui avoit passé entre les villages au moment où il revenoit de la gauche, attiré par le bruit du feu qu'il entendoit à sa droite. Cela n'est pas exact : ce général étoit absent, il est vrai, quand l'affaire commença à s'engager ; mais il revint aussitôt à la droite pour prendre part à l'action, où il reçut même une légère blessure après avoir donné de grandes preuves de courage. Son fils fut atteint d'un coup mortel, étant à côté de lui. Voltaire suppose que le maréchal, courant pour rallier quelques escadrons, avoit été fait prisonnier, parce que la foiblesse de sa vue lui avoit fait prendre un escadron ennemi pour un françois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il alloit alors à la rencontre de M. de Maisoncelle.

1704. victoire de l'année précédente : c'étoit moins l'humilier par une insulte, que le consoler par un souvenir honorable.

Cette catastrophe ne fut pas la seule qui ôta tout espoir aux corps renfermés dans Blenheim. M. de Clérambault, qui y commandoit, frappé comme d'un coup de foudre à la nouvelle de la prise de Tallard, ne songea qu'à fuir : il gagna le bord du Danube, dont il fit sonder le gué par son postillon, et qu'il entreprit ensuite de traverser; mais, emporté par le courant, il y termina sa vie, qu'il auroit peut-être conservée, ou perdue avec plus de gloire, s'il fût resté au poste que l'honneur lui prescrivoit de ne point abandonner (1).

Tout fut fatal dans ce jour affreux. Les alliés avoient envoyé quelques escadrons à la poursuite de la cavalerie françoise, qui se retiroit en désordre : la retraite étoit difficile à cause d'un ruisseau et de quelques défilés par lesquels il falloit passer pour éviter des marais. Une grande partie des fuyards fut acculée dans une espèce d'anse ou de cul-de-sac fermé par le Danube et couvert d'un petit bois. Là, une partie de la gendarmerie et quelques officiers généraux furent enveloppés.

(1) M. de Quincy attribue la fin tragique de M. de Clérambault à un coup de canon qui épouvanta son cheval, et le fit précipiter dans le Danube.

Pendant

Pendant ce temps-là d'autres s'abandonnèrent aveuglément à tout ce que leur sort avoit d'horrible. Entraîné comme par un torrent de désespoir, un corps de cavalerie presque entier se précipita dans le fleuve (1) ; la plupart périrent, n'ayant pas trouvé à l'autre bord des rives accessibles. Quant à ceux qui étoient cernés, plusieurs tentèrent de se faire jour : quelques-uns y réussirent ; on en prit un grand nombre, parmi lesquels se trouvèrent les marquis de Montpéroux et de la Vallière. S'il faut en croire Quincy, le reste fut dégagé ; et le marquis de Hautefort, ayant rallié de la cavalerie, força à la retraite les escadrons qui avoient enveloppé ses malheureux compatriotes.

1704. Des François se noient dans le Danube. Les alliés en exagèrent le nombre.

Tandis que Marlborough, fort de son génie, de son étoile, de la valeur de ses troupes, et des

(1) Les vainqueurs exagèrent de beaucoup le nombre des noyés. Il y eut à peine cent hommes qui périrent dans les eaux. Umicalia dit quelques centaines. Lediard, Smollett, appuyés sans doute sur la lettre de Marlborough au secrétaire d'état Harley, disent que *trente escadrons, en grande partie*, trouvèrent leur tombeau dans le fleuve. Ce sont bien là les termes de la lettre du duc, qui, parlant à la première personne du pluriel, *nous vîmes*, peut n'avoir pas été le témoin de ce qu'il raconte d'après les rapports qui lui avoient été faits. Lediard avance, il est vrai, que ce général étoit revenu assez à temps de l'attaque d'Oberklau, pour pousser les trente escadrons dans le Danube ; mais on peut se défier d'un panégyriste qui embellit de mensonges toutes les victoires de son héros.

1704. fautes de Tallard, remportoit à sa gauche de si grands avantages, il n'étoit pas sans inquiétudes sur le sort de la droite, commandée par Eugène, qui, à la tête de ses Allemands, n'avoit pas les mêmes succès. Ce prince avoit effectué plus tard que son collègue le passage des marais et du ruisseau, parce qu'il avoit rencontré plus d'obstacles, soit dans la nature du terrain, soit dans les dispositions de l'ennemi qu'il avoit à combattre. Il avoit envoyé quelques bataillons (1) vers le bois, pour tâcher de prendre l'électeur en flanc : mais le Bavarois, qui s'en aperçut, déjoua cette manœuvre; il étendit sa gauche de manière à faire face, et posta dans le bois neuf bataillons en crochet.

Le prince Eugène, qui commande la droite des alliés, est moins heureux que son collègue.

Il falloit, avant tout, faciliter à la droite entière des alliés le passage du ruisseau : dans cette vue, la brigade de Bermsdorf, consistant en dix bataillons, fut destinée à l'attaque du village d'Oberklau (2), quartier-général du maréchal de Marsin.

(1) Suivant quelques-uns, dix-huit, qui, selon eux, formoient toute son infanterie.

(2) Lediard dit que ce fut le duc qui ordonna cette attaque, et qu'elle n'eut lieu que vers la fin de l'action, *pendant les scènes d'horreur de Blenheim.* Elle se fit au commencement, quoi qu'en dise notre auteur anglois, qui met souvent la tête à la queue. Ce qu'il y a de très-vrai encore, c'est que la gauche des alliés sauva leur droite, et que Marlborough vint au secours de son collègue. Voici comment s'exprime l'auteur d'une Histoire

Le prince de Holstein-Beck, qui la commandoit en qualité de major général au service des Provinces-Unies, et qui n'étoit arrivé à l'armée que la veille, exécuta l'entreprise avec une grande intrépidité; mais il eut à peine traversé le ruisseau, que les bataillons sous les ordres de M. de Blainville l'attaquèrent vigoureusement, avant qu'il pût

1704.
Mauvais succès du prince de Holstein.

d'Eugène en deux tomes in-12 : M. L. C. D. C. mérite qu'on le croie, s'il est vrai, comme il l'assure, qu'il ait accompagné son héros dans la plupart de ses expéditions, et qu'il ait été honoré de sa confiance. « Ce prince, dit-il, *tome I.er*, » *p. 162*, fit marcher dix-huit bataillons vers le bois où l'électeur avoit appuyé sa gauche, étendit sa cavalerie entre la » plaine et Oberklawen, et destina à l'attaque de ce village » dix bataillons, qui devoient être soutenus par la droite des » troupes de Marlborough; ayant mis les siennes en bataille » sur deux lignes, il ordonna l'attaque générale. Le major » général Wilks s'avança vers deux moulins à eau; et là, » comme le prince de Holstein-Beck, il passa le ruisseau avec » quelques bataillons pour attaquer le village d'Oberklawen, » qu'occupoit M. de Blainville avec une partie de son infanterie. Le succès n'en fut pas heureux; ce prince fut presque » aussitôt défait que chargé, et tomba entre les mains des ennemis couvert de blessures. De son côté, le prince Eugène » fit marcher ses troupes pour passer le ruisseau; dès qu'il y en » eût un certain nombre de passées, l'électeur les fit attaquer » si vigoureusement, qu'elles furent obligées de repasser le ruisseau avec perte. Eugène les rallia, et les ramena à la charge: » elles furent repoussées jusqu'à trois fois; ce qui obligea le » prince d'envoyer demander du secours au duc de Marlborough. Celui-ci fit d'abord attaquer Oberklawen par quelques

1704. former les siens : l'un d'eux, celui de Goor, disparut presque entièrement sous les coups des François, qui le taillèrent en pièces ; le prince lui-même, blessé et pris, fut pourtant délivré par une des chances du combat, mais pour mourir quelque temps après des suites de ses blessures.

On tente inutilement de prendre Oberklau de vive force.

Déjà la victoire se déclaroit du côté de mylord duc, lorsqu'il apprit la tentative infructueuse faite sur Oberklau. Pour enfoncer pleinement le centre des François, il falloit qu'il les chassât de ce village, qui couvroit une partie de leur front : il le fit donc attaquer par la droite de sa gauche (1), non-seulement pour seconder le prince Eugène, mais encore pour fixer l'inconstance de la fortune, et affermir ses propres succès ; car de ce poste incommode on tiroit sur le flanc de son infanterie, et la cavalerie françoise trouvoit toujours, sous le

---

» escadrons et quelques bataillons, qui prirent l'armée de Marsin » en flanc, et lui causèrent beaucoup de perte. Ce maréchal » s'étoit aperçu d'une plus considérable ; c'étoit la défaite » entière de Tallard : il en fit donner avis à l'électeur, qui, » sur-le-champ, fit sonner la retraite; elle se fit en bon ordre. » L. C. D. C. n'étoit pas suspect : honoré de la confiance et compagnon d'Eugène, au moins partisan zélé de ce prince, ou il avoit été témoin de l'action, ou il en étoit informé par ceux qui y avoient pris part. Ce passage précieux prouve que Marlborough seul mérite d'être appelé le vainqueur d'Hochstett.

(1) Lediard suppose que Marlborough conduisit en personne

feu du village, un asile sûr pour se rallier. De nouvelles troupes angloises et hollandoises entreprirent de le forcer : à la vérité, elles ne purent y réussir, et la terre fut jonchée de leurs morts ; mais elles parvinrent du moins à tenir le lieu comme assiégé d'un côté, en sorte que la cavalerie françoise n'eut plus de ressource que dans sa propre valeur. 1704.

Eugène repoussé trois fois.

Pendant ce temps-là, le prince Eugène, dont les troupes avoient passé le ruisseau, se trouvoit dans un grand embarras : il avoit fait une première charge avec onze bataillons prussiens et six danois, qui, protégés par un corps de cavalerie impériale, s'étoient portés sur Lutzingen ; mais ses escadrons, foudroyés de ce poste, lâchèrent le pied ; et son infanterie, laissée à découvert, se retira dans un grand désordre. Une seconde tentative ne fut pas

---

au moins une des attaques d'Oberklau, et qu'il en revenoit lorsqu'il poursuivit les escadrons françois du côté du Danube. Veut-il parler de la deuxième, ou de la troisième, ou de toutes deux ! c'est ce que j'ignore.

On pourroit s'étonner de ce que le duc paroissoit commander l'attaque d'Oberklau, quoique ce village fît partie du front de l'électeur, et que, par-là même, elle dût appartenir au prince Eugène, qui commandoit la droite des alliés. Mais Umicalia, ou San-Vitali, observe que Marlborough, qui commandoit au moins les deux tiers des troupes, étendoit son activité sur les deux tiers du terrain, depuis le Danube jusqu'au-delà d'Oberklau.

1704. plus heureuse que la première. Enfin le corps d'armée, repoussé jusqu'à trois fois (1), repassa le ruisseau avec une perte considérable; et sans l'avantage de pouvoir se rallier dans un bois situé derrière lui, il eût éprouvé une entière défaite : tout annonçoit de ce côté que la victoire alloit être infidèle au héros de Zenta.

L'électeur et Marsin étoient dans une position plus heureuse que Tallard : outre que leur gauche avoit pour appui et les bois et la bravoure de neuf bataillons, le reste des troupes étoit assez près du ruisseau pour être à portée de se bien défendre (2); d'ailleurs, elles avoient devant elles le village d'Oberklau, qui, par le courage et la sagesse de Blainville, servoit de rempart.

Marlborough tire le prince d'embarras, et prend en flanc l'armée de Marsin.

Cependant Marlborough vainqueur alloit faire pencher la balance du côté de son collègue : il fit attaquer Oberklau, pour la troisième fois, par quelques corps de cavalerie et d'infanterie, qui prirent en flanc l'armée de Marsin. Ce maréchal,

(1) Cependant Marlborough dit qu'Eugène réussit à la troisième attaque, qui eut lieu à sept heures du soir, et qu'il fit un grand carnage.

(2) Suivant quelques-uns, l'électeur et M. de Marsin ne disputèrent pas le passage du ruisseau, qui n'offroit d'obstacles que parce qu'il étoit très-escarpé, rempli de roseaux et d'osiers.

1704.

qui s'en aperçut, leur opposa des forces suffisantes pour les arrêter ; il n'essuya qu'un désavantage de peu d'importance : mais, instruit de la défaite entière de Tallard, il en donna avis à l'électeur, qui sur-le-champ fit sonner la retraite (1).

L'électeur, instruit de l'entière défaite de Tallard, fait sonner la retraite.

Elle s'effectua en bon ordre, sur deux colonnes, qui se retirèrent, l'une à Sublingen, et l'autre vers Mörselingen. La tête de la colonne d'infanterie étoit déjà arrivée au premier village, lorsque le général Hompesch la coupa avec quelques escadrons, et fit mettre bas les armes à trois bataillons bavarois. Il fut pourtant contraint de lâcher prise (2), soit par les escadrons que Marsin

(1) L'historien allemand d'Eugène dit qu'avant la retraite des vaincus, ce prince fusilla, de dessus son cheval, deux cuirassiers qui fuyoient ; qu'il harangua ensuite ses troupes, et qu'animées par leur général, elles mirent en déroute la cavalerie franco-bavaroise.

(2) L'auteur d'un éloge du comte du Bourg, depuis maréchal de France, dit que cet officier commanda l'arrière-garde dans la retraite, après avoir fait plier trois fois dans la bataille quatre-vingt-deux escadrons impériaux, étant à la tête de cinquante-quatre seulement. Il ajoute que du Bourg, attaqué dans sa retraite par quinze escadrons impériaux, en tailla quatre en pièces, et que ce fut là ce qui rendit la liberté aux trois bataillons bavarois. Mais, quelqu'estimable que soit le panégyriste, l'historien doit s'en défier : pour l'ordinaire, ce n'est pas dans les éloges que se trouve la vérité.

1704. envoya aussitôt, soit par la crainte où il devoit être que l'électeur ne tombât sur ses derrières (1).

La victoire des alliés est complète par la reddition des troupes renfermées dans Blenheim.

Les deux ailes, ou plutôt les deux armées françoise et bavaroise avoient disparu; les braves défenseurs d'Oberklau et de Lutzingen s'en étoient échappés pour rejoindre les drapeaux de la retraite. Les alliés étoient maîtres de tout le champ de bataille : mais Blenheim étoit investi; onze mille hommes effectifs environ, des plus anciens corps, s'y trouvoient bloqués. Là, l'opprobre des fourches caudines les attendoit pour imprimer à nos armes une tache qu'une longue suite de victoires eût à peine effacée. Sans doute que, sous la conduite d'un chef intelligent et courageux, ils auroient pu effectuer leur retraite, ou du moins la tenter avec gloire devant une armée victorieuse; plus d'une fois l'intrépidité françoise a fait de semblables prodiges : mais M. de Clérambault, qui devoit se mettre à la tête de l'entreprise, avoit couru dans

(1) On trouvera à la fin de l'ouvrage, parmi quelques pièces justificatives ou autres, la relation que donne Lediard de ce qui s'étoit passé à l'aile droite de l'armée des alliés. On y reconnoîtra le style du panégyriste plutôt que de l'historien. Le récit n'est pas très-exact. L'auteur de l'Histoire françoise du prince Eugène, en cinq volumes, et l'écrivain allemand de la même Histoire, ne sont pas aussi favorables à leur héros que l'écrivain anglois, qui, dans sa relation, a au moins pour cette fois le mérite de la clarté.

le moment du péril pour demander les ordres de Tallard ; il apprend que ce général est prisonnier ; saisi d'épouvante, il fuit avec ceux qui l'environnent, et il va se noyer dans le Danube. 1704.

Marlborough avoit attaqué Blenheim par le flanc que gardoit la brigade de Surlauben, de l'autre côté du ruisseau qui partage cet endroit en deux. Dès-lors M. de Dénonville, qui commandoit le Royal, et qui n'étoit d'abord qu'en seconde ligne, reçut l'ordre d'appuyer sa droite à la brigade, en formant un angle pour couvrir le flanc du village du côté de la plaine ; on posta un bataillon de Boulonnois derrière le premier de Royal pour le soutenir. Mais bientôt trois bataillons anglois attaquent le flanc gardé par le régiment Royal ; ils font avancer quatre autres bataillons qui marchent à la hauteur des trois premiers pour charger la brigade de Surlauben, qu'un feu terrible force de reculer un peu dans le village. Aussitôt les quatre bataillons entrent dans le poste qu'elle vient de quitter, et se portent sur le flanc du Royal, qui, se voyant entre deux feux, se retire en désordre. Ici M. de Dénonville déploie une valeur brillante : il vole au cimetière avec cinquante hommes, et, réuni aux cent qui y sont déjà, il arrête les assaillans. Sur ces entrefaites, M. de Saint-Maurice, lieutenant-colonel, rallie

Moyens employés par le duc pour forcer les troupes de Blenheim à se rendre.

Leur courage et leur désespoir.

1704. son corps, repousse l'ennemi jusque dans la plaine, et revient au poste que la brigade de Surlauben avoit abandonné. A ces deux traits se reconnoît encore la bravoure françoise. Mais M. de Dénonville, comme épuisé par ses efforts, va perdre le fruit de sa glorieuse résistance. Le lord Cuts survient avec plusieurs bataillons, et le somme de se rendre : l'infortuné colonel consulte les officiers qui l'entourent, et de leur aveu, à ce qu'on assure, il subit un joug qui fait retomber le blâme sur lui seul, malgré des circonstances prétendues impérieuses; par sa condescendance, le flanc du village se trouva tout-à-fait à découvert, la troupe chargée de le défendre étant prise et désarmée. Il alloit donc être responsable de toutes les suites de l'événement.

Le marquis de Blanzac (1), maréchal-de-camp, qui commande depuis la fuite de Clérambault, est sommé à son tour de se rendre : il refuse, et répond fièrement aux menaces qui lui sont faites. Les officiers et les soldats confondent leurs ames dans le même vœu, comme leurs voix dans le même cri : *Marchons sans délai*, disoient-ils, *et faisons-nous jour au travers des bataillons qui nous environnent.* Il falloit profiter de leur enthousiasme;

(1) Ou Blansac.

malheureusement on ne le fit pas, et bientôt le mal fut sans remède. 1704.

Ruse employée par le duc pour déterminer M. de Blanzac, qui commandoit dans le village.

Le duc sait combien il lui en coûtera pour réduire par la force de vieilles troupes accoutumées à défier les périls et les horreurs du carnage; il emploie la ruse et la négociation. M. de Dénonville (1) craint qu'on ne l'accuse de lâcheté, quoiqu'avant de recevoir des fers il eût cherché

(1) J'ai connu son fils, Louis-René, marquis de Brizay de Dénonville, mort en 1784, doyen des maréchaux-de-camp, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il avoit fait la guerre avec distinction. A la place de son père, il auroit été moins complaisant, et son conseil eût été celui de l'honneur. On ne lui parloit point de Voltaire, qu'il n'aimoit pas, et dont il regardoit le récit comme hasardé. Rongé de goutte dans ses dernières années et souffrant sans relâche, il montroit sur son lit de douleur le même courage qu'il avoit déployé sur le champ de bataille : une dame, vrai modèle des plus tendres soins, gouvernoit alors sa maison. Il étoit un des hommes les plus aimables de France : il faisoit diversion à ses infirmités par une lecture presque continuelle; jamais personne ne posséda mieux que lui les auteurs du siècle d'Auguste. Les grâces de son esprit et de sa figure, les charmes de sa conversation, la bonté de son cœur, l'avoient rendu cher à tous ceux qui le connoissoient; on aimoit à le voir et à l'entendre. Quoiqu'il fût sourd, on recherchoit son entretien; on n'épargnoit pas ses poumons pour lui répondre. Réduit à 10,000 liv. de rente par la prodigalité de sa jeunesse, il a fait jusqu'à son dernier soupir tout le bien que lui permettoit la médiocrité de sa fortune. Je me flatte qu'on m'excusera d'avoir jeté quelques fleurs sur la tombe d'un homme intéressant, qui vivra toujours dans mon souvenir.

1704. à les prévenir par sa présence d'esprit et par son courage. Il veut, dit-on, avoir ses compagnons d'armes pour imitateurs, et se justifier lui-même par leur conduite. S'il faut en croire l'auteur du Siècle de Louis XIV, on le voit arriver dans le village avec mylord Orkney; il étoit huit heures du soir. *Est-ce un Anglois prisonnier que vous nous amenez!* lui disent les officiers qui l'entourent. — *Non, Messieurs : je suis prisonnier moi-même, et je viens vous dire qu'il ne vous reste d'autre parti que de vous rendre prisonniers. Voilà le lord qui vous offre la capitulation.*

C'est à-peu-près dans ces termes que le fait est raconté par Voltaire, qu'on diroit avoir assisté à l'entretien, et dont je n'ose garantir l'entière exactitude : il est permis de se défier d'un auteur dont les anecdotes n'ont souvent d'autre source que lui-même. Tout ce qu'on sait de certain, c'est que M. de Blanzac ne pouvant pas croire que le flanc du village fût à découvert, le lord Cuts lui envoya M. de Dénonville pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé. Au reste, si le colonel du Royal, peut-être trop foible pour résister avec ses propres forces, n'étoit point à portée d'être secouru, on ne sauroit lui faire un crime de son malheur: mais il seroit inexcusable si, tenant le langage qu'on lui prête, il eût dit qu'*il ne restoit*

d'autre parti que de capituler, à des bataillons nombreux qui, réunissant leurs efforts, pouvoient tenter une sortie au moins glorieuse. C'étoit, chez les Romains, un grand crime que de désespérer du salut de la république ; c'en doit être un chez les François que de désespérer des ressources de leur courage. 1704

Quoi qu'il en soit, M. de Blanzac ne s'en rapporte pas entièrement à M. de Dénonville : il monte à cheval, et, accompagné de M. de Hautefeuille, il va visiter le poste, qu'il trouve au pouvoir des Anglois. Alors seulement il plie sous ce qu'il croit être la nécessité : mais un ministère pénible lui reste à remplir ; c'est de faire agréer une résolution humiliante. Il paroît en présence de nos bataillons, dont l'ardeur redouble à sa vue ; ils se persuadent qu'on va les mener où la gloire les appelle : mais on leur déclare qu'il faut mettre bas les armes. La plupart s'écrient qu'il faut prévenir l'attaque, qu'il faut périr ou forcer le passage. *Point d'autre parti à prendre que d'obéir,* leur répond Blanzac. Les officiers et les soldats s'indignent d'un ordre plus cruel que la mort, plus coupable que le conseil vrai ou faux de M. de Dénonville. La capitulation est rejetée par le plus grand nombre, et néanmoins elle s'exécute au milieu des hurlemens du désespoir. En vain M. de Signey, qui

1704. commande Navarre, seconde-t-il les opposans de toute son énergie ; le défaut de concert le force lui-même dans ses derniers retranchemens : mais son corps et plusieurs autres, avant de se rendre, brisent leurs armes, déchirent et enterrent leurs drapeaux. Jamais, non jamais la honte ne se trouva si près de la gloire, et ne fut accompagnée de circonstances plus honorables.

L'Europe fut étonnée, dit Voltaire, *que les meilleures troupes françoises eussent subi en corps cette ignominie : mais, quelques années après, quatorze mille Suédois se rendant à discrétion aux Russes, en rase campagne, ont justifié les François.* Un mauvais exemple est une mauvaise apologie. D'ailleurs, les Suédois, sans pontons pour passer le Borysthène, sans munitions pour combattre, sans provisions pour subsister, se trouvoient dans une position plus critique encore que les troupes renfermées dans Blenheim. Le même écrivain ne cite-t-il pas avec éloge M. de Sivières, brigadier, qui, avec des officiers d'Artois, de Provence, et plusieurs autres, exécuta une sortie dont le plein succès n'auroit pas été impossible, s'ils avoient été secondés de la valeur de tous !

Cependant Voltaire persiste à justifier ce qu'il appelle ailleurs une ignominie. *L'endroit*, dit-il, *où l'on se trouve posté décide de tout. Les François*

ne pouvoient sortir des rues étroites d'un village, pour se mettre en ordre de bataille devant une armée victorieuse, qui les eût accablés par un grand front, par son artillerie, et même par les canons de l'armée vaincue, qui étoient déjà au pouvoir des vainqueurs. 1704.

A une apologie peut-être plus spécieuse que solide, les censeurs de la capitulation peuvent opposer la lettre que Villars écrivit, dit-on, à l'abbé de Saint-Pierre, son cousin germain (1). En voici les principaux traits :

Lettre attribuée à Villars.

« J'apprends par vos dernières lettres que » quelques personnes, par un motif de compassion pour des malheureux, cherchent à excuser » la reddition de Blenheim, où vingt-sept bataillons et quatre régimens de dragons ont pris » le parti de se rendre prisonniers de guerre, » tandis que notre aile gauche étoit restée presque » intacte. Ce n'est pas ainsi que pensoient les

(1) Au reste, si elle n'est pas de Villars, elle est au moins digne de lui, et elle porte son cachet. Cette lettre est rapportée par Lediard. Je ne l'ai point trouvée dans les Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre, qui pourtant parle de la bataille d'Hochstett et du maréchal son parent. Je l'ai cherchée aussi inutilement dans la foule des *Rêves de l'homme de bien* et dans les Mémoires de Lamberty. Elle ne se trouve pas non plus dans la Vie de Villars. Sans doute qu'elle faisoit partie de quelques observations critiques qu'on lui attribuoit touchant la bataille d'Hochstett, et dont il parle dans une lettre au ministre.

1704. » anciens Romains, qui, après la bataille de » Cannes, et lorsqu'Annibal étoit à leurs portes, » ne permirent pas même à ceux qui s'étoient » sauvés du combat d'entrer dans leur ville (1); » tant ils étoient éloignés d'excuser ceux qui s'é- » toient rendus prisonniers. Ce n'est pas ainsi » que pensoit Curion, lieutenant de César; il ne » vouloit point se retirer avec sa cavalerie (2). » Comment, dit-il, oserois-je paroître devant » César, après avoir perdu ses légions! Que » pouvoient faire de mieux les troupes de Blen- » heim, disent quelques imbécilles, que de se » rendre pour se conserver au roi! Je leur ré- » ponds, comme le vieux Horace, apprenant que » son fils avoit pris la fuite; et je dis, avec Cor- » neille, à ceux qui me demandent: Que vouliez- » vous que fît ce corps!

» Qu'il mourût,
» Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

» C'est ainsi qu'à la bataille de Rocroi, l'infan- » terie espagnole, commandée par le vieux comte

(1) Cependant Terentius Varron y retourna; et il fut remercié de ce qu'il n'avoit pas désespéré du salut de la république après une si grande perte.

(2) *Curio nunquam, amisso exercitu quem à Cæsare fidei suæ commissum acceperit, se in ejus conspectum reversurum confirmat, atque ita præliens interficitur.* Cæs. Comment. de bello civili, *lib. II.*

» de

1704.

» de Fuentes, aima mieux périr que de demander » quartier. Les soldats et les officiers n'auroient-» ils pas au moins dû tenter de s'ouvrir un pas-» sage l'épée à la main, et préférer une mort » glorieuse à la honte de mourir de faim dans » une prison ? Je rougis pour les François d'une » conduite aussi déshonorante ; et je vois avec un » chagrin inexprimable, combien nous sommes au-» dessous des anciens Romains, et même de quel-» ques-uns de nos compatriotes que j'ai connus. »

Le premier vainqueur d'Hochstett eût au moins péri comme Fuentes ; peut-être même que, *secouru par un beau désespoir,* il eût sauvé les troupes françoises de l'ignominie et de la captivité : mais il n'étoit pas là ; et ses regrets, quoiqu'inutiles, honorent son zèle pour l'honneur de sa patrie.

Après que les troupes de Blenheim (1) eurent subi le joug, les alliés formèrent une enceinte dans le village, et y renfermèrent la petite armée qui

Noms des corps faits prisonniers à Blenheim.

(1) Voici les noms des corps qui se rendirent : quatre régimens de dragons ; savoir, Mestre-de-camp général, la Reine, Rohan et Vassé, sous les ordres du comte de Hautefeuille, placés entre le Danube et le village : dix-sept régimens d'infanterie ; savoir, trois bataillons de Navarre, postés après les dragons ; deux de Senecterre, deux de Creder (Allemands), deux d'Aunis, deux d'Artois, un de Provence, deux de Languedoc, au centre ; un du Blaisois, un de Saint-Secondi ; un de Lassy, un de Boulonnois, un de Monroux, postés derrière le

1704. venoit de se rendre. Ils passèrent la nuit sous les armes pour la surveiller. Le duc n'avoit pas attendu ce dernier succès, qui mettoit le sceau à la victoire, pour se convaincre que son ennemi étoit hors d'état de réparer ses désastres. Dès-lors sa première pensée fut de faire part à sa souveraine, et à toute la nation, d'un événement d'une assez haute importance pour les combler de joie. Quoiqu'occupé encore de la poursuite des vaincus, quoiqu'excessivement fatigué, et à cheval depuis seize heures, il n'en descendit pas pour écrire quelques lignes de sa main à la duchesse son épouse ; il les traça à la hâte, avec un crayon noir, sur un morceau de papier arraché de son porte-feuille. Voici comment elles étoient conçues :

Billet écrit par le duc à la duchesse, son épouse, le 13 août 1704, avant huit heures du soir.

« Je n'ai que le temps de vous prier d'offrir » mes hommages à la reine, et d'informer sa » Majesté que son armée a remporté une victoire

---

village, sur la droite ; deux de Montfort, trois de Royal, tout-à-fait à la gauche ; deux de Surlauben, qui gardoient le flanc de l'autre côté du petit ruisseau ; un d'artillerie : en tout vingt-sept bataillons. Le duc, dans ses lettres à M. Harley et aux États-généraux, ne fait mention que de vingt-six, non plus qu'un général françois dans sa lettre à M. de Chamillard. J'ai dit que ces troupes avoient subi le joug. On appeloit de ce nom, chez les Romains, une porte composée de deux fourches, qui en portoient une troisième. On y faisoit passer les prisonniers de guerre : c'étoit leur apposer le sceau de l'ignominie.

» éclatante. M. de Tallard et deux autres géné- 1794.
» raux sont dans ma voiture, et je suis à la pour-
» suite des vaincus. Mon aide-de-camp donnera
» à sa Majesté de plus grands détails; et je les
» donnerai moi-même plus au long dans un jour
» ou deux. »

Le colonel Pack fut chargé de cette courte et agréable dépêche.

Le duc et le prince avoient couru de grands risques.

Tant de gloire n'avoit pas été acquise sans périls. Le duc avoit pensé perdre la vie par un boulet qui effleura le ventre de son cheval, et le couvrit de boue lui-même. Le prince eut un cheval tué sous lui; peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier. Un dragon françois ou bavarois le tenoit déjà; un dragon de l'empereur survint à propos, et délivra son général, en tuant le soldat qui l'avoit saisi (1). Quoiqu'Eugène se fût trouvé au milieu du feu pendant tout le cours de l'action, il eut le bonheur d'échapper sans avoir reçu la plus légère blessure. Il avoit partagé tous les dangers, sans avoir également partagé tous les succès (2). Ce qui l'honora sur-tout, fut le soin

(1) Son historien dit qu'un dragon bavarois l'avoit couché en joue, et qu'il ne l'auroit pas manqué, si un soldat danois n'eût pas abattu cet homme d'un coup de fusil.

(2) Le même écrivain, panégyriste de son héros, dit: « Depuis » la bataille de Saint-Quentin, la France n'avoit pas fait de

1704. qu'il prit de faire retomber toute la gloire de la journée sur son collègue, dans les relations qu'il adressa aux différentes cours d'Allemagne. C'étoit de sa part un acte de justice sans doute, puisqu'il ne fut tiré d'embarras que par les avantages de la gauche et par l'attaque réitérée d'Oberklau, qui forcèrent l'électeur à la retraite : mais il est plus beau de se vaincre soi-même, que de vaincre sur un champ de bataille ; et l'on ne sauroit trop admirer un grand capitaine supérieur à la jalousie et aux petitesses de l'amour-propre. De son côté, le duc cherchoit à relever les exploits du prince (1); et tous deux s'embrassèrent sous les mêmes lauriers, quoique la main d'un seul les eût fait naître.

Parallèle de Marlborough et d'Eugène.

La gloire, il faut en convenir, doit plus dépendre de la conduite que des événemens. Dans cette journée, le prince Eugène, bien moins heureux que Marlborough, fut digne pourtant de sa renommée. Tous deux donnèrent leurs ordres avec la même clarté et le même sang-froid; tous

» perte qui égalât celle d'Hochstett ; et ce qu'il y a de re-
» marquable, c'est que la bataille de Saint-Quentin fut gagnée
» par Emmanuel-Philibert duc de Savoie, trisaïeul du prince
» Eugène, qui venoit de contribuer au gain de celle d'Hoch-
» stett. » Il y contribua en effet, parce qu'il mit Marsin hors d'état d'envoyer du secours à Tallard.

(1) *Je ne saurois assez louer la conduite de ce prince*, dit-il dans sa lettre à M. Harley.

deux montrèrent le même zèle et la même impatience de vaincre ; tous deux firent paroître la même intrépidité au milieu du péril : si les résultats ne furent pas les mêmes des deux côtés, c'est que l'aile gauche des alliés rencontra moins d'obstacles, et qu'elle eut plus de fautes à mettre à profit. 1704.

Traits de ressemblance.

On chercheroit en vain dans l'histoire un autre exemple de deux hommes d'un aussi grand talent et d'un aussi grand caractère, réunis dans la même action, et combattant pour la même cause : Eugène et Marlborough ! On ne vit jamais deux personnages plus égaux en mérite, plus semblables, et néanmoins plus différens : tous deux, aussi illustres dans les négociations que dans les combats, signalèrent par d'éclatans succès leur entrée dans la double carrière des armes et de la politique ; tous deux, régnant par la confiance, présidoient de leur camp aux délibérations des conseils de leur cour ; tous deux servirent la ligue avec zèle, et humilièrent la France. Étrangers à la jalousie du commandement, émules et non rivaux, ils agirent avec un concert sans exemple, et marchèrent du même pas au même but : ils furent l'un et l'autre la terreur de leurs ennemis, l'admiration de leurs contemporains ; et tous deux traverseront le torrent des siècles pour porter leur nom jusqu'à l'extrémité des temps.

1704. Différences. Mais si des rapports bien marqués les rapprochent, des nuances bien tranchantes les séparent. Marlborough, guerrier vraiment original, s'instruisit moins à l'école de Turenne et de quelques autres généraux, qu'à celle de ses propres pensées et de ses propres actions : Eugène profita des lumières du duc de Lorraine (1) et du prince de Bade pour s'en éclairer, comme de leurs fautes pour les éviter. Le duc étoit comme un génie créateur, sans entraves dans son essor et sans modèle dans ses ouvrages ; il se livra souvent à ses inspirations soudaines, traits rapides qui venoient presque toujours le frapper à propos. Le prince avoit un esprit observateur qui méditoit, calculoit, rapprochoit ; il étudia davantage les règles de l'art, la conduite des grands maîtres, et les leçons de l'expérience. L'un, plus semblable à Condé, eut plus de vivacité dans ses conceptions : l'autre, par plus de profondeur dans ses desseins, eut plus de rapports avec Turenne et Montécuculli. Marlborough fut plus entreprenant,

(1) Il avoit servi en Hongrie sous les ordres de Charles V duc de Lorraine, et même sous ceux de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, qu'il avoit combattu à Hochstett : sans doute qu'il avoit eu moins à profiter des lumières que des fautes de celui-ci, qui cependant à la guerre étoit recommandable à bien des égards.

Eugène plus circonspect. Quoique propres l'un et l'autre à la guerre offensive, ils ne le furent pas tous deux au même degré : le premier, doué, pour ainsi dire, de la verve guerrière, étoit né général comme on naît poëte ; le second l'étoit devenu comme on devient orateur, mais avec tous les avantages que donne une nature libérale quand elle est bien cultivée. 1704.

Le duc, froidement impétueux, préludant quelquefois par des artifices, ressembloit, dans la chaleur de l'action, à un torrent qui renverse tout sur son passage : le prince, non moins fécond en ruses, mais plus régulier, quoique vif dans ses mouvemens, imitoit le soleil, qui commence sa course avec modestie, s'élève avec majesté, et règne dans son midi avec force. Les soldats de Marlborough couroient au combat avec enthousiasme ; les soldats d'Eugène y marchoient avec confiance. L'un, si j'ose m'exprimer ainsi, violoit la victoire ; l'autre la gagnoit. On eût dit qu'elle craignoit le premier, et qu'elle aimoit le second : mais, comme le joug de la crainte est plus fort que celui de l'amour, elle resta constamment fidèle à l'un, et se permit quelques infidélités envers l'autre. Si Marlborough fit des fautes, le succès fut toujours son apologie : Eugène n'eut pas le même avantage.

1704. Le héros anglois trahit son premier maître, qui l'avoit comblé de biens; il ébranla la grandeur de Louis XIV pour servir sa patrie : le héros né en France abandonna son souverain qui le dédaignoit, pour combattre le pays qui l'avoit vu naître; et si la voix de la postérité accuse l'un d'ingratitude, elle pourroit à la rigueur accuser l'autre d'un esprit de vengeance. Celui-là fut surnommé *tête froide et cœur chaud :* celui-ci, calme dans sa tête et dans son cœur, n'en fut que plus solide dans ses attachemens. Favori de Jacques, Marlborough le quitta pour Guillaume, dont il encourut la disgrace, et répondit aux bienfaits d'Anne par des cabales contre cette reine, qui le destitua. *Des trois empereurs que j'ai servis,* disoit Eugène avec raison, *le premier, Léopold, a été mon père, parce qu'il a eu soin de ma fortune comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, mon frère, parce qu'il m'a aimé comme un frère; le troisième, Charles VI, mon maître, parce qu'il m'a récompensé en roi.*

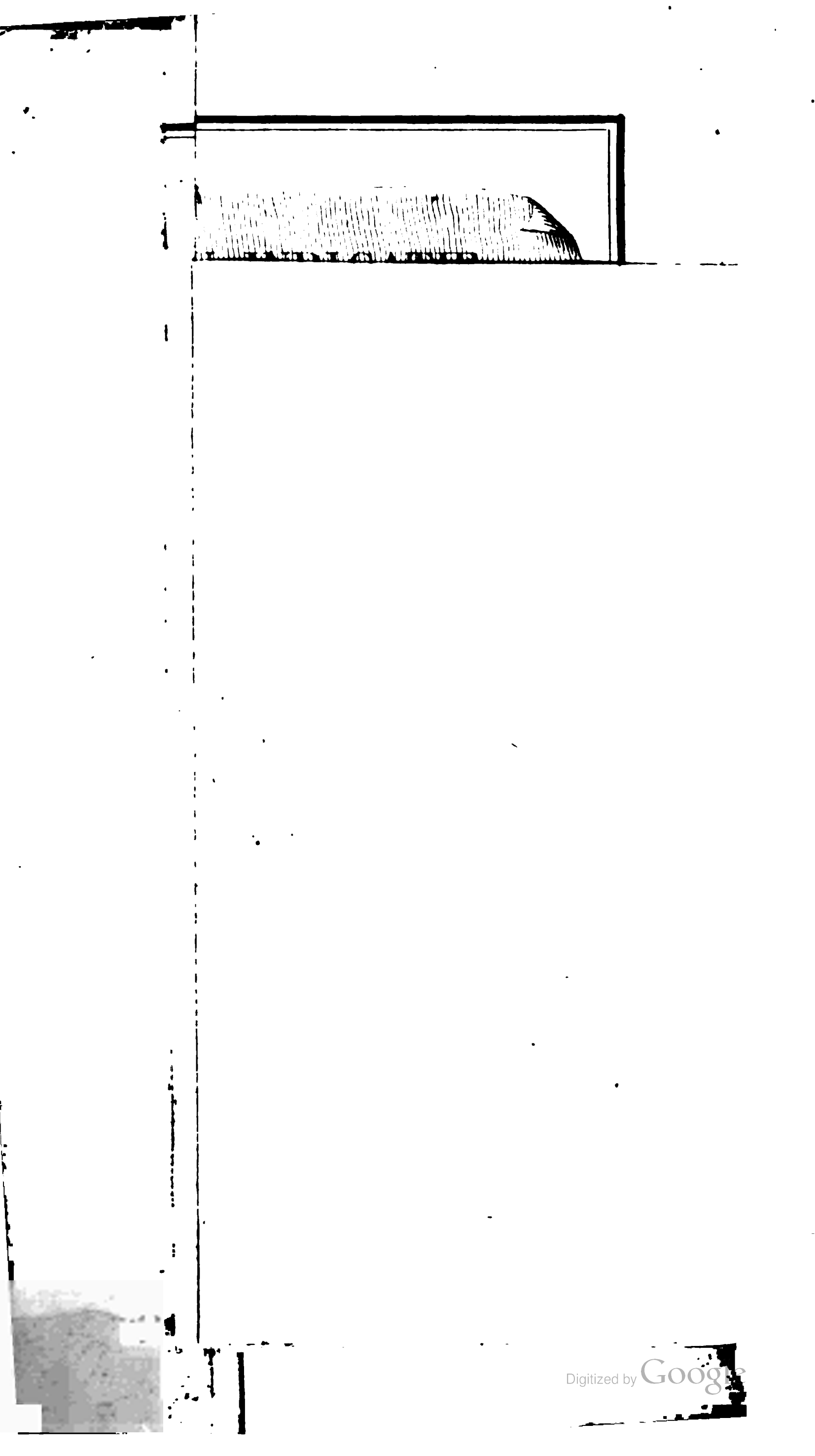
Le prince de Savoie put prétendre à plus d'un genre de gloire : il aima et cultiva les lettres, dont il fut le Mécène à la cour impériale. Une autre qualité le rend plus recommandable encore : soit à la tête des armées, soit à la tête des conseils, il honora son double ministère par un noble désintéressement.

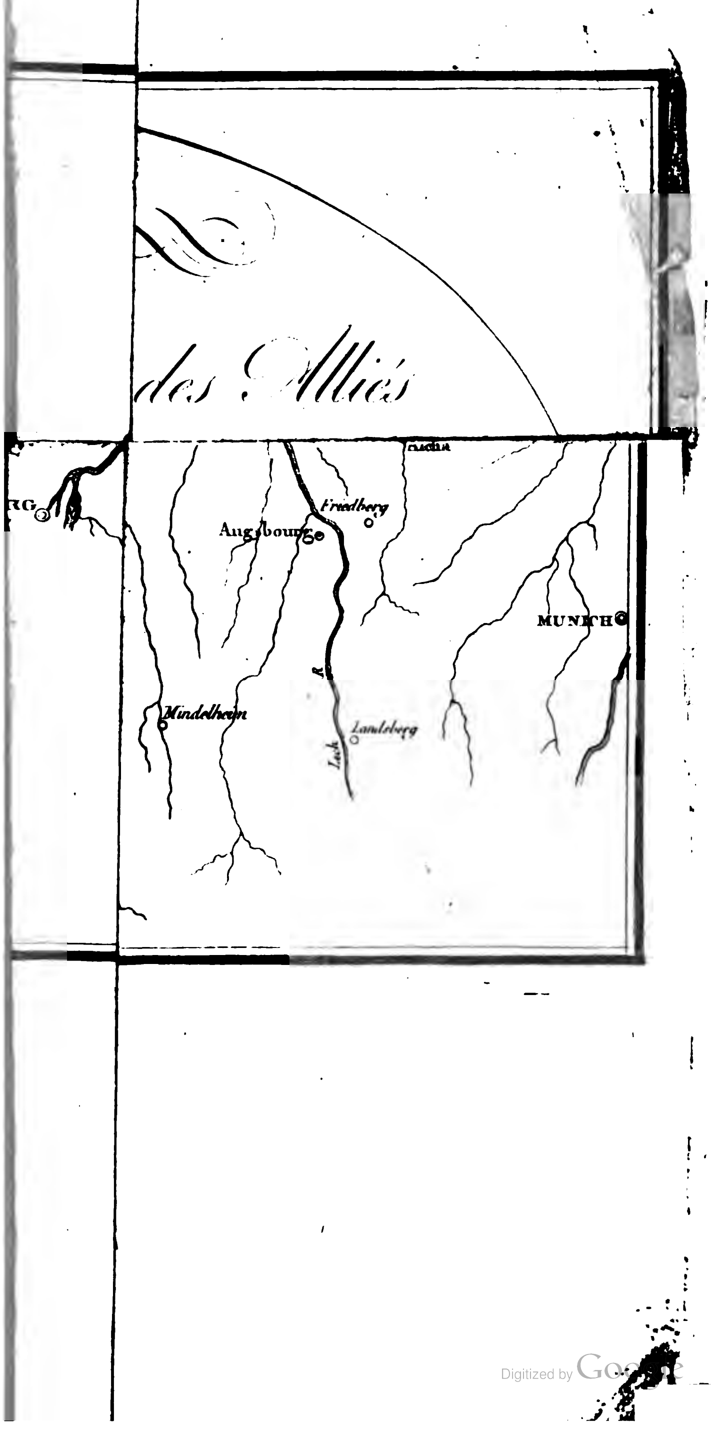
désintéressement. Le mépris des richesses qu'on peut si facilement acquérir, est un rare et beau triomphe. Eugène dédaigna le faste comme l'or : ses amusemens furent simples comme ses goûts ; dans ses courts loisirs, ou il lisoit, ou il remuoit la terre avec la bêche et cultivoit ses légumes. Le héros de Zenta, dans ses jardins de Vienne, nous rappelle ces triomphateurs de Rome qui alloient se délasser des travaux de la gloire dans les bras de la nature. 1704.

FIN DU TOME I.er

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.




des Alliés
RG
Augsbourg
Friedberg
MUNICH
Mindelheim
Landsberg
Lech